L'HOMME DE NEIGE

CINQUIÈME PARTIE. [1]

VIII.

Christian avait attentivement écouté le récit de l'avocat. — Il y a là pour moi bien du louche, dit-il après avoir réfléchi quelques instans. Je plains cette pauvre baronne Hilda, et de tous les personnages de ce drame, elle est celui qui m'intéresse le plus. Qui sait si, comme quelques-uns le prétendent, elle ne serait pas morte de faim dans cette horrible chambre?

— Oh! cela n'est point! s'écria M. Goefle. On me l'avait tant dit que je m'en suis tourmenté l'esprit; mais Stenson, qui ne l'eût certes pas souffert, m'a donné sa parole d'honneur qu'il n'avait pas cessé de servir et de soigner la baronne, et qu'il avait assisté à ses derniers momens. Elle est bien morte d'étisie en effet, mais son estomac se refusait à la nourriture, et le baron n'a rien épargné pour qu'on satisfît tous ses désirs.

— Oui, au fait! reprit Christian; si l'homme est habile comme le dépeint votre récit, il n'aura pas voulu commettre un meurtre inutile. Il lui aura bien suffi de tuer cette pauvre femme par la peur ou par le chagrin. Cependant une autre version, monsieur Goefle, ma version à moi!...

— Voyons.

— C'est qu'elle n'est peut-être pas morte.

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 juin, du 1er et 15 juillet.

— Voilà qui est impossible! Et pourtant... on n'a jamais su où l'on avait mis son corps.

— Ah! voyez-vous?

— Le ministre refusa de l'ensevelir dans le cimetière de la paroisse. Il n'y a point ici de cimetière catholique, et il paraît qu'on l'a enterrée nuitamment dans le verger de Stenson... ou ailleurs.

— Quoi! Stenson ne vous l'a jamais dit?

— Stenson ne veut pas qu'on l'interroge sur ce point. Le souvenir de la baronne lui est à la fois cher et terrible. Il l'a aimée sincèrement, il l'a servie avec zèle; mais, quelles que fussent les croyances religieuses de cette dame, il ne s'explique pas à cet égard, et quand on lui en parle, on l'effraie en même temps qu'on le navre.

— Fort bien; mais que dit-il du baron?

— Rien.

— C'est peut-être beaucoup dire...

— Peut-être en effet; mais enfin ce silence ne constitue pas une accusation de meurtre.

— Alors n'en parlons plus, si vous êtes convaincu, monsieur Goefle. Que nous importe après tout? Ce qui est passé est passé. Seulement vous disiez que la vue de ce spectre vous avait suggéré d'étranges doutes...

— Que voulez-vous? L'esprit d'investigation hors de propos est une maladie de ma profession, dont je me suis toujours assez bien défendu. Nous avons assez à faire de chercher à débrouiller la vérité dans les causes ardues qui nous sont confiées, sans aller nous casser la tête pour pénétrer dans celles qui ne nous regardent pas. C'est sans doute parce que je suis oisif depuis quelques jours que mon cerveau travaille malgré moi, et que j'ai été chercher dans les ténèbres du passé et de l'oubli la figure de cette baronne Hilda...

— D'autant plus, dit Christian, que ce qui vous est apparu n'est peut-être pas un songe, mais tout simplement quelque personnage réel dont le costume s'est trouvé ressembler à celui de ce vieux portrait.

— J'aimerais à le croire, mais les gens qui passent à travers les murs ne sont autres que les maussades habitans du pays des idées noires.

— Attendez, monsieur Goefle; vous ne m'avez pas dit de quel côté a disparu ce fantôme, que vous n'aviez pas vu entrer.

— Pour le dire, il faudrait le savoir. Il m'a semblé que c'était du côté où il m'était apparu.

— Sur l'escalier?

— Plutôt dessous.

— Alors par la porte secrète.
— Il y en a donc une?
— Vous ne le saviez pas?
— Non, en vérité.
— Eh bien! venez la voir.

Christian prit le flambeau et conduisit M. Goefle; mais la porte secrète était fermée en dehors. Elle était si bien jointe à la boiserie qu'il était impossible de la distinguer des autres panneaux encadrés de moulures en relief, et si épaisse qu'elle rendait le même son mat que les autres parties du revêtement de chêne. En outre, elle était solidement assujettie par derrière au moyen des gros verrous que Christian avait trouvés et laissés ouverts la veille, et qui depuis avaient été tirés probablement par la même main qui avait cadenassé l'autre porte au bas de l'escalier dérobé. Christian fit part de ces circonstances à M. Goefle, qui dut le croire sur parole, car il n'y avait plus moyen d'aller s'en assurer.

— Croyez-moi, monsieur Goefle, dit Christian, ou une vieille servante de M. Stenson est venue là hier pour ranger la chambre, qu'elle ne savait pas envahie, ou la baronne Hilda est prisonnière quelque part ici, sous nos pieds, sur notre tête, que sais-je? dans cette chambre que l'on a murée, et qui a peut-être une communication secrète avec celle-ci. A propos de la porte murée, vous ne m'avez pas dit où elle conduisait, ni pourquoi on l'a fait disparaître. Ceci me paraît cependant une circonstance assez intéressante.

— C'est une circonstance très vulgaire, et que Stenson m'a expliquée. La pièce située au-dessus de celle-ci était, depuis très longtemps, dans un état de délabrement complet. Lorsque la baronne Hilda vint se réfugier au Stollborg, elle fit condamner cette porte qui lui amenait du vent et du froid. Après sa mort, Stenson la fit rouvrir pour réparer les brèches de la bâtisse au second étage. Seulement, comme, pour rendre cette pièce habitable, il eût fallu dépenser plus qu'elle ne vaut, et qu'en raison de la prétendue chapelle catholique qui y avait été érigée, personne n'eût voulu habiter une chambre où le diable tenait cour plénière, Stenson, autant par mesure d'économie qu'afin de faire oublier toutes ces superstitions, mura solidement de ses propres mains, m'a-t-il dit, et avec la permission du baron, une communication désormais inutile.

— Pourtant, monsieur Goefle, vous avez vu le prétendu fantôme sortir de dessous cette carte de Suède qui masque la maçonnerie?

— Oh! pour cela, c'était bien un rêve! Regardez-y, Christian, et si vous trouvez là une porte praticable, vous serez plus habile que moi. Croyez-vous donc que je n'aie pas été m'en assurer aussitôt que mon rêve se fut dissipé?

— Certainement, dit Christian, qui avait monté l'escalier, soulevé la carte de Suède et frappé à plusieurs reprises sur la paroi qu'elle recouvrait, il n'y a rien là qu'un mur aussi épais que le reste, si j'en juge au son mat qu'il rend. Le raccord de peinture rougeâtre est même fort bien fait et intact sur ses bords; mais avez-vous remarqué, monsieur Goefle, comme ce revêtement de plâtre est égratigné au milieu?

— Oui, et je me suis dit que c'était l'ouvrage de quelque rat.

— Ce rat travaille singulièrement! Voyez donc avec quelle régularité il a tracé de petits ronds sur la muraille?

— C'est vrai; mais qu'est-ce que cela prouve?

— Tout effet a une cause, et c'est cette cause que je cherche. Ne m'avez-vous pas dit que parmi les bruits que vous entendiez, il y avait celui d'un grattement?

— Oui, un grincement comme celui d'un outil quelconque.

— Eh bien! savez-vous ce que c'est à mon idée? c'est le travail d'une main faible ou inhabile qui a cherché à percer le mur pour voir à travers.

— Elle s'est donc servie d'un clou ou d'un instrument encore plus inoffensif, car elle n'a pas entamé le plâtre à plus de deux lignes de profondeur.

— Pas même, et cependant elle l'a entamé en beaucoup d'endroits avec obstination.

— Ces marques auront été faites par Stenson pour fixer quelque souvenir qu'il n'aura pas voulu écrire. Voyons, vous qui savez déchiffrer tous les styles lapidaires?

— J'en sais assez pour vous dire que ceci n'est pas une inscription et n'appartient à aucune langue connue. Je tiens à mon idée, c'est un essai de forage. Voyez : il y a partout un petit enfoncement fait à l'aide d'un instrument émoussé, et autour de ce petit creux éraillé sur les bords il y a un cercle blanchâtre assez net, comme si on eût travaillé avec une paire de ciseaux dont une branche cassée aurait appuyé faiblement, à la manière d'une tige de compas.

— Vous êtes ingénieux...

— Oh! je suis ingénieux pour le moment, car voilà, sur la dernière marche de l'escalier, un peu de poussière blanche nouvellement détachée.

— Donc?

— Donc la personne dont je parlais, et qui sera tout ce que vous voudrez, illustre captive ou vieille servante trottant à toute heure, est venue ici cette nuit pour essayer, non pour la première fois, mais pour la vingtième au moins, de voir à travers ce mur... Ou bien... attendez, encore mieux! Elle sait qu'il y a là un secret, un

moyen invisible d'ouvrir une porte invisible, et elle cherche, elle tâtonne, elle creuse, elle travaille enfin, et si nous l'observons cette nuit, nous aurons le mot de l'énigme.

— Parbleu, voilà une idée! et je l'accepte d'autant mieux qu'elle me délivre l'esprit d'un grand trouble. Je ne serais donc pas visionnaire, j'aurais vu et entendu un être réel! J'aime mieux cela, bien que je sois un peu honteux maintenant d'en avoir douté. N'importe, Christian, je veux en avoir le cœur net. Je ne crois pas à l'existence d'une prisonnière, puisqu'il faudrait supposer une prison et un geôlier. Or cette chambre était ouverte de deux côtés quand vous y êtes entré par ici et sorti par là-dessous, et quant au geôlier, ce ne pourrait être que l'honnête et dévoué Stenson.

— La baronne a pourtant subi ici une captivité plus ou moins dure, et l'honnête Stenson y était...

— L'état de captivité n'a pas été prouvé, et s'il a eu lieu, Stenson n'était probablement pas le maître au Stollborg. A présent qu'il y est seul, car je présume que vous ne comptez pas Ulphilas pour quelqu'un...

— Vous direz ce que vous voudrez, monsieur Goefle, il y a là un mystère, et, quel qu'il soit, sérieux ou puéril, je veux le découvrir; mais, grand Dieu! à quoi pensé-je? L'heure marche, Puffo ne revient pas, et je m'amuse à bâtir un roman, quand je devrais songer à celui que j'ai à représenter! J'en étais bien sûr, monsieur Goefle, qu'en me faisant manger, vous me feriez causer et oublier mon travail!

— Allons, allons, faites vos apprêts, mon garçon; je vous ai promis de vous aider.

— Vous ne pouvez m'aider, monsieur Goefle, il me faut mon compère; je cours le chercher.

— Eh bien! allez. Pendant ce temps, j'irai voir Stenson, que je n'ai pas encore eu le loisir de saluer, et qui probablement ne me sait pas ici. Il n'y vient jamais...

— Ah! pardon, monsieur Goefle, il y vient, il y est venu tout à l'heure. Je l'ai vu pendant que vous étiez sorti,... et même, tenez, j'oubliais de vous raconter la chose, il m'a pris pour le diable ou pour un revenant, car il a eu une peur affreuse, et il s'est sauvé en trébuchant et en battant la campagne.

— Bah! vraiment! il est poltron à ce point? Mais je n'ai pas le droit de me moquer de lui, moi qui ai cru voir la dame grise! Il est cependant impossible qu'il vous ait pris pour elle?

— Je ne sais pour qui il m'a pris, peut-être pour l'ombre du comte Adelstan?...

— Eh! eh! c'est possible; voilà son portrait en face de celui de

sa femme, et c'est assez votre taille et votre tournure. Pourtant,... dans le costume que vous avez maintenant...

— Je ne l'avais pas encore, j'étais dans votre habit noir.

— Eh! que faites-vous à présent? Vous vous masquez!

— Non; je mets mon masque sur ma tête, dans le cas où je serais forcé d'aller chercher mon valet jusqu'au château neuf.

— Voyons-le donc, votre masque. Ce doit être fort gênant?

— Nullement; c'est un masque de mon invention, léger et souple, tout en soie, et se chaussant sur la tête comme un bonnet dont je relève ou abaisse à volonté la visière. Quand il est levé et que mon chapeau le cache, il dissimule au moins mes cheveux, qui sont trop touffus pour ne pas attirer l'attention. Quand il est baissé, ce qui dehors, dans ce climat, est fort agréable, il ne risque jamais de tomber, et je n'ai pas l'embarras de nouer et dénouer sans cesse un ruban qui se casse ou s'embrouille. Voyez si ce n'est pas une heureuse invention!

— Excellente! Mais la voix, vous pouvez faire qu'on ne la reconnaisse pas?

— Oh! cela, c'est mon talent et mon état; vous le savez bien, puisque vous avez assisté à une de mes pasquinades.

— C'est vrai, j'aurais juré que vous étiez douze dans la baraque. Ah çà! je veux vous entendre ce soir. J'irai me mettre dans le public; mais je ne veux pas savoir la pièce d'avance. A revoir, mon garçon! Je vais tâcher d'arracher au vieux Sten quelque éclaircissement sur la cause de mon apparition. Mais qu'est-ce que cette branche de cyprès que vous accrochez au cadre de la dame grise?

— C'est encore quelque chose que j'oubliais de vous dire : c'est M. Stenson qui apportait cela ici. Je ne sais ce qu'il voulait en faire, il l'a jetée à mes pieds, et que ce fût son intention ou non, j'en veux faire hommage, moi, à cette pauvre baronne Hilda.

— N'en doutez pas, Christian, c'était aussi l'intention du bon vieillard. C'est demain ou aujourd'hui... Attendez donc, j'ai la mémoire des dates... Mon Dieu, c'est précisément aujourd'hui l'anniversaire de la mort de la baronne! Voilà ce qui m'explique comment Sten s'est décidé à venir ici pour y faire quelque prière.

— Alors, dit Christian en détachant la petite bande de parchemin qui s'enroulait autour de la branche et que M. Goefle prenait pour un ruban, tâchez de vous expliquer les versets de la Bible écrits là-dessus. Moi, le temps me presse, je sors le premier.

— Attendez! dit M. Goefle, qui avait mis ses lunettes pour lire la bande de parchemin; si vous allez jusqu'au château neuf, et que vous y trouviez M. Nils, lequel n'a pas reparu ici pour mon goûter,

faites-moi le plaisir de le prendre par une oreille et de me le ramener. Voulez-vous?

Christian promit de le ramener mort ou vif, mais il n'alla pas bien loin pour retrouver son valet et celui de M. Goefle. En pénétrant dans l'écurie, où l'idée lui vint de regarder avant de sortir du préau, il trouva Puffo et Nils ronflant côte à côte, et aussi complétement ivres l'un que l'autre. Ulphilas, qui portait mieux le vin, allait et venait dans les cours, assez content de n'être pas seul à l'entrée de la nuit, et donnant de temps en temps un coup d'œil fraternel à ses deux camarades de bombance. Christian comprit vite la situation. Nils, qui entendait le suédois et le dalécarlien, avait dû servir d'interprète entre les deux ivrognes; leur amitié naissante s'était cimentée dans la cave. Le pauvre petit laquais n'avait pas eu besoin d'une longue épreuve pour perdre le souvenir de son maître, si tant est que ce souvenir l'eût beaucoup tourmenté jusqu'au moment où, chaudement étendu dans la mousse sèche qui sert de litière dans le pays, les joues animées et le nez en feu, il avait oublié, aussi bien que Puffo, tous les soucis de ce bas monde.

— Allons, dit M. Goefle à Christian, qu'il rencontra dans la cour et qui lui montra ce touchant spectacle, du moment que le drôle n'est pas malade, j'aime autant être débarrassé de mon service auprès de lui.

— Mais moi, monsieur Goefle, reprit Christian fort soucieux, je ne puis me passer de cet animal de Puffo. Je l'ai secoué en vain; c'est un mort, et, je le connais, il en a pour dix ou douze heures!

— Bah! bah! répondit M. Goefle, évidemment préoccupé, allez donc choisir votre pièce, et ne vous tourmentez pas; un garçon d'esprit comme vous n'est jamais embarrassé.

Et, laissant Christian se tirer d'affaire comme il pourrait, il marcha, de son petit pas bref et direct, jusqu'au pavillon du *gaard*, habité par Stenson. Évidemment les trois versets de la Bible lui trottaient par la tête.

Ce pavillon avait un rez-de-chaussée, sorte d'antichambre, où Ulphilas, pour n'être pas seul, dormait plus volontiers que dans son logement particulier, sous prétexte d'être à portée de servir son oncle, dont le grand âge réclamait sa surveillance. Ulf venait de rentrer dans cette pièce; il s'était jeté sur son lit et ronflait déjà. M. Goefle allait monter au premier, lorsque le bruit d'une discussion l'arrêta. Deux voix distinctes dialoguaient d'une façon très animée en italien. L'une de ces voix avait le diapason élevé des gens qui ne s'entendent pas bien eux-mêmes; c'était celle de Stenson. Elle s'exprimait en italien avec assez de facilité, bien qu'avec un accent

détestable et des fautes nombreuses. L'autre voix, accentuée et parlant l'italien pur dans un registre clair et avec une prononciation très vibrante, paraissait se faire entendre en dépit de la surdité du vieillard. M. Goefle s'étonna que le vieux Stenson entendît l'italien et pût s'exprimer, tant bien que mal, dans une langue qu'il ne le soupçonnait pas d'avoir jamais pratiquée. La conversation avait lieu dans le cabinet de travail de Sten, attenant à sa chambre. La porte de l'escalier était fermée; mais, en montant quelques marches, M. Goefle entendit un fragment de dialogue qui pourrait se résumer et se traduire ainsi :

— Non, disait Stenson, vous vous trompez. Le baron n'a aucun intérêt à faire cette découverte.

— C'est possible, monsieur l'intendant, répondait l'inconnu; mais il ne me coûte rien de m'en assurer.

— Alors c'est au plus offrant, n'est-ce pas, que vous vendrez le secret?

— Peut-être. Que m'offrez-vous?

— Rien! Je suis pauvre, parce que j'ai toujours été honnête et désintéressé : rien de ce qui est ici ne m'appartient. Je n'ai que ma vie, prenez-la, si bon vous semble.

A cette parole, qui semblait mettre le vieux Sten à la merci de quelque bandit, M. Goefle monta deux marches d'une seule enjambée pour aller à son secours; mais la voix italienne reprit avec le plus grand calme :

— Que voulez-vous que j'en fasse, monsieur Stenson? Voyons, rassurez-vous, vous pouvez sortir de ce mauvais pas en cherchant vos vieux écus dans la vieille cachette qu'ont toutes les vieilles gens. Vous trouviez bien moyen de payer Manassé pour vous assurer de sa discrétion.

— Manassé était honnête. Ce traitement...

— N'était pas pour lui, je le présume; mais il en jugeait autrement, car il l'a toujours gardé pour lui seul.

— Vous le calomniez!

— Quoi qu'il en soit, Manassé est mort, et l'*autre*...

— L'autre est mort aussi, je le sais.

— Vous le savez? D'où le savez-vous?

— Je n'ai pas à m'expliquer là-dessus. Il n'est plus, j'en ai la certitude, et vous pouvez dire au baron tout ce que vous voudrez. Je ne vous crains pas. Adieu; je n'ai pas longtemps à vivre, laissez-moi penser à mon salut, c'est désormais la seule chose qui me préoccupe. Adieu; laissez-moi, vous dis-je, je n'ai pas d'argent.

— C'est votre dernier mot?... Vous savez que dans une heure je serai au service du baron?

— Peu m'importe.

— Vous pensez bien que je ne suis pas venu de si loin pour me payer de vos réponses.

— Faites ce que vous voudrez.

M. Goefle entendit ouvrir la porte, et il se présenta résolûment au-devant de la personne qui sortait. Il se trouva en face d'un homme d'une trentaine d'années et d'une assez belle figure, mais d'une pâleur sinistre. L'avocat et l'inconnu se regardèrent dans les yeux en passant tout près l'un de l'autre dans l'étroit escalier. Le coup d'œil franc, sévère et scrutateur de l'avocat rencontra l'œillade oblique et méfiante de l'inconnu, qui le salua respectueusement et descendit jusqu'à la dernière marche, tandis que M. Goefle gagna le palier du cabinet; mais quand tous deux en furent là, ils se retournèrent pour se regarder encore, et l'avocat trouva quelque chose de diabolique dans cette figure blême éclairée par une petite lampe suspendue devant l'entrée intérieure du vestibule. M. Goefle entra chez Stenson et le trouva assis, la tête dans ses mains, immobile comme une statue. Il fut forcé de lui toucher le bras pour que le vieillard s'aperçût de sa présence. Celui-ci était si absorbé dans ses pensées qu'il le regarda d'un air hébété et eut besoin de quelques instans pour le reconnaître et pour rassembler ses idées. Enfin il parut revenir à lui-même en faisant un grand effort de volonté, et, se levant, il salua M. Goefle avec sa politesse accoutumée, lui demanda de ses nouvelles et lui offrit son propre fauteuil, dont l'avocat refusa de le déposséder. En serrant sa main, M. Goefle la trouva tiède et humide de sueur ou de larmes, et se sentit ému. Il avait beaucoup d'estime et d'affection pour Sten, et il était habitué à lui témoigner le respect qu'il devait à son âge et à son caractère. Il voyait bien que le vieillard subissait une crise terrible, et qu'il la supportait avec dignité; mais quel était donc ce secret qu'un inconnu à la figure suspecte et au langage cynique semblait tenir suspendu comme une épée de Damoclès au-dessus de sa tête?...

Cependant Stenson avait repris son air grave, un peu froid et cérémonieux. Il n'avait jamais été expansif avec personne. Soit fierté, soit timidité, il était aussi réservé avec les gens qu'il connaissait depuis trente ans qu'avec ceux qu'il voyait pour la première fois, et son habitude de répondre par monosyllabes aux questions les plus sérieuses comme aux plus insignifiantes avait rendu très surprenantes pour M. Goefle les quelques phrases suivies qu'il venait de lui entendre dire à l'inconnu.

— Je ne vous savais pas arrivé à Waldemora, monsieur l'avocat, dit-il; vous venez pour le procès?

— Pour le procès du baron avec son voisin de l'Elfdalen, qui ré-

clame peut-être avec raison : j'ai conseillé au baron de ne pas plaider. M'entendez-vous, monsieur Stenson?

— Oui, monsieur, fort bien.

Comme le vieillard, par politesse excessive, avait coutume de répondre toujours ainsi, qu'il eût entendu ou non, M. Goefle, qui tenait à causer avec lui, s'approcha de son oreille et s'étudia à bien articuler chaque syllabe; mais il vit bientôt que ce soin était moins nécessaire qu'il ne l'avait été les années précédentes. Loin que la surdité de Stenson eût augmenté, elle semblait diminuée de beaucoup. M. Goefle lui en fit compliment. Stenson secoua la tête et dit : — C'est par momens; c'est très inégal. Aujourd'hui j'entends tout.

— N'est-ce pas quand vous avez éprouvé quelque émotion vive? reprit M. Goefle.

Stenson regarda l'avocat avec surprise, et, après un moment d'hésitation, il fit cette réponse qui n'en était pas une : — Je suis nerveux, très nerveux!

— Puis-je vous demander, reprit M. Goefle, quel est l'homme que je viens de rencontrer sortant d'ici?

— Je ne le connais pas.

— Vous ne lui avez pas demandé son nom?

— C'est un Italien.

— Je vous demande son nom.

— Il dit s'appeler Giulio.

— Il va entrer au service du baron?

— C'est possible.

— Il a une mauvaise figure...

— Vous trouvez?

— Au reste, ce ne sera pas la seule autour du baron...

Stenson s'abstint de toute adhésion, et sa figure resta impassible. Il n'était pas aisé d'entamer une conversation délicate et intime avec un homme dont l'attitude cérémonieuse semblait toujours dire : « Parlez-moi de ce qui vous intéresse et non de ce qui me concerne. » Cependant M. Goefle était poussé par le démon de la curiosité, et il ne se laissa pas rebuter. — Cet Italien vous parlait sur un ton peu poli, dit-il brusquement.

— Croyez-vous? reprit le vieillard d'un air d'indifférence.

— J'ai entendu cela en montant votre escalier.

La figure de Sten trahit une certaine émotion, mais il ne l'exprima par aucune question inquiète sur ce que M. Goefle avait pu entendre.

— Il vous menaçait? ajouta celui-ci.

— De quoi? dit Stenson, haussant les épaules. Je suis si vieux...

— Il vous menaçait de révéler au baron ce que vous avez tant d'intérêt à tenir caché.

Stenson demeura calme comme s'il n'eût pas entendu. M. Goefle insista encore. — Quel est donc ce Manassé qui est mort?

Même silence de Stenson, dont les yeux impénétrables, attachés sur M. Goefle, semblaient lui dire : « Si vous le savez, pourquoi le demandez-vous? »

— Et l'*autre?* reprit l'avocat; de quel autre vous parlait-il?

— Vous écoutiez, monsieur Goefle? demanda à son tour le vieillard d'un ton d'extrême déférence, où le blâme se faisait pourtant clairement sentir. L'avocat fut intimidé; mais sa bonne intention le rassura. — Trouvez-vous surprenant, monsieur Stenson, dit-il, que, frappé de l'accent de menace d'une voix inconnue, je me sois approché avec la volonté de vous secourir au besoin?

Stenson tendit à M. Goefle sa vieille main ridée, redevenue froide. — Je vous remercie, dit-il. — Puis il remua quelques instans les lèvres, comme un homme peu habitué à parler, qui veut s'épancher; mais il tarda tant que M. Goefle lui dit pour l'encourager :

— Cher monsieur Stenson, vous avez un secret qui vous pèse, et vous vous trouvez par suite sous le coup de quelque danger sérieux.

Stenson soupira et répondit laconiquement : — Je suis un honnête homme, monsieur Goefle!

— Et pourtant, reprit celui-ci vivement, votre conscience pieusement timorée vous reproche quelque chose!

— Quelque chose? dit Stenson avec un ton d'autorité douce, comme s'il eût dit : J'attends que vous me le disiez.

— Vous avez du moins à craindre, reprit l'avocat, quelque vengeance du baron?

— Non, répondit Stenson avec une force subite; je sais ce que m'a dit le médecin.

— Le médecin l'a-t-il condamné? Est-il si avancé dans son mal? Je l'ai vu ce matin : il semble en avoir encore pour longtemps.

— Pour des mois, reprit Stenson, et moi, j'en ai encore pour des années. J'ai consulté hier... Je consulte tous les ans...

— Alors... vous attendez sa mort pour révéler quelque chose de grave?... Vous savez cependant qu'on le dit capable de faire mourir les gens qu'il redoute : qu'en pensez-vous?

Les traits de Stenson exprimèrent la surprise; mais il sembla cette fois à M. Goefle que c'était une surprise de commande et de pure convenance, car une secrète anxiété succéda visiblement. Stenson était habile à se contenir, sinon à dissimuler.

— Stenson, lui dit l'avocat avec l'énergie de la sincérité et en lui prenant les deux mains, je vous le répète : un secret vous pèse. Ou-

vrez-moi votre cœur comme à un ami, et comptez sur moi, s'il y a une injustice à réparer.

Stenson hésita quelques instans; puis, ouvrant avec agitation un tiroir de son bureau, dont il prit la clé dans sa poche, il montra à M. Goefle une petite boîte cachetée en disant : « Votre parole d'honneur! »

— Je vous la donne.

— Sur la sainte Bible?

— Sur la sainte Bible!... Eh bien?

— Eh bien!... si je meurs avant *lui*,... ouvrez, lisez et agissez... *quand je serai mort!*

M. Goefle jeta les yeux sur la boîte ; il y vit son nom et son adresse.

— Vous aviez pensé à moi pour ce dépôt? dit-il. Je vous en sais gré, mon ami; mais si votre vie est menacée, pourquoi tarder à tout dire? Voyons, cher monsieur Stenson, je commence à ouvrir les yeux... Le baron...

Stenson fit signe qu'il ne répondrait pas. Goefle poursuivit quand même : — Il a fait mourir de faim sa belle-sœur!

— Non! s'écria Stenson avec l'accent de la vérité; non, non, cela n'est pas!

— Mais lorsqu'elle signa certaine déclaration relativement à sa grossesse, elle subissait une contrainte?

— Elle signa librement et volontairement... J'étais là, j'ai signé aussi.

— Qu'a-t-on fait de son corps? L'a-t-on jeté aux chiens?

— Oh! mon Dieu! n'étais-je pas là? Il a été enseveli religieusement.

— Par vous?

— De mes propres mains!... Mais vous êtes curieux! rendez-moi la boîte!

— Vous doutez donc de mon serment?

— Non, reprit le vieillard, gardez-la et ne m'interrogez plus...

Il serra encore la main de M. Goefle, se rapprocha du feu, et retomba, en réalité ou à dessein, dans une surdité absolue. M. Goefle, pour le distraire, et dans l'espoir de le ramener un peu plus tard à des velléités d'épanchement, essaya de lui parler du procès principal dont le baron l'avait entretenu le matin. Cette fois il fut forcé d'écrire ses questions, auxquelles le vieillard répondit avec sa lucidité ordinaire. Selon lui, les richesses minérales de la montagne en litige appartenaient à un voisin, le comte de Rosenstein. Il en donna de bonnes raisons, et, fouillant dans ses cartons, rangés et étiquetés avec le plus grand soin, il en fournit des preuves. M. Goefle

observa que c'était son propre sentiment, et qu'il allait être forcé de se brouiller avec le baron, si celui-ci persistait à lui confier une mauvaise cause. Il ajouta encore quelques réflexions sur le méchant caractère présumé de son client; mais comme Stenson ne paraissait pas entendre, et qu'une conversation écrite ne permet guère les surprises, M. Goefle dut renoncer à l'interroger davantage.

En retournant à la chambre de l'ourse, M. Goefle se demanda s'il devait confier à Christian la situation dans laquelle il se trouvait à l'égard de Stenson, et, réflexion faite, il se regarda comme engagé au silence. L'avocat d'ailleurs était peu porté à l'expansion dans ce moment-là. Il était agité de mille pensées bizarres, de mille suppositions contradictoires. Son cerveau travaillait comme si une cause ardue et pleine de problèmes eût été confiée à sa sagacité. C'était cependant tout le contraire : Stenson lui interdisait même la curiosité. Cela était bien inutile, et M. Goefle n'était pas le maître d'imposer silence à ses tumultueuses hypothèses. Il trouva Christian dans une situation qui rendait son silence bien facile. Christian, loin de songer à l'interroger, avait oublié le sujet de leur précédent entretien, et ne se préoccupait que de sa pièce. C'était d'ailleurs avec un grand découragement, et quand l'avocat lui demanda s'il avait trouvé le moyen de se passer de son valet, il lui répondit qu'il cherchait en vain ce moyen depuis une heure. A la rigueur Christian pouvait s'en passer, mais en risquant beaucoup d'accidens et de lacunes fâcheuses dans sa mise en scène. Il voyait là une si grande fatigue, une si grosse dépense d'esprit et de volonté, qu'il aimait mieux y renoncer.

— Vrai! dit-il à M. Goefle, qui essayait de le stimuler, je vous jure, en style de bateleur, que le jeu ne vaudrait pas la chandelle, en d'autres termes que je m'épuiserais sans profit pour ma gloire, et que je volerais l'argent du baron. Allons, voilà une affaire manquée; n'y songeons plus. Savez-vous ce qu'il me reste à faire, monsieur Goefle? C'est de renoncer à briller dans ce pays, c'est de remballer tout cela, de partir sans tambour ni trompette pour quelque ville où je me mettrai en quête d'un autre valet pouvant me servir de compère, et assez pieux pour tenir le serment, que j'exigerai de lui, de ne jamais boire que de l'eau, le vin coulât-il par torrens dans les montagnes de la Suède!

— Diable! diable! dit M. Goefle, vivement contrarié de l'idée de perdre son compagnon de chambre... Si je croyais pouvoir faire agir un peu ces bons-hommes;.... mais, bah! je ne saurais jamais.

— Rien n'est pourtant plus facile. Essayez : l'index dans la tête, le pouce dans un bras, le doigt du milieu dans l'autre bras... Mais vous y êtes, c'est cela! Voyons, saluez, levez les mains au ciel!

— Ce n'est rien, cela; mais mettre le geste d'accord avec la parole! et puis que dire? Je ne sais improviser que le monologue, moi!

— C'est déjà beaucoup. Tenez, plaidez une cause, élevez ce bras, oubliez que vous êtes monsieur Goefle, ayez l'œil sur la figurine que vous faites mouvoir. Parlez, et tout naturellement les gestes que feraient vos bras et toute l'attitude de votre personne vont se reproduire au bout de vos doigts. Il ne s'agit que de se pénétrer de la réalité du *burattino,* et de transporter votre individualité de vous à lui.

— Diantre! cela vous est facile à dire; mais quand on n'a pas l'habitude... Voyons donc un peu. Je suppose que je plaide... Que plaiderais-je bien?

— Plaidez pour un baron accusé d'avoir fait assassiner son frère!

— Pour? J'aimerais mieux plaider contre!

— Si vous plaidez *contre,* vous serez pathétique; si vous plaidez *pour,* vous pourrez être comique.

— Soit, dit M. Goefle en allongeant le bras qui tenait la figurine et en gesticulant. Je plaide, écoutez. « Que pouvez-vous alléguer contre mon client, ô vous qui lui reprochez une action aussi simple, aussi naturelle que celle d'avoir supprimé un membre gênant de sa famille? Depuis quand un homme qui aime l'argent et la dépense est-il astreint à respecter cette vulgaire considération que vous appelez le droit de vivre? Le droit de vivre! mais nous le réclamons pour nous-mêmes, et qui dit le droit de vivre dit le droit de vivre à sa guise. Or donc, si nous ne pouvons vivre sans une fortune considérable et sans les priviléges de la grandeur, si, faute de luxe, de châteaux, de crédit et de pouvoir, nous sommes condamnés à périr de honte et de dépit, à crever d'ennui, comme on dit en langue vulgaire, nous avons, nous revendiquons, nous prenons le droit de nous débarrasser de tout ce qui fait obstacle à l'épanouissement, à l'extension, au rayonnement de notre vie morale et physique! Nous avons pour nous... »

— Plus haut! dit Christian, qui écoutait en riant le satirique plaidoyer de l'avocat.

« Nous avons pour nous, reprit M. Goefle élevant la voix, la tradition de l'ancien monde, depuis Caïn jusqu'au grand roi Birger-Iarl, qui fit mourir de faim ses deux frères dans le château de Nikœping. Oui, messieurs, nous avons la vieille coutume du Nord et le glorieux exemple de la cour de Russie dans ces derniers temps. Qui de vous oserait opposer la petite morale aux grandes considérations de la raison d'état? La raison d'état, messieurs; savez-vous ce que c'est que la raison d'état? »

— Plus haut! reprit Christian; plus haut, monsieur Goefle!

« La raison d'état, cria M. Goefle en fausset, car sa voix ne se prêtait pas à un diapason très élevé; la raison d'état, c'est à nos yeux... »

— Plus haut!

— Que le diable vous emporte!... je m'y casserai le pharynx! Merci, j'en ai assez, s'il faut hurler de la sorte.

— Eh non! monsieur Goefle! je ne vous dis pas de parler plus haut; depuis une heure, je vous élève le bras, et vous ne voulez pas comprendre que, si vous tenez ainsi la marionnette au niveau de votre poitrine, personne ne la verra, et que vous jouerez pour vous seul! Regardez-moi : il faut que votre main dépasse votre tête. Allons, à nous deux, un dialogue! Je suis l'avocat de la partie adverse, et je vous interromps, en proie à une indignation qui ne se contient plus. « Je ne puis en écouter davantage, et puisque les juges endormis sur leurs siéges supportent un pareil abus de la parole humaine, en dépit de l'éloquence spécieuse de mon illustre et redoutable adversaire, je...» Interrompez-moi donc, monsieur Goefle! il faut toujours interrompre!

« — Avocat, s'écria M. Goefle, vous n'avez pas la parole. » Je fais le juge.

— Très bien! mais alors changez de voix.

— Je ne saurais...

— Si fait! Vous avez une main libre, pincez-vous le nez.

— Fort bien, dit M. Goefle en nasillant... « Avocat de la partie adverse, vous parlerez à votre tour... »

— Bravo! « Je veux parler tout de suite! je veux confondre les odieux sophismes de mon adversaire!... »

— « Odieux sophismes! »

— Très bien, oh! très bien; le ton courroucé!... Je réplique: « Orateur sans principes, je te traduirai au ban de l'opinion publique!... » Donnez-moi un soufflet, monsieur Goefle.

— Comment! que je vous donne un soufflet?

— Eh oui! sur la joue de mon avocat, et que cela fasse du bruit surtout; le public rit toujours à ce bruit-là. Tenez bien vos doigts, je vais vous arracher votre bonnet. Voyons, colletons-nous. Bravo! faites sortir la marionnette de mes doigts avec les vôtres, et lancez-la dans le public. Les enfans courent après, la ramassent, la regardent avec admiration, et la relancent dans le théâtre. Prenez garde de la recevoir sur la tête! On rit à se tenir les côtes dans le public, Dieu sait pourquoi, mais c'est toujours ainsi. Les injures et les coups sont un spectacle délicieux pour la foule; pendant cette hilarité, votre personnage quitte la scène d'un air triomphant.

— Et nous respirons un peu, à la bonne heure! J'en ai besoin, je suis égosillé!

— Respirer! oh! que non pas! l'*operante* ne se repose jamais. Il faut nous hâter de prendre d'autres personnages pour la scène suivante, et, afin que le public ne se refroidisse pas devant le théâtre vide, il faut parler toujours, comme si les anciens acteurs se disputaient encore dans la coulisse, ou comme si les nouveaux approchaient en devisant sur ce qui vient de se passer.

— Peste! mais c'est un métier de cheval que nous faisons là!

— Je ne vous dis pas le contraire; mais les nerfs s'excitent, et l'on va de mieux en mieux. Voyons, monsieur Goefle, à une autre scène! Faisons comparaître...

— Mais j'en ai assez, moi! Croyez-vous donc que je veuille montrer les marionnettes?

— J'ai cru que vous vouliez m'aider à les montrer ce soir!

— Moi! que je me donne en spectacle!

— Qui saura que c'est vous? On dresse le théâtre devant une porte donnant dans une pièce où personne ne pénètre. Une tapisserie vous isole du public. Au besoin, on se masque, si l'on risque d'être rencontré dans les corridors en entrant et en sortant.

— C'est vrai, personne ne vous voit, personne ne sait que vous êtes là; mais ma voix, ma prononciation!... Tout le monde dira dès mes premiers mots : Bon, c'est monsieur Goefle! Eh bien! cela fera un joli effet! Un homme de mon âge, exerçant une profession grave! C'est impossible, ne songeons point à cela.

— C'est dommage, vous alliez bien!

— Vous trouvez?

— Mais certainement, vous m'auriez fait avoir un grand succès!

— Mais ma diable de voix que tout le monde connaît...

— Il y a mille manières de changer son organe. En un quart d'heure, je vous en indiquerais trois ou quatre, et c'est plus qu'il n'en faudrait pour ce soir.

— Essayons. Si j'étais sûr que personne ne se doutât de ma folie! Ah! voici un instrument dont je comprends l'usage, c'est un pince-nez... Et ceci est pour mettre dans la bouche, soit sur la langue, soit en dessous.

— Non, non, dit Christian, ce sont là des procédés grossiers à l'usage de Puffo. Vous êtes trop intelligent pour en avoir besoin. Écoutez-moi et imitez-moi.

— Au fait, dit M. Goefle après quelques essais promptement réussis, ce n'est pas bien malin! J'ai joué la comédie de société dans mon jeune temps pas plus mal qu'un autre, et je savais bien comment il faut faire le vieillard édenté, le fat qui blaise, le pédant qui se lèche les lèvres à chaque parole. Allons, allons, pourvu que vous ne me fassiez pas trop parler et fatiguer le gosier, je me charge bien de vous donner la réplique pour trois ou quatre scènes. Il

s'agit de répéter la pièce. Qu'est-ce que c'est? Où est-elle? Quel est le titre?

— Attendez, attendez, monsieur Goefle : j'ai une quantité de canevas qu'il vous suffirait de lire une fois, vu que celui que l'on représente, écrit en gros caractères et résumé en peu de mots, est toujours attaché devant nous sur la face interne du théâtre; mais ce que je voudrais pour jouer avec vous, c'est que la pièce vous fût agréable en se prêtant à votre fantaisie d'improvisation, et pour cela, si vous m'en croyez, nous allons la faire nous-mêmes, à nous deux, et tout de suite.

— C'est une idée cela, une excellente idée! dit M. Goefle. Vite, asseyons-nous ici; faites de la place sur cette table. Quel sera le sujet?

— Celui que vous voudrez.

— Votre propre histoire, Christian, ou du moins quelques parties de votre histoire, telle que vous me l'avez racontée.

— Non, monsieur Goefle, mon histoire n'est pas gaie, et ne m'inspirerait rien de divertissant. Il n'y a de romanesque dans ma vie que ce que précisément j'en ignore, et c'est sur cette partie-là que j'ai souvent brodé les aventures de mon Stentarello. Vous savez que le Stentarello est un personnage qui se plie à tous les caractères et à toutes les situations. Eh bien! une de mes fantaisies est de lui attribuer une naissance mystérieuse comme la mienne, dont il raconte souvent, au début de mes pièces, les circonstances particulières, l'histoire, vraie ou feinte, que Sofia Goffredi tenait du petit Juif. Je m'amuse à cela quelquefois, avec l'idée que je surprendrai dans mon public un mot, un cri qui me fera retrouver ma mère. Que voulez-vous? c'est une fantaisie à moi; mais parlons de Stentarello : c'est un type comique, tantôt jeune, tantôt vieux, selon que je lui cloue sur la tête une perruque blonde ou blanche. Or, pour être risible, il faut qu'il ait des ridicules. Dans la donnée dont je vous parle et que je vous propose, il va cherchant à découvrir les auteurs de ses jours, avec la prétention d'être au moins le bâtard d'un souverain. Il s'agit donc de le promener à travers des aventures absurdes, où il fait des bévues extravagantes, jusqu'à ce qu'enfin il découvre qu'il est le fils d'un rustre et s'estime encore bien heureux, après toutes ses disgrâces, de trouver chez son père l'asile et la nourriture.

— Très bien, dit M. Goefle; nous le ferons gourmand et fils d'un rôtisseur ou d'un pâtissier.

— A merveille! vous y êtes. Commençons.

— Écrivez, si vous êtes lisible; moi, je ne le suis guère. Je trouve l'écriture trop lente pour rendre la parole, et je griffonne comme

un chat. Diable! quelle belle écriture vous avez!... Mais que faites-vous là?

— J'écris d'abord les noms de nos personnages.

— Je le vois bien; mais vous mettez au premier acte : *Stentarello au maillot?*

— Voilà mon idée, monsieur Goefle. Je suis las de faire raconter à ce pauvre Stentarello le conte que l'on m'a fait de ma descente au bout d'une corde d'une fenêtre dans un bateau. Je veux, si vous y consentez, mettre cela en scène.

— Oui-dà! Et comment diable ferez-vous?

— J'ai là dans mes décors un vieux château...

— Qu'allez-vous en faire?

— Je vais en faire le Stollborg. Nous lui donnerons un autre nom, mais ce sera le paysage romantique dont j'ai été frappé sur le lac au soleil couchant, et dont j'ai fait un croquis.

— Vous allez peindre?

— Oui, pendant que vous écrirez mal ou bien, peu importe; j'ai tant déchiffré d'hiéroglyphes avec mon pauvre Goffredi! Songez que le temps presse, j'ai là tout ce qu'il me faut pour modifier mes décors selon les besoins du moment : un peu de colle figée dans une boîte de fer-blanc, quelques petits sacs de poudre de diverses couleurs... Ma toile n'est pas plus grande que le fond de mon théâtre, et d'ailleurs cela sèche en cinq minutes. Il ne m'en faut guère plus pour faire une fenêtre à mon donjon carré. Regardez, monsieur Goefle : d'abord je la rends praticable en découpant la toile,... j'ai là mes ciseaux; puis je fais chauffer ma colle au poêle... Avec du fusain, j'esquisse mon tas de gros galets, comme cela, vous voyez. Il y en a qui surplombent... J'ai bien observé, c'était merveilleux... Je donnerai le ton de la glace à ce terrain... Oh! mais non! il faut que ce soit de l'eau, puisque nous avons une barque...

— Où la prendrez-vous?

— Dans la boîte *aux accessoires*. Croyez-vous que je n'aie pas de barque? et des navires, et des voitures, et des charrettes, et des animaux de toute sorte? Pourrais-je me passer de ce magasin de découpures qui rend toutes mes pièces possibles et qui tient si peu de place? Oh! encore une idée, monsieur Goefle; je place la barque sous cette voûte formée par les galets.

— A quoi bon?

— A quoi bon? Cela nous donne une scène du plus grand effet! Écoutez bien; nous supposons la naissance de l'enfant très mystérieuse?

— Cela va sans dire.

— Environnée de périls?

— Nécessairement.

— C'est un enfant de l'amour?

— Comme il vous plaira.

— Un mari jaloux... Non, point d'adultère! Si par hasard c'est réellement ma propre histoire, j'aime mieux n'être pas le fruit d'un amour coupable. Ma mère,... la pauvre femme! je n'ai peut-être rien à lui reprocher, me soustrait à la vengeance d'un frère ou d'un oncle farouche,... capable de me tuer pour cacher une mésalliance, un hymen clandestin!

— Très bien; je retiens le rôle de l'oncle implacable, quelque noble espagnol qui veut tuer l'enfant! On cache l'innocente créature au fond du lac, au risque de la noyer un peu, après l'avoir jetée par la fenêtre pour la sauver de tout péril.

— O monsieur Goefle, vous vous envolez dans les régions du fantastique! Ce n'est pas mon école. Je reste toujours dans une certaine vraisemblance romanesque, parce qu'on ne fait ni rire ni pleurer avec des situations impossibles. Non, non, représentons de véritables assassins, laids et grotesques comme il y en a. Tandis qu'ils errent sur les galets, surveillant la fenêtre, la barque, qui heureusement a déjà reçu furtivement le précieux dépôt (style consacré), glisse mollement et sans bruit sous les rochers, là, juste au-dessous des sbires qui ne se doutent de rien. Le public s'attendrit d'autant plus qu'il rit de la figure des assassins. Il aime beaucoup à rire et à pleurer en même temps... Et le rideau tombe sur la fin du premier acte au bruit des applaudissemens.

— Excellent, excellent! s'écria M. Goefle. Vous ferez donc mouvoir la barque? Mais il n'y aura personne à la fenêtre?

— Si fait! N'ai-je qu'une main? Tandis que de la gauche je pousse mon esquif sur les ondes limpides, de la droite je tiens à la fenêtre la fidèle caméриste qui a fait descendre le panier, et qui élève vers le ciel ses beaux petits bras de bois, dans une attitude suppliante, en s'écriant d'une voix douce : « Divine Providence! veille sur l'enfant du mystère! »

— Ah çà, et la mère? on ne la verra pas?

— Non, ce ne serait pas convenable.

— Et le père?

— Le père est en Palestine. C'est toujours là qu'on envoie les acteurs dont on n'a que faire.

— Je ne demande pas mieux; mais si les sbires sont sur pied, s'il y a un frère à honneur castillan et une fidèle caméríste, Stentarello sera donc de noble famille?

— Ah! diable! comment arranger cela?

— Rien de plus simple. L'enfant que nous faisons descendre par

la fenêtre est bien le jeune Alonzo, fils de la duchesse. Stentarello est le fils du pâtissier de monseigneur.

— Mais que viendra faire là ce pâtissier?

— Est-ce que je sais, moi? C'est à vous de trouver quelque chose. Si vous faites de la peinture, vous ne m'aiderez pas du tout!

— Oh! regardez donc, monsieur Goefle, comme mon ciel vient bien!

— Il vient trop, il vient en avant!

— Vous avez raison. Diable! vous avez de l'œil, monsieur l'avocat! Je vais foncer un peu mon donjon.

— Très bien. Le ciel rose est joli à présent et rappelle assez les nuages brillans de notre atmosphère; mais ce n'est pas là un ciel d'Espagne?

— Mettons la scène en Suède, pourquoi pas?

— Oh! non, par exemple! Savez-vous que dans notre acte,... et surtout avec cette vue du Stollborg que vous venez de faire, il y aurait lieu, si l'imagination voulait se donner carrière, à certains rapprochemens....

— Avec l'histoire de la baronne de Waldemora?

— Eh! qui sait? Dans la réalité, il n'y en a pas, puisqu'il n'y a pas eu d'enfant; mais certains esprits pourraient s'imaginer que nous représentons la prétendue captivité de la dame grise. Non, Christian, la scène en Espagne! cela vaudra beaucoup mieux.

— Va pour l'Espagne! Donc nous disons que le pâtissier a un marmot qui vient de naître, et qui sera l'illustre Stentarello. Or le cuisinier du château, qui envoyait à ce pâtissier de la part du baron.....

— Du baron?

— Vous m'avez remis le baron en tête en me parlant de rapprochemens possibles. Notre traître s'appellera don Diego ou don Sanche.

— A la bonne heure! Donc le cuisinier du baron..... Bon! m'y voilà aussi, moi! je veux dire de don Sanche. Que lui envoie-t-il?

— Un magnifique pâté dans une corbeille pour qu'il ait à le faire cuire.

— J'y suis, j'y suis! Il avait déposé cette corbeille dans la barque. Le batelier chargé d'enlever et de sauver l'enfant du mystère n'y fait pas attention et emporte les deux corbeilles; puis il se trompe, porte le pâté en nourrice, et envoie au pâtissier un enfant à mettre au four!

— Et le bon pâtissier élève les deux enfans, ou bien il s'embrouille et garde celui de la duchesse. De là, par la suite, des quiproquos sans fin, et nous marchons au dénoûment avec certitude.

Courage, monsieur Goefle; j'ai fini de peindre, et je reprends la plume. Mettons les scènes en ordre. Scène première, « le cuisinier seul. »

— Attendez donc, Christian. Pourquoi n'a-t-on pas descendu tout bonnement l'enfant par un escalier?

— Oui, au fait, d'autant que le Stollborg a un escalier dérobé; mais il est gardé par des sbires.

— Incorruptibles?

— Non, mais la duchesse est à court d'argent, et le traître en a les poches pleines. Seconde scène, « don Sanche, l'oncle féroce, arrive pour surveiller le crime. »

— Que ne monte-t-il lui-même dans le donjon, où la victime est sa prisonnière, et que ne jette-t-il l'enfant par la fenêtre sans tant de cérémonie?

— Ah! cela par exemple, je n'en sais rien. Mettons que l'enfant ne soit pas encore né, et que l'on attende le moment fatal!

— Très bien. L'enfant va donc naître, et c'est pendant que don Sanche entre dans le donjon et monte l'escalier que Paquita, la camériste, descend l'enfant qui vient de voir la lumière! Dites-moi, verra-t-on l'enfant?

— Certes! je vais le peindre dans le berceau. Un bout de ficelle représentera la corde. Tout cela sera en découpure et vu dans l'éloignement.

— Alors le traître est fort désappointé de trouver l'oiseau envolé? Que va-t-il faire? Si nous le faisions tomber par la fenêtre et se briser la tête contre les rochers?

— Non pas! Gardons cela pour le dénoûment de la pièce, c'est une excellente fin!

— Eh bien! dans sa rage, il tue sa malheureuse nièce. On entend un cri, et le meurtrier paraît en disant : « Mon honneur est vengé! »

— Son honneur!... J'aimerais mieux qu'il dît : « Ma fortune est faite. »

— Pourquoi?

— Parce qu'il hérite de la duchesse : ne le faisons pas scélérat à moitié, puisque nous sommes résolus à lui rompre le crâne au dénoûment!

— Certainement c'est logique, mais...

— Mais quoi?

— Oh! c'est que nous retombons en plein dans l'histoire du baron Olaüs, telle que la racontent ses ennemis : une parente emprisonnée, disparue...

— Qu'est-ce que ça fait, puisque vous êtes sûr que l'histoire n'est pas vraie?

— J'en suis aussi sûr que possible, et pourtant... Tenez, vous m'avez rendu tout à fait visionnaire avec votre voix mystérieuse, votre idée d'une prisonnière dans les souterrains, votre explication de ma propre vision de cette nuit et vos paroles de la Bible!

— Comme il n'y a très probablement dans tout cela qu'un amusement de nos imaginations, nous ne risquons d'offenser personne, et d'ailleurs, monsieur Goefle, quand même, sous le masque et le pseudonyme de Christian Waldo, je réveillerais quelque maussade souvenir dans l'esprit de M. le baron, que m'importe, je vous le demande? Quant à vous, qui serez parfaitement *incognito* à mes côtés...

— Quant à moi, qui serai épié et signalé au baron, pour peu qu'il le commande à ses méchans laquais...

— Si vous courez vraiment quelque risque, n'en parlons plus, et cherchons vite un autre sujet de comédie.

M. Goefle demeura absorbé quelques instans, à la grande impatience de Christian, qui ne voyait pas sans inquiétude marcher l'aiguille de la pendule. Enfin l'avocat, se frappant le front et se levant avec une vivacité nerveuse, s'écria en se mettant à marcher par la chambre :

— Eh bien! qui sait si ce n'est pas reculer devant la recherche de la vérité? Serai-je donc un courtisan poltron de ce personnage problématique? N'en aurai-je pas le cœur net une bonne fois? Sera-t-il dit qu'un aventurier, c'est-à-dire un beau et bon enfant du hasard, digne à coup sûr d'un meilleur sort, trouvera, dans son insouciance, le courage de braver un puissant ennemi, tandis que moi, serviteur officiel de la vérité, défenseur attitré de la justice humaine et divine, je m'endormirai dans une paresse égoïste voisine de la lâcheté? — Christian! ajouta M. Goefle en se rasseyant, mais toujours très exalté, passons au deuxième acte, et faisons une pièce terrible! Que vos marionnettes s'illustrent aujourd'hui! Qu'elles deviennent des personnages sérieux, de vivantes images, des instrumens de la destinée! Que, comme dans la tragédie d'*Hamlet*, ces acteurs représentent un drame qui fasse frémir et pâlir le crime triomphant, à la fin démasqué! Voyons, Christian, à l'œuvre! Supposons... tout ce que l'on suppose dans ce pays-ci sur le compte du baron : qu'il a empoisonné son père, assassiné son frère, fait mourir de faim sa belle-sœur...

— Oh! justement dans cette chambre!... dit Christian, qui rêvait un décor de troisième acte... Voyez quelle belle scène à faire! Je suppose que l'enfant... Puisque nous supposons un enfant, supposons que le fils de la duchesse revienne au bout de vingt-cinq ans pour rechercher la vérité et punir le crime! Voyez-vous nos ma-

rionnettes enfonçant la muraille mystérieuse, et trouvant là,... derrière ces briques... On ferait vite un décor *ad hoc*, j'en aurais le temps...

— Trouvant quoi? dit M. Goefle.

— Je ne sais pas, dit Christian, devenu tout à coup pensif et sombre. Il me passe par la tête des idées si noires que je renonce à cette donnée. Elle m'ôterait tout mon entrain, et au lieu de continuer la pièce, je me mettrais à démolir ce mur avec une rage de curiosité...

— Allons, ne devenez pas fou, mon ami Christian! C'est bien assez que je le sois, car tout ceci est une rêverie, et ma conscience me défend d'ailleurs de m'arrêter à des soupçons qui sont le résultat d'un estomac fatigué ou d'un cerveau malade d'inaction. Achevez la pièce, et faites-la inoffensive, si vous voulez la faire divertissante; moi, je vais décidément travailler un peu, car j'ai là à dépouiller un carton que Stenson vient de me remettre, et sur le contenu duquel il faut que je me fasse une opinion définitive, vu que, d'un moment à l'autre, le baron peut me faire demander la solution que ce matin je lui ai promise.

Christian se mit à écrire sa pièce de théâtre, et M. Goefle à lire ses pièces de procédure, chacun sur un bout de la grande table, vers le milieu de laquelle ils avaient repoussé les mets du déjeuner. Ulphilas vint les renouveler en silence. Il était dans son état habituel d'ivresse semi-lucide, et il eut avec M. Goefle une assez longue dissertation, que n'entendit et n'écouta point Christian, à propos d'une soupe faite avec du lait, de la bière et du sirop, plat national que M. Goefle voulait avoir à son souper, et qu'Ulphilas se vanta de savoir faire aussi bien que personne en Suède. Il désarma, par cette promesse, le courroux de l'avocat, qui lui reprochait d'avoir grisé son petit laquais, reproche auquel Ulphilas jurait ne rien comprendre, et peut-être le jurait-il de bonne foi, lui qui portait les alcools avec tant d'aplomb et de sérénité.

A six heures, Christian avait fini, et M. Goefle n'avait pas travaillé. Il était inquiet, agité, et Christian, lorsqu'il levait par hasard les yeux vers lui, rencontrait les siens fixes et préoccupés. Pensant que c'était sa manière de travailler, il ne voulut le distraire par aucune réflexion, jusqu'au moment où Christian lui demanda avec un peu d'inquiétude s'il lui plairait de lire le canevas. — Oui, certes, dit M. Goefle; mais que ne me le lisez-vous?

— Impossible, monsieur Goefle. Il faut que je choisisse mes personnages, que je mette un peu d'ensemble dans leurs costumes, que je rassemble les pièces de mes décors, que je charge tout cela sur mon âne, et que je m'en aille vite au château neuf pour prendre

possession du local qui nous est destiné, monter la baraque, placer l'éclairage, etc. Je n'ai plus une minute à perdre. Il faut commencer à huit heures.

— A huit heures! Diable! voilà une heure détestable. On ne soupera donc qu'à dix heures au château? Et quand souperons-nous, nous autres?

— Ah! oui, le cinquième repas de la journée, s'écria avec désespoir Christian, tout en faisant ses préparatifs à la hâte : au nom du ciel, monsieur Goefle, soupez tout de suite et soyez prêt dans une heure. Vous lirez la pièce en mangeant.

— Oui-dà! vous me mettez là à un joli régime! manger sans appétit et lire en mangeant pour ne pas digérer!

— Alors n'y songeons plus. Je vais essayer de jouer à moi seul. Je ferai comme je pourrai. Bah! quelque bon génie me viendra en aide!

— Non pas, non pas! s'écria M. Goefle, je veux être ce bon génie; je vous l'ai promis, je n'ai qu'une parole.

— Non, monsieur Goefle, je vous remercie; vous n'avez pas l'habitude de ces choses-là. Vous êtes un homme raisonnable, vous! vous ne sauriez vous affranchir de vos graves préoccupations pour vous mettre sur la tête le bonnet à grelots de la folie! J'étais un grand indiscret d'accepter...

— Ah çà! s'écria M. Goefle, pour qui me prenez-vous? pour un hâbleur qui promet ce qu'il sait ne pouvoir tenir, ou bien encore pour un vieux pédant, incapable de se livrer à un agréable badinage?

Christian vit que la contradiction était le meilleur stimulant pour ramener l'avocat à son projet, et qu'au fond le digne homme tenait à accomplir ce tour de force de se transformer en agréable baladin sans autre préparation que celle nécessaire à Christian lui-même. Il l'excita donc encore par une feinte discrétion et ne le quitta que lorsqu'il le vit presque piqué de ses doutes, résolu ou plutôt acharné à se mettre en mesure, dût-il manger sans appétit sa soupe au lait et à la bière, et sortir absolument et violemment de ses petites habitudes.

Christian était à la moitié du trajet entre le Stollborg et Waldemora, lorsqu'il se trouva face à face avec une sorte de fantôme noir qui voltigeait par bonds inégaux sur la glace. Il ne lui fallut pas beaucoup de réflexion pour reconnaître M. Stangstadius, porteur comme lui d'une petite lanterne sourde, et se disposant à lui adresser la parole. Comme Christian était bien sûr de ne pas être reconnu par un homme aussi insoucieux des autres, il jugea inutile de baisser son masque sur sa figure et de changer son accent pour lui répondre. — Holà! mon ami, lui dit le savant, sans daigner même le regarder, vous venez du Stollborg?

— Oui, monsieur.

— Vous y avez vu le docteur Goefle?

— Non, monsieur, répondit Christian, qui s'avisa aussitôt de la perturbation fâcheuse qu'une telle visite apporterait aux bonnes résolutions de son collaborateur.

— Comment! reprit Stangstadius, le docteur Goefle n'est pas au Stollborg? Il m'avait dit qu'il y était logé.

— Il y était tantôt, répondit Christian avec aplomb; mais il est parti pour Stockholm il y a deux heures.

— Parti! parti sans attendre ma visite, quand je lui avais annoncé ce matin que j'irais souper avec lui dans la vieille tour! c'est impossible.

— Il l'aura sans doute oublié.

— Oublié! oublié! quand il s'agit de moi! voilà qui est trop fort par exemple!

— Enfin, monsieur, reprit Christian, allez-y si bon vous semble, vous ne trouverez ni souper, ni convive.

— Alors j'y renonce; mais voilà bien la chose la plus extraordinaire!... Il faut qu'il soit devenu fou, ce pauvre Goefle!

Et M. Stangstadius, revenant sur ses pas, se mit à marcher auprès de Christian, qui continuait sa route vers le château. Au bout de quelques instans, le naturaliste se ravisa, et, se parlant à lui-même à haute voix, comme il en avait l'habitude : — Goefle est parti, dit-il, soit! c'est un cerveau brûlé, un extravagant; mais son neveu! car il a un neveu, un charmant garçon avec qui l'on peut causer, et celui-là, sachant par lui que j'irais dîner là-bas, doit m'attendre. Il faut que j'y aille, certainement il le faut. — Puis s'adressant à Christian : — Dites-moi, mon ami, reprit-il, je veux aller au Stollborg décidément... J'ai beaucoup marché aujourd'hui dans la neige et je suis très las; prêtez-moi votre petit cheval?

— Ce serait avec grand plaisir, monsieur; mais si c'est pour trouver le neveu de M. Goefle...

— Oui, certainement, Christian Goefle, il s'appelle comme cela. Vous l'avez vu? vous êtes homme de service au Stollborg, vous, n'est-ce pas? eh bien! retournez-y, donnez-moi votre bête, marchez devant et allez faire préparer le souper. C'est une bonne idée, cela!

Et, sans attendre l'agrément de Christian, M. Stangstadius, séduit par la petite taille et l'allure paisible de Jean, qu'il s'obstinait à prendre pour un cheval, voulut monter dessus, sans s'inquiéter de son chargement, qui s'y opposait de la manière la plus absolue.

— Laissez donc cet animal tranquille! lui dit Christian, un peu impatienté de son insistance. Le neveu de M. Goefle est parti avec son oncle, et le Stollborg est fermé comme une prison.

— Le jeune homme parti aussi! s'écria Stangstadius émerveillé.

Mon Dieu! il faut que quelque chose de fâcheux soit arrivé à cette famille pour que l'oncle et le neveu aient pu oublier ce que je leur avais promis; mais ils ont dû laisser une lettre pour moi. Il faut que j'aille la chercher.

— Ils n'ont pas laissé de lettre, reprit Christian, s'avisant d'un nouvel expédient; ils m'ont chargé de dire à un certain M. Stangstadius, au château neuf, qu'ils étaient forcés de partir, et c'est pour cela que je vais au château neuf.

— Un certain M. Stangstadius! s'écria le savant indigné; ils ont dit *un certain?*

— Non, monsieur, c'est moi qui dis cela. Je ne le connais pas, moi, ce M. Stangstadius!

— Ah! c'est toi qui dis cela, imbécile! Un certain Stangstadius! que tu ne connais pas, double brute! C'est bon, à la bonne heure. Eh bien! apprends à me connaître : c'est moi qui suis le premier naturaliste... Mais à quoi bon! Il y a d'étranges crétins sur cette pauvre terre!... Arrête donc ton cheval, animal! Ne t'ai-je pas dit que je voulais monter dessus? Je suis fatigué, te dis-je!... Crois-tu que je ne sache pas conduire n'importe quelle bête?

— Voyons, voyons, monsieur le savant, reprit Christian avec sang-froid, quoiqu'il se sentît très ennuyé de cette rencontre, qui le retardait encore; vous voyez bien que cette pauvre bête est chargée jusqu'aux oreilles.

— La belle affaire! Pose là ton chargement, et tu reviendras le reprendre.

— C'est impossible, je n'ai pas le temps.

— Quoi! tu me refuses? Quel sauvage es-tu donc? Voici le premier paysan suédois qui refuse son assistance au docteur Stangstadius!... J'en porterai plainte, je t'en réponds, malheureux! Je porterai plainte contre toi!

— A qui? Au baron de Waldemora?

— Non, car il te ferait pendre, et tu n'aurais que ce que tu mérites... Je veux que tu saches que je suis bon; je suis le meilleur des hommes, et je te fais grâce.

— Bah! reprit Christian, qui ne pouvait s'empêcher de se divertir un peu des figures hétéroclites qui se croisaient dans sa vie errante, je ne vous connais pas, et il vous plaît de vous faire passer pour qui vous n'êtes point. Un naturaliste, vous? Allons donc! Vous ne distinguez pas seulement un cheval d'un âne!

— Un âne? reprit Stangstadius, heureusement distrait de sa fantaisie d'équitation; tu prétends avoir là un âne?... — Et il promena sa lanterne autour de Jean, qui, grâce aux soins de son maître, était si bien enveloppé de peaux de divers animaux, qu'il était vrai-

ment d'un aspect fantastique. — Un âne! cela ne se peut point; un âne ne vivrait point sous cette latitude... Ce que tu appelles un âne dans ta crasseuse ignorance n'est tout au plus qu'une sorte de mulet!... Voyons, je veux m'en assurer; ôte-lui toutes ces peaux d'emprunt!

— Tenez, monsieur, dit Christian : Stangstadius ou non, vous m'ennuyez... Je n'ai pas le temps de causer; bonsoir.

Là-dessus, il chatouilla d'une houssine les jarrets du fidèle Jean, qui prit le petit trot, et tous deux laissèrent vite derrière eux le docteur ès-sciences. Le bon Christian toutefois eut bientôt un remords. Comme il atteignait la rive, il se retourna et vit le pauvre savant qui le suivait de loin, péniblement, en faisant de nombreuses glissades. Il fallait qu'il fût réellement bien fatigué pour s'en apercevoir, lui qui ne vivait que par le cerveau et la langue, et surtout pour en convenir, lui qui avait la prétention d'être l'homme le plus robuste de son siècle. — Si la force lui manque, pensa Christian, il est capable de rester là sur la glace, et dans ce pays un instant de repos forcé pendant la nuit peut être mortel, surtout à un être aussi chétif. Allons, attends-moi là, mon pauvre Jean! — Il courut à M. Stangstadius, qui s'était effectivement arrêté, et qui songeait peut-être à poursuivre son projet de dîner au Stollborg. Cette pensée, qui vint à Christian, lui fit doubler le pas; mais Stangstadius, qui n'était pas en toute occasion aussi vaillant qu'il le prétendait, et qui avait conçu de fortes préventions contre un inconnu si peu prosterné devant son mérite, lui attribua soudainement de mauvais desseins contre sa personne, et, retrouvant ses jambes, il se mit à fuir dans la direction du Stollborg. Cela ne faisait pas le compte de Christian, qui se mit à courir aussi, et qui l'eut bientôt rejoint.

— Misérable! s'écria d'une voix entrecoupée le savant, dont la terreur et la lassitude étaient au comble, tu viens m'assassiner, je le vois! Oui, tu es payé par mes envieux pour éteindre la lumière du monde. Laisse-moi, malheureuse brute, ne me touche pas! Songe sur qui tu vas porter la main!...

— Allons, allons, calmez-vous donc, monsieur Stangstadius, dit Christian en riant de sa frayeur, et connaissez mieux les gens qui veulent vous rendre service. Voyons, montez sur mon dos et dépêchons-nous, car je me suis mis en sueur à vous poursuivre, et je n'ai pas envie de me refroidir.

Stangstadius céda avec beaucoup de répugnance; mais il se rassura en voyant le robuste jeune homme l'enlever légèrement et le porter jusqu'au rivage. Là, Christian le déposa sur ses pieds et se remit vite en marche pour échapper à sa générosité, car, dans sa reconnaissance, le bon Stangstadius cherchait dans sa poche une

petite pièce de monnaie de la valeur de deux sous, persuadé que c'était royalement payer un être qui avait eu le bonheur de lui rendre service.

IX.

Christian le laissa se diriger vers la grande entrée du château et chercha la petite porte, celle qui, dans tous les manoirs seigneuriaux, conduit aux cours et bâtimens de service. S'étant *masqué,* il appela un domestique qui l'aida à déballer; puis il s'enquit d'un gîte pour son âne, et monta un escalier dérobé qui conduisait chez M. Johan, le majordome du château neuf. Celui-ci n'attendit pas qu'il se nommât. — Ah! ah! l'homme au masque noir! s'écria-t-il d'un ton paternel et protecteur. Vous êtes le fameux Christian Waldo! Venez, venez, je vais vous installer, mon cher; vous ferez vos préparatifs tranquillement. Vous avez encore une heure devant vous.

On aida Christian à porter son bagage dans la pièce qui devait lui servir de foyer, et dont on lui remit les clés sur sa demande. Là il s'enferma seul, ôta son masque pour se mettre à l'aise, et commença à monter son théâtre, non sans se frotter les épaules: M. Stangstadius n'était pas lourd, mais son corps déformé était si singulièrement anguleux, qu'il semblait à Christian avoir porté un fagot de bûches tortues.

Le local où il se trouvait était un petit salon dont une porte donnait sur un couloir correspondant à l'escalier dérobé. L'autre porte s'ouvrait au bout de la grande et riche galerie, dite *des chasses*, où Christian avait dansé la veille avec Marguerite. C'est devant cette porte que le théâtre devait être placé pour être vu des spectateurs, placés eux-mêmes dans la galerie. Christian, ayant mesuré l'ouverture de cette porte à deux battans, vit que son théâtre tout monté y passerait, et qu'il n'y avait qu'à l'y poser pour se trouver complétement isolé du public et chez soi dans le petit salon. C'était une excellente combinaison pour assurer la liberté de ses mouvemens et l'*incognito* de M. Goefle autant que le sien propre.

D'après le nombre de fauteuils et de chaises disposés en face du théâtre, Christian jugea, sans compter, que le public devait se composer d'une centaine de personnes commodément assises, les dames probablement, et d'une centaine de cavaliers plus ou moins debout derrière elles. La galerie, profonde et médiocrement large, était un local plus favorable qu'aucun de ceux où Christian avait *opéré*. La voûte, peinte à fresque, avait une sonorité exquise. Les lustres, déjà allumés, jetaient une vive lumière, et il n'était nécessaire que

d'éclairer les coulisses du théâtre portatif pour donner aux différens plans de la petite scène la profondeur fictive qui devait les faire valoir.

Christian faisait toutes choses avec un grand soin. Il aimait son petit théâtre en artiste minutieux, et il l'avait établi dans des conditions ingénieuses, qui en faisaient la miniature d'un théâtre sérieux. Il eût réussi dans la peinture d'intérieur et de paysage, si l'amour des sciences ne l'eût forcé de s'arrêter aux arts de pur agrément; mais, comme il était remarquablement doué, il n'entreprenait guère de travaux frivoles auxquels il ne sût donner un résultat gracieux et empreint de sa propre originalité. Sa petite scène était donc d'une charmante fraîcheur, et produisait toujours un effet agréable aux yeux. Il y mettait de la coquetterie, surtout quand il avait affaire à un public intelligent, et si parfois il s'impatientait d'avoir à donner du temps à ces minuties, il s'en consolait en se rappelant l'axiome favori de Goffredi : « Qu'il faut faire le mieux possible tout ce que l'on se donne la peine de faire, s'agît-il de tailler des cure-dents. »

Christian était donc absorbé par ses préparatifs. Après avoir jeté un coup d'œil de précaution dans la galerie déserte, il plaça provisoirement son châssis dans l'embrasure avec toute sa décoration et son éclairage, et, passant dans la partie destinée au public, il s'assit à la meilleure place, afin de juger l'effet de sa perspective et d'y conformer les entrées et les mouvemens de ses personnages.

C'était un repos de deux ou trois minutes dont il avait d'ailleurs besoin. Un peu endurci aux rigueurs de tous les climats, il se fatiguait vite d'agir dans l'atmosphère étouffante des intérieurs du Nord. Il avait à peine dormi quelques heures sur un fauteuil la nuit précédente, et, soit les émotions de la journée, soit la course qu'il venait de faire sur la glace avec un professeur de géologie sur les épaules, il fut surpris par un de ces vertiges de sommeil instantané qui vous font passer de la réalité au rêve sans transition appréciable. Il lui sembla qu'il était dans un jardin par une chaude journée d'été, et qu'il entendait crier le sable sous un pied furtif. Quelqu'un approchait de lui avec précaution, et ce quelqu'un, qu'il ne voyait pas, il avait la certitude intuitive que c'était Marguerite. Aussi son réveil se fit-il sans tressaillement lorsqu'il sentit comme un souffle effleurer sa chevelure; mais, bientôt revenu à lui-même, il se leva brusquement en portant la main à son visage et en s'apercevant que son masque était tombé à ses pieds. Comme il se baissait pour le ramasser sans se détourner vers la personne qui l'avait réveillé, il tressaillit tout de bon en entendant une voix d'homme bien connue lui dire : — Il est fort inutile de te cacher le visage, Christian Waldo; je t'ai reconnu, tu es Cristiano Goffredi!

Christian stupéfait se retourna, et vit debout derrière lui un personnage bien mis, propre et rasé de frais, qui n'était autre que Guido Massarelli.

— Quoi! c'est vous! s'écria Christian. Que faites-vous ici, quand votre place serait au bout d'une corde au carrefour d'un bois?

— Je suis de la maison, répondit Guido avec un sourire tranquille et dédaigneux.

— Vous êtes de la maison du baron? Ah! oui; cela ne m'étonne pas... Après avoir été escroc et voleur de grands chemins, il ne vous restait plus qu'à vous faire laquais!

— Je ne suis pas laquais, reprit Massarelli avec la même tranquillité, je suis ami de la maison, très ami, Christian! et tu ferais bien de tâcher d'être aussi le mien; c'est ce qui pourrait t'arriver maintenant de plus heureux.

— Maître Guido, dit Christian en prenant son théâtre pour le replacer dans le salon d'attente, il n'est pas nécessaire de nous expliquer ici; mais, puisque vous y demeurez, je suis content de savoir où vous retrouver.

— Est-ce une menace, Christian?

— Non, c'est une promesse. Je suis votre débiteur, cher ami, vous le savez, et quand j'aurai payé ma dette ici, qui est de donner une représentation de marionnettes dans une heure, j'aurai affaire à vous pour vous solder la plus belle volée de coups de bâton que vous ayez reçue de votre vie.

Christian, en parlant ainsi, était rentré dans son foyer; il y était occupé à éteindre ses bougies et à baisser sa toile. Massarelli l'avait suivi en refermant les portes de la galerie derrière lui. Comme en ce moment Christian était encore forcé de lui tourner le dos, il se dit bien que ce bandit était capable de profiter du tête-à-tête pour essayer de l'assassiner; mais il le méprisait trop pour lui laisser voir sa méfiance, et il continua à lui promettre, sur un ton aussi tranquille que celui affecté par ce misérable, un sévère châtiment de ses méfaits. Heureusement pour l'imprudent Christian, Guido n'était pas brave, et il se tint à distance, prêt à fuir, si son adversaire faisait mine de lui donner un à-compte sur le paiement promis.

— Voyons, Christian, reprit-il quand il pensa que le jeune homme avait exhalé son premier ressentiment, parlons froidement avant d'en venir aux extrémités. Je suis prêt à te rendre raison de mes procédés envers toi; tu n'as donc pas bonne grâce à outrager en vaines paroles un homme que tu sais bien ne pouvoir effrayer.

— Tu me fais pitié! répondit Christian irrité, en allant droit à lui. Te demander raison à toi, le lâche des lâches! Non, Guido, on soufflette un homme de ton espèce, après quoi, s'il regimbe, on le roue de coups comme un chien; mais on ne se bat pas avec lui,

entends-tu? Baisse le ton, baisse les yeux, canaille! A genoux devant moi, ou dès à présent je te frappe!

Guido, devenu pâle comme la mort, se laissa tomber à genoux, sans rien dire; de grosses larmes de peur, de honte ou de rage coulaient sur ses joues.

— C'est bon, lui dit Christian, partagé entre le dégoût et la pitié; à présent lève-toi et va-t'en : je te fais grâce; mais ne te retrouve jamais sur mon chemin et ne m'adresse jamais la parole, en quelque lieu que je te rencontre. Tu es mort pour moi. Sors d'ici, valet! cette chambre est à moi pour deux ou trois heures.

— Christian, s'écria Guido en se relevant avec une véhémence affectée ou sincère, écoute-moi seulement cinq minutes!

— Non.

— Christian, écoute-moi, reprit le bandit en se jetant contre la porte de l'escalier que Christian voulait lui faire franchir, j'ai quelque chose de grave à te dire, quelque chose d'où dépendent ta fortune et ta vie!

— Ma fortune, dit Christian en riant avec mépris, elle a passé dans ta poche, voleur! Mais c'était si peu de chose que je ne m'en soucie guère à présent; quant à ma vie, essaie donc de la prendre!

— Elle a été dans mes mains, Christian, reprit Guido, qui, assuré de la générosité de son ennemi, avait recouvré son aplomb : elle peut s'y trouver une seconde fois. J'avais été outragé par toi, et la vengeance me sollicitait vivement; mais je n'ai pu oublier que je t'avais aimé, et maintenant encore, malgré tes nouveaux outrages, il ne tient qu'à toi que je ne t'aime comme par le passé!

— Grand merci, répliqua Christian en levant les épaules. Allons! je n'ai pas le temps d'écouter tes hâbleries pathétiques; il y a longtemps que je les connais.

— Je ne suis pas si coupable que tu crois, Christian; quand je t'ai dépouillé dans la montagne des Karpathes, je n'étais plus le maître d'agir autrement.

— C'est ce que disent tous ceux qui se sont voués au diable.

— J'étais voué au diable en effet; j'étais chef de brigands! Mes complices t'avaient signalé; ils avaient les yeux sur nous : si je n'eusse pris soin de t'enivrer pour t'empêcher de faire une folle résistance, ils t'eussent assassiné.

— Ainsi je te dois des remerciemens, c'est là ta conclusion?

— Ma conclusion, la voici. Je suis sur le chemin de la fortune; demain je serai déjà en position de te restituer ce que j'ai été forcé de te laisser prendre par des hommes que je ne gouvernais pas à mon gré, et qui, peu de jours après, m'ont dépouillé moi-même et abandonné dans la situation où ils t'avaient laissé.

— C'est fort bien fait; tu l'avais mérité, toi.

— Te rappelles-tu, Christian, la somme qui t'a été soustraite?

— Parfaitement.

— Et seras-tu encore au Stollborg demain?

— Je n'en sais rien. Cela ne te regarde pas.

— Si fait! demain je veux te porter cette somme.

— Épargne-toi cette peine. Je suis *chez moi* au Stollborg, et *je ne reçois pas*.

— Pourtant...

— Tais-toi! j'ai assez de t'entendre.

— Mais si je te porte l'argent...

— Est-ce le même que tu as pris sur moi? Non, n'est-ce pas? Il y a longtemps que tu l'as bu? Eh bien! comme ce ne peut être le même, et que celui que tu m'offres ne peut provenir que d'un vol ou de quelque chose de pis, s'il est possible, je n'en veux pas. Tiens-le-toi pour dit et dispense-toi de tes forfanteries de restitution. Je ne suis pas assez sot pour y croire, et quand j'y croirais, je n'en serais pas moins décidé à te jeter à la face le prix de tes sales exploits.

Christian fit le geste de pousser dehors Guido, qui obéit enfin et sortit. L'*operante* allait s'enfermer, quand M. Goefle, tout emmitouflé de fourrures, lui apparut dans l'escalier, le manuscrit à la main. L'avocat avait mangé vite ou point; il avait dévoré la pièce, il s'en était pénétré rapidement, et, craignant de n'avoir pas le temps nécessaire pour se préparer, il était venu à pied, à la clarté des étoiles, cachant sa figure et déguisant sa voix pour demander la chambre aux marionnettes, enfin prenant toutes les précautions d'un jeune aventurier allant à quelque mystérieux rendez-vous d'amour. En ce moment, il n'avait en tête que les *burattini*, et il ne songeait pas plus aux mystères du Stollborg que s'il ne s'en fût jamais tourmenté l'esprit; mais, comme il montait légèrement l'escalier, il se trouva pour la seconde fois de la soirée forcé de passer tout près d'un personnage de mauvaise mine qui descendait, et cette rencontre le rejeta dans ses préoccupations par rapport au baron Olaüs, à Stenson et à la défunte Hilda.

— Attendez! dit-il à Christian, qui le félicitait gaiement de son zèle. Regardez cet homme qui s'en va là-bas dans le corridor après s'être croisé avec moi dans l'escalier. Sort-il d'ici? Est-ce un valet du baron? Le connaissez-vous?

— Je ne le connais que trop, et je viens d'être forcé de lui dire son fait, répondit Christian. Cet homme, valet ou non, est Guido Massarelli, dont je vous ai raconté ce matin les aventures avec les miennes.

— Oh! oh! voilà une étrange rencontre! s'écria M. Goefle. Fâcheuse pour vous peut-être! Il vous en veut, n'est-ce pas? Et si vous l'avez traité comme il le mérite, il vous fera ici tout le mal possible.

— Quel mal peut-il me faire? Il est si lâche! Je l'ai fait mettre à genoux.

— En ce cas,... je ne sais ce qu'il fera, je ne sais quel secret il a surpris...

— Un secret par rapport à moi?

— Non, dit M. Goefle, qui allait parler, et qui se rappela la résolution prise par lui de ne rien dire relativement à Stenson; mais enfin vous cachez Cristiano Goffredi sous le masque de Christian Waldo, et il vous trahira...

— Que m'importe? Je n'ai pas souillé le nom de Goffredi. Un jour viendra, je l'espère, où mes singulières aventures prouveront en ma faveur. Voyons! qu'ai-je à craindre de l'opinion, moi? Suis-je ún paresseux et un débauché? Je me moque de tous les Massarelli du monde. Ne me suis-je pas fait déjà, en Suède et ailleurs, sous mon masque de bouffon, une réputation chevaleresque? On me prête plus de belles actions que je n'ai eu occasion d'en faire, et je suis un personnage de légende. N'étais-je pas cette nuit le prince royal de Suède? Si ma renommée devient par trop fantastique, n'ai-je pas le changement de nom toujours à mon service le jour où j'aurai enfin l'occasion de vivre en homme sérieux? L'important ici, et je dis cela uniquement à cause de vous, monsieur Goefle, c'est que l'homme du bal de cette nuit, votre prétendu neveu, ne soit pas reconnu sous le masque de Waldo. Or Massarelli n'était pas ici la nuit dernière, j'en suis certain, et il ne sait rien de mon aventure. Il s'en fût vanté à moi. Dans tous les cas d'ailleurs, vous n'aurez qu'à répéter et affirmer encore la vérité, à savoir que vous n'avez jamais eu ni neveu ni fils naturel, et que vous n'êtes en aucune façon responsable des tours que le farceur Christian Waldo s'amuse à jouer dans le monde.

— Quant à moi, après tout, je m'en moque! reprit M. Goefle en se débarrassant de sa perruque et en couvrant sa nuque d'un léger bonnet noir que lui présentait Christian. Me croyez-vous si poltron que je me soucie du croquemitaine de ce château? Tenez, Christian, je vais débuter comme montreur de marionnettes, *operante*, ainsi que vous dites. Eh bien! si jamais on vous reproche d'avoir fait le saltimbanque pour vivre au profit de la science, vous pourrez dire : J'ai connu un homme qui exerçait avec honneur une profession grave... et qui m'a servi de compère pour son plaisir.

— Ou plutôt par bonté pour moi, monsieur Goefle!

— Par amitié, si vous voulez, vous me plaisez; mais je mentirais si je disais que ce que nous faisons là m'ennuie. Au contraire, il me semble que cela va me divertir énormément. D'abord la pièce est charmante, comique au possible et attendrissante par momens. Vous avez bien fait de l'arranger de manière à éviter toute allusion. Allons, Christian, il faut répéter; nous n'avons plus qu'une demi-heure. Dépêchons-nous. Sommes-nous bien enfermés ici? Personne ne peut-il nous voir ni nous entendre?

Christian dut empêcher M. Goefle de fatiguer sa voix et de dépenser sa verve à la répétition. Les scènes étant indiquées en quelques mots sur la pancarte, il suffisait d'échanger deux ou trois répliques pour tenir le fond de la situation sur laquelle on improviserait devant le public. Il s'agissait de bien placer les acteurs dans l'ordre voulu, sur la planchette de débarras, pour les reprendre sans se tromper lorsqu'on aurait à les faire paraître, de les présenter alternativement sur la scène en convenant du motif de leurs entrées et de leurs sorties comme de la substance de leur entretien, et de laisser le dialogue et les incidens à l'inspiration du moment. M. Goefle était le plus charmant et le plus intelligent compère que Christian eût jamais rencontré; aussi fut-il électrisé par son concours, et quand il entendit sonner huit heures, il se sentit dans une disposition de verve et de gaieté qu'il n'avait pas éprouvée depuis le temps où il jouait avec Massarelli, alors si aimable et si séduisant. Ce souvenir gâté et flétri lui causa un moment de mélancolie, qu'il secoua vite en disant à M. Goefle : — Allons! j'entends la galerie se remplir de monde; à l'œuvre, et bonne chance, cher confrère!

En ce moment, on frappa à la porte du fond, et on entendit la voix de Johan, le majordome, demander maître Christian Waldo.

— Pardon, monsieur, on n'entre pas, s'écria Christian. Dites ce que vous avez à dire à travers la porte. J'écoute.

Johan répondit que Christian eût à se tenir prêt lorsqu'il entendrait frapper trois coups à la porte de la galerie, laquelle s'ouvrirait pour donner passage à son théâtre.

Ceci convenu, il s'écoula bien encore un bon quart d'heure avant que les dames eussent trouvé chacune la place qui lui convenait pour étaler ses paniers et ses grâces et pour se trouver dans le voisinage du cavalier qui lui était agréable ou en vue de ceux à qui elle voulait le paraître. Christian, habitué à ces façons, arrangeait tranquillement sur une table les rafraîchissemens qu'il avait trouvés dans le petit salon, et qui devaient au besoin éclaircir la voix de son compère et la sienne dans l'entr'acte. Puis il s'installa avec

M. Goefle sous le châssis fermé de tapisseries bien assujetties au moyen de crochets au dedans, sur la face et sur les côtés. Le fond était libre et assez reculé dans la petite charpente pour permettre une perspective de plusieurs plans réels.

Les deux *operanti* attendaient les trois coups, Christian avec calme, M. Goefle avec une impatience fiévreuse qu'il exprimait assez vertement. — Vous vous dépitez? lui dit Christian. Allons, c'est que vous êtes ému, et c'est bon signe; vous allez être étincelant.

— Espérons-le, répondit l'avocat, quoiqu'à vrai dire il me semble en ce moment que je vais ne pas trouver un mot et rester court. C'est fort plaisant, cela, j'en ai le vertige! Jamais plaidoyer devant une assemblée sérieuse, jamais question de vie ou d'honneur pour un client, de succès pour moi-même, ne m'a autant agité le cerveau et tendu les nerfs que la farce que je vais jouer ici. Ces bavardes de femmes que l'on entend caqueter à travers les portes ne finiront-elles pas par se taire? Veut-on nous faire étouffer dans cette baraque? Je vais leur dire des injures, si cela continue!

Enfin les trois coups furent frappés. Deux laquais placés dans la galerie ouvrirent simultanément les deux battans, et l'on vit le petit théâtre, qui semblait marcher de lui-même, s'avancer légèrement et se placer devant la porte, dont il occupait toute la largeur. Quatre instrumens que Christian avait demandés jouèrent un court divertissement à l'italienne. La toile se leva, et les applaudissemens accordés au décor donnèrent aux deux *operanti* le temps de prendre en main leurs marionnettes pour les faire entrer en scène.

Toutefois Christian ne voulut pas commencer sans regarder son public par un petit œil ménagé devant lui. La seule personne qu'il cherchait fut la première que son regard saisit. Marguerite était assise auprès d'Olga, au premier rang des spectateurs. Elle avait une parure délicieuse, elle était ravissante. Christian remarqua ensuite le baron, qui était au premier rang des hommes derrière les femmes. Sa haute taille le faisait apercevoir aisément. Il était plus pâle, s'il se peut, que la veille. Christian chercha en vain la figure de Massarelli. Il vit avec plaisir celles du major Larrson, du lieutenant Ervin et des autres jeunes officiers qui, au bal et après le bal de la veille, lui avaient témoigné une sympathie si cordiale, et dont les physionomies hautes en couleur, épanouies d'avance, annonçaient une bienveillante attention. En même temps Christian entendit circuler l'éloge du décor. — Mais c'est le Stollborg! dirent plusieurs voix. — En effet, dit la voix métallique du baron Olaüs, je crois qu'on a voulu représenter le vieux Stollborg!... — M. Goefle n'entendait rien et ne voyait personne; il était réellement troublé. Christian, pour lui donner le temps de se remettre, entama la pièce

par une scène à deux acteurs qu'il joua tout seul. Sa voix se prêtait singulièrement aux différens organes des personnages qu'il faisait parler, et il imitait tous les accens, donnant à chaque caractère un langage en rapport avec son rôle et sa position dans la fiction scénique. Dès les premières répliques, il charma son auditoire par la naïveté et la vérité de son dialogue. M. Goefle, chargé de faire agir et parler un type de vieillard, vint bientôt le seconder, et quoiqu'il ne sût pas d'abord bien déguiser son organe, on était si éloigné de penser à lui et on était si convaincu que Christian seul faisait parler tous les acteurs, que l'on s'émerveilla des ressources infinies de l'*operante*. — Ne jurerait-on pas, disait Larrson, qu'ils sont là-dedans une douzaine?

— Ils sont toujours au moins quatre, disait le lieutenant.

— Non, reprenait le major, ils sont deux, le maître et le valet; mais le valet est une brute qui parle rarement et qui n'a pas encore ouvert la bouche.

— Pourtant, écoutez, les voilà qui parlent ensemble. J'entends deux voix distinctes.

— Pure illusion! reprenait l'enthousiaste Larrson. C'est Christian Waldo tout seul qui sait faire deux, trois et quatre personnes à la fois, peut-être plus, qui sait? C'est un diable!.. Mais écoutez donc la pièce; ce n'est pas le moins curieux. Il fait des pièces que l'on voudrait retenir par cœur pour les écrire.

Nous ne nous chargeons pourtant pas de raconter ladite pièce au lecteur. Ces boutades fugitives sont comme toutes les improvisations oratoires ou musicales. On se trompe toujours en croyant qu'elles auraient la même valeur si elles étaient transcrites et conservées. Elles n'existent que par l'imprévu, et on se les rappelle avec d'autant plus de charme, qu'on n'en a gardé réellement qu'un souvenir confus, et que l'imagination les embellit après coup. Il y avait de la verve, de la couleur et du goût dans tout ce qui venait à l'esprit de Christian dans ces momens-là. Les imperfections inséparables d'un débit exubérant disparaissaient dans la rapidité de l'ensemble, dans son habileté à faire intervenir de nouveaux personnages quand il se sentait prêt à se dégoûter de ceux qu'il tenait en main.

Quant à M. Goefle, une véritable éloquence naturelle, beaucoup d'esprit quand il se sentait excité, une instruction réelle très étendue, lui rendaient bien facile le concours qu'il avait à donner. Les digressions les plus plaisantes résultèrent de sa promptitude à saisir au vol les fantaisies du dialogue de son interlocuteur, et l'on s'étonna plus encore que de coutume de la variété de connaissances que révélaient chez Waldo ces brillans écarts.

Si nous ne racontons pas la pièce, nous devons du moins dire de quelle façon Christian avait transformé ce premier acte, qui avait si singulièrement préoccupé M. Goefle.

Craignant de compromettre réellement l'avocat par des allusions involontaires, il avait fait du traître de sa pièce un personnage purement comique, une sorte de Cassandre trompé par sa pupille, cherchant à surprendre le corps du délit, l'*enfant du mystère*, mais n'ayant aucune pensée criminelle à son égard. Christian fut donc très étonné lorsque, arrivé à la scène finale de cette première partie, il entendit comme un frémissement parcourir son auditoire, et que des chuchotemens, qui pouvaient être interprétés comme des témoignages de blâme aussi bien que d'approbation, vinrent frapper son oreille, exercée à saisir le sentiment de ses spectateurs à travers ses propres paroles. — Que se passe-t-il donc? se demanda-t-il rapidement en lui-même, et il regarda M. Goefle, qui avait la figure décomposée et qui frappait du pied d'impatience en agitant nerveusement sa marionnette sur la scène.

Christian, croyant qu'il oubliait le canevas, se hâta de lui couper la parole en faisant parler le batelier, et, pressant la conclusion, il baissa le rideau au milieu d'un bruit qui n'était ni celui des applaudissemens ni celui des sifflets, mais qui ressemblait à celui de gens qui s'en vont en masse pour n'en pas entendre davantage. Christian regarda par son *œil* avant de faire reculer le théâtre dans la porte. Il vit tout le monde non encore dispersé, mais déjà debout, lui tournant le dos et se faisant part à demi-voix d'un événement quelconque. Christian ne put saisir que ces mots : *Sorti! il est sorti!* Et, cherchant des yeux de qui il pouvait être question, il vit que le baron n'était plus dans la salle.

— Allons, lui dit M. Goefle en le poussant du coude, rentrons dans notre foyer. Que faisons-nous là? C'est l'entr'acte.

Le théâtre recula donc dans le salon, les portes furent fermées, et, tout en se mettant vite à préparer le décor de l'acte suivant, Christian demanda à M. Goefle s'il s'était aperçu de quelque chose.

— Parbleu! dit l'avocat tout hors de lui, j'en ai fait une belle, moi! Qu'en dites-vous?

— Vous? vous avez été excellent, monsieur Goefle.

— J'ai été stupide, j'ai été fou! Mais comprenez-vous qu'un pareil accident arrive à un homme habitué à parler en public des choses les plus délicates dans les faits les plus embrouillés?

— Mais quel accident, au nom du ciel! monsieur Goefle?

— Comment! vous étiez donc sourd? vous n'avez pas entendu que j'ai eu trois *lapsus* effroyables?

— Bah! j'en ai peut-être eu cent, et cela m'arrive tous les jours; est-ce que l'on s'en aperçoit?

— Ah! oui-dà! vous croyez qu'on ne s'en est pas aperçu! Je parie que le baron est sorti avant la fin?

— Il est sorti en effet. A-t-il donc l'oreille si délicate qu'une liaison hasardée ou un mot impropre...

— Eh! mille démons! il s'agit bien de cela! J'aurais mieux fait d'estropier la langue que de dire ce que j'ai dit! Imaginez-vous que, pendant que vous vous baissiez pour faire passer le bateau sous les rochers, moi, qui faisais parler les sbires, j'ai dit trois fois *le baron* au lieu de dire don Sanche! Oui, je l'ai dit trois fois! Une première fois sans y prendre garde, la seconde en m'en apercevant et en voulant me reprendre, la troisième,... oh! la troisième! cela est inoui, Christian, que l'on dise précisément un mot que l'on ne veut pas dire et que l'on pense à ne pas dire! Il y a là comme une fatalité, et me voilà prêt à croire, avec nos paysans, que les malins esprits se mêlent de nos affaires.

— Cela est fort curieux en effet, dit Christian; mais il n'est personne à qui cela ne soit arrivé. De quoi diable vous tourmentez-vous là, monsieur Goefle? Le baron ne peut vous soupçonner de l'avoir fait exprès! D'ailleurs n'y a-t-il que lui de baron dans ce monde? n'y en a-t-il pas en ce moment peut-être une douzaine dans notre public? Pensons au second acte, monsieur Goefle; le temps passe, et d'un moment à l'autre on peut nous dire de commencer.

— Si l'on ne vient pas nous dire d'en rester là... Tenez, on frappe.

— C'est encore le majordome. Rentrez sous le châssis, monsieur Goefle; je remets mon masque et j'ouvre. Il faut savoir ce qui se passe.

M. Goefle caché et Christian masqué, la porte fut ouverte à M. Johan.

— Qu'y a-t-il? lui dit Christian, pressé de venir au fait. Devons-nous continuer?

— Et pourquoi non, monsieur Waldo? dit le majordome.

— J'ai cru voir que M. le baron était indisposé.

— Oh! cela lui arrive bien souvent de souffrir quand il reste en place; mais ce n'est rien. Il vient de me faire dire que vous ayez à reparaître, qu'il y soit ou non. Il tient à ce que vous divertissiez la compagnie... Mais quelle drôle d'idée avez-vous eue là, monsieur Christian, de représenter notre vieux Stollborg sur votre théâtre!

— J'ai cru être agréable à M. le baron, répondit effrontément Christian; en est-il autrement?

— M. le baron est enchanté de votre idée, et il n'a cessé de répéter : « C'est très joli, très joli! On croirait voir le vieux donjon! »

— A la bonne heure! dit Christian, alors nous continuons. Serviteur, monsieur le majordome! — Allons, monsieur Goefle, du cou-

rage! continua Christian, dès que Johan fut sorti. Vous voyez que tout va bien, et que nous n'avons fait que rêver toute la journée. Je parie que le baron est le meilleur des humains; vous allez voir qu'il se convertit, et que nous serons forcés de le canoniser!

A l'acte suivant, qui fut très court et très gai, le baron sembla s'amuser beaucoup. Don Sanche ne paraissait pas. La langue ne tourna plus à M. Goefle, et sa voix fut si bien déguisée que personne ne se douta de sa présence. Dans l'entr'acte, il but plusieurs verres de Porto pour soutenir son entrain, et il était un peu gris au troisième et dernier acte, qui eut encore plus de succès que les précédens.

Parallèlement à l'action burlesque où Stentarello divertissait le public, Christian avait fait marcher une action sentimentale avec d'autres personnages. Dans ce dernier acte, Alonzo, l'enfant du lac, découvrait que Rosita, la fille des braves gens qui l'avaient élevé et adopté, n'était pas sa sœur, et lui exprimait son amour. Cette situation, bien connue au théâtre, a toujours été délicate. On n'aime pas à voir le frère passer brusquement de l'amitié sainte à une passion qui, en dépit du changement de situation, prend un air d'inceste improvisé. Les personnages de la jeune fille et d'Alonzo étaient les seuls que Christian n'eût pas chargés. Il avait fait de ce dernier un bon jeune homme vivant et pensant comme lui-même. Ce caractère entreprenant et généreux fut sympathique aux auditeurs, et les femmes, oubliant qu'elles avaient une marionnette devant les yeux, furent charmées de cette voix douce qui leur parlait d'amour avec une suavité chaste et un accent de franchise bien différens des phrases maniérées des bergeries françaises de l'époque.

Christian avait beaucoup lu Marivaux, ce talent à deux faces, si minutieux d'esprit, mais si simple de cœur, si émouvant dans la passion. Il avait senti le côté vrai, le grand côté de ce charmant génie, et il excellait vraiment à faire parler l'amour. La scène sembla courte; plusieurs voix s'élevèrent pour crier : « Encore! encore! » et Christian, cédant au désir du public, reprit Alonzo, qui était déjà sorti de ses doigts, et il le fit rentrer en scène d'une manière ingénieuse et naturelle : « Vous m'avez rappelé? » dit-il à la jeune amoureuse, et ce mot si simple eut un accent si craintif, si éperdu et si naïf, que Marguerite mit son éventail sur son visage pour cacher une rougeur brûlante.

C'est qu'il se passait un étrange phénomène dans le cœur de cette jeune fille. Elle seule reconnaissait dans la voix d'Alonzo celle de Christian Goefle. C'est peut-être parce qu'elle seule avait assez parlé avec lui pour se la rappeler vivement. Et pourtant Christian Waldo donnait à dessein à la voix de son jeune personnage un diapason

plus clair que celui qui lui était naturel; mais il y avait de certaines inflexions et de certaines vibrations qui à chaque instant faisaient tressaillir Marguerite. A la scène d'amour, elle n'eut plus de doutes, et pourtant Christian Goefle ne lui avait pas dit un seul mot d'amour. Elle garda ses réflexions pour elle seule, et lorsqu'Olga, qui était froide et railleuse, lui poussa le coude en lui demandant si elle pleurait, l'innocente enfant répondit avec une profonde hypocrisie qu'elle était fort enrhumée et qu'elle se retenait de tousser.

Quant à Olga, elle était bien autrement dissimulée : elle affectait après la pièce un grand mépris pour ce petit personnage d'*amoureux transi*, et pourtant le cœur lui avait battu violemment, car chez certaines Russes la froideur des calculs n'exclut pas l'ardeur des passions. Olga s'était jetée avec résolution dans la convoitise cupide; elle n'en éprouvait pas moins, en dépit d'elle-même, une secrète horreur pour le baron depuis qu'elle s'était fiancée avec lui. Lorsqu'il lui adressa la parole après la pièce, sa voix âpre et son regard glacé lui donnèrent le frisson, et elle se rappela, comme malgré elle, la douce voix et les vives paroles de Christian Waldo.

De son côté, le baron semblait de fort bonne humeur. Le fâcheux personnage de don Sanche, qui devait reparaître à la fin de la pièce, avait été prudemment supprimé par M. Goefle. Entre le premier et le second acte, cette modification avait été introduite de concert avec Christian. On avait imaginé de faire de Rosita la fille de ce personnage, qui était mort dans l'entr'acte. On découvrait qu'elle était héritière d'une grande fortune laissée par lui, et, pour réparer la spoliation dont Alonzo avait été victime, elle l'épousait au dénoûment. Des aventures, des quiproquos, des incidens romanesques et des personnages comiques, Stentarello surtout avec l'ingénuité de son égoïsme et de sa couardise, soutenaient la trame fragile de cette légère donnée, qui eut généralement un succès enthousiaste, en dépit de M. Stangstadius, qui n'écouta rien et blâma tout, ne pouvant souffrir que l'on s'intéressât à une œuvre frivole où il n'était pas question de science.

Cependant M. Goefle s'était jeté sur un fauteuil dans le foyer, où il s'était renfermé avec Christian, et tandis que celui-ci, toujours actif et soigneux, démontait, rangeait et pliait toutes les pièces et engins de son théâtre, de manière à enfermer tout le personnel dans une boîte et à faire de l'édifice un seul ballot assez lourd, mais assez facile à porter, l'avocat, s'essuyant le front et fêtant par distraction le vin d'Espagne, s'abandonnait à ce bien-être particulier auquel il aimait à se livrer lorsqu'il déposait la robe et le bonnet pour rentrer, comme il disait, dans le sein de la vie privée.

Ce charmant caractère d'homme avait eu peu de mécomptes dans sa vie publique et peu de contrariétés dans son intérieur. Ce qui lui avait manqué depuis qu'il avait les jouissances d'ordre et de sécurité de l'âge mûr, c'était l'imprévu, qu'il prétendait, qu'il croyait peut-être haïr, mais dont il éprouvait le besoin, en raison d'une imagination vive et d'une grande flexibilité de talent. Il se sentait donc en ce moment tout ragaillardi, sans bien savoir pourquoi, et il regrettait que la pièce fût finie, car, bien que fatigué et baigné de sueur, il trouvait dans son cerveau dix actes nouveaux à jouer encore.

— Ah çà! dit-il à Christian, je me repose, et vous voilà rangeant, travaillant... Ne puis-je vous aider?

— Non, non, monsieur Goefle; vous ne sauriez pas. Voyez d'ailleurs, cela est fait. Avez-vous trop chaud maintenant pour songer à vous remettre en marche pour le Stollborg?

— Pour le Stollborg? Est-ce que nous allons tristement nous coucher, excités comme nous le sommes?

— Quant à cela, monsieur Goefle, vous êtes bien le maître de sortir de ce château par la porte dérobée, d'y rentrer par la cour d'honneur, et d'aller prendre votre part du souper qui sonne et des divertissemens qui se préparent probablement pour le reste de la soirée. Pour moi, mon rôle est terminé maintenant, et puisque vous avez renié votre généreux sang, puisque je ne peux reparaître à vos côtés sous le nom de Christian Goefle, il faut que j'aille manger n'importe quoi et étudier un peu de minéralogie jusqu'à ce que le sommeil me prenne.

— Au fait, mon pauvre enfant, vous devez être fatigué!

— Je l'étais un peu avant de commencer la pièce; à présent je suis comme vous, je suis excité, monsieur Goefle. En fait d'improvisation, on est toujours très monté quand le moment vient de finir, et c'est quand la toile baisse sur un dénoûment qu'il faudrait pouvoir commencer. C'est alors qu'on aurait du feu, de l'âme et de l'esprit!

— C'est vrai; aussi ne vous quitterai-je pas : vous vous ennuieriez seul. Je connais cette émotion, c'est comme lorsqu'on vient de plaider; mais ceci est plus excitant encore, et à présent je voudrais faire je ne sais quoi, réciter une tragédie, composer un poème, mettre le feu à la maison ou me griser, pour en finir avec ce besoin de faire quelque chose d'extraordinaire.

— Prenez-y garde, monsieur Goefle, dit Christian en riant, cela pourrait bien vous arriver!

— A moi? jamais! jamais! Hélas! je suis d'une sobriété stupide.

— Pourtant la bouteille est à moitié vide, voyez!

— Une demi-bouteille de Porto à deux, ce n'est pas scandaleux, j'espère?

— Pardon! je n'y ai pas touché, moi : je n'ai bu que de la limonade.

— En ce cas, dit M. Goefle en repoussant le verre qu'il venait de remplir, loin de moi cette perfide boisson! Se griser seul est la plus triste chose du monde. Voulez-vous venir au Stollborg essayer de vous griser avec moi? Ou bien... tenez... j'ai ouï dire ce matin, ici, que l'on ferait une course de torches sur le lac, si le temps ne se remettait pas à la neige. Or le temps était magnifique ce soir, quand je suis venu. Mettons-nous de la partie. Vous savez que l'on se déguise, si l'on veut, durant les fêtes de Noël, et... ma foi, oui, je me souviens maintenant que la comtesse d'Elvéda, ce matin, a parlé d'une mascarade.

— Bonne idée! dit Christian; je serai là dans mon élément, moi, l'homme au masque!... Mais où prendrons-nous des costumes? J'en ai bien là une centaine dans ma boîte, mais il nous est aussi impossible à l'un qu'à l'autre de nous réduire à la taille de nos marionnettes?

— Bah! nous trouverons peut-être quelque chose au Stollborg. Qui sait?

— Ce ne sera pas dans ma garde-robe à coup sûr.

— Eh bien! peut-être dans la mienne! Quand on n'a rien de mieux, on met son habit à l'envers. Voyons! avec de l'imagination...

— Partez donc, monsieur Goefle, je vous suis; j'ai mon âne à recharger et mon argent à recevoir. Prenez ce masque, j'en ai un second; il y a peut-être des curieux sur l'escalier.

— Ou des curieuses... à cause de vous. Dépêchez-vous, Christian, je pars en avant.

Et M. Goefle, leste et léger comme à vingt ans, s'élança dans l'escalier, bousculant les valets et même quelques dames bien enveloppées qui s'étaient glissées là furtivement pour tâcher d'apercevoir le fameux Christian Waldo au passage. Aussi Christian ne fit-il aucun effet et ne rencontra-t-il presque personne lorsqu'il descendit l'instant d'après, portant sa caisse et son grand ballot. « Celui-ci, disait-on, est le valet, puisqu'il porte les fardeaux. Il paraît qu'il se masque aussi, le fat! » Et l'on se désolait de n'avoir pu apercevoir le moindre trait, de n'avoir pu se faire la moindre idée de la tournure du véritable Waldo, disparu avec la rapidité de l'éclair.

Christian terminait son emballage, lorsqu'il remarqua que maître Johan essayait de le prendre au dépourvu et de satisfaire sa curiosité personnelle, en cherchant à s'introduire brusquement dans le foyer, sous prétexte de lui payer le salaire de son divertissement. Il résolut de s'amuser aux dépens de cet insinuant personnage, et,

s'étant masqué avec soin, il lui ouvrit la porte avec beaucoup de politesse.

— C'est bien à maître Christian Waldo que j'ai le plaisir de parler? dit le majordome en lui remettant la somme convenue.

— A lui-même, répondit Christian; ne reconnaissez-vous pas ma voix et mon habit de tantôt?

— Certainement, mon cher; mais votre valet se masque aussi, à ce qu'il paraît, car je viens de le voir passer aussi mystérieux que vous-même et mieux couvert, ma foi, que je ne l'avais vu hier à votre arrivée.

— C'est que le drôle, au lieu de porter ma pelisse sur son bras, se permet de l'endosser. Je le laisse faire, c'est un grand frileux.

— Et voilà ce qui m'étonne; hier, il m'avait semblé voir en lui un frileux plus petit que vous de la tête.

— Ah! voilà ce qui vous étonne?... dit Christian, appelant à son secours les ressources de l'improvisation. Vous n'avez donc pas fait attention à sa chaussure aujourd'hui?

— Vraiment non! Est-il monté sur des échasses?

— Pas tout à fait, mais sur des patins de quatre ou cinq pouces de haut.

— Et pourquoi cela?

— Quoi, monsieur le majordome! un homme d'esprit comme vous me fait une pareille question?

— J'avoue que je ne comprends pas, répondit Johan en se mordant les lèvres.

— Eh bien! monsieur le majordome, sachez que si les deux *operanti* d'un théâtre comme celui-ci ne sont pas de taille à peu près égale, l'un des deux est forcé de laisser apercevoir sa tête, qui certes ne fait pas bon effet au niveau des *burattini*, et ressemblerait sur cette petite scène à celle d'un habitant de Saturne, ou bien l'autre, le plus petit, est forcé d'élever ses bras d'une manière si fatigante qu'il ne pourrait continuer pendant deux scènes.

— Alors votre valet met des patins pour se trouver à votre hauteur? Ingénieux! très ingénieux, ma foi! — Et Johan ajouta d'un air de doute : — C'est singulier que je n'aie pas entendu le bruit de ces patins tout à l'heure, pendant qu'il descendait l'escalier.

— Voilà encore, monsieur le majordome, où vous laissez sommeiller votre sagacité naturelle. Si ces patins n'étaient garnis de feutre, ils feraient dans la baraque un bruit insupportable.

— Vous m'en direz tant!... Mais vous ne me ferez pas comprendre comment ce garçon, d'un esprit si vulgaire, a été si brillant pour vous seconder.

— Ah! voilà, répondit Christian : c'est l'histoire de l'artiste en général. Il brille sur les planches (ici ce serait le cas de dire sous

les planches), et quand il en sort, il retombe dans la nuit, surtout quand il a la malheureuse habitude de boire avec les laquais de bonne maison.

— Comment? vous croyez qu'il a bu ici avec...

— Avec vos laquais, qui vous ont rendu compte de son intéressante conversation, monsieur le majordome, puisque vous avez ces renseignemens fidèles sur l'épaisseur de son intelligence...

Johan se mordit encore les lèvres, et Christian fut dès lors convaincu que son incognito devait avoir été trahi jusqu'à un certain point par Puffo le verre en main, ou tout à fait par Massarelli l'argent en poche. Puffo ne connaissait Christian que sous le nom de Dulac, Massarelli le connaissait désormais sous tous ses noms successifs, excepté pourtant peut-être sous le nom récemment improvisé de Christian Goefle. Christian cherchait à s'assurer de ce dernier fait, en étudiant l'âpre curiosité que laissait percer le majordome de voir sa figure, et il comprit bientôt que ce n'était pas tant pour le plaisir de savoir s'il avait ou non une tête de mort que pour l'intérêt de reconnaître dans cette figure de bateleur celle du faux neveu de M. Goefle, laquelle avait été, la veille, très bien vue dudit majordome. — Enfin, dit celui-ci après beaucoup de questions insidieuses contre lesquelles l'aventurier se tint en garde, si une aimable dame... une jeune personne charmante, la comtesse Marguerite par exemple, vous demandait de voir vos traits,... vous seriez assez obstiné pour refuser...

— Qu'est-ce que la comtesse Marguerite? dit Christian d'un ton ingénu, bien qu'il eût envie de souffleter maître Johan.

— Mon Dieu! reprit le majordome, je dis la comtesse Marguerite, parce qu'elle est, à coup sûr, la plus jolie femme qu'il y ait à cette heure au château. Ne l'avez-vous pas remarquée?

— Et où donc l'aurais-je vue, je vous prie?

— Au premier rang de vos spectatrices.

— Oh! si vous croyez que quand je joue, à moi presque seul, une pièce à vingt personnages, j'ai le temps de regarder les dames...

— Je ne dis pas, mais enfin vous ne seriez pas influencé par le désir de plaire à une jolie personne?...

— Plaire? monsieur Johan! s'écria Christian avec une vivacité très bien jouée, vous me dites là, sans vous en douter, une chose fort cruelle. Vous ignorez apparemment que la nature m'a gratifié d'une laideur effroyable, et que c'est là l'unique cause du soin que je prends de me cacher!

— On le dit, répliqua Johan, mais on dit aussi le contraire, et M. le baron, ainsi que toutes les personnes, surtout les dames, ici rassemblées, a une grande envie de savoir à quoi s'en tenir.

— C'est une envie désobligeante à laquelle je ne me prêterai cer-

tainement pas, et, pour les en dégoûter, j'en veux appeler à votre témoignage.

En parlant ainsi, Christian, qui avait eu soin de ne laisser qu'une bougie allumée dans l'appartement, releva son masque de soie noire et montra précipitamment, et comme avec une sorte de désespoir, au majordome un second masque de toile enduit de cire, si parfaitement exécuté qu'à moins d'une grande clarté et d'un examen minutieux, il était impossible de ne pas le prendre pour une figure humaine, camuse, blême et horriblement maculée par une tache énorme couleur de vin. Johan, malgré son esprit soupçonneux, y fut pris et ne put retenir une exclamation de dégoût. — Pardon, pardon, mon cher ami, dit-il en se reprenant, vous êtes à plaindre, et pourtant votre talent et votre esprit sont des avantages que je vous envie!...

Le majordome était lui-même si laid, que Christian eut envie de rire de ce qu'il semblait se supposer beaucoup plus beau que ce masque.

— A présent, reprit-il après avoir rabaissé le masque noir, dites-moi tout bonnement pourquoi vous étiez si curieux de savoir à quel point je suis laid.

— Mon Dieu, reprit Johan après un moment d'hésitation en jouant le bonhomme, je vais vous le dire... Et même si vous voulez m'aider à découvrir un secret, une puérilité, qui intrigue ici plus d'une personne, vous acquerrez des droits à la reconnaissance,... vous m'entendez bien, à la munificence du maître de céans : il s'agit d'une plaisanterie, d'un pari...

— Je ne demande pas mieux, répondit Christian, curieux d'entendre la confidence qu'il pressentait déjà; de quoi s'agit-il?

— Vous êtes descendu au Stollborg?

— Oui; vous avez refusé de m'admettre ici.

— Vous avez dormi... dans la chambre de l'ourse?

— Parfaitement.

— Parfaitement, n'est-ce pas? Le prétendu fantôme...

— Ce n'est pas sur le compte du fantôme que vous voulez m'interroger? Vous n'y croyez pas plus que moi?

— Comme vous dites; mais il est un autre fantôme qui a fait apparition hier dans le bal, et que personne ne connaît. Vous devez l'avoir vu au Stollborg?

— Non; je n'ai vu aucun fantôme.

— Quand je dis un fantôme,... vous avez vu là un avocat qui s'appelle M. Goefle, un homme de grand mérite?

— Oui, j'ai eu l'honneur de lui parler ce matin. Il occupe la chambre à deux lits.

— Ainsi que son neveu?

— Je ne lui ai pas vu de neveu.

— Neveu ou non, un jeune homme de votre taille, dont la voix ne m'a pas frappé particulièrement, mais dont la figure était fort agréable, tout habillé de noir, un garçon de bonne mine enfin...

— De bonne mine? Plût au ciel que ce fût moi, monsieur Johan! J'avais une si belle envie de dormir que je ne saurais vous dire s'il était au Stollborg. Je n'ai vu là qu'un ivrogne appelé Ulphilas.

— Et M. Goefle ne l'a pas vu, cet étranger?

— Je ne le pense pas.

— Il ne le connaît pas?

— Ah! vous me rappelez... Oui, oui, je sais ce que vous voulez dire : j'ai entendu M. Goefle se plaindre d'un individu qui aurait usurpé son nom pour se présenter au bal. Est-ce cela?

— Parfaitement.

— Mais alors comment se fait-il, monsieur le majordome, qu'étant intrigué par cet inconnu, vous ne l'ayez pas fait suivre?

— Nous n'étions nullement intrigués; il s'était donné pour un proche parent de l'avocat : on comptait nécessairement le voir reparaître. C'est ce matin, lorsque l'avocat l'a désavoué, que M. le baron s'est demandé comment un inconnu avait osé, sous un nom d'emprunt, s'introduire dans la fête. C'est sans doute une gageure impertinente, quelque étudiant de l'école des mines de Falun,... à moins que ce ne soit, comme il paraît l'avoir donné à entendre, un fils naturel que l'avocat n'autorise pas à porter son nom.

— Tout cela ne me paraît pas valoir la peine de tant chercher, répondit Christian d'un ton d'indifférence; m'est-il permis à présent d'aller souper, monsieur le majordome?

— Oui, certes; vous allez souper avec moi.

— Non, je vous remercie; je suis très fatigué, et je me retire.

— Toujours au Stollborg? Vous y êtes bien mal!

— J'y suis fort bien.

— Avez-vous un lit au moins?

— J'en aurai un cette nuit.

— Cet ivrogne d'Ulphilas vous fait-il manger convenablement?

— On ne peut mieux.

— Vous êtes en mesure pour demain?

— A quelle heure?

— Comme aujourd'hui.

— C'est fort bien. Je suis votre serviteur.

— Ah! encore un mot, monsieur Waldo : est-ce une indiscrétion de vous demander votre véritable nom?

— Nullement, monsieur Johan; mon véritable nom est Stentarello, pour vous servir.

— Mauvais plaisant! C'est donc vous qui faites toujours parler ce personnage de comédie?

— Toujours, quand ce n'est pas mon valet.

— Vous êtes mystérieux!

— Oui, quand il s'agit du secret de mes coulisses; sans cela point de prestige et point de succès.

— Peut-on au moins vous demander pourquoi un de vos personnages s'appelait le baron?

— Ah! cela, demandez-le aux laquais qui ont fait boire Puffo; quant à moi, habitué à ses bévues, je n'y eusse pas fait attention, s'il ne s'en fût confessé avec effroi.

— Aurait-il recueilli quelque sot commérage?...

— Relativement à quoi? Expliquez-vous...

— Non, non, ça n'en vaut pas la peine, répondit Johan, qui voyait, grâce à l'adresse ou à l'insouciance de son interlocuteur, leur attitude respective transposée, en ce sens qu'au lieu de questionner, le majordome se trouvait questionné lui-même.

Cependant il revint sur une question déjà faite : — Vous aviez donc, dit-il, un décor qui ressemblait au Stollborg à s'y méprendre?

— Qui ressemblait un peu au Stollborg, oui, par hasard, et c'est à dessein que je l'ai fait ressembler tout à fait.

— Pourquoi cela?

— Ne vous l'ai-je pas dit? Pour être agréable à M. le baron. C'est une délicatesse de ma part de chercher toujours à représenter un site de la localité où j'exerce mon industrie passagère. A ma prochaine étape, ce Stollborg sera changé et représentera autre chose. Est-ce que M. le baron a trouvé ma toile de fond mauvaise? Que voulez-vous? j'ai eu si peu de temps!

En parlant ainsi, Christian s'amusait à observer la désagréable figure de Johan. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, assez gros, d'un type vulgaire et d'une physionomie bienveillante et apathique au premier abord; mais dès la veille Christian, en lui remettant la lettre d'invitation trouvée dans la poche de M. Goefle, avait surpris, dans son coup d'œil oblique, une activité inquisitoriale dissimulée par une nonchalance d'emprunt. Maintenant il était encore plus frappé de ces indices d'un caractère affecté, qui semblait être une copie chargée de celui du baron, son maître. Néanmoins, comme, au bout du compte, Johan n'était qu'un premier laquais sans éducation et sans art véritable, Christian n'eut pas la moindre peine à jouer la comédie infiniment mieux que lui, et à le laisser persuadé de l'innocence de ses intentions. En même temps Christian acquérait une quasi-certitude à propos de l'histoire de la baronne Hilda. Il devenait évident pour lui qu'un drame quelconque s'était accompli au Stollborg et que le baron n'avait pu voir sans effroi ou sans colère ces trois choses représentées sous une forme et dans une intention quelconque : une prison, une victime et un geôlier.

X.

Johan était à coup sûr le confident, peut-être un des acteurs de ce drame. Il avait voulu savoir à quel point maître Christian Waldo, en qualité de chroniqueur ambulant, pouvait avoir été initié à ce mystère. Christian avait adroitement jeté dans son esprit le soupçon d'une indiscrétion de la part des laquais du château, et il avait assez heureusement jusqu'à nouvel ordre retiré du jeu son épingle et celle de M. Goefle.

Nous le laisserons vaquer philosophiquement au soin de recharger son âne, et nous dirons ce qui s'était passé pendant son entretien avec le majordome. Nous reprendrons les choses au moment où M. Goefle, favorisé par le lever de la lune et le retour de l'aurore boréale, était reparti pour le Stollborg, marchant rapidement sur le lac, chantonnant et gesticulant un peu malgré lui.

Pendant ce temps, on avait servi le souper aux hôtes du château neuf, et le splendide gâteau de Noël, qui, selon l'usage norvégien, devait rester sur la table et n'être attaqué que le 6 janvier, faisait, par sa dimension et par son luxe, l'admiration des dames. Ce chef-d'œuvre de pâtisserie représentait, par un singulier mélange de la galanterie du siècle avec la pratique religieuse, le temple de Paphos. On y voyait des monumens, des arbres, des fontaines, des personnages et des animaux. La pâtisserie et le sucre cristallisé de toutes couleurs imitaient les matériaux les plus précieux, et se prêtaient aux formes les plus fantastiques.

Le baron avait confié à une vieille demoiselle de sa famille, personne très versée dans la science domestique et parfaitement nulle à tous autres égards, le soin de faire les honneurs du souper, pendant qu'il prendrait le temps de lire quelques lettres et d'y répondre. En réalité, le baron, qui ne manquait pas de prétextes pour se retirer quand il avait quelque préoccupation d'esprit, était en ce moment enfermé dans son cabinet avec un homme pâle, qui se donnait le nom de Tebaldo, et qui n'était autre que Guido Massarelli.

Ce n'est pas sans peine que Guido avait obtenu ce tête-à-tête. Johan, très jaloux de l'oreille du maître, avait tâché de lui tirer son secret pour s'en donner les gants; mais Massarelli n'était pas homme à se laisser surprendre. Il avait insisté, et, après avoir erré tout le jour dans le château, il obtenait enfin l'entrevue dont il avait escompté le résultat en se targuant auprès de Christian d'être l'ami de la maison. L'entretien, qui eut lieu en français, commença par un étrange récit auquel le baron ne sembla prêter qu'une attention ironique et dédaigneuse.

— Voilà, dit-il enfin à Massarelli, une très énorme aventure, je dirais une révélation très importante, si je pouvais ajouter foi à ce que je viens d'entendre; mais j'ai été si souvent trompé dans les affaires délicates, qu'il me faudrait d'autres preuves que des paroles. Vous m'avez raconté un fait bizarre, romanesque, invraisemblable...

— Que M. Stenson a reconnu fort exact, répondit l'Italien, et qu'il n'a pas même essayé de nier.

— Vous le dites, reprit froidement le baron; par malheur, je ne peux m'en assurer. Si j'interroge Stenson, que votre récit soit véridique ou imaginaire, il niera certainement.

— C'est probable, monsieur le baron; un homme capable d'une dissimulation qui vous en a imposé pendant plus de vingt ans ne se fera pas faute de mentir encore; mais si vous trouvez le moyen d'épier un entretien entre lui et moi, vous surprendrez la vérité. Je me charge bien de la lui arracher encore une fois et en votre présence, pourvu qu'il ne se doute pas que vous l'entendez.

— Il ne serait pas difficile, avec un homme aussi sourd, de se glisser dans son appartement;... mais... puisque, selon lui, la personne est morte, que me fait, à moi, le passé du vieux Stenson? Il a certainement agi à bonne intention, et, bien qu'il m'ait fait grand tort en laissant, par son silence, d'odieux soupçons peser sur moi,... comme le temps a fait justice de ces choses...

— Pas tant que monsieur le baron paraît le croire, reprit l'Italien, qui savait, aussi bien que le baron, s'envelopper d'un calme audacieux. C'est la légende du pays, et Christian Waldo l'a certainement ramassée sur son chemin en venant ici.

— Si cela était, reprit le baron, laissant percer une secrète rage, ce bateleur n'eût certes pas eu l'impudence d'en faire publiquement et devant moi le sujet d'une scène de comédie.

— C'était pourtant bien la représentation du vieux donjon... J'ai vu la localité aujourd'hui, et Christian Waldo, qui demeure au Stollborg, a pu la voir aussi. Les Italiens,... c'est très hardi, monsieur le baron, les Italiens!

— Je m'en aperçois, monsieur Tebaldo. Vous dites que ce Waldo demeure au Stollborg? Il aurait donc fait ce tableau tout exprès et d'après nature? Si promptement! ce n'est pas probable. La ressemblance de son décor avec le donjon est une chose fortuite.

— Je ne le pense pas, monsieur le baron; Waldo a une grande facilité, et il peint comme il improvise.

— Vous le connaissez donc?

— Oui, monsieur le baron.

— Quel est son vrai nom?

— C'est ce que je dirai à monsieur le baron, si la somme que je lui ai demandée ne lui paraît pas exorbitante.

— De quel intérêt peut être pour moi de savoir son nom?

— Un intérêt immense... et *capital*... La manière dont le prétendu Tebaldo prononça ce mot parut faire quelque impression sur le baron.

— Vous dites, reprit-il après une pause, que la personne est morte?

— Stenson l'affirme.

— Et vous?

— J'en doute.

— Christian Waldo le sait peut-être?

— Christian Waldo ne sait rien.

— Vous en êtes sûr?

— J'en suis sûr.

— Mais vous voulez me donner à entendre que cet homme est précisément celui...

— Je n'ai pas dit cela, monsieur le baron.

— Alors vous voulez dire et ne pas dire; vous voulez être payé d'avance pour une révélation chimérique.

— Je ne vous ai rien demandé que votre signature, monsieur le baron, dans le cas où vous serez content de moi.

— Je ne signe jamais. Tant pis pour qui doute de ma parole.

— Alors, monsieur le baron, je remporte mon secret; celui qu'il intéresse au moins autant que vous l'aura pour rien.

Et Tebaldo allait résolûment sortir du cabinet, lorsque le baron le rappela. Il se passait quelque chose d'assez naturel chez ces deux hommes. Ils avaient peur l'un de l'autre. Le premier n'avait pas encore touché le bouton de la serrure pour sortir, qu'il s'était dit: Je suis fou, le baron va me faire assassiner pour m'empêcher de parler. Le second s'était dit de son côté : Il a peut-être déjà parlé; lui seul peut me faire savoir ce que j'ai à craindre.

— Monsieur Tebaldo, dit le baron, si je vous apprenais que j'en sais plus long que vous ne pensez?

— J'en serais charmé pour vous, monseigneur, répondit l'Italien avec audace.

— La personne n'est pas morte, elle est ici ou du moins elle y était hier; je l'ai vue, je l'ai reconnue.

— Reconnue? dit Massarelli avec surprise.

— Oui, reconnue, je m'entends : cette personne se donnait le nom de Goefle, avec ou sans la permission d'un homme honorable qui s'appelle ainsi. Parlez donc, vous voyez que je suis sur la voie et qu'il est puéril de vouloir porter mes soupçons sur le bateleur Waldo.

L'Italien étonné resta court. Arrivé le matin même, il ne savait rien des incidens de la veille; il avait rencontré M. Goefle sans le

connaître; il ne parlait pas le suédois, le dalécarlien encore moins; il n'avait pu lier conversation qu'avec le majordome, qui parlait un peu français et qui était fort méfiant. Il ignorait donc absolument l'histoire de Christian au bal et ne savait réellement pas de qui le baron lui parlait. En le voyant surpris et démonté, le baron se confirma dans sa pensée qu'il l'avait confondu par sa pénétration.

— Allons, dit-il, exécutez-vous, et finissons-en. Dites tout, et comptez sur une récompense proportionnée au service que vous pouvez me rendre.

Mais l'Italien avait déjà repris toute son assurance. Persuadé que le baron était sur une fausse piste et décidé à ne pas livrer son secret pour rien, il ne songeait plus qu'à gagner du temps et à se préserver du mauvais parti que pouvait lui faire cet homme, réputé terrible, s'il refusait carrément de s'expliquer.

— Monsieur le baron veut-il me donner vingt-quatre mille écus et vingt-quatre heures, dit-il, pour mettre en sa présence et à sa disposition la personne qu'il a tant d'intérêt à connaître?

— Vingt-quatre mille écus, c'est peu! répondit le baron avec ironie; mais vingt-quatre heures, c'est beaucoup!

— C'est peu pour un homme tout seul.

— Vous faut-il de l'aide? J'ai des gens sûrs et très habiles.

— S'il faut partager avec eux les vingt-quatre mille écus, j'aime mieux agir seul, à mes risques et périls.

— Quelle action entendez-vous donc faire?

— Celle que me prescrira monsieur le baron!

— Oui-dà! vous avez l'air de me proposer...

En ce moment, le baron fut interrompu par une sorte de grattement derrière une des portes de son cabinet. — Attendez-moi ici, dit-il à Massarelli, et il passa dans une autre pièce.

Guido résuma vite la situation; épouvanté du calme du baron, il jugea que le plus prudent pour lui était de traiter les affaires par correspondance : en conséquence, il alla vers la porte par laquelle on l'avait introduit. Il la trouva fermée au moyen d'un secret que, malgré une certaine science pratique, il ne put trouver. Il s'approcha de la fenêtre; elle était à quatre-vingts pieds du sol.

Il essaya sans bruit la porte par laquelle le baron était sorti. Elle était aussi bien close que l'autre. Le bureau était ouvert et laissait voir une recommandable réunion de rouleaux d'or. — Ah! se dit Massarelli en soupirant, les portes sont solides et les serrures sont bonnes, puisqu'on me laisse ici en tête à tête avec ces beaux écus! — Et il commença à s'alarmer sérieusement de sa position. Il essaya d'écouter ce qui se disait dans la pièce voisine. Il n'entendit absolument rien. Or ce qui se disait dans cette pièce, le voici.

— Eh bien! Johan, as-tu réussi? As-tu vu la figure de ce Waldo?

— Oui, monsieur le baron, ce n'est pas l'homme d'hier, c'est un monstre.

— Plus laid que toi?

— Je suis beau en comparaison!

— Tu l'as vu, bien vu?

— Comme je vous vois.

— Par surprise?

— Nullement. Je lui ai dit que j'étais curieux, il s'est exécuté de bonne grâce.

— Et l'autre? le faux Goefle?

— Pas de nouvelles!

— C'est singulier! On ne l'a vu nulle part?

— Ce Waldo ne l'a pas aperçu au Stollborg, et M. Goefle n'est pas son compère.

— Ulphilas doit l'avoir vu pourtant?

— Uphilas n'a vu au Stollborg que M. Goefle, son domestique, et l'homme affreux que je viens de voir moi-même.

— M. Goefle a donc un domestique? C'est notre inconnu déguisé.

— C'est un enfant de dix ans.

— Alors je m'y perds.

— Monsieur le baron a quelque renseignement de cet Italien qui est là?

— Non : c'est un menteur ou un fou; n'importe, il faut retrouver cet inconnu qui m'a insulté! Tu m'as dit qu'il avait causé et fumé avec le major Larrson et ses amis?

— Oui, dans la salle d'en bas.

— Alors ce sont ces jeunes gens qui le cachent; il est dans le *bostœlle* du major!

— Je le ferai surveiller. Le major n'est pas homme à garder un secret avec cet air d'insouciance. Il est arrivé ce matin, et n'est pas retourné chez lui de la journée. Son lieutenant...

— Est un âne! Mais ces jeunes gens me haïssent.

— Que pouvez-vous craindre de cet inconnu?

— Rien et tout! Que penses-tu de ce Tebaldo!

— Franche canaille!

— C'est pour cela qu'il ne faut pas le lâcher. Tu m'entends?

— Parfaitement.

— Où en est-on du souper?

— Au dessert bientôt.

— Il faut que je me montre. Tu donneras des ordres pour préparer mon plus beau traîneau, et mes meilleurs chevaux en quadrige.

— Vous allez faire cette course sur le lac?

— Non, je tâcherai de me reposer au contraire; mais il faut que l'on me croie très vaillant : je serai retenu par une affaire d'état.

Fais botter un courrier, et qu'on le voie. Donne à plusieurs reprises ordre et contre-ordre. Enfin que je passe pour très occupé, pour très bien portant par conséquent.

— Vous voulez donc faire crever de rage vos aimables héritiers?

— Je veux les enterrer, Johan!

— *Amen*, mon cher maître! Vous accompagnerai-je jusqu'à la salle à manger?

— Non, j'aime à entrer sans bruit et à surprendre mon monde, aujourd'hui plus que jamais.

Le baron sortit, et Johan rentra dans le cabinet où Massarelli, en proie à une vive inquiétude, trouvait le temps bien long. — Venez, mon garçon, lui dit Johan de son air le plus gracieux, c'est le moment de souper.

— Mais... ne reverrai-je pas M. le baron ce soir? Il m'a dit de l'attendre ici.

— Il vous fait dire maintenant de souper tranquillement et d'attendre ses ordres. Croyez-vous qu'il n'ait rien à faire que de vous écouter? Allons, venez donc; avez-vous peur de moi? Ai-je l'air d'un méchant homme?

— Ma foi, oui, répondit Guido intérieurement en faisant glisser de sa manche un stylet qu'il maniait fort bien.

Johan vit son mouvement, et sortit précipitamment. Guido essaya de le suivre; mais deux colosses qui étaient derrière la porte le saisirent et le conduisirent, le pistolet sur la gorge, à la prison du château, où, après l'avoir fouillé et désarmé, ils le laissèrent aux soins du gardien de la grosse tour, une espèce de spadassin aventurier, bélître de profession, comme on disait alors, à qui l'on donnait dans le château le titre de capitaine, mais qui ne paraissait jamais dans les salons.

Johan l'avait suivi, et il assista d'un air bénin à la visite qui fut faite de ses poches et de toutes les pièces de son vêtement. S'étant assuré qu'il ne s'y trouvait aucun papier, il se retira, en lui disant : — Bonsoir, mon petit ami. Ne faites pas le méchant une autre fois! — Et il ajouta en lui-même : — Il disait avoir les preuves d'un gros secret. Ou il a menti comme un imbécile, ou il s'est méfié en homme qui connaît les affaires, mais il ne s'est pas méfié assez. Tant pis pour lui! Un peu de cachot fera arriver les aveux ou les preuves.

Cependant le baron, quoique très souffrant, entra sans bruit dans la salle du festin, mangea un peu d'un air de bon appétit, et fut aussi gai qu'il lui était possible de l'être, c'est-à-dire qu'il énonça en souriant d'un sourire glacial quelques propositions d'un athéisme effrayant, et lança quelques propos odieusement cruels sur le compte de quelques personnes absentes. Quand il calomniait, l'aimable homme parlait à demi-voix, d'un air de nonchalance. Ses héritiers

et ses complaisans se hâtaient de rire et se chargeaient de faire circuler ses mots. Ceux de ses hôtes qui s'en trouvaient scandalisés se reprochaient d'être venus chez lui, situation qui les empêchait de le contredire, sinon avec de grands ménagemens. Ces ménagemens empiraient nécessairement les accusations portées contre les absens. Le baron répétait son dire d'un air de bravade dédaigneuse, ses flatteurs le soutenaient avec âpreté. Les honnêtes gens soupiraient et rougissaient de la faiblesse qui les avait amenés dans cet antre; mais le baron ne prolongeait aucune discussion. Il lançait un mot méchant contre les bienveillans et les timides; puis il se levait et s'en allait sans qu'on sût s'il devait revenir. On restait contraint jusqu'à ce que son absence définitive fût constatée. Alors tout le monde respirait, même les méchans, qui n'étaient pas les moins anxieux en sa présence. Néanmoins le baron perdit cette fois une bien belle occasion de se venger et de faire souffrir. S'il eût été renseigné sur la double visite de Marguerite au Stollborg, il ne se fût pas fait faute de la divulguer avec amertume. Heureusement la Providence avait protégé l'innocent secret de ces deux visites, et l'ennemi, qui en eût tiré des indices certains de la présence du faux Goefle au Stollborg, n'en avait reçu aucun avis. Johan avait bien fait questionner Ulphilas sur toutes les personnes qu'il avait pu voir au Stollborg dans la journée; mais Ulphilas, qui n'avait pas vu Marguerite, avait eu, relativement à la figure de Christian, un motif plausible pour répondre fort à propos : c'est la terreur que Christian lui avait inspirée avec ses grimaces et ses paroles menaçantes dans une langue inconnue. Il l'avait vu sans masque beaucoup plus effrayant qu'il n'était apparu à Johan lui-même, et, d'après ses réponses, Johan s'était trouvé confirmé dans son sentiment et le baron dans son erreur. Les renseignemens en étaient donc arrivés à cette conclusion, que le beau Christian Goefle avait disparu, et que le véritable Christian Waldo était un monstre.

Le baron apporta au souper cette dernière nouvelle avec une sorte de satisfaction, car, au moment où il arriva, on faisait encore l'éloge de l'artiste, et il éprouva un certain plaisir à dépoétiser l'homme.

— Vous avez tort, monsieur le baron, lui dit Olga, de lui ôter son prestige aux yeux de la comtesse Marguerite, car elle était enthousiasmée de son débit, et je parie que demain elle n'aura plus aucun plaisir à l'écouter.

Marguerite, placée à peu de distance d'Olga et du baron, feignit de ne pas entendre, afin de se dispenser d'avoir à répondre au baron, s'il cherchait à lier conversation avec elle, comme il l'avait fait plusieurs fois depuis la veille sans y réussir.

— Vous pensez donc, reprit le baron, s'adressant toujours à Olga, mais parlant assez haut, que la comtesse Marguerite n'est

touchée d'une cause amoureuse qu'autant qu'elle est plaidée par un joli garçon?

— J'en suis certaine, répondit Olga en baissant la voix, et il n'y a plus de jolis garçons pour elle passé vingt-cinq ans.

Olga crut avoir décoché adroitement un trait flatteur dans le cœur de son fiancé quinquagénaire; mais il était mal disposé, et le trait s'émoussa.

— Elle a probablement raison, répondit-il de manière à n'être entendu que de la jeune Russe; plus on s'éloigne de cet heureux âge, plus on enlaidit, et moins on doit prétendre à un mariage d'amour.

— Oui, répondit Olga, quand on enlaidit; mais...

— Mais quand on n'enlaidit pas trop, reprit le baron, on est encore bien heureux de pouvoir songer à un mariage de raison!

Et comme Olga allait répondre, il lui ferma la bouche en ajoutant: — Ne l'accusez pas, cette pauvre fille. Elle a un grand mérite à mes yeux, c'est d'être sincère. Quand elle hait les gens, elle le leur jette si franchement à la figure, que l'heureux mortel qui lui plaira pourra se fier à sa parole. Celle-là ne trompera jamais personne!

Olga ne put rien répliquer : le baron s'était tourné vers une autre voisine et parlait d'autre chose.

La jeune Russe eut un grand dépit et une grande inquiétude. Dès qu'on se leva de table, Marguerite s'approcha d'elle, non moins inquiète, mais pour un motif tout différent. — Qu'est-ce donc que le baron vous a dit de moi? lui demanda-t-elle en l'attirant dans un couloir. Il vous a parlé deux ou trois minutes en me regardant.

— Vous vous imaginez cela, répondit Olga sèchement; le baron ne songe plus à vous.

— Ah! je voudrais bien en être sûre. Dites-moi la vérité, ma chère.

— Votre inquiétude n'est pas très modeste, Marguerite, permettez-moi de vous le dire. Vous pensez que, malgré vos rigueurs, on doit persister à vous adorer?

— Eh bien! pourquoi pas? dit Marguerite, résolue à piquer sa compagne pour lui arracher la vérité. Peut-être justement à cause de ma rigueur arriverai-je, malgré moi, à vous supplanter!

Un éclair de vanité blessée passa dans les yeux de la belle Russe.

— Marguerite, dit-elle, vous voulez la guerre, vous l'aurez; tenez, reprenez vos dons! Vous m'avez fait présent d'un beau bracelet; je ne m'en soucie plus : j'ai une plus belle bague!

Et elle tira de sa poche une boîte qui contenait deux bijoux, le bracelet de Marguerite et la bague du baron.

— Le diamant noir! s'écria Marguerite, reculant d'effroi... Vous osez toucher à cela?

Mais se reprenant aussitôt : — N'importe, n'importe, dit-elle en

embrassant Olga, je refuse la guerre, ma chère enfant, et je vous remercie du fond de mon âme de m'avoir montré ce gage de vos fiançailles. Gardez mon bracelet, je vous en supplie! Gardez ma reconnaissance et mon amitié.

Olga fondit en larmes. — Marguerite, dit-elle, si vous parlez, je suis perdue! J'avais juré de me taire pendant huit jours, et si vous laissez voir votre joie, le baron me reprendra sa parole et pensera encore à vous,... d'autant plus qu'il y pense toujours.

— Et vous pleurez à cause de cela?... Olga, vous l'aimez donc, vous? Eh bien! ma chère amie, quelque bizarre que cette inclination-là me paraisse, elle vous relève à mes yeux. Je croyais que vous n'étiez qu'ambitieuse. Si vous aimez, je vous aime et je vous plains!

— Ah! s'écria Olga, vous me plaignez, n'est-ce pas?

Et, entraînant Marguerite tout au fond de la galerie, elle sanglota sur son épaule jusqu'à être près de crier. Marguerite l'emmena dans sa chambre, où elle la soigna et parvint à la calmer.

— Oui, oui, me voilà bien à présent, dit Olga en se levant. J'ai eu deux ou trois de ces crises depuis hier; mais celle-ci est la dernière, je le sens. Mon parti est pris; je serai calme, j'ai confiance en vous, je ne serai plus faible, je n'aurai plus peur, je ne souffrirai plus!

Elle reprit la bague dans sa poche, la mit à son doigt, et redevint pâle en la contemplant d'un air morne; puis elle l'ôta en disant : « Je ne dois pas la porter encore. » Et elle la remit dans la boîte et dans sa poche.

Marguerite la quitta sans avoir rien compris à ce qui se passait en elle. Cette passion pour un homme de l'âge et du caractère du baron lui paraissait inexplicable, mais elle avait la généreuse simplicité d'y croire, tandis qu'Olga, prise tout à coup de haine pour son fiancé et de dégoût pour son anneau d'alliance, luttait contre ce qu'elle appelait la faiblesse humaine, et s'exerçait à tuer les révoltes de son propre cœur, de son propre esprit et de tout son être, pour arriver à l'amère et dangereuse conquête d'un grand nom et d'une grande position sociale.

Quant au baron, il avait donné des ordres pour la course et pour la mascarade, comme s'il eût dû y prendre part. Puis, vaincu par la fatigue et la souffrance, il se retira dans sa chambre, tandis que ses hôtes se préparaient à suivre le programme de la fête et que ses chevaux, magnifiquement harnachés, piaffaient devant son escalier particulier, sous la main d'un cocher qui faisait mine d'attendre.

Le baron s'était enfermé avec son médecin, un jeune homme plus instruit qu'expérimenté, que depuis un an il avait attaché exclusivement au soin de sa personne.

— Docteur, lui disait-il en repoussant une potion que lui pré-

sentait le jeune homme timide et tremblant, vous me soignez mal! Encore de l'opium, je parie?

— Monsieur le baron a besoin de calmans. Son irritation nerveuse est extrême.

— Pardieu! je le sais bien, mais calmez-moi sans m'abattre; ôtez-moi ce tremblement convulsif et ne me retirez pas mes forces.

Le malade demandait l'impossible. Le médecin n'osait pas le lui dire. — J'espère, reprit-il, que cette potion vous tranquillisera sans vous affaiblir.

— Voyons, agira-t-elle vite? Je voudrais dormir deux ou trois heures, me relever et m'occuper de mes affaires. Me répondez-vous que dans le courant de la nuit j'aurai mes facultés?

— Monsieur le baron, vous me désespérez! Vous voulez encore travailler cette nuit après la crise d'hier et celle d'aujourd'hui? Vous avez un régime impossible.

— N'ai-je pas une force exceptionnelle? ne m'avez-vous pas dit cent fois que vous me guéririez? Vous m'avez donc trompé? vous vous moquez donc de moi?

— Ah! dit le médecin avec un accent de détresse, pouvez-vous le croire?

— Eh bien! donnez-la, votre potion. Va-t-elle agir tout de suite?

— Dans un quart d'heure, si vous n'en détruisez pas l'effet par votre agitation.

— Donnez-moi ma montre, là, à côté de moi. Je veux voir si vous êtes sûr de l'effet de vos drogues.

Le baron avala la potion, et, assis dans son grand fauteuil, il sonna son valet de chambre : — Dis au major Larrson que je le prie de diriger la course. C'est lui qui s'y entend le mieux. — Le valet sortit. Le baron le rappela presque aussitôt. — Que Johan se couche, dit-il, et qu'il dorme vite. A trois heures du matin, j'aurai besoin de lui. C'est lui qui viendra me réveiller. Va-t'en, non! reviens. J'irai à la chasse demain, toutes les mesures sont-elles prises? oui? c'est bien. Va-t'en tout à fait.

Le valet sortit définitivement, et le jeune médecin, toujours fort ému, resta seul avec son malade.

— Votre potion n'opère pas du tout, lui dit celui-ci avec impatience, je devrais déjà être endormi!

— Tant que monsieur le baron se tourmentera de mille détails...

— Eh! morbleu, monsieur, si je n'avais pas de tourmens dans l'esprit, je n'aurais pas besoin de médecin! Voyons, asseyez-vous là et causons tranquillement.

— Si, au lieu de causer, monsieur le baron pouvait se recueillir...

— Me recueillir! Je ne me recueille que trop. C'est la réflexion qui me donne la fièvre. Causons, causons, comme la nuit dernière.

Je me suis endormi en causant. Vous savez, docteur, je me marie décidément.

— Avec la belle comtesse Marguerite?

— Pas du tout; c'est une petite sotte. J'épouse la grande Olga. J'aurai des enfans russes.

— De beaux enfans à coup sûr.

— Oui, si ma femme a bon goût, car je ne crois pas un mot de vos flatteries, docteur; ma femme me trompera. Qu'importe, pourvu que j'aie un héritier, pourvu que les cousins et arrière-cousins enragent! Docteur, je tiens à vivre assez pour voir cela, entendez-vous? Faites-y attention, je ne vous lèguerai pas un ducat! Je vous comblerai pendant ma vie, pour que vous ayez intérêt à me conserver. J'agirai de même avec ma femme : chaque année de ma vie augmentera son luxe et ses parures. Après moi, si elle n'a pas fait d'économies, elle n'aura rien. Elle n'aura même pas la tutelle de son enfant! Oh! oui-dà, je n'ai pas envie d'être empoisonné!

— Vous vous nourrissez d'idées sinistres, monsieur le baron. Mauvais régime!

— Quelle bêtise vous dites là, docteur! C'est comme si vous disiez que j'ai tort d'avoir trop de bile dans le foie. Est-ce ma faute?

— Ne sauriez-vous vous efforcer d'avoir des idées riantes? Essayez; pensez à cette comédie de marionnettes qui était fort gaie.

— Que je pense aux marionnettes! Vous voulez donc me rendre imbécile?

— Oh! certes, si je pouvais éteindre le feu de vos pensées...

— Pas de complimens sur mon intelligence, je vous prie; je sens qu'elle baisse beaucoup.

— Monsieur le baron est seul à s'en apercevoir.

Le baron haussa les épaules, bâilla et garda quelques instans le silence. Le docteur vit ses yeux s'agrandir, ses pupilles se dilater et sa lèvre inférieure devenir pesante. Le sommeil approchait.

Tout à coup le baron se leva et montra la muraille en disant : — Je la vois toujours! C'est comme hier! C'était un homme d'abord, et puis la figure a changé... A présent elle regarde à la fenêtre, elle se penche... Courez, courez, docteur! On m'a trompé, on m'a trahi... J'ai été joué comme un enfant!... Un enfant!... Non, il n'y a pas d'enfant! — Et se rasseyant, le baron, mieux éveillé, ajouta avec un sourire lugubre : — C'était dans la comédie de Christian Waldo... Un tour de bateleur!... Vous voyez, docteur, vous le voulez, je pense aux marionnettes... Je me sens lourd;... ne me quittez pas. — Et le baron s'endormit les yeux ouverts, comme un cadavre.

Au bout de quelques instans, ses paupières se détendirent et s'abaissèrent; le docteur lui toucha le pouls, qui était plein et lourd. Le baron avait besoin, selon lui, d'être saigné; mais comment l'y

décider? — La tâche de faire vivre cet homme en dépit du ciel et de lui-même est ingrate, odieuse, impossible, pensa le pauvre médecin. Ou il a de fréquens accès de folie, ou sa conscience est chargée de remords. Je me sens devenir fou moi-même auprès de lui, et les terreurs de son imagination me gagnent, comme si, en m'efforçant de conserver sa vie, je devenais le complice de quelque iniquité!

Mais ce jeune homme avait une mère et une fiancée. Quelques années d'une tâche lucrative devaient le mettre à même d'épouser l'une et de tirer l'autre de la misère. Il restait donc là cloué à ce cadavre, sans cesse galvanisé par les ressources de son art, et tantôt dévoué à son œuvre, tantôt brisé de fatigue et de dégoût, il ne savait parfois s'il désirait la guérison ou la mort de son malade. Ce garçon avait une âme douce et des instincts naïfs. Le commerce continuel d'un athée le froissait, et il n'avait pas le droit de défendre ses croyances; la contradiction exaspérait le malade. Il était sociable et enjoué; le malade était sombre et misanthrope sous son habitude de raillerie acerbe et cynique.

Pendant que le baron dormait, la fête de nuit allait son train. Le bruit des pétards, la musique, les hurlemens des chiens courans réveillés au chenil par le piaffement des chevaux qu'on attelait, les rires des dames dans les corridors du château, les clartés errantes sur le lac, tout ce qui se passait autour de cette chambre muette et sombre où gisait le baron immobile et livide faisait sentir au jeune homme son isolement et son esclavage. Et pendant ce temps aussi la comtesse Elveda conspirait avec l'ambassadeur de Russie contre la nationalité de la Suède, tandis que les cousins et arrière-cousins du baron surveillaient la porte de son appartement, se disant les uns aux autres : « Il sortira, il ne sortira pas. Il est plus malade qu'il ne l'avoue; il est mieux portant que l'on ne croit. » Comment savoir la vérité? Les valets, très dévoués à la volonté absolue d'un maître qui payait bien et punissait de même (on sait que les valets sont encore soumis en Suède au régime des coups), répondaient invariablement à toutes les questions que M. le baron ne s'était jamais mieux porté; quant au médecin, le baron lui avait fait donner, en le prenant chez lui, sa parole d'honneur de ne jamais avouer la gravité de son mal.

On a vu que, pour motiver ses fréquentes disparitions au milieu des fêtes qu'il donnait, le baron avait fait mettre en avant une fois pour toutes le prétexte de nombreuses et importantes affaires. Il y avait là un fonds de vérité; le baron se livrait au minutieux détail des intrigues politiques, et en outre ses affaires particulières étaient encombrées de questions litigieuses, sans cesse soulevées par son humeur inquiète et ses prétentions despotiques. Cette fois, en dehors

de tous ces motifs d'agitation, un trouble étrange, vague encore, mais plus funeste à sa santé que tous ceux dont il avait l'habitude, était entré dans son esprit. Des soupçons effacés, des craintes longtemps assoupies s'étaient réveillés depuis le bal de la veille, et encore plus depuis la représentation des *burattini*. Il en était résulté un de ces états nerveux qui lui mettaient la bouche de travers, tandis qu'un de ses yeux se mettait à loucher considérablement. Comme il attachait une immense vanité à la beauté de sa figure flétrie, mais noble et régulière, et cela surtout dans un moment où il s'occupait de mariage, il se cachait avec soin dès qu'il se sentait ainsi contracté, et il se faisait soigner pour hâter la fin de la crise.

Aussi, dès qu'il eut fait un somme, son premier soin fut-il de se regarder dans un miroir posé près de lui. Satisfait de se voir rendu à son état naturel : — Allons, dit-il au médecin, en voilà encore une de passée! J'ai bien dormi, ce me semble. Ai-je rêvé, docteur?

— Non, répondit le jeune homme, troublé du mensonge qu'il faisait.

— Vous ne dites pas cela franchement, reprit le baron. Voyons, si j'ai parlé haut, il faut en tenir note et me le rapporter exactement; vous savez que je le veux.

— Vous n'avez dit que des paroles sans suite et dépourvues de sens, qui ne trahissaient aucune pensée dominante.

— Alors c'est que réellement vos drogues ont un bon effet. Le médecin qui vous a précédé ici me racontait mes rêves... Ils étaient bizarres, affreux! Il paraît que je n'en ai plus que d'insignifians.

— N'en avez-vous pas conscience, monsieur le baron? N'êtes-vous pas moins fatigué qu'autrefois en vous éveillant?

— Non, je ne peux pas dire cela.

— Cela viendra.

— Dieu le veuille! A présent laissez-moi, docteur, allez vous coucher; si j'ai besoin de vous, je vous ferai éveiller; je sens que je dormirai encore. Envoyez-moi mon valet de chambre; je veux essayer de me mettre au lit.

— Le médecin qui m'a précédé ici, se dit le jeune docteur en se retirant, a entendu trop de choses et il en a trop redit. Le baron l'a su, ils se sont brouillés; le médecin a été persécuté, forcé de s'exiler... C'est une leçon pour moi.

Cependant Christian avait rejoint M. Goefle au Stollborg. Le docteur en droit était triomphant. Il avait forcé la serrure d'une des vastes armoires de la chambre de garde, et il avait trouvé quelques vêtemens de femme d'un assez grand luxe.

— Cela, dit-il à Christian, c'est, à coup sûr, un reste oublié, ou conservé religieusement par Stenson, de la garde-robe de la baronne

Hilda; cela peut passer pour un costume, puisque c'est fort passé de mode; cela a au moins une vingtaine d'années de date. Voyez si vous pouvez vous en affubler; la dame était grande, et quand même vous seriez un peu *court-vêtue!* Quant à moi, je me ferai un costume de sultan avec ma pelisse et un turban d'étoffe quelconque. Voyons, aidez-moi, Christian, vous êtes artiste; tout artiste doit savoir rouler un turban!

Christian n'était pas gris; l'effraction de M. Goefle le chagrina un peu. — On accuse toujours, lui dit-il, les gens de mon état, et non sans cause généralement; vous verrez que cela m'attirera quelque ennui!

— Bah! bah! ne suis-je pas là? s'écria M. Goefle; je prends tout sur moi. Allons, Christian, endossez donc cette robe, essayez du moins.

— Cher monsieur Goefle, dit Christian, laissez-moi avaler n'importe quoi; je meurs de faim.

— C'est trop juste! Faites vite.

— Et puis, je ne sais pourquoi, reprit Christian en mangeant debout et en regardant les vêtemens épars devant lui, je me sens de la répugnance à toucher à ces vieilles reliques. Le sort de cette pauvre baronne Hilda a été si triste! Savez-vous que mes soupçons ont encore augmenté depuis tantôt sur son genre de mort?

— Au diable! reprit M. Goefle; je ne suis plus en train de ressasser les histoires du temps passé, moi! Je me sens en humeur de rire et de courir. A l'œuvre, Christian, à l'œuvre, et à demain les idées tristes! Voyons, passez donc cette robe à la polonaise; elle est magnifique! Pourvu que vos épaules y entrent, le reste ira tout seul.

— Je ne crois pas, dit Christian en enfonçant sa main dans une des poches de la robe; mais voyez donc comme elle avait la main petite pour passer dans cette fente!

— Eh bien! et vous aussi, ce me semble!

— Oui, mais moi, je ne peux plus retirer la mienne... Attendez! oh! un billet!

— Voyons, voyons! s'écria le docteur en droit. Ce doit être curieux cela.

— Non, dit Christian, il ne faut pas le lire.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas; cela ressemble à une profanation.

— En ce cas, j'en commettrais souvent, moi dont l'état est de fouiller dans les secrètes archives des familles.

M. Goefle saisit le billet jauni et lut ce qui suit :

« Mon Hilda bien-aimée, j'arrive à Stockholm, et j'y trouve le comte de Rosenstein. Je ne serai donc pas obligé d'aller à Calmar,

et je repartirai le 10 courant pour te serrer dans mes bras, te chérir, te soigner et faire avec toi de nouveaux rêves de bonheur, puisque Dieu bénit encore une fois notre union. Je t'envoie un exprès pour te rassurer sur mon voyage, qui n'a pas été trop pénible. Il l'a été cependant assez pour que je me sois plusieurs fois applaudi de ne t'avoir pas emmenée dans la situation où tu es. Jusqu'à Falun, il m'a fallu toujours être à cheval. A revoir donc le 15 ou le 16 au plus tard, ma bien-aimée. Nous ne plaiderons pas avec Rosenstein. Tout s'arrange. Je t'aime. ADELSTAN DE WALDEMORA. »

— Monsieur Goefle, dit Christian à l'avocat, qui repliait la robe en silence, ne vous semble-t-il pas horriblement triste de trouver cette lettre d'amour et de bonheur conjugal dans les vêtemens d'une morte?

— Oui, c'est triste! répondit M. Goefle en ôtant ses lunettes et le turban qu'il s'était improvisé. Et puis, c'est étrange! Savez-vous que cela donnerait à réfléchir?... Mais la pauvre baronne s'était trompée, elle n'était pas enceinte, elle l'a déclaré librement. Stenson me l'a dit encore aujourd'hui. Il était là quand elle a signé!... Mais voyons donc la date de ce billet.

M. Goefle remit ses lunettes et lut : *Stockholm, le* 5 *mars* 1746. Tiens! reprit-il, cela s'accorde justement, si j'ai bonne mémoire... Bah! cette histoire est trop ténébreuse pour un homme qui a envie de s'amuser. C'est égal, je garde le billet. Qui sait? Il faudra que je revoie les papiers que m'a laissés mon père... Mais voyons, Christian, vous renoncez donc au déguisement?

— Avec ces chiffons qui sentent le sépulcre, à coup sûr! Ils me donnent froid dans le dos... Elle était vertueuse, érudite et belle, disiez-vous ce matin : la perle de la Dalécarlie!... Et elle est morte toute jeune?

— A vingt-cinq ou vingt-six ans, près de dix mois après la date de ce billet, car c'est bien en mars 1746 que le comte Adelstan a été assassiné. Ce sont probablement là les derniers mots qu'il a tracés pour sa femme, et c'est pour cela qu'elle a porté ce cher billet sur elle peut-être jusqu'à son dernier jour, arrivé si peu de temps après!

— Voyez comme cette femme a été malheureuse! reprit Christian; jeune épouse et jeune mère, se trouver tout à coup veuve et sans postérité,... mourir victime de la haine du baron...

— Oh! cela n'est rien moins que prouvé... Mais écoutez donc la fusillade! La course est commencée, Christian, et nous sommes là à deviser sur des choses qui n'intéressent plus personne, et qui après tout ne nous regardent pas. Si vous êtes mélancolique ce soir, restez ici, mon garçon; moi, je vais courir, j'ai besoin de prendre l'air; j'ai trop rêvassé aujourd'hui.

Christian eût préféré rester, mais il voyait M. Goefle si animé qu'il craignit de le laisser à sa propre gouverne. — Tenez, dit-il, renonçons au déguisement. Comme il ne faut pas que l'on nous voie ensemble à visage découvert, masquons-nous tous deux. Vous serez Christian Waldo, puisque vous êtes le mieux vêtu de nous deux; moi, qui ai déjà été pris ce soir pour mon valet, je vais continuer ce rôle, je serai Puffo.

— Voilà qui est très bien imaginé! s'écria M. Goefle. A présent partons! A propos! laissons de la lumière à M. Nils; s'il se réveillait, il aurait peur, et peut-être faim. Je vais lui mettre une cuisse de poularde sous le nez.

— Le petit Nils? Il est donc là?

— Mais oui, certainement. Mon premier soin, en rentrant, a été d'aller le chercher dans l'écurie, de le déshabiller et de le mettre au lit. Il aurait gelé cette nuit dans la litière, ce maudit enfant!

— A-t-il recouvré ses esprits?

— Parfaitement, pour me dire que je le dérangeais beaucoup et pour grogner pendant que je le couchais.

— Eh bien! et Puffo? je ne l'ai pas retrouvé dans l'écurie en y ramenant mon âne?

— Je ne l'ai pas vu non plus; il doit être en train de se regriser avec Ulphilas. Allons, grand bien leur fasse! Il va être minuit, partons; vous m'aiderez bien à atteler mon cheval? Oh! le brave Loki ne restera pas en arrière, allez!

— Mais votre cheval et votre traîneau vous feront reconnaître?

— Non, le traîneau n'a rien de particulier. Quant au cheval, il m'a été vendu dans ce pays-ci, l'année dernière précisément; mais nous lui mettrons son capuchôn de voyage.

Le but de la course proposée par le baron et confiée à la direction du major Larrson était le *högar* qui s'élevait à l'extrémité du lac, environ à une demi-lieue du Stollborg et du château neuf, lesquels, comme nous l'avons dit, étaient fort peu distans l'un de l'autre, l'un bâti sur un îlot rapproché du rivage, l'autre sur le rivage même. Les *högar* sont des tumulus attribués à la sépulture des anciens chefs scandinaves. Ils sont généralement très escarpés et de forme cylindrique. Lorsqu'ils sont terminés par une plateforme, ils servaient, dit-on, à ces rois barbares pour rendre la justice. On les rencontre dans toute la Suède, où ils sont même beaucoup plus multipliés que chez nous.

Celui vers lequel la course se dirigeait présentait un coup d'œil fantastique. On l'avait couronné d'une triple rangée de torches de résine, et à travers la fumée de ce luminaire rougeâtre on voyait s'élever une gigantesque figure blanche : c'était une statue de neige, ouvrage informe et colossal que des paysans avaient façonné et

dressé dans la journée par ordre du baron, lequel, n'ignorant pas le surnom dont on l'avait gratifié, avait narquoisement promis aux dames la surprise de son portrait sur la cime du tumulus. La grossièreté de l'œuvre était en harmonie avec la sauvagerie du site et la tradition de ces idoles à grosse tête et à court sayon raboteux qui représentent Thor, le Jupiter scandinave, élevant son marteau redoutable au-dessus de son front couronné.

L'aspect de ce colosse blanc, qui semblait flotter dans le vide, était prestigieux, et personne ne regretta d'avoir bravé le froid de la nuit pour jouir d'un spectacle aussi étrange. L'aurore boréale était pâle, et luttait d'ailleurs contre l'éclat de la lune; mais ces alternatives de nuances diverses, ces recrudescences et ces défaillances de lumière qui caractérisent le phénomène, n'en donnaient pas moins au paysage une incertitude de formes et un chatoiement de reflets qu'il faut renoncer à décrire. Christian croyait rêver, et il répétait à chaque instant à M. Goefle que cette étrange nature, malgré ses rigueurs, parlait à l'imagination plus que tout ce qu'il avait vu dans ses voyages.

La course était lancée, quand les deux amis la rejoignirent et la suivirent en flanc pour n'en pas troubler l'ordre nécessaire. La glace avait été explorée, et le chemin, tracé par des torches colossales, contournait les pointes de rochers et les îlots plantés de sapins et de bouleaux qui parsemaient la surface du lac. Une volée de riches traîneaux, placés sur quatre de front, fuyaient comme des flèches en maintenant exactement leurs distances, grâce à l'habileté des conducteurs et à la fidélité des chevaux.

A l'approche du rivage où s'élevait le högar, le lac, plus profond, offrait une surface parfaitement plane et libre d'obstacles. Là, tous les traîneaux s'arrêtèrent, se placèrent en demi-cercle, et les jeunes gens qui devaient se disputer le prix s'écartèrent sur une seule ligne en attendant le signal. Les dames et les hommes graves sortirent de leurs véhicules et montèrent sur un îlot préparé à cet effet, c'est-à-dire jonché de branches de pin, pour juger, sans se trop geler les pieds, des prouesses des concurrens. La scène était parfaitement éclairée par un grand feu allumé sur les rochers, derrière l'estrade naturelle où se tenait l'assistance.

Le tableau que présentait cette assemblée était aussi bizarre que le lieu qui lui servait de cadre. Tout le monde était masqué, circonstance agréable pour chacun en raison du froid qui soufflait au visage. Les costumes étaient, par la même raison, lourds et chargés de fourrures, ce qui n'excluait pas un grand luxe de dorures, de broderies et d'armes étincelantes. Les coureurs étaient bien en vue sur de légers traîneaux découverts qui représentaient divers animaux fantastiques, de gigantesques cygnes d'argent à bec d'or

rouge, des dauphins d'or vert, des poissons à queue recourbée, etc. Le major Larrson, monté sur un dragon effroyable, était lui-même déguisé en monstre, avec des foudres lumineuses sur la tête. Sur le högar, on voyait s'agiter ceux qui devaient décerner le prix, et qui figuraient d'antiques guerriers à casques ailés ou à capuchon décoré d'une corne sur l'oreille, comme on représente Odin dans son costume de cérémonie, c'est-à-dire dans tout l'éclat de sa divinité.

Christian cherchait parmi les dames, déguisées en sibylles et en reines barbares, à reconnaître Marguerite. Il ne put en venir à bout, et dès lors la fête, sans lui paraître moins brillante, ne parla plus qu'à ses yeux. Il n'en était pas ainsi de M. Goefle, dont l'imagination était fort excitée.

— Christian, s'écria-t-il, malgré nos costumes, qui ne sont pas des costumes, et notre traîneau, qui n'est qu'un traîneau, ne nous mettrons-nous pas en ligne? Est-ce parce que mon brave Loki n'a ni panache, ni oiseau empaillé, ni cornes sur la tête, qu'il aura de moins bonnes jambes que les autres?

— Cela vous regarde, monsieur le docteur, répondit Christian. Vous le connaissez, vous savez s'il est capable de nous couvrir de gloire ou de honte.

— Il nous couvrira de gloire, j'en suis certain.

— Eh bien! marchons.

— Mais il sera fatigué, le pauvre Loki; il aura chaud, et Dieu sait s'il ne prendra pas une fluxion de poitrine!

— Eh bien! restons.

— Le diable soit de votre flegme, Christian; moi, les mains me grillent de pousser en avant!

— Eh bien! essayons.

— Un homme aussi raisonnable que moi crever un cheval qu'il aime pour damer le pion aux jeunes gens! c'est absurde, n'est-ce pas, Christian?

— C'est absurde, si cela vous semble absurde; tout dépend de l'ivresse que l'on porte dans ces amusemens.

— Marchons! s'écria M. Goefle; résister aux inspirations de l'ivresse, c'est être raisonnable, c'est-à-dire bête. En avant, mon bon Loki, en avant!

— Attendez, s'écria Christian en sautant hors du traîneau; débarrassons-le de son frontail! Comment voulez-vous qu'il coure, étouffé comme cela?

— C'est vrai, c'est vrai, Christian; merci, mon enfant, dépêchez-vous : les autres sont prêts!

Le docteur en droit avait à peine dit ces paroles qu'un feu d'artifice, placé sur un autre îlot, en arrière de la lice, partit avec un bruit

formidable. C'était le signal du départ, le stimulant des chevaux déjà essoufflés.

— Allez, allez! cria Christian à M. Goefle, qui voulait retenir Loki pour attendre que son compagnon fût remonté à ses côtés. Allez donc! vous perdez le temps!

Et il anima le cheval, qui partit ventre à terre, tandis qu'il restait, le frontail à la main, à regarder les exploits de l'avocat et de son coursier fidèle; mais il ne les regarda pas longtemps. Comme il s'était rangé de côté pour n'être pas écrasé par les chevaux stationnaires que le feu d'artifice et l'exemple de leurs compagnons lancés à la course mettaient en belle humeur, il se trouva près d'un traîneau bleu et argent qu'il reconnut aussitôt pour celui de Marguerite. La légère voiture présentait la forme évasée d'un carrosse du temps de Louis XV monté ou plutôt baissé sur des patins de glissade, ce qui permettait de regarder sans affectation à travers les vitres légèrement brillantées par la gelée. Christian ne s'attendait pas pourtant à voir Marguerite en voiture : elle devait être sur l'estrade de rochers avec les autres; mais bien lui prit de regarder quand même. Marguerite, qui n'était ni déguisée ni masquée, qui se trouvait ou se disait un peu souffrante, était restée seule dans le traîneau et regardait par la portière. Le cocher s'était mis un peu à l'écart des autres, afin de pouvoir se tourner de profil, ce qui permettait à Marguerite de voir la course, et cette circonstance permettait également à Christian de regarder Marguerite et de se tenir tout près d'elle sans être vu des spectateurs, distraits d'ailleurs par le spectacle de la course.

Il n'eût pas osé lui adresser la parole, et même il affectait de se tenir là par hasard, lorsqu'elle baissa vivement la glace pour lui parler, et comme il tenait toujours la coiffure du cheval, elle le prit pour un domestique. — Dites-moi, mon ami, lui dit-elle à demi-voix, quoique sans affectation; cet homme masqué de noir... comme vous, qui vient de passer là et qui court maintenant, c'est votre maître, n'est-ce pas, c'est Christian Waldo?

— Non, mademoiselle, répondit Christian en français et sans changer sa voix ni son accent, Christian Waldo, c'est moi.

— Ah! mon Dieu! quelle plaisanterie! reprit la jeune fille avec un sentiment de joie qu'elle ne put contenir et en baissant tout à fait la voix, car son interlocuteur s'était tout à fait rapproché de la portière; c'est vous, monsieur Christian Goefle! quelle fantaisie vous a donc pris de jouer ce soir le rôle de ce personnage?

— C'est peut-être pour rester ici sans compromettre mon oncle, répondit-il.

— Vous teniez donc un peu à rester? reprit-elle d'un ton qui fit battre le cœur de Christian.

Il n'eut pas le courage de répondre qu'il n'y tenait pas, cela était au-dessus de ses forces; mais il sentit qu'il était temps de finir cette comédie, dangereuse, sinon pour la jeune comtesse, du moins pour lui-même, et, saisi d'un vertige de loyauté, il se hâta de lui dire : — Je tenais à rester pour vous détromper, je ne suis pas ce que vous croyez. Je suis ce que je vous dis, Christian Waldo.

— Je ne comprends pas, reprit-elle; n'est-ce pas assez de m'avoir mystifiée une fois? Pourquoi voulez-vous jouer encore un rôle? Croyez-vous que je n'aie pas reconnu votre voix quand vous faisiez parler les marionnettes de Christian Waldo avec tant d'esprit? J'ai bien remarqué que vous en aviez plus que lui...

— Comment donc arrangez-vous cela? dit Christian étonné. Qui donc croyez-vous avoir entendu ce soir?

— Vous et lui. Il y avait deux voix, j'en suis sûre, peut-être trois qui seraient... la vôtre, celle de ce Waldo, et celle de son valet.

— Il n'y en avait que deux, je vous le jure.

— Soit! qu'importe? j'ai reconnu la vôtre, vous dis-je, vous ne me tromperez pas là-dessus.

— Eh bien! la mienne, c'est la mienne, je ne le nie pas, mais il faut que vous sachiez...

— Écoutez, écoutez! s'écria Marguerite. Oh! voyez, on proclame le nom du vainqueur de la course, c'est Christian Waldo, ce me semble. Oui, oui, j'en suis sûre, j'entends bien le nom, et je vois très-bien l'homme masqué debout sur son petit traîneau noir. C'est lui! c'est le véritable! vous n'êtes qu'un Waldo de contrebande... C'est égal, monsieur Goefle, vous lui en remontreriez; les plus jolies choses de la pièce et les mieux dites, le rôle d'Alonzo tout entier, c'était vous! voyons, donnez votre parole d'honneur que je me suis trompée!

— Quant au rôle d'Alonzo, je ne puis le nier.

— Est-ce que vous jouerez encore demain, monsieur Goefle?

— Certainement!

— Ce sera bien aimable à vous! Pour ma part, je vous en remercie; mais personne ne s'en doutera, n'est-ce pas? Tenez-vous bien caché au Stollborg. Au reste, je vois avec plaisir que vous êtes prudent, et que vous savez vous bien déguiser. Personne ne peut vous reconnaître sous les habits que vous avez là; mais sauvez-vous! Voilà que l'on remonte en voiture pour pousser jusqu'au högar et complimenter le vainqueur. Ma tante va sûrement... Non, elle monte dans le traîneau de l'ambassadeur russe... Elle me laisse seule? Voyez-vous, monsieur Christian, une mère ne ferait pas cela! Une tante jeune et belle, ce n'est pas une mère, il est vrai!... Attendez!

elle va sûrement m'envoyer M. Stangstadius pour me tenir compagnie !

— M. Stangstadius! s'écria Christian, où est-il? Je ne le vois pas...

— Il a eu la naïveté de mettre un masque; il n'en est pas moins reconnaissable; s'il était par là, vous le verriez! Il n'y est pas, et tout le monde part.

— Mademoiselle, dit le cocher de Marguerite en dalécarlien à sa jeune maîtresse, madame votre tante vient de me faire signe de suivre.

— Suivons, mon ami, suivons, dit-elle; mais vous êtes à pied, monsieur Goefle! Montez sur le siége, vous ne pourrez pas suivre autrement.

— Que dira votre tante ?

— Rien, elle n'y fera pas attention.

Christian sauta sur le siége, pensant avec regret que la conversation était finie; mais Marguerite ferma la glace de côté et ouvrit celle de devant. Le siége où se trouvait Christian était de niveau avec cette glace. Le traîneau ne faisait pas le moindre bruit sur la neige, que suivait Péterson en dehors du chemin frayé, car il avait perdu son rang dans la bande. En outre, le brave homme n'entendait pas un mot de français : la conversation continua.

— Que se passe-t-il donc au château? demanda Christian, essayant de détourner de lui l'attention que lui accordait Marguerite : je n'ai pas vu le baron ici; il me semble qu'on le reconnaîtrait à sa taille comme M. Stangstadius à sa démarche.

— Le baron est enfermé sous prétexte d'affaires pressantes et imprévues. Cela veut dire qu'il est plus malade. Personne n'en est dupe. On a vu sa bouche de travers et son œil dérangé. Savez-vous qu'après tout c'est un homme extraordinaire de lutter contre la mort!... Il devait courir, comme cela, cette nuit avec les jeunes gens, et il eût certes gagné le prix : il a de si bons chevaux! On annonce une chasse à l'ours pour demain. Ou le baron chassera et tuera son ours, ou le baron sera porté en terre avant que l'on ait songé à décommander la chasse. L'un est aussi possible que l'autre. Cela fait, pour tout le monde ici, une situation bien singulière, n'est-ce pas? Il semble que l'homme de neige prenne plaisir à voir combien il a peu d'amis, puisque l'on continue à se divertir chez lui comme si de rien n'était.

— Pourtant, Marguerite, vous admirez son courage, et il réussit à produire, même sur vous, l'effet qu'il désire.

— Mon cher confident, reprit Marguerite gaiement, sachez qu'à présent je n'ai presque plus d'aversion pour le baron. Il me devient indifférent, et je lui pardonne tout. Il épouse;... mais c'est un secret

que j'ai surpris et qu'il faut garder, entendez-vous? Il ne m'épouse pas, et j'ai le bonheur de rester libre... et pauvre...

— Pauvre! Je croyais que vous aviez au moins de l'aisance?

— Eh bien! il n'en est rien. Je me suis querellée aujourd'hui avec ma tante, toujours à propos du baron; alors elle m'a déclaré qu'elle ne me donnerait rien pour m'établir, et qu'elle ferait valoir ses droits sur le petit héritage que m'a laissé mon père, vu qu'elle lui avait prêté dans le temps je ne sais combien de ducats... pour... Je n'y ai rien compris, sinon que me voilà ruinée!

— Ah! Marguerite, s'écria Christian involontairement, si j'étais riche et bien né!... Voyons! ajouta-t-il en lui saisissant la main, car elle avait fait le mouvement de se rejeter au fond de la voiture, ce n'est pas une déclaration que j'ai l'audace de vous faire. De ma part, elle serait insensée, je n'ai rien au monde, et je n'ai pas de famille; mais vous m'avez permis l'amitié : ne puis-je vous dire que si j'étais riche et noble, je voudrais partager avec vous comme avec ma sœur?

— Merci, Christian, répondit Marguerite tremblante, bien que rassurée; je vois la bonté de votre cœur, je sais l'intérêt que vous me portez... Mais pourquoi me dites-vous que vous êtes sans famille, quand le nom de votre oncle est si honorable?...—Puis elle ajouta en s'efforçant de rire : N'admirez-vous pas que j'aie l'air de vous dire... quelque chose assurément à quoi je ne pense pas? Non, je n'ai pas à vos yeux cet air-là; vous n'êtes pas un fat, vous! Vous êtes tout vrai et tout confiant comme moi, et vous comprenez bien que si je vous interroge, c'est parce que je me préoccupe des chances de bonheur que vous avez dans la vie, avec n'importe qui... Dites-moi donc pourquoi vous vous tourmentez de votre naissance, que bien des gens pourraient envier?

— Ah! Marguerite, s'écria Christian, vous voulez le savoir, et je voulais vous le dire, moi! Voilà que nous arrivons tout à l'heure, et que je vais vous quitter cette fois pour toujours. Je ne veux pas vous laisser de moi un souvenir usurpé au prix d'un mensonge. Ne pouvant prétendre qu'à votre dédain et à votre oubli, je les accepte, c'est tant pis pour moi! Sachez donc que Christian Goefle n'existe pas. M. Goefle n'a jamais eu ni fils ni neveu.

— Ce n'est pas vrai! s'écria Marguerite. Il l'a dit aujourd'hui au château. Tout le monde l'a répété, mais personne ne l'a cru. Vous êtes son fils... par mariage secret, il vous reconnaîtra, il vous adoptera, cela est impossible autrement!

— Je vous jure sur l'honneur que je ne lui suis rien, et qu'hier matin il ne me connaissait pas plus que vous ne me connaissiez.

— Sur l'honneur! vous jurez sur l'honneur... Mais, si vous n'êtes pas Christian Goefle, je ne vous connais pas, moi! et je n'ai pas de

raisons pour vous croire. Si vous êtes Christian Waldo,... un homme qui, dit-on, peut contrefaire toutes les voix humaines... Ah! tenez, je m'y perds; mais j'ai bien du chagrin,... et je doute encore, Dieu merci!

— Ne doutez plus, hélas! Marguerite, — dit Christian, qui venait de sauter à terre, la voiture s'arrêtait; — regardez-moi, et sachez bien que l'homme qui vous a voué le plus profond respect et le plus absolu dévouement est bien le même qui vous jure sur l'honneur être le véritable Christian Waldo.

En même temps Christian releva sur son front le masque de soie, se mit résolûment dans la lumière du fanal et montra son visage en se penchant vers la portière. Marguerite, en reconnaissant son ami de la veille, étouffa un cri de douleur trop éloquent peut-être, et cacha sa figure dans ses mains, tandis que Christian, rabaissant son masque, disparaissait dans la foule des valets et des paysans accourus pour voir la fête.

Il eut bientôt rejoint M. Goefle, qu'il était question de porter en triomphe, vu qu'il était arrivé, non pas le premier (il était arrivé le dernier), mais parce qu'il avait fait une prouesse imprévue en attrapant au vol avec son fouet la perruque de Stangstadius, qui s'était juché sur le traîneau de Larrson en dépit du jeune major. Certes M. Goefle ne l'avait pas fait exprès; le bout de son fouet, lancé au hasard, s'était noué autour de la queue de la perruque par une de ces chances que l'on peut appeler invraisemblables, parce qu'elles arrivent une fois sur mille. Le chapeau du savant, arraché par les efforts que faisait Goefle pour dégager son fouet, avait été s'abattre comme un oiseau noir sur la neige; la perruque avait suivi la queue, la queue n'avait pas voulu quitter la mèche du fouet, que M. Goefle n'avait pas eu le loisir de dénouer, et qui, ainsi terminée en masse chevelue bourrée de poudre, avait perdu toute sa vertu, tout son effet stimulant sur les flancs du généreux Loki. Dans le premier moment du triomphe, le vainqueur Larrson n'avait rien vu; mais les cris et les injures de Stangstadius, qui redemandait sa perruque à tout le monde et qui s'était enveloppé la tête de son mouchoir, attirèrent bientôt l'attention.

— C'est lui! s'écriait le géologue indigné en montrant M. Goefle masqué; c'est ce bouffon italien, l'homme au masque de soie! Il l'a fait exprès, le drôle! Attends, attends, va, coquin d'histrion! je vais te donner cent soufflets pour t'apprendre à railler un homme comme moi!

Un immense éclat de rire avait accueilli la colère de Stangstadius, et le nom de Christian Waldo avait été acclamé par tout le personnel de la course; mais bientôt la scène avait changé. Stangstadius, irrité des rires de cette impertinente jeunesse, s'était élancé vers le ravisseur de sa perruque, lequel, debout sur son char, montrait

piteusement la cause de sa défaite, semblable à un poisson au bout d'une ligne. Au moment où M. Goefle, déguisant sa voix, accusait Stangstadius, en termes comiques, de lui avoir joué ce mauvais tour pour l'empêcher de fouetter son cheval et d'arriver au but honorablement, le savant, qui, de ses jambes inégales et de ses bras crochus, était agile comme un singe, grimpa derrière lui, lui arracha son chapeau et son masque, et ne s'arrêta dans ses projets de vengeance qu'en reconnaissant avec surprise son ami Goefle, à l'instant salué par un applaudissement unanime.

Bien que M. Goefle ne fût pas connu de tous ceux qui se trouvaient là, son nom, crié par plusieurs, fut acclamé avec sympathie. Les Suédois sont très fiers de leurs célébrités, et particulièrement des talens qui font valoir leur langue. D'ailleurs l'honorable caractère du docteur en droit et son esprit renommé lui assuraient l'affection et le respect de la jeunesse. On voulut le proclamer vainqueur de la course, et il eut beaucoup de peine à empêcher le bon major de lui céder le prix, qui consistait dans une corne à boire curieusement ciselée, ornée de caractères runiques en argent. C'était une copie exacte d'une antiquité précieuse faisant partie du cabinet du baron, et trouvée dans les fouilles exécutées dans le högar quelques années auparavant.

— Non, mon cher major, disait M. Goefle en remettant dans sa poche son masque désormais inutile, tandis que Stangstadius remettait sa perruque sur sa tête; je n'ai couru que pour l'honneur, et mon honneur, c'est-à-dire celui de mon cheval, n'étant point entaché pour quelques secondes de retard en dépit de cette malencontreuse perruque, je suis fier de Loki et content de moi. Je serais encore plus content, ajouta-t-il en mettant pied à terre, si je savais ce qu'est devenu le couvre-chef de ce pauvre animal qui va s'enrhumer.

— Le voici, lui dit Christian tout bas en s'approchant de M. Goefle; mais, puisque vous vous êtes fait reconnaître, il ne me reste plus qu'à déguerpir, mon cher oncle; Christian Waldo pouvait avoir un domestique masqué, mais vous, ce serait invraisemblable.

— Non pas, non pas, Christian, je ne vous quitte point, répondit M. Goefle. Nous donnons ensemble un coup d'œil à l'aspect du lac vu du sommet du högar, et nous retournons ensemble au Stollborg. Tenez, confions mon cheval à un de ces paysans, et grimpons là-haut. Prenons ce sentier, échappons aux curieux, car tout masque noir intrigue, et je vois qu'on va nous entourer et nous questionner.

George Sand.

(*La sixième partie au prochain n°.*)

L'AGRICULTURE

ET

LA VIE RURALE EN ITALIE

On a beaucoup voyagé au-delà des Alpes, on a encore plus écrit sur la population, les villes et les monumens de l'Italie; mais on s'est assez peu occupé du parti que les Italiens tiraient de leur campagne, de leur climat si vanté. Cependant l'Italie peut fournir plus d'un enseignement utile à notre culture. Les questions agricoles ont acquis en France une importance de plus en plus considérable. La classe rurale, améliorée par l'instruction, y trouve un attrait naturel. Les ouvriers des villes, pour qui la dépense alimentaire est une question d'être ou de n'être pas, portent à l'agriculture une sollicitude pleine d'anxiétés. Les classes élevées, dont la fortune est généralement territoriale, quittent peu à peu leur rôle de propriétaires honoraires. Enfin il n'est pas jusqu'aux possesseurs de valeurs mobilières qui n'aient appris par l'excès des calamités combien les mauvaises récoltes et la détresse agricole sont désastreuses pour la conservation et la paisible jouissance de leurs rentes. C'est à un public assez nombreux, on le voit, que peuvent s'adresser quelques aperçus, quelques souvenirs sur une terre justement célèbre, et où l'agriculture offre le singulier contraste des perfectionnemens les plus remarquables et des procédés les plus primitifs.

La péninsule italienne, y compris la Sicile, n'est en quelque sorte qu'une ramification des Alpes, qu'un soulèvement secondaire normal au soulèvement général qui parcourt l'Europe du sud-ouest au nord-est. Cette ramification, la seule qui soit étroitement resserrée entre deux mers, est volcanique par excellence; aussi abonde-t-elle

en produits minéraux, tels que le soufre, le borax, l'alun, les dépôts vastes et utiles de pouzzolane. Les cendres volcaniques, stériles d'abord, se vivifient sous l'action de l'air et des eaux, et deviennent merveilleusement favorables à la végétation, qui y puise en abondance des sels alcalins. Le paysage même se trouve embelli par ces nombreux lacs qui tiennent au sommet des montagnes la place de cratères éteints. En d'autres points, les eaux ont abandonné les cônes à moitié démantelés, mais en laissant derrière elles un amphithéâtre tapissé de verdure et de végétation.

C'est à sa position péninsulaire et à son arête montagneuse que l'Italie doit son climat doux et salubre, sauf dans quelques parties basses et marécageuses. Ce climat est remarquablement plus tempéré que celui des autres régions d'Europe qui ont la même latitude moyenne, grâce à l'influence de la mer, qui s'échauffe moins en été et se refroidit moins en hiver que la terre. Les montagnes, qui en hiver abritent l'Italie contre les vents du nord, conservent fort tard leurs neiges en été, et entretiennent ainsi des cours d'eau qui vont rafraîchir la plaine; elles arrêtent de plus les nuages chassés de l'océan, et rendent ainsi les pluies d'orage heureusement fréquentes. Dans les écoles où l'on enseigne que nos chaînes de montagnes ne sont que de mesquines rugosités de la terre, à peine comparables aux aspérités d'une peau d'orange, on ne leur rend pas réellement la justice qui leur est due. Il est évident que si elles n'existaient pas, si les continens étaient unis comme les mers, la température et la végétation de notre globe seraient bien changées. Notre hémisphère serait sans cesse balayé, l'hiver par les vents du nord furieux et glacés, l'été par les vents brûlans du sud; aux momens de transition, leur lutte amènerait des ouragans aussi terribles que ceux qui désolent l'Océan-Pacifique. Dans ces conditions, la grande végétation disparaîtrait; la nature conserverait à peine quelques arbustes et quelques plantes vivaces. On sait quel aspect de désolation présentent les plaines de la Russie; que serait-ce si tous les continens étaient dépouillés de ces bienfaisantes aspérités!

Certes, s'il s'est trouvé un pays destiné à être uni politiquement, c'est cette péninsule tout entourée de mers ou de montagnes; pourtant il n'en est rien. Les richesses naturelles de cette terre y ont attiré en tout temps des bandes étrangères qui, occupant le sud, le centre ou le nord, ont entretenu les haines, les rivalités entre les petits états italiens, et ont de la sorte détruit toute nationalité. En attendant une unité politique possible peut-être, mais certes lointaine, l'union, la confédération commerciale de tous ces états serait du moins aussi praticable qu'avantageuse. La législation douanière lèse le plus souvent les productions et les industries les plus

convenables à ce pays au profit d'autres qui ne tirent aucun parti de leurs avantages. Appliqués à de grands états, ses effets sont funestes; que doit-il en être lorsqu'il s'agit de provinces peu étendues, dont les frontières rapprochées gênent le mouvement commercial, et opposent entre la production et la consommation de nuisibles barrières! C'est l'abolition de tous ces obstacles, c'est la réforme et l'accord des diverses législations commerciales qu'il faut souhaiter à l'Italie à défaut de tout autre bonheur.

Avant de parler de la culture, je crois devoir dire quelques mots des cultivateurs. Lorsque l'on voyage en Italie, ce qui frappe d'abord, c'est la rareté des habitans de la campagne et l'agglomération des populations dans de nombreuses petites villes de huit ou dix mille âmes en moyenne. Les Italiens aiment peu la campagne. Pour eux, l'existence n'est possible qu'à l'ombre des murs d'octroi; ils tiennent, disent-ils, ces mœurs des Romains, leurs pères. En Italie, on *villégie* beaucoup moins pour se soustraire aux chaleurs de l'été, accablantes dans les villes, que pour obéir à une mode que l'on subit sans trop s'en rendre compte. Le changement de lieux n'amène pas un changement bien radical d'habitudes; le temps se passe, à la campagne comme à la ville, entre le sommeil et l'ennui. Pendant le jour, on fait la sieste; le soir, on prend le frais dans un bosquet d'orangers ou de grenadiers; puis on se réunit dans une grande chambre sans meubles pour y jouer aux cartes, ou entretenir à grand'peine une languissante conversation. La société anglaise contraste avec le monde italien par son amour pour la campagne. Du reste, il faut le reconnaître, les circonstances ne sont les mêmes sous aucun rapport. C'est moins les intérêts de la gestion qu'une certaine importance politique ou administrative qui attire les grands propriétaires sur leurs terres, soit en France, soit en Angleterre. Les grands propriétaires italiens au contraire, réduits dans les villes à une importance politique et militaire plus que médiocre, se retrouvent sur leurs terres condamnés à la même nullité d'influence. Le carillon du couvent se fait partout mieux entendre que la clochette du château, quelque haut que soit le clocheton. Les rôles pourront changer néanmoins dès que l'aristocratie territoriale italienne, rompant avec le passé, s'occupera de l'amélioration de ses domaines et de ses colons, dès qu'elle supprimera l'intermédiaire détestable des intendans, qui ne songent qu'à épuiser le colon, et par suite le forcent à épuiser la terre, de sorte que c'est à qui tuera la poule aux œufs d'or.

La campagne, qui en Italie est sans attraits pour les propriétaires, se trouve naturellement fort peu prisée par les gens de la ville, qui n'y trouvent aucun intérêt. Leurs dédains ne s'arrêtent pas à la terre, ils atteignent injustement ceux qui la cultivent. Dans les sociétés

anciennes, le travail des esclaves entretenait presque sans frais la classe libre, qui pouvait dès lors vivre sans préoccupation; dans les sociétés modernes, tout se paie fort cher et tend à se payer plus cher encore. Cette tendance, qui n'est alarmante que pour les gens qui ne veulent rien faire, et dont par suite personne n'osera se plaindre, élargira forcément le domaine du travail. On regarde à tort le peuple italien comme incapable de satisfaire à ces exigences nouvelles. On nous le montre intelligent, mais oisif, adorant par-dessus tout le soleil et le repos, peu préoccupé des moyens de vivre et souvent misérable; cette opinion est inexacte en plus d'un point. C'est qu'à l'idée d'Italien jaillit immédiatement à l'esprit le mot de *lazzarone*, cette création de roman à laquelle il ne faut pas croire. Parcourez les rues de Naples : à part une nuée de mendians insupportables, vous voyez partout une population ouvrière active et laborieuse; dans le port, ce sont des portefaix lestes et vigoureux; dans les boutiques, des serruriers, des menuisiers, des fabricans de pâte pétrissant la farine, le corps demi-nu et ruisselant de sueur. Aux portes des maisons, des femmes font des broderies ou des tissus. Vous rencontrez, il est vrai sur la plage, des pêcheurs qui dorment dans leur bateau, abrités sous leur voile; mais ils ont toute la nuit travaillé du travail dur et périlleux de la pêche. Si, après de vaines recherches, vous profitez de la rencontre d'un frère quêteur qui vous aborde le sourire sur les lèvres, la tabatière d'une main, l'escarcelle de l'autre, pour lui demander de vous montrer un *lazzarone*, le frère prendra cette simple question pour une personnalité offensante, une raillerie de mauvais ton, et vous tournera les talons, emportant votre aumône.

Les ouvriers italiens sont, relativement à leur climat et à leurs besoins, fort actifs et peu disposés à perdre leur temps, malgré le nombre incommensurable de fêtes chômées. Que de fois, à travers les volets fermés de la boutique, j'ai entendu le bruit de l'outil se cachant pour travailler! que de fois j'ai vu les jardiniers arroser subrepticement leurs laitues et leurs tomates en dépit de quelque saint du voisinage! Ces fêtes incessantes, aussi funestes à la prospérité qu'à la moralité des populations, sont l'abus d'une institution sacrée, celle du dimanche. Un jour de repos par semaine est indispensable pour la santé et pour l'instruction des classes ouvrières; il est la première condition de la dignité de ces classes qui demandent leur pain au travail de leurs bras.

Tout en reconnaissant que les populations ouvrières italiennes sont plus actives qu'on ne se l'imagine, il ne faut pas étendre cet éloge aux Romains. Ce n'est pas impunément qu'une population a été durant des siècles nourrie et amusée gratis, entretenue par les

dépouilles opimes des pays conquis. La dignité, l'énergie se conservent mal sous un pareil régime. Les temps, mais non les habitans, sont bien changés depuis l'époque des césars, et si le citoyen de l'une des sept collines n'est pas devenu un plus ardent travailleur, il a du moins conservé quelque chose de la fierté des anciens maîtres du monde. Contemplant avec résignation les ravages exercés par le temps et les hommes sur ses monumens, il semble oublier les ravages non moins cruels que la longueur du jour fait subir à son estomac. Dans les campagnes, les cultivateurs ne sont pas non plus très actifs; pâtres pour la plupart, ils ont fort peu le goût des travaux de la terre, dont les plus rudes sont exécutés par des ouvriers émigrans venus de la montagne.

Sur tout le littoral, vers lequel du reste la population se porte en masse, les hommes travaillent à la mer : ils sont pêcheurs, chercheurs de corail, matelots caboteurs ou marins au service des autres pays; ils partent en laissant les soins de la terre à leurs femmes, qui s'en acquittent bravement. Ce sont elles qui piochent, labourent, sèment le grain, le récoltent et le battent; d'autres extraient la pierre des carrières, font des terrassemens de chemins de fer : elles opèrent ces transports de terre ou de pierre dans de petites corbeilles qu'elles portent sur la tête. Aussi ces femmes sont-elles maigres, nerveuses et brûlées par le soleil. Leur existence laborieuse est semblable en plus d'un point à celle des femmes arabes.

Il y aurait une intéressante comparaison à faire entre les salaires agricoles en France et en Italie; mais dans ce dernier pays les exploitations sont généralement réduites au labeur d'une famille, et lorsque les bras du mari et de la femme, aidés des enfans, ne peuvent pas suffire à la terre, la terre se passe de travail. Ajoutez à cela que les grands propriétaires font rarement exécuter des travaux d'amélioration, et vous comprendrez que les ouvriers salariés doivent être peu nombreux. Cependant il existe périodiquement des émigrations de montagnards des Abruzzes, qui se rendent dans la plaine du Tibre, où on les emploie comme faucheurs et moissonneurs. Ces émigrans habitent durant l'été les huttes de chaume qui entourent la plupart des petites villes des États-Romains. Ils descendent de la montagne sous la conduite d'un embaucheur, qu'ils appellent leur caporal. Le caporal prélève, bien entendu, sur le prix de leur travail une vraie part de sergent. Il joint du reste à ses fonctions de chef celles de musicien : c'est au son de la cornemuse que l'herbe se couche et que l'épi tombe sous la faux. Nos faucheurs *dilettanti* reçoivent, outre la musique, 2 paoli par jour, soit 1 fr. 20 c. environ. Durant les quatre ou cinq mois de grands travaux, ils se nourrissent presque exclusivement de pain de froment de bonne

qualité, qu'ils parfument avec une tranche d'ail ou d'oignon; au prix moyen du pain, cette nourriture est estimée de 50 à 60 centimes par jour. Une nourriture plus variée, dans laquelle entreraient les légumes, le bouillon chaud, serait plus hygiénique et peut-être moins coûteuse.

Dans les états du sud de l'Italie et dans la Sicile, les alimens chauds ne sont qu'une exception. Les légumes crus et sans assaisonnement tels que les concombres, les racines, les herbages, les fruits tels que la cerise, la pêche, les figues, les figues d'Inde, le raisin, les melons, forment la nourriture fondamentale de la population. Aussi les cuisines semblent-elles complétement oubliées dans l'architecture italienne. Expulsé des maisons, l'art culinaire s'est réfugié dans les carrefours. C'est là que, sous un auvent, cuisent dans des chaudrons supportés par trois pierres les légumes, les pâtes, les viandes. De ces poêles où frit le poisson s'exhalent d'épais parfums, que la foule aspire avec délices. Dans les pays chauds, où une partie de la nourriture n'est pas dépensée pour réparer les pertes de chaleur, les habitans sont naturellement portés à la sobriété, et préfèrent l'usage des légumes et des fruits, en un mot des alimens rafraîchissans; mais dans ces pays mêmes les alimens chauds, indispensables dans les régions froides, n'en conservent pas moins leur supériorité substantielle et hygiénique. Au lieu de pastèques et d'eau glacée, les Arabes font un grand usage de café, et s'en trouvent fort bien; dans les parties torrides de l'Amérique, c'est avec des boissons chaudes que l'on combat la chaleur.

Le pain, qui en général est en Italie une consommation de luxe, se distingue par la bonne qualité du froment, attendu que toutes les terres, favorisées par le climat, conviennent à cette production. En France, l'orge et l'avoine ont disparu presque partout de la manne à pétrir, excepté dans la courte période qui sépare la récolte hâtive de l'orge de celle du froment; mais le seigle, dont le pain est débilitant et peu substantiel, se trouve encore exclusivement en usage dans les pays les moins fertiles. Il en sera longtemps de la sorte; il faudra bien des capitaux employés en améliorations pour élever certaines terres à la culture du froment. La consommation du maïs est considérable dans l'Italie du nord comme dans le midi de la France; on le prépare à l'état de bouillie (*polenta*) avec l'eau et le sel pour tout assaisonnement. A part la Lombardie et les États-Romains, les laitages, vu la rareté du bétail, entrent fort peu dans la nourriture générale, qui est des plus simples. Cependant la culture, mieux aménagée, pourrait augmenter facilement le nombre et la qualité des animaux domestiques. La frugalité n'est pas du reste l'apanage exclusif des ouvriers et des paysans en Italie; elle est aussi pratiquée comme vertu cardinale dans les classes élevées.

Épuisées faute d'occupations lucratives, ne se conservant même plus par le droit d'aînesse, les grandes fortunes ne peuvent soutenir à l'extérieur un éclat illusoire qu'au prix de l'économie intérieure la plus âpre. L'amour-propre déplacé, la vanité chez les uns, une fausse honte chez les autres, ont interverti au détriment de la dignité humaine les rôles du nécessaire et du superflu.

I. — HAUTE-ITALIE. — IRRIGATIONS, CULTURE PASTORALE.

Lorsque l'on entre en Italie par la route de la Corniche, on trouve une nature qui serait aride et sèche, avec ses oliviers, ses amandiers, ses quelques palmiers, sans la verdure des orangers et des citronniers. La Provence prépare du reste le voyageur à cette teinte grise, à cette robe fanée par la poussière, brûlée par le soleil. Quelques parties au contraire, abritées contre les vents, rafraîchies par les brises de la mer, offrent l'aspect d'un printemps perpétuel. Dans ces lieux pourtant, où tout respire la joie, la santé, le bonheur, on ne voit que de pâles visages, des existences débiles et maladives, qui fuient devant la mort, et qui espèrent se faire oublier par elle. La Corniche cesse à Gênes; on peut en ce point traverser les Apennins en chemin de fer par le col de la Bocchetta, qui débouche sur le versant sud du bassin du Pô. L'aspect change alors : au lieu de la mer encadrée entre des montagnes sèches et nues, on a devant soi une vaste plaine toute verte, entourée par les Alpes majestueusement couvertes de neige. Cette plaine, où tant de fois la cause de l'Italie a été mise en jeu, où abondent pour nous tant de glorieux et tristes souvenirs, cette plaine est aussi un des théâtres où l'homme, dans un de ses momens de paix et de raison, entre deux batailles, a su le mieux mettre à profit les facultés dont il est doué pour assurer son bien-être, tout en laissant un pas immense entre les progrès opérés dans l'art de se détruire et ceux que nous offre la science de se conserver.

Les deux rives du Pô présentent des caractères assez différens. La rive gauche est la plus riche; les affluens du versant nord, nourris l'hiver par les pluies, l'été par la fonte des neiges, ont un cours dont la régularité est encore assurée par des lacs qui forment des réservoirs à la fois modérateurs et alimentaires. Les affluens du versant sud, d'un parcours moins long, descendent des Apennins, qui leur fournissent moins d'eau en été; de plus, privés de lacs, ils présentent tous le caractère torrentiel, un vaste lit irrégulier, au milieu duquel serpente le plus souvent un léger filet d'eau qui se perd entre les galets. Les pluies sont rares dans cette partie des Apennins, mais elles y sont fort violentes. Une cause contribue encore à rendre l'écoulement des eaux rapide et soudain : c'est l'ab-

sence de couches perméables de sable ou de craie dans ce bassin, composé de terrains qui sont fort peu poreux. Les inondations, qui nous ont si durement atteints en France, sont actuellement, dans beaucoup de pays, l'objet d'études sérieusement et méthodiquement conduites. Pour attaquer de tels travaux avec succès, il ne faut pas seulement de grandes ressources, un grand savoir; il faut aussi une centralisation qui n'existe que depuis peu de temps.

Tant que l'homme n'a pu ou n'a su modérer ces débordemens et les gouverner, il devait se contenter de tenir son habitation haute et solide, en se disant que ces petits excès de la nature devaient bien avoir leur raison d'être, que les perturbations étaient souvent nécessaires pour assurer un ordre plus régulier. Lui fallait-il donc une expérience de quarante siècles pour s'apercevoir que les plaines étaient destinées à s'exhausser au détriment des montagnes, à se nourrir de leur chair et de leur sang, que les cours d'eau, les inondations surtout, étaient l'agent de cette loi, aussi vraie, aussi immuable que celle de la gravité, dont elle est du reste un corollaire? Vouloir arrêter par des digues infranchissables ces utiles débordemens, sans lesquels nos plaines les plus fertiles ne seraient que des plages inondées par la mer ou de stériles surfaces de sable et de galets, n'était-ce pas entreprendre contre les lois de la nature une lutte inégale, insensée? Elles existaient avant l'intervention de l'homme, ces inondations que l'on voudrait faire dater d'hier, en les attribuant aux déboisemens. Or les observations que l'on a pu réunir ont constaté les faits suivans : en déboisant un terrain, on augmente sans doute la quantité de pluie qui y tombe chaque année; mais, en le livrant à la culture, on augmente la perméabilité du terrain. De ces deux effets, le second l'emporte sur le premier; par suite, il s'écoule superficiellement une moindre quantité d'eau sur les terrains après le déboisement. Il est entendu qu'il ne s'agit pas de terrains d'une pente excessive, ceux-là même ne sont du reste protégés par le boisement que d'une façon fort imparfaite.

Quelque bien boisés donc qu'aient été des pays en pente, les eaux s'y sont de tout temps écoulées fort rapidement, entraînant des terres, des cailloux, des pierres d'un volume proportionné à leur vitesse. Seulement, en arrivant dans la plaine, ces eaux n'étaient pas autrefois emprisonnées dans des digues; elles s'étalaient à leur aise, se calmaient et déposaient leurs apports sans occasionner de grands ravages; elles pouvaient bien abandonner çà et là des dépôts stériles de galets, sauf à les recouvrir de limon par la suite. Voilà ce qui devait se passer avant tout travail humain. A mesure que l'espèce humaine s'accrut, on comprend avec quel empressement les populations durent se porter le long des rivières, attirées par la fertilité des rives et la facilité de la navigation. Sans grande prévoyance, les pre-

mières huttes furent bâties sur les bords mêmes, puis changées en maisons, et agglomérées çà et là en villes. Pour s'opposer au ravage des eaux, les habitans obéirent à leur premier instinct, qui les trompa; ils s'efforcèrent de prévenir l'inondation en maintenant le fleuve. Or les forces de la nature, qu'elles paraissent bonnes ou mauvaises, sont toutes dirigées vers un but unique, le bien de l'homme : il peut les gouverner, les rendre obéissantes, mais il ne parviendra jamais à les anéantir. Franklin lui-même a déchargé le nuage électrique, mais il n'a pas détruit la foudre. Pour prévenir l'inondation, les riverains ont construit des digues, sauf à rejeter les eaux sur leurs voisins, sauf à voir le fleuve élever son lit à mesure que les digues s'élevaient, puis les rompre au moment critique et s'élancer dans la plaine, en répandant sur son passage la ruine et la mort. Les inondations sont par notre inexpérience devenues un fléau terrible. Quant aux digues insubmersibles, aux chaussées de voie publique qui séparent le fleuve de sa plaine, ces travaux d'art sont d'affligeans monumens d'imprévoyance légués aux générations futures.

Le véritable danger des crues, c'est la force vive et non le volume des eaux. Quelques centimètres d'eau, soit même un mètre, ne mettront jamais les populations en péril de mort, surtout lorsque les eaux monteront lentement. Pour amortir cette force vive, il faut, autant que possible, diminuer par des barrages la vitesse et la puissance des affluens torrentiels; ces barrages remplaceront la pente trop rapide du lit par une série de paliers presque horizontaux qui retiendront les galets et les gros matériaux. Lorsque de semblables travaux seront exécutés dans le bassin supérieur d'un fleuve, il est probable que son bassin inférieur sera beaucoup moins exposé aux inondations. Quant au cours même du fleuve, il serait utile de régulariser et de dresser son lit, de le rétrécir même en plusieurs points par des digues submersibles, ne dépassant jamais la hauteur des rives, forçant les eaux basses à creuser le chenal, mais permettant aux crues de se répandre et de déposer leur limon. L'agriculture et la navigation y gagneront. Ces travaux favoriseront les irrigations, pour lesquelles on s'est depuis quelque temps pris d'un bel enthousiasme; on a vu par elles la face de la terre changée, les inondations supprimées, la production partout doublée, l'abondance assurée. Les irrigations cependant ne sont pas une panacée universelle, elles demandent leur temps et leurs lieux; hors des climats chauds, elles ne conviennent qu'aux prairies. Dans tous les cas les irrigations exigent, faute d'eaux riches en limons, des engrais abondans dont elles exaltent les bons effets, ou tout au moins elles veulent des terrains naturellement fertiles : arroser un terrain maigre et sablonneux avec de l'eau claire, ou traiter un homme par un régime équivalent, c'est tout un.

On vante beaucoup les irrigations de la Lombardie, on cite à tout propos sa merveilleuse fertilité; mais ce qu'on oublie de mentionner, ce sont les masses considérables d'engrais fournis aux prairies, engrais que les eaux rendent plus actifs et plus prompts. Ces irrigations lombardes sont remarquables par leur étendue, par leur ancienneté, par le bon aménagement des eaux, surtout par le régulateur adapté à chaque prise. Sous ce rapport, nos canaux d'irrigation se trouvent dans un état vraiment barbare.

Le territoire de Lodi est le plus fertile et le plus riche dans ce riche et fertile pays. C'est là que de nombreuses vaches de race suisse, nourries à l'étable, donnent ce lait abondant qui est employé pour la fabrication de ces fromages improprement nommés *parmesans*. On estime à cent mille environ les vaches nourries dans le Milanais, à 20 millions de kilogrammes le fromage produit, représentant une valeur de 35 à 40 millions de fr. Est-il au monde une industrie qui soit aussi productive pour son pays que cette simple fabrication de fromages l'est pour la Lombardie?

Il existe en Piémont comme en Lombardie une culture tristement lucrative, celle du riz; les rizières doivent être des terrains submersibles, par suite bas et bien nivelés. Après une première préparation, la terre est inondée vers le mois d'avril pour recevoir la semence, que recouvre une simple poutre promenée par un cheval dans la vase; l'eau est ensuite écoulée pour favoriser la germination, puis le champ inondé de nouveau jusqu'à la floraison. Cette céréale se développe donc dans une vase semi-fluide dont les émanations, vers les mois d'août et de juillet, sont des plus délétères pour les ouvriers, principalement pour les femmes qui se livrent au sarclage. Ce travail doit être classé parmi les plus insalubres; il est heureusement le seul qu'on puisse ainsi qualifier parmi les travaux agricoles. Suivant les rapports des missionnaires, en Chine, où les rizières sont fort répandues, les ouvriers, grâce à des soins hygiéniques, à un usage abondant de thé excessivement chaud, échapperaient en partie à ces fièvres, qui sévissent cruellement sur les laboureurs italiens. La culture du riz est soumise à de nombreux règlemens restrictifs; il serait à souhaiter de les voir encore plus sévères. Puisse-t-elle se réduire le plus possible et même disparaître de l'assolement! Il faut attendre cet heureux changement des facilités avec lesquelles la marine approvisionnera l'Europe, lorsqu'une route plus directe aura été ouverte entre la Méditerranée et la mer des Indes. Les basses terres du reste ne sont pas en rizières d'une façon continue. Soumises aussi à la culture du froment, du lin, du maïs, elles sont tous les quatre ou cinq ans abandonnées à la végétation spontanée d'herbages et transformées en prairies pour le même laps

de temps. Ce mode de culture, alternativement arable et pastorale, est le plus rationnel et le plus productif; bien que le sol et le climat ne lui soient pas aussi propices en France qu'en Lombardie, cet assolement améliorant et économique serait applicable chez nous avec un très grand succès dans le nord et dans le centre, et surtout dans les parties irriguées du midi : ceci demande quelques explications.

Avec le régime essentiellement arable et épuisant adopté généralement en France, on donne la plus grande extension possible à la culture des plantes nourricières de l'homme, et l'on restreint celle des plantes fourragères. C'est dans ces conditions que le rendement moyen d'un hectare en froment est de 10 à 12 hectolitres, tandis que dans les régions de la France qui sont naturellement plus fertiles, qui entretiennent un bétail plus nombreux, ou qui achètent des engrais étrangers à la ferme, le rendement peut atteindre 25 et 30 hectolitres, et même dépasser ce chiffre dans quelques terres privilégiées. Cette disproportion prouve bien que la récolte dépend encore plus de la qualité de la terre que de la quantité ensemencée.

De toutes les industries, l'agriculture est la moins riche en données économiques, en résultats, en chiffres, parce qu'il n'en est pas où une telle appréciation soit plus difficile. Néanmoins il est aujourd'hui bien constaté que le rendement en froment doit se tenir entre 18 et 20 hectolitres par hectare pour que l'exploitant opère dans de bonnes conditions, c'est-à-dire pour que, les mille et une dépenses d'exploitation défalquées du revenu brut, il reste un revenu net qui compense les risques courus, l'intelligence et l'activité déployées par le chef d'exploitation, propriétaire ou fermier. Cependant le rendement peut en quelques circonstances baisser jusqu'à 15 hectolitres, et le cultivateur retirer encore un certain revenu net à force d'ordre, d'activité et d'économie, ces trois vertus cardinales de la ferme; mais au-dessous de 15, le revenu net se réduit rapidement, il devient nul pour 12 hectolitres, et négatif pour un rendement inférieur. Il est donc avéré qu'en France, dans les conditions actuelles, la plus grande partie des cultivateurs (et c'est encore la moins infortunée) se trouve réduite à un revenu net presque nul ou infiniment petit. Toute cette classe de cultivateurs vit, il est vrai, mais elle ne retire aucune rétribution pour les trois cents jours de travail fournis chaque année par chaque individu. Lorsque le rendement descend à 8 et tombe même à 7 ou 6 hectolitres, non-seulement le travail n'est plus payé, mais encore le cultivateur n'arrive à la moisson suivante qu'avec des prodiges d'abstinence et d'économie.

Ces exploitations, dans lesquelles le temps des travailleurs n'est

nullement rétribué, ne sont donc possibles (je dis possibles faute d'autre mot) qu'à la condition de n'employer que les bras gratuits de la famille. La terre ne payant pas au-delà de sa rente et de la nourriture des ouvriers, le cultivateur, s'il voulait s'adjoindre des bras salariés, passerait rapidement d'un état de grande gêne à une ruine complète.

Du moment qu'un cultivateur est en perte, ou seulement que son travail et celui des siens n'est pas rétribué, son intérêt bien évident est de réduire la surface travaillée et de la réduire d'autant plus que le rendement est plus éloigné d'un revenu net quelconque, jusqu'à ce que la dose d'engrais dont il dispose puisse porter la fraction ensemencée à ce rendement désiré. En appliquant les forces réunies du travail et de l'engrais à la portion conservée en culture, il ne diminuera nullement la production normale en céréales de sa ferme, un hectare convenablement fumé et travaillé valant deux ou trois hectares mal préparés. De la sorte il bénéficie de la portion de semence économisée : bénéfice immense si l'on considère qu'en France la semence emploie chaque année le cinquième environ de la récolte précédente, tandis qu'elle pourrait être réduite au vingtième. A ce premier bénéfice net s'en ajoute un autre : la fraction non cultivée peut être abandonnée à la croissance spontanée des herbes, ou ensemencée de graines fourragères de bonne qualité, et former un pâturage qui, augmentant la dose alimentaire des animaux de la ferme, donnera un revenu direct en lait, laine et viande, un revenu indirect en engrais, et contribuera ainsi à l'accroissement de fertilité de la partie cultivée.

La réforme graduée, convenablement faite, du système essentiellement arable et par suite trop épuisant, et le passage à un régime largement pastoral, par suite améliorant, peuvent seuls tirer l'agriculture du cercle vicieux dans lequel elle tourne en France. Notre agriculture ne peut s'améliorer parce qu'elle manque de capitaux, et elle manque de capitaux parce qu'elle ne s'améliore pas. Cette réforme, aisément praticable, n'exige pas l'augmentation du capital d'exploitation, tandis que les autres améliorations, telles que drainage, irrigations, achats d'engrais, exigent un capital immédiatement disponible et qui consente à s'immobiliser dans la terre.

Cette application du régime pastoral, qui du reste n'est pas inconnue dans les parties de la France où la culture rationnelle a fait le plus de progrès, n'est pas seulement en honneur en Lombardie, elle est aussi fort développée en Angleterre. En réduisant merveilleusement la main-d'œuvre, le régime pastoral y a fait la fortune de l'agriculture nationale, qui est sortie enrichie des épreuves du libre échange. Depuis un siècle, nous avons puisé à pleines mains dans les idées et les mœurs de la société anglaise; mais en économie

nous avons feint d'ignorer ses meilleures réformes. En agriculture, nous nous sommes pris, il est vrai, d'enthousiasme pour les races d'animaux domestiques artificiellement créées, sans trop nous inquiéter si une masse abondante de fourrages n'était pas le secret de ces monstrueuses créations, sans nous enquérir non plus par quels moyens les Anglais produisaient économiquement les fourrages. Depuis l'attention a été attirée sur cette culture si simple par l'instructif et intéressant tableau de l'économie rurale en Angleterre, dû à un écrivain qui a su faire jaillir de l'éloquente comparaison des deux cultures plus d'un enseignement précieux pour la France (1). La prospérité agricole de la Haute-Italie est un exemple non moins instructif que celui de l'Angleterre; elle nous indique la voie où devrait marcher notre pays, en démontrant ce qu'a de productif une combinaison intelligente de la grande et de la petite culture. Je m'explique sur ce fait. Comme chacun le sait, pour qu'un champ rapporte, il lui faut deux choses: le travail et l'engrais, et ces deux élémens doivent être dans une juste harmonie. La grande culture opère par l'engrais bien plus que par le travail; la petite culture au contraire, qui ne peut entretenir que peu de bestiaux, qui manque généralement de capitaux, fournit à la terre le travail en plus grande quantité. Cette culture n'est donc fructueuse que sur une terre douée d'une fertilité naturelle assez grande. Elle ne doit pas s'appliquer à la production peu lucrative des céréales, mais à celle qui, exigeant du travail et peu d'engrais, est naturellement de son ressort, à la vigne, aux arbres fruitiers, au jardinage, ce qui implique encore pour elle la proximité d'une ville et un écoulement assuré. Dans ces conditions, la petite culture est sur son domaine; c'est ainsi qu'on la trouve en France dans le rayon des villes, dans quelques cantons privilégiés, dans nos vignobles. Malheureusement elle est aussi fort répandue dans les pays stériles; elle n'est plus alors en harmonie avec le sol; elle n'est qu'une fatale conséquence du manque de capitaux, de l'impuissance et de la misère. Ces terres, qui demandent des engrais plus que du travail, appartiennent de droit à la grande culture, qui s'y établira à mesure que les voies de communication seront ouvertes et les débouchés plus assurés. Cette métamorphose, ou plutôt cette résurrection de la culture dans nos départemens pauvres, s'effectuera si lentement, qu'elle sera insensible pour bien des gens; elle s'opérera fatalement, mais à l'avantage, il faut l'espérer, des métayers misérables qui pourront trouver dans le travail industriel une position moins précaire.

(1) Voyez à ce sujet, dans la *Revue* du 1er mars 1853, l'étude de M. L. de Lavergne sur *les Cultures anglaises comparées à celles de la France.*

II. — ITALIE CENTRALE. — CULTURE INDUSTRIELLE.

Par la direction donnée à son agriculture comme par sa position, la Toscane tient le milieu entre la culture pastorale du nord de l'Italie et la petite culture fruitière du sud. Du reste, en Toscane pas plus qu'en Lombardie, les habitans n'ont le caractère méridional et italien. A voir le blond métayer toscan, chaussé de solides sabots et vêtu de bure bleue, on se croirait en Normandie, dans la vallée d'Auge, et nullement au pied des Apennins. Ce n'est pas là ce Napolitain au bonnet écarlate, au teint bruni, vif de l'œil, agile de la langue, leste de la main, preste du pied, à peine vêtu d'un caleçon de toile. La Toscane est le plus marécageux de tous les états italiens, et, pour cette raison, le plus sujet aux pluies. Il y pleut en moyenne 120 jours par an; c'est seulement 30 jours de moins qu'en Angleterre. C'est l'état qui réclame le plus grand nombre de travaux publics; c'est aussi celui où il s'en exécute le plus, même d'une manière absolue, bien qu'il soit le plus petit. Le grand-duc régnant a pris à cœur l'amélioration de son petit duché avec une persévérance tout allemande et une ardeur tout italienne. Les maremmes ont été saignées par des fosses d'écoulement; les parties basses de la vallée de l'Arno, les marais des environs de Lucques, ne pouvaient plus s'égoutter dans le fleuve, qui a exhaussé son lit par l'apport de galets et de pierres : des canaux ont été creusés pour déverser ces eaux à la mer. Le port de Livourne a été aussi amélioré. Comme beaucoup d'autres ports, après avoir longtemps suffi aux tartanes, aux lougres et aux goëlettes, il ne convenait plus aux paquebots et aux navires qui viennent approvisionner cet entrepôt général des grains pour l'Italie. Livourne communique avec l'intérieur par un canal et par un chemin de fer qui se divise à Pise en deux branches, aboutissant toutes deux à Florence, le long de chaque rive de l'Arno. De part et d'autre, elles étendent vers Gênes et vers Rome des bras qui, de longtemps probablement, n'atteindront ces deux villes. La Toscane est en outre sillonnée par des routes bien entretenues. Il règne en un mot dans ce petit état une activité qui fait contraste avec l'aspect des villes, telles que Pise, Sienne, Florence, où le moyen âge vit et respire encore.

Le métayage est en vigueur en Toscane comme dans le reste de l'Italie; le système des baux à ferme n'est guère pratiqué qu'en Lombardie, et encore l'application n'en est-elle pas générale. Le cultivateur italien, peu confiant en son initiative, en son activité, préfère le métayage, qui lui assure, quelle que soit la récolte, toujours une part, ou lui permet de faire appel à la bourse de son maître. Le fermage lui fournirait plus de bénéfices, mais aussi l'expo-

serait à plus de pertes, comme il le dit dans sa craintive sagesse. Le fermage, qui n'aurait pas du reste dans la petite culture une supériorité bien constatée sur le métayage, est peu praticable en Italie, où les denrées se vendent à vil prix et s'écoulent péniblement. Toutes les fois que les produits se réalisent difficilement dans un pays, le propriétaire et le cultivateur en sont réduits à les partager. C'est une opinion erronée que celle qui attribue au métayage le peu de prospérité de certains pays; le métayage est une conséquence et non une cause du manque d'activité commerciale. Établissez la consommation dans un pays, facilitez l'écoulement par le chemin de fer, et le métayer, secouant son inerte prudence, se hasardera au fermage.

Une industrie importante en Toscane est celle des chapeaux de paille. Pour obtenir les pailles si fines que l'on connaît, les Toscans emploient leurs terres sablonneuses les plus maigres, en les privant soigneusement de tout engrais. Ils sont parvenus en outre à se créer par sélection un grain de semence rabougri, étiolé, employant à l'appauvrissement artificiel de la nature autant de soins que les Anglais en ont mis à améliorer leurs races d'animaux domestiques. La pointe seule des pailles sert pour les tresses les plus fines; le milieu et le bas sont employés pour les confections ordinaires. Les femmes qui tressent ces pailles ne gagnent que 40 centimes environ par jour. Ce salaire est minime, mais leur travail ne les empêche pas de vaquer aux soins du ménage. Il forme du reste un utile appoint aux salaires des autres membres de la famille. Il y a dans la plupart des habitations de la campagne un métier à tisser le coton, tenu presque toujours par des femmes, qui y emploient leurs momens perdus. Cette réunion sous un même toit d'ouvriers agricoles mixtes est un fait très remarquable. Je ne sais pourquoi l'on se figure en France que cette alliance de la culture et du travail industriel est impossible. Avant la création des moyens rapides et économiques de communication, les ateliers devaient nécessairement se trouver sur le lieu même de la consommation. Encore maintenant, ceux qui s'occupent d'ouvrages vendus au détail et commandés jour par jour ont leur place naturelle dans le centre des villes; mais en est-il de même des fabriques qui opèrent sur les matières premières, de celles qui fondent ou forgent les métaux, qui filent ou tissent les matières textiles? En un mot, les usines se trouveraient, ce semble, dans des conditions économiques bien plus avantageuses à la campagne, loin des villes; elles y rencontreraient un emplacement commode, des facilités pour utiliser la force gratuite des chutes d'eau, des possibilités de loger à bon marché leurs ouvriers, et de les placer dans des conditions hygiéniques aussi favorables à leur santé qu'à leur travail. Le centre de la France, pays vierge pour l'indus-

trie, où les chutes d'eau abondent, où la main-d'œuvre n'est ni rare ni chère, offrira de grandes ressources aux industriels, lorsqu'il y aura des chemins de fer. Espérons pour eux que cet avenir n'est pas trop lointain, espérons surtout que patrons et ouvriers, mieux éclairés sur leurs intérêts, s'uniront pour réagir contre ce funeste mouvement de concentration qui s'opère vers les villes, et pour installer le travail industriel dans les campagnes.

Telle est la culture pastorale en Lombardie et la culture industrielle en Toscane. Dans les États-Romains, les conditions deviennent de plus en plus mauvaises pour le travail agricole. Lorsqu'après avoir visité Rome, l'étranger se rend à Tivoli, à Frascati, à Albano ou à Civita, il retrouve dans la campagne les marques d'abandon et de négligence dont il a été péniblement frappé dans la ville éternelle. A quelques kilomètres des portes finissent les villas, les enclos que l'on nomme vignes, et commencent les pâturages incultes, malsains, qui s'étendent sur chaque rive du Tibre. Le travail de l'homme est accusé seulement par de hautes palissades, qui séparent les diverses propriétés. Ici, sur un terrain trop sec, l'herbe jaunie se fane au soleil; là, des plantes marécageuses aux longs dards croissent dans des eaux stagnantes. La campagne est couverte de troupeaux qui passent l'hiver dans la plaine et l'été dans les montagnes de la Sabine et des Apennins. Ce sont des bœufs aux longues cornes, aux hautes jambes, des buffles noirs qui paissent à moitié plongés dans l'eau des étangs, des chevaux de formes peu élégantes, mais robustes, des moutons chétifs, des chèvres. Le troupeau est gouverné par un berger à cheval qui tient un long bâton à la main, gardien aussi sauvage que ses sauvages bêtes.

L'esprit trouve d'abord un charme secret dans la désolation de cette nature morte, digne cadre de la ville des ruines. Il va même jusqu'à savoir gré à cette campagne de ne pas étaler une activité, une prospérité déplacées, qui le distrairaient des souvenirs pleins de grandeur du passé. Une veuve de tant de gloire doit rester stérile et porter un éternel deuil; mais cette larme accordée à l'antiquité, cette dette payée à une civilisation disparue, le voyageur est bientôt rappelé à des intérêts plus positifs, non pas tant par l'absence d'un bien-être qui est généralement ignoré en Italie que par le spectacle particulier de la pauvreté romaine et de la misère où végète cette population clair-semée. C'est que le climat si vanté de l'Italie n'en a pas moins ses dangers en certaines parties où les eaux restent croupissantes après les grandes crues, où le sol dépouillé de ses arbres ne tempère plus les variations de l'atmosphère. Des nuits d'une fraîcheur mortelle succèdent à des journées brûlantes, engendrent des fièvres qui déciment la population et la tuent lentement après

avoir abattu toutes ses forces physiques et morales (1). Alors les inutiles retours vers le passé se changent en pitié profonde pour le présent. On se demande comment dans ce beau pays l'homme peut être si misérable. Si la faute première en est à l'inertie et à l'incurie des habitans, il faut tenir compte aussi de la négligence que le gouvernement romain apporte aux travaux publics. Cependant ce pays pourrait, avec quelques capitaux, avec des propriétaires plus soigneux, des cultivateurs plus laborieux, redevenir salubre et fertile.

Les propriétés constituent en général des bénéfices d'abbés, des majorats de princes, ou des domaines que les banquiers enrichis achètent pour en prendre le titre. Beaucoup de ces propriétés sont fort étendues, et comprennent des villages, de petites villes même; elles sont néanmoins divisées en lots et soumises à la petite culture. Les pacages sont loués à des *pâtres* nomades, les terres aux habitans des villages, les bois à cette fameuse corporation des *charbonniers* romains, qui de leurs forêts allumèrent le feu de plus d'une insurrection, et dont le nom était devenu sous la restauration le mot de ralliement des sociétés secrètes. Le produit de ces domaines est si chétif et trouve si peu d'écoulement, qu'il peut à peine fournir aux princes romains un revenu digne de leur rang. Les troupeaux, qui devraient être une source de richesses, deviennent improductifs dans un pays où il n'existe ni foires ni marchés. Le pâtre en est réduit à se nourrir de laitage, à se vêtir de la peau de ses chèvres. Du reste, les races d'animaux domestiques ne furent jamais améliorées, elles ont plutôt dégénéré. Dans ces conditions commerciales, avec l'épuisement de la terre et l'indolence des habitans, nul pays n'est plus contraire à la petite culture que le versant occidental des États-Romains. Je ne parle pas ici des légations de l'Adriatique, que je n'ai pas visitées, et que l'on dit industrieusement cultivées. Puisque la petite culture ne réussit pas, il faudrait y faire l'essai de la grande, car on ne peut en un jour changer la nature d'un terrain, ni modifier en une génération le caractère d'une population. Or, pour faire l'essai de la grande culture, en l'absence de fermiers riches, intelligens, pleins d'initiative, il faudrait que les propriétaires missent eux-mêmes la main à l'œuvre.

Il y avait jadis en France un vieux dicton sur la noblesse; tout gentilhomme, disait-on, ne peut faire que trois métiers : il ne peut être que soldat, évêque ou laboureur. On pourrait en dire autant des nobles italiens, et comme il faut laisser la gloire des armes aux Suisses, les bénéfices des évêchés aux cadets, reste la charrue pour

(1) Ces influences, connues sous le nom de *mauvais air, mal'aria*, sont si dangereuses en certains lieux, que pour les combattre et leur résister les fonctionnaires publics romains reçoivent un sou de supplément par jour.

les aînés. Qu'ils la saisissent donc, qu'ils se fixent sur leurs terres, pour leur propre bien, pour celui de leurs domaines et de leurs colons; qu'ils abandonnent la ville, où ils n'ont ni rôle politique à remplir, ni affaires commerciales à diriger. Quelques princes romains s'occupent activement, il est vrai, de l'amélioration de leurs terres, mais ils ne le font peut-être pas suivant la méthode la plus rationnelle et la plus judicieuse. Dans les États-Romains, où l'écoulement des denrées par la consommation locale sera toujours très faible, où il ne faut pas compter sur l'aide et le travail des habitans, l'agriculture doit s'attacher à des produits recherchés au loin, facilement transportables et n'exigeant pas une main-d'œuvre active ou intelligente; elle doit produire de la laine et de la viande. La première surtout est d'un débit assuré, vu le prix élevé qui oblige les fabriques européennes à faire des achats en Australie. Les Anglais appliquent chez eux et dans leurs colonies cette agriculture pastorale, avec la différence que chez eux la viande est regardée comme le produit principal, tandis que toute l'importance est donnée à la laine dans leurs colonies, où, faute de population, la viande n'a que peu de valeur. C'est encore le mode d'agriculture qui convient naturellement à l'Algérie, où les colons s'efforcent d'acclimater les plantes industrielles, sans réfléchir que d'abord, dans un pays où la main-d'œuvre est rare et chère, cette coûteuse culture peut, avec des intempéries, devenir ruineuse; qu'en second lieu, faute de pouvoir se procurer des masses suffisantes d'engrais, ils finiront par épuiser la fertilité naturelle amassée dans un repos séculaire. Des faits analogues se sont déjà produits. La Caroline et la Géorgie abondent actuellement en plantations délaissées après un épuisement radical amené en moins d'un siècle par la culture continue du tabac et du coton. Les planteurs, désertant leurs fermes, se sont portés plus avant dans les forêts. Nos colons, il faut l'espérer, comprendront qu'avant tout il faut une culture améliorante et lucrative à la fois, qu'il peut être flatteur pour un pays de se suffire à lui-même, de produire toutes les matières premières dont il a besoin, mais à la condition que cette production ne se substituera pas à celles dont le rapport pourrait être plus élevé. Dans le cas contraire, le patriotisme devient aussi funeste qu'il est ridiculement déplacé.

C'est aussi ce que devraient comprendre les propriétaires romains, qui s'appliquent à tort à la fabrication du sucre, à la culture du tabac et des plantes industrielles; certes ils arriveront ainsi à récolter du sucre indigène, mais il leur coûtera 2 francs le kilo, tandis que le produit étranger leur est livré à 1 franc 50 centimes, et leur sucre sera de moins bonne qualité que celui de l'importation. Ils devraient

établir d'abord sur leurs terres un troupeau de mérinos; à mesure que ce noyau se multiplierait et s'accroîtrait, le domaine s'améliorerait autour de son centre. Ces améliorations auraient un double but : dessécher les parties trop humides, en renvoyer les eaux à la mer, ou en profiter pour arroser des terrains trop secs; utiliser surtout ces torrens qui, après chaque pluie, causent en descendant des Apennins de ruineuses inondations; il faudrait retenir leurs eaux en partie dans des réservoirs, puis les distribuer en temps de sécheresse. L'Anio lui-même, qui forme à Tivoli ces ravissantes cascades, pourrait après sa chute arroser des milliers d'hectares. On arriverait ainsi à assainir la campagne des environs de Rome, à rendre l'agriculture prospère; la population rurale, excitée au travail, ferait enfin connaissance avec le bien-être, et l'accroissement de leurs revenus dédommagerait largement les propriétaires des avances faites en capitaux.

Pour se rendre de Rome à Naples, il faut traverser les Marais-Pontins. Cette partie des états du saint-siége mérite quelques détails. Les marais bordent les Apennins sur une longueur de 42 kilomètres environ; ils s'appuient au nord sur les montagnes de la Sabine. Lentement formés au sein de la mer, au-dessus de laquelle leur niveau général s'élève à peine d'un mètre ou deux, ils doivent leur création aux matières terreuses, aux graviers charriés par les torrens qui descendent des Apennins, et aux sables rejetés par la mer. L'exhaussement de ces marais au-dessus des eaux provient aussi d'une autre cause : les végétaux vivaces croissent admirablement dans ce sol chaud, humide, riche en principes alcalins; leur décomposition égale en rapidité leur croissance; leurs détritus ont formé des couches épaisses de tourbe, qui, desséchées, sont souvent exposées en été à des combustions spontanées qui exercent de grands ravages. Ces terrains tourbeux sont d'une telle fécondité que partout l'homme les a occupés avec empressement, et même avec témérité. En Hollande, en Angleterre, comme en Italie, comme en Amérique, il s'est établi dans ces terrains insalubres, plongé dans la vase jusqu'à mi-jambe, privé de sources potables, noyé dans les eaux saumâtres; mais ici se reconnaît la différence des industries humaines: tandis que les Hollandais sont parvenus, même avant la vapeur, avec la force variable et capricieuse du vent, à dessécher leurs étangs, partout inférieurs au niveau de la mer; tandis que cet ennemi, dompté et transformé en un docile allié, transportait leurs navires vers leurs florissantes colonies, les Italiens, placés dans de bien meilleures conditions, mais inertes, apathiques, insoucians comme des enfans gâtés par la nature, n'ont jamais pu assainir décemment ni bonifier un sol partout élevé au-dessus des eaux.

La voie tracée par le censeur Appius Claudius atteste que les Romains de la république s'étaient occupés du desséchement des Marais-Pontins, du moins dans la partie supérieure; car, arrivée au point nommé *tertre Ponti*, la voie Appia quittait le sol de moins en moins ferme des marais, se détournait vers le contre-fort des Apennins, et en suivait les accidens jusqu'à Terracine. Pie VI (il faut arriver jusqu'en 1775 pour trouver un pape s'occupant de la salubrité des Marais-Pontins) compléta la direction rectiligne de la voie en lui faisant suivre la rive droite de son canal de desséchement. La voie Appia, continuée actuellement par la voie Pia, est une belle avenue de 40 kilomètres de parcours, plantée dans toute sa longueur d'une double rangée d'ormes superbes, bordée çà et là de fermes que les habitans, dès que la moisson est faite, désertent jusqu'aux semailles. Ce qui n'est pas un petit sujet d'étonnement, c'est de rencontrer des guérites de cantonnier, des écuries de poste d'un caractère monumental, décorées surtout de splendides plaques de marbre destinées à porter, dans un latin équivoque, les noms des bienfaiteurs des marais jusqu'à la postérité la plus éloignée. Il faut avoir été dans les états du saint-siége pour se faire une idée du nombre, de l'abus de ces plaques de marbre en tous lieux, en toutes occasions. C'est une tradition des consuls et des tribuns. En regardant de bien près dans les goûts, les mœurs, dans la pratique du culte au temps actuel, combien ne trouve-t-on pas d'inspirations romaines? A propos de ces plaques commémoratives, un pape, dans les temps les plus récens, a fait apposer aux loges du Vatican un tardif vitrage pour protéger les fresques de Raphaël, qui, quelques années plus tard, eussent été dans un état à se passer de toute protection; eh bien! il a dû se conformer aux usages, et de majestueuses lettres dorées apprennent quelle est la sainteté à la munificence de qui sont dues les vitres. Je dois à la vérité de dire que la légende n'ajoute pas, en façon de post-scriptum : « Qui cassera paiera. »

Les desséchemens, dirigés sous Pie VI par l'ingénieur Rapini, peuvent se ramener à deux opérations distinctes. On a écarté d'abord par des canaux d'enceinte les eaux extérieures apportées par les torrens. On a ensuite pratiqué, suivant l'axe naturel d'écoulement du marais ainsi isolé, un canal d'une section telle que les eaux de pluie et de sources qu'il est destiné à emmener ne dépassent jamais le niveau de ses rives, et se tiennent même à 50 centimètres au moins en dessous, afin de recevoir les saignées transversales. Rapini se rapprocha autant qu'il lui fut possible de cette conception générale, plus facile à énoncer du reste que commode à exécuter; mais son énergie et sa persévérance eurent à combattre des obstacles de toute sorte : embarras administratifs, pénurie du trésor, ré-

sistance des riverains, indolence des ouvriers, fièvres, inondations. Ses canaux, assez mal creusés, ne tardèrent pas à se détériorer complétement par la négligence des propriétaires riverains. En 1810, une commission d'ingénieurs fut enfin chargée de dresser un plan général des améliorations à exécuter dans les États-Romains; Prony eut à s'occuper de la partie marécageuse du département du Tibre. Il fit des études; mais au moment où il terminait son projet, l'empire s'écroulait. Tous les travaux projetés ou entrepris en Italie furent naturellement abandonnés, et ce pays revint à son antique constitution, partant à son apathie et à son impuissance.

De retour à Paris, Prony n'en réunit pas moins ses études dans un intéressant mémoire qu'il termina par la proposition, sinon de restaurer le vieux port romain de Terracine, complétement ensablé aujourd'hui, du moins de creuser entre cette ville et l'émissaire des canaux de desséchement, à Torre-Badino, un canal capable, par sa profondeur et son étendue, de recevoir les navires caboteurs en chargement ou en relâche. De Civita à Gaëte en effet, le long de cette côte battue par les vents, les navires manquent complétement d'abri, car on ne peut compter pour tel Porto-d'Anzio. Et cependant, outre cet ancien port, les Romains en avaient fondé plusieurs autres, Terracine, Astura, Ostie, qui tous ont été ensablés par les atterrissemens de la côte. L'essentiel, avant d'ouvrir un port, serait donc de bien observer dans quelles conditions s'opèrent ces ensablemens. Ce qui est certain, c'est que le fond des baies a été soumis à un ensablement plus actif que les parties saillantes; c'est de plus que les ports si puissamment comblés étaient tous ouverts à l'est: double fait qui prouve que sur ces plages un port doit être rapproché le plus possible d'un cap, et fermé à l'est pour s'ouvrir sur l'ouest. Or le cap Circé est sous ce rapport dans d'excellentes conditions. A son pied même, il y a un tirant d'eau suffisant pour les navires de grand tonnage, et tout autour de ce cap la plage sous-marine s'abaisse par une pente fort rapide. Cette profondeur garantit donc, même pour l'avenir le plus reculé, les abords du cap de tout atterrissement. Au pied de la tour Paola, vers l'ouest, se trouve un petit lac transformé en pêcherie, séparé de la mer par une centaine de mètres environ. On pourrait draguer en partie ce lac, le mettre en communication avec la mer par un chenal ouvert convenablement à l'ouest. Le bassin intérieur serait protégé par le mont Circé, par les dunes de sables, que l'on pourrait planter d'arbres, et par les terres intérieures. Le chenal, abrité des vents et presque porté en pleine mer, serait facilement accessible aux navires à voiles, pour lesquels il est souvent ou impossible ou imprudent de pénétrer jusqu'au fond d'une baie afin d'y trouver un bassin de refuge.

III. — ITALIE MÉRIDIONALE. — CULTURE FRUITIÈRE. — MACHINES AGRICOLES.

La campagne napolitaine est de toutes la moins agréable à visiter : il faut s'engager dans des chemins poudreux, entre d'interminables murailles qui emprisonnent la vue aussi bien que le corps. Sans quelques citronniers qui çà et là jettent par-dessus la muraille une branche chargée de fleurs, cette marche serait fort peu récréative, forcé que l'on est dans ces chemins étroits de se garer à chaque instant des voitures.

Les Italiens du sud sont remarquables par le soin avec lequel ils recueillent l'eau des pluies dans les citernes. En outre, presque tous les jardins des environs de Naples possèdent des *norias;* ces machines à élever l'eau, bien connues dans le midi de la France, sont mues par un bœuf ou un mulet. La construction en est d'une simplicité remarquable. Le mouvement de l'axe du manége est transmis à celui du tambour par une roue dentée engrenant dans une lanterne. Autour du tambour s'enroule un chapelet de seaux en bois qui descend jusqu'au fond du puits. Ces machines, fort peu coûteuses, durent longtemps et donnent de bons résultats.

On ne saurait trop apprécier en agriculture les instrumens simples et peu coûteux. Les machines trop soigneusement montées, celles surtout dans lesquelles le perfectionnement ne s'obtient que par la complication des organes, sont d'un prix élevé et d'un entretien trop difficile pour la généralité des agriculteurs. Dès que cet entretien leur manque, dès qu'une surveillance active et intelligente surtout leur fait défaut, elles se détériorent rapidement, et le rendement tombe alors bien au-dessous de celui que donnent les machines beaucoup moins compliquées. Aussi doit-on recommander l'emploi de certains instrumens agricoles qui à la simplicité de construction joignent une solidité et un bon marché que l'on ne trouve même pas dans les machines plus grossières. Toutefois les machines qui rachètent leur prix élevé et leur complication par une grande puissance et une grande rapidité ne sont nullement à rejeter de la culture. Je citerai les machines à battre le grain mues par la vapeur, en les supposant placées toutefois entre les mains d'entrepreneurs qui les louent, les manœuvrent et les soignent eux-mêmes. Dans de telles conditions, la petite culture peut en user aussi bien que la grande. C'est de la sorte que la charrue à vapeur, lorsqu'elle sera trouvée, pourra faire participer tout le monde aux bénéfices de temps et d'argent qu'elle sera en mesure de procurer.

La partie la plus fertile de la campagne napolitaine est celle qui s'étend au pied du Vésuve, sur des laves à peine effritées, sur des

cendres volcaniques qui remontent seulement à quelques années. Un tel sol convient parfaitement à certains arbres fruitiers, à la vigne, dont les racines tracent aisément dans ce terrain poreux; mais il le faut arroser abondamment. Les puits d'arrosage sont remarquables par les coulées de lave fort épaisses qu'il a fallu traverser pour atteindre la nappe d'eau. Ces cuirasses impénétrables, superposées en plusieurs assises, ne s'étendent pas heureusement d'une façon continue, et les nombreuses fentes qui les sillonnent peuvent laisser couler les eaux de pluie, qui se chargent, en les traversant, de sels alcalins capables d'activer prodigieusement la végétation. Cependant la pratique de l'arrosage n'est pas aussi répandue en Campanie qu'elle devrait l'être. On y supplée en plantant les champs de peupliers et d'ormeaux, à l'ombre desquels les récoltes peuvent se développer sans être desséchées par le soleil. Ces arbres supportent encore de la vigne qui va s'entrelaçant d'une branche à l'autre. Un tel système, qui permet sur le même sol de récolter des grains, des fruits, des raisins et du bois, paraît fort ingénieux au premier abord : les habitans, qui en sont enchantés, le vantent beaucoup; mais la culture de la terre ressemble fort, en cela du moins, à celle de l'esprit : la variété ne s'obtient qu'au détriment de la qualité et surtout de la quantité. Sous cette ombre, le raisin vient et mûrit mal, les céréales restent chétives et sont souvent attaquées par la carie. Si la terre était soumise à une culture découverte, mais arrosée, les produits en légumes et en grain seraient bien autrement abondans, et les plantes nourricières ne seraient pas épuisées ou étouffées par les herbes parasites, surtout par le chiendent, qui croît vigoureusement à l'ombre. Les racines de ce dernier végétal sont du reste fort recherchées pour la nourriture des chevaux. A certaines heures, on voit à Naples les cochers des voitures de place débrider leurs chevaux et leur présenter, avec du chiendent, des feuilles de laitue ou de chou, sauf à leur en dérober de temps à autre quelques-unes pour eux-mêmes, surtout les plus blanches. Nourris de chiendent, de laitues, de croûtes de concombre et de peaux de melon, avec quelques poignées d'avoine ou d'orge par accident, ces petits chevaux de Calabre sont d'une ardeur sans pareille.

La petite culture règne en maîtresse sur la côte occidentale du royaume de Naples. Ce pays lui convient par excellence. La population des villes y abonde, et cette population se nourrit exclusivement de fruits et de légumes. De tels produits, qui exigent sous ce climat peu d'engrais et beaucoup d'arrosage, veulent en outre une surveillance, un travail, des soins qui nécessitent la division de la terre. Il serait à désirer que partout la terre fût aussi fertile, la population aussi frugale : partout alors la terre pourrait être mor-

celée, appelant ainsi une quantité plus considérable des habitans à jouir de ses produits; mais il en est autrement. Les nécessités du climat, l'accumulation de la population, veulent que les animaux concourent à notre alimentation, et la petite culture dans cette production est inférieure à la grande. En second lieu, les terrains d'une fertilité inépuisable sont l'exception; les terrains médiocrement fertiles, qui ne font en quelque sorte que favoriser la germination, qui ne sont que les témoins indispensables, mais peu actifs, de la mutation de l'engrais en récolte, forment l'immense majorité, et ces terrains ne sont plus en harmonie avec la petite culture. Lorsqu'elle persiste dans ces conditions, c'est qu'elle est une conséquence fatale de la misère de la population, de la pauvreté excessive du sol, du manque de capitaux et d'intelligence : c'est ce qui a lieu dans les provinces intérieures du royaume de Naples. Il est dans ces provinces beaucoup de terres que l'on cultive en céréales, et qui cependant conviendraient admirablement à la vigne. Cela tient à ce que, faute d'écoulement, le vin se vend à vil prix, tandis que la récolte des céréales y peut suffire à peine à la consommation. De son côté, le nord de l'Italie cultive la vigne pour n'obtenir cependant, sur ce sol humide, qu'un vin faible, se conservant peu, privé de toutes les qualités généreuses des vins du midi, et l'on consacre à cette culture un terrain apte et favorable soit aux fourrages, soit aux céréales. De part et d'autre, la terre produit donc non selon ses convenances, mais selon les besoins de l'homme auxquels elle doit subvenir et suffire. Un tel état de choses était autrefois en Italie, comme du reste dans tous les pays, la conséquence funeste des difficultés de transactions et de transport, du manque de sûreté, partant de l'absence de tout commerce actif; mais, de nos jours, les difficultés de transport ont été bien diminuées, les lenteurs, les risques mêmes de la navigation ont été bien atténués par la vapeur, qui permet de surmonter les vents contraires. Tout semble engager la terre à choisir désormais ce qui lui convient le mieux, à produire selon sa vocation, car les terres ont une vocation plus irrésistible même que celle des hommes. Tout semble aussi inviter l'homme à faire un usage plus rationnel de ses forces. Malheureusement, par une pondération inintelligente, après avoir supprimé d'une main les obstacles naturels, de l'autre il se hâte d'en rétablir d'artificiels. Ici il défend l'importation de certaines denrées, là il s'oppose à l'exportation d'autres produits. Aujourd'hui il les taxe pour les dégrever le lendemain, faisant ainsi succéder une série de mesures variables et contraires qui inquiètent le commerce, refoulent les capitaux, intimident l'initiative.

L'Italie est vraiment le pays des déceptions. Les rêves les plus brillans de la jeunesse, les fictions poétiques les plus chères s'éva-

nouissent devant l'impitoyable réalité. Si les beautés naturelles de la campagne italienne, vantées dans les *Églogues* et les *Géorgiques*, sont restées aussi fraîches; si les charmes de Tivoli, chantés par Horace, sont encore aussi ravissans, il n'en est pas de même des lieux peuplés de divinités par Virgile et Ovide, — l'Olympe, les Enfers, les Champs-Élysées. Dieux et déesses, oracles et pythonisses, qu'êtes-vous devenus? Faut-il le dire? On pêche des huîtres dans l'Averne, le Styx fait tourner un moulin à farine. Enfin la Sicile vous attend pour donner le dernier coup à vos illusions, une à une dispersées. La patrie de Cérès, les lieux où elle initia l'homme à l'art divin de cultiver la terre sont bien déchus de leur antique fertilité.

Autour des grandes villes, telles que Palerme, Messine, Syracuse, se trouvent quelques gorges richement cultivées, où l'oranger et le citronnier produisent des fruits en abondance; mais l'intérieur de l'île est inculte, dépeuplé, abandonné à la vaine pâture de troupeaux misérables. Seuls, quelques vignobles, ceux de Syracuse et de Marsala entr'autres, produisent des vins secs ou liquoreux qui ont de réelles qualités, altérées le plus souvent par l'addition d'alcool. Ces vignobles ont souffert de la maladie qui a exercé en France de si cruels ravages. Heureusement l'emploi du soufre réitéré et à haute dose semble avoir donné à la vigne une vigueur et une fertilité toutes nouvelles. L'efficacité du soufre était depuis longtemps connue en France qu'elle n'avait pas encore été signalée en Sicile, où le remède se trouve à côté du mal. C'est que les journaux, les publications françaises n'arrivent que difficilement dans le royaume des Deux-Siciles. Le cordon sanitaire dont on semble entourer cet état pour lui couper toutes communications intellectuelles n'a probablement jamais arrêté la propagande pernicieuse; en revanche il s'oppose singulièrement aux progrès et à la prospérité de la population. Si cette découverte eût tardé seulement d'une année à être connue dans les provinces vignobles, surtout aux îles Lipari, qui se livrent exclusivement à la culture de la vigne, la misère la plus affreuse désolait ces pays, qui, grâce au soufre, ont obtenu des revenus inespérés.

A l'époque où je visitais la Sicile, une exposition de l'industrie avait lieu à Palerme. Il est intéressant de voir comment on interprète ces institutions suivant les pays. En France, il serait fort difficile de se faire une idée exacte de notre état agricole par ces expositions : l'agriculture y montre en général moins ce qu'elle est que ce qu'elle voudrait être; elle se préoccupe peu de ce qu'elle a de bon, de recommandable et d'ancien, et beaucoup de ce qui est nouveau et coûteux. A ce point de vue, les expositions suivent chez nous je ne sais quels erremens fâcheux, et l'Italie se modèle sur la France.

L'outil qui forme à lui seul tout le matériel agricole du sud de l'Italie et de la Sicile ne figurait même pas à l'exposition de Palerme. C'est une petite houe, large à peine comme la main, avec laquelle on pioche et on défonce la terre, on recouvre les semences et on les sarcle, on chausse les arbres, on travaille la vigne. Il faut le dire, cet instrument est fort convenable pour les jardins et pour les terres qui, trop en pente ou couvertes d'oliviers, sont inabordables à la charrue; néanmoins celle-ci est employée parfois, si on peut donner ce nom à un crochet de bois dont le bec déchire le sol, tandis que l'autre bras forme une flèche qui va s'atteler au joug des bœufs. Cette charrue gratte l'Italie depuis quarante siècles au moins, sans que l'on ait songé à y faire le moindre changement par respect sans doute pour Triptolème, qui l'inventa. Elle est aussi employée dans quelques parties de la France; mais comme chez nous le culte des traditions n'existe plus guère, on s'est permis d'ajouter en forme de versoir deux chevilles de bois des deux côtés du crochet. Certes, cet instrument grossier ne vaut ni une charrue Dombasle, ni un extirpateur, mais les pays qui ne peuvent entretenir que des bêtes de trait excessivement faibles, des vaches, des ânes, ou des mulets chétifs, sont réduits à employer la charrue primitive, à l'exclusion des autres instrumens plus puissans, mais plus lourds. Du reste, dans le nord de l'Italie, où la terre est plus humide et plus forte, où les animaux de travail sont plus robustes, on a déjà adopté les meilleurs types de charrue.

L'exposition de Palerme se composait d'instrumens étrangers importés d'Angleterre, et encore des instrumens les plus lourds, les plus compliqués, les plus chers qu'on ait jamais inventés au-delà du détroit. Il y avait des rouleaux en fonte Croskill pour des terrains qui, sous l'action de sécheresses presque continues, se pulvérisent à l'état de cendres. Il y avait des moissonneuses de Mac-Cormik pour un pays où les champs, judicieusement plantés d'oliviers, en rendent l'emploi impossible; il y avait des faneuses de Smith, dont la Sicile a besoin comme un gueux de coffre-fort. Il y avait, que sais-je? de la fonte, de l'acier, du fer. Pourtant, sans ce métallique et ruineux appareil, on peut en Italie récolter des oranges, des citrons, des figues, des raisins; on peut faire du vin, de l'huile; on peut obtenir des fourrages, produire du lait, des fromages, de la laine et de la viande, faire en un mot une agriculture lucrative. Le jugement, cette faculté nécessaire en toutes choses, est surtout indispensable en agriculture. Un cultivateur peut bien se passer d'esprit, ce qui cependant ne gâterait rien à l'affaire, mais il doit au moins avoir le sens commun, qualité qui de nos jours est devenue bien plus rare que le génie. Et puisque l'Italie, elle aussi, est prise par cette ar-

deur des innovations et des importations, puisqu'elle veut du nouveau, eh bien! au lieu de tant de ferraille, elle devrait importer un simple tube en fer-blanc, terminé à angle droit par deux fioles en verre, en un mot le niveau d'eau, qui permet de donner aux rigoles d'irrigation une pente convenable. Du reste, ce petit instrument est si simple, si peu coûteux, que je ne l'ai vu dans aucun pays figurer à une exposition agricole.

En résumé, l'Italie ne peut subvenir à la consommation en grains d'une population en général assez faible, et le déficit tient à l'agglomération de la population dans les villes. Cette agglomération, qui serait de bon augure pour la prospérité du pays, si la population était appelée dans ces centres par un travail industriel productif, est un fâcheux indice du peu d'activité de la classe moyenne, qui s'abstient de tout travail dès qu'elle possède le revenu le plus médiocre. Ce déficit tient encore non point à l'insuffisance des terres arables, mais à celle des engrais que ces terres reçoivent. Ce manque de principes fertilisans provient lui-même du nombre trop restreint d'animaux domestiques, restriction amenée par la pénurie des fourrages. Voilà surtout la source du mal. *Pascere, semper pascere,* ce mot d'un vieux Romain résumera toujours tout ce qu'on pourra dire et écrire sur l'économie rurale.

Si les Italiens se préoccupent peu des progrès agricoles, c'est qu'ils ont une mine inépuisable de richesse dans les nombreux étrangers qui visitent chaque année leur pays. Depuis longtemps, avec l'or marqué au coin de France, d'Angleterre et de Russie, ils auraient dû changer leur cuivre en argent. La Suisse, cette seconde terre classique du *tourisme,* s'est élevée à une prospérité générale qui a partout introduit l'aisance, le bien-être, la propreté, un luxe plein d'élégance. Les Italiens se trouveraient plongés peu à peu dans une misère profonde, si le goût des voyages pouvait porter ailleurs les gens désœuvrés et riches, les malades, les artistes. Ils doivent donc rendre surtout grâces à leur climat et à leurs sublimes artistes, qui n'ont pas seulement honoré l'Italie de leur génie, mais qui, par leurs toiles et leurs marbres, ont fait autant pour la richesse de leur pays que Watt pour l'Angleterre et Jacquard pour la France. Ne vaudrait-il pas mieux cependant faire reposer la prospérité nationale un peu moins sur les gloires du passé, un peu plus sur les efforts du présent? C'est une question que provoque naturellement l'état de l'agriculture en Italie, et un jour viendra, il faut l'espérer, où l'on s'occupera sérieusement de la résoudre.

VIDALIN.

LA QUESTION

DU

SERVAGE EN RUSSIE

II.

LES PAYSANS DE LA COURONNE. — LE COMMUNISME RUSSE.

I. Études sur l'organisation rurale et les forces productives de la Russie, par MM. de Haxthausen, Tourguenef, Tegoborski, de Reden, 1847-1854. — II. *Rozbior Kwestii Wloscianskiej w Polsce i w Rossii*[1], Posen 1851. — III. *Du Développement des Idées révolutionnaires en Russie*, par Iscander (Hertzen), Paris 1851. — IV. *De la Société russe*, par M. H. Doniol, Paris 1855. — V. *Rossya i Europa, Polska*[2], par X. Y. Z., Paris 1856. — VI. *Les Trois Questions du moment*, par Nicolas de Gerebtzof, Paris 1857. — VII. *Der Bauernstand in Russland*, par Platon Storch, Pétersbourg. — VIII. *Sprawa Wloscianska*[3], par le comte Uruski, Varsovie 1858. — IX. *Kolokol*[4], Londres 1858. — X. *De l'Abolition du Servage en Russie*, par Lubliner, Bruxelles 1858. — XI. *Les Questions du jour en Russie*, par Olguerdovitch, Paris 1858. — XII. *De la Production agricole*, par D. Stolipine, Paris 1858. — XIII. *Études sur l'Avenir de la Russie : La Liberté des paysans*, par Schedo-Ferroti, Berlin 1858. — XIV. *Coup d'œil sur le Commerce européen au point de vue russe*, par V. Kokoref, Paris 1858. — XV. *Cbornike Ctatictícheckiche Cviedienie o Roccii*[5], Pétersbourg. — XVI. *Celckoe Blagoyctroictvo, Otdjel Ruccкoi Becjedy*[6], Moscou 1858. — XVII. *O Urzadzeniu stosunkow Rolniczych w Polsce-Poranki Karlsbadzkie*, par Adam Krzyztopor[7]; Posen 1858.

La question du servage en Russie a concentré jusqu'ici l'attention publique et les recherches des écrivains sur la situation faite aux paysans dans les domaines seigneuriaux; mais on risquerait fort de n'arriver qu'à des notions incomplètes et confuses, si on laissait de côté, dans l'étude de ce grand problème, les *paysans de la couronne*. Ceux-ci balancent presque par le nombre la masse énorme

1. *Examen de la question des Paysans en Pologne et en Russie.* — 2. *La Russie et l'Europe, la Pologne.* — 3. *La Question des Paysans.* — 4. *La Cloche*, recueil russe consacré en partie à la question des paysans. — 5. *Recueil des Renseignemens statistiques* publié par la Société impériale géographique de Russie. — 6. *L'Organisation rurale*, recueil mensuel. — 7. Le *Règlement des rapports ruraux en Pologne, les Matinées de Carlsbad.*

des serfs qui appartiennent à des particuliers; on les présente comme *libres*, et l'on vante les priviléges dont ils jouissent, les avantages territoriaux dont ils sont dotés. Cependant ils sont loin, on va le voir, d'être réellement émancipés, et en décrivant l'organisation donnée aux paysans de la couronne, nous ne ferons qu'indiquer une forme nouvelle du servage (1).

Dans un pays où tout semble possible à l'action du pouvoir autocratique, personne ne sera surpris qu'on ait proposé comme un remède au servage une mesure bien simple en apparence, l'expropriation des propriétaires actuels moyennant indemnité et la transformation de tous les serfs en *paysans de la couronne*. Il semblerait donc que le sort de ceux-ci ne laissât rien à désirer et n'appelât aucune réforme prochaine. C'est ce qu'il importe d'examiner, d'autant plus que nous touchons à la partie la plus essentielle du problème : l'organisation rurale et le communisme russe. On ne saurait scinder le débat : s'il s'agit de supprimer définitivement et sérieusement le droit de servage (*krepostnoï pravo*) dans les lois russes, les paysans de la couronne, des apanages et des autres administrations, doivent être compris dans la réforme projetée, car ils sont tous *affermis* à la terre. Il est bon sans doute d'abolir le pouvoir actuel des propriétaires fonciers, mais il faut aussi supprimer entre les cultivateurs toute distinction fondée sur la terre qu'ils habitent. Leur position ne saurait différer par le motif que les uns ont appartenu à la couronne, et les autres à des particuliers; tous doivent devenir également libres.

Un autre genre d'intérêt s'attache à la situation des paysans de la couronne. L'institution de la commune russe, glorifiée, on le sait, comme un merveilleux talisman qui écarte tous les dangers et qui préserve la Russie du prolétariat comme du paupérisme, — cette institution fonctionne aujourd'hui, de la manière la plus complète, dans les biens de la couronne, et les résultats qu'elle produit sont de nature à dissiper beaucoup d'illusions. Le communisme combiné avec la servitude, tel est le triste et instructif spectacle que nous offrent ces domaines si vantés, et, sur les terres de l'empire comme sur les terres seigneuriales, nos recherches aboutiront à une même conclusion, la nécessité de l'abolition du servage en Russie sous toutes ses formes.

I. — FORMATION DES DOMAINES DE L'EMPIRE. — ORGANISATION LÉGALE DES PAYSANS DE LA COURONNE.

Les domaines de l'empire comprennent les immenses étendues de terrain qui n'ont pas été l'objet d'une concession, cette source pre-

(1) Voyez sur le *Servage russe* la *Revue* du 15 juillet dernier.

mière de la propriété en Russie. En effet, dans ce pays le droit privé ne s'est pas manifesté sous la forme qui en a généralisé les garanties à l'occident de l'Europe; on ne rencontre point ici le travail latent et infatigable de la personnalité humaine, qui a fait la grandeur des populations successivement arrivées à la possession individuelle du sol. L'aspiration au droit de propriété a maintenu chez les peuples imbus de la tradition romaine l'esprit de liberté sous le régime de la dépendance. En Russie au contraire, la propriété territoriale privée n'a formé longtemps qu'une exception; les bases en sont encore peu assurées, et le *rescrit impérial* destiné à provoquer la libération des paysans croit devoir commencer par poser en principe que « le droit de propriété de toutes les terres est maintenu en faveur des propriétaires. »

Ce n'est point une précaution superflue, car l'idée qui attribue à l'autocrate seul le droit de propriété n'est que trop répandue. « Personne en Russie n'a de propriété véritable, excepté la nation et son représentant, le tsar. Tout le reste, propriété des communes ou des familles, n'est qu'une propriété temporairement concédée et qui ne repose pas sur le principe de la stabilité (1). » Aussi un des écrivains qui s'attachent à faire comprendre le bienfait des mesures provoquées par Alexandre II insiste-t-il sur la pensée que les rescrits proclament la propriété incontestable et incontestée de la terre en faveur des seigneurs. « C'est, dit-il, le premier acte légal — confirmant des priviléges conférés par Catherine II à la noblesse — qui leur reconnaît ce droit (2). »

Depuis les temps les plus reculés, les tsars, les grands-ducs et les petits princes ont distribué certaines parts du sol aux personnes de leur cour, aux guerriers et à des serviteurs, soit temporairement, soit à vie, soit avec le droit d'hérédité. Les propriétés acquises d'une manière irrévocable formaient un domaine (*votchina*); mais la plupart étaient données avec droit de retour au prince : c'étaient les *poméstia*. Chaque *poméstchik*, c'est-à-dire chaque détenteur de ces biens, devait fournir un soldat par un certain nombre de feux; il obtenait une sorte de droit de tutelle sur les paysans établis dans le *poméstié*. Nulle part on ne rencontre les traces d'une propriété indépendante acquise aux paysans. Ils payaient tous, outre l'impôt par feu acquis au trésor, des redevances territoriales, perçues par le propriétaire ou par le souverain, si la terre appartenait au domaine. D'immenses espaces constituaient les biens de l'état; ils étaient cultivés en partie par des familles de paysans réunies

(1) Haxthausen, tome III, page 157.
(2) Olguerdovitch, *les Questions du jour en Russie*.

en communes rurales, afin de mieux assurer le paiement des redevances par la garantie collective. Les chroniques du XII[e] siècle mentionnent des donations faites à des boyards, à des couvens et à des corporations. Quand les boyards passaient du service d'un prince au service d'un autre, les terres (*poméstia*) leur étaient reprises (1). La *votchina* (propriété stable) (2), qui remonte à l'état patriarcal, appartenait au chef du *clan,* revêtu du droit *domanial;* mais elle perdit son caractère d'indépendance absolue, tout en se maintenant après l'incorporation complète des petites principautés du duché de Moscovie et la formation de l'état russe.

Au commencement du XVII[e] siècle, la pleine propriété gagna du terrain en vertu des concessions du souverain, qui effacèrent la différence entre la *votchina* et le *poméstié,* et ce fait se généralisa sous Pierre le Grand, qui laissa à la noblesse l'hérédité de tous les biens. D'un autre côté, les possessions de la couronne s'étendirent considérablement. Des conquêtes, des confiscations diverses, entre autres celle des biens monastiques, favorisèrent ce développement des domaines impériaux. Il faut remarquer à ce propos que la confiscation des biens du clergé s'effectua sans soulever d'opposition, sans susciter de regret. Le clergé n'avait point exercé sur la culture du sol en Russie l'heureuse influence qui a tant contribué au développement de la civilisation et de la richesse de l'Occident. Il n'avait pas légitimé par un rude labeur les possessions que le pouvoir lui attribuait, sauf à les reprendre. L'organisation sociale et politique de la Russie ne se ressent que trop, il faut le dire, de l'absence de l'élément religieux, qui conservait ailleurs le dépôt des lumières. L'église russe ne saurait se glorifier, comme l'église romaine, d'avoir fourni un actif concours pour défricher à la fois et la science et le sol. En Occident, les couvens ont rempli au moyen âge un rôle dont on ne saurait assez signaler l'importance : ils formaient de véritables écoles, et ils convertissaient aux meilleurs procédés de l'exploitation du sol comme aux aspirations plus élevées de l'âme. Les missionnaires qui plantèrent la croix en Allemagne furent aussi les apôtres du progrès en agriculture. *Il est bon de vivre sous la crosse* était alors un proverbe favori. Ces premières semences de la civilisation matérielle et intellectuelle, répandues ailleurs par le clergé, ont manqué à la Russie. Aussi n'a-t-on pas vu les petits possesseurs indépendans s'y multiplier sous l'aile de l'église, et le domaine privé s'y est moins étendu par rapport au domaine public.

Le compte-rendu du ministère des domaines pour l'année 1849

(1) Haxthausen, t. III, p. 507.

(2) *Votchina,* ou *otchina,* signifie le *patrimoine,* l'*héritage paternel.* En Pologne, le terme *ojczyzna* indiquait la même nature de bien.

attribue aux terres de la couronne une étendue de près de 80 millions de dessiatines (1), dont environ moitié, 39,496,733, avait été concédée aux paysans. Suivant M. Tegoborski (2), 33,993,137 dessiatines formaient le sol productif (en terres arables, prairies et pâturages). Elles étaient réparties sur une population masculine de 9,353,516 individus, ce qui donne une moyenne de 3,6 dessiatines, c'est-à-dire 3,9 hectares, par individu mâle, ou, en prenant la population des deux sexes (18,873,069) et en comptant 5 individus pour une famille, 9,1 dessiatines ou près de 10 hectares par famille. Cette dotation excède généralement de beaucoup l'étendue des terrains acquis par les paysans dans d'autres pays; elle aurait dû servir de point de départ à une situation florissante et favoriser le développement de la population. En outre, quand celle-ci s'accroît dans certaines provinces, si les terres arables viennent à manquer, l'administration des domaines concède d'autres terrains vacans, ou bien *elle transporte* un certain nombre de familles dans des contrées où l'étendue du sol labourable excède les besoins de la population locale. Malheureusement cette mesure, prise dans l'intérêt des paysans de la couronne, ne fait que mieux constater leur état servile. La *colonisation forcée*, quelque soin que l'on prenne pour lui donner l'apparence d'une colonisation volontaire, est un des signes auxquels on reconnaît la nature véritable des liens qui rattachent à la couronne le paysan du domaine : la trace de la servitude s'y révèle, et les mœurs en ont conservé la tradition complète.

Ce qui a le plus contribué à la maintenir, c'est l'absence du droit de propriété. Les paysans de la couronne obéissent en effet au principe communiste du partage périodique du sol : ils n'ont qu'un droit de possession temporaire du terrain, dont la commune conserve l'usufruit permanent. A vrai dire, la terre ne leur appartient pas, mais ils appartiennent à la terre. Ils ont été les premiers à s'y trouver fixés, par des liens indissolubles, à la suite du dénombrement de la population rurale qui eut lieu sous la domination tartare. En attachant au sol les paysans des terres domaniales, les conquérans voulaient assurer la rentrée du tribut; les terres des particuliers échappèrent au recensement, parce que les propriétaires répondaient du paiement de l'impôt. Les paysans des domaines de l'empire se trouvèrent donc attachés en masse à la terre qu'ils habitaient, tandis que pour

(1) 79,469,400 dessiatines, ce qui équivaut à 86,452,584 hectares, c'est-à-dire plus du double du sol cultivable de la France sans compter les terres des apanages et 608,833 dessiatines appartenant à l'administration des haras. L'ensemble forme une superficie de 17,000 milles carrés, outre les 118 millions de dessiatines de forêts de la couronne, qui couvrent 23,530 milles carrés.

(2) *Études sur les Forces productives de la Russie*, t. Ier, p. 395.

les paysans établis dans les domaines privés, les diverses couches du servage se formèrent successivement par la guerre, la domesticité, l'engagement volontaire, la vente, les entraves mises à la migration, et plus tard enfin par l'*affermissement* des paysans à la glèbe, à l'image du régime suivi pour les terres domaniales. Si la situation légale des paysans de la couronne n'a pas changé depuis cette première organisation, le cours naturel des choses leur a fait une position particulière. Le paysan *du fisc* (*kazienny*) a profité de la fixité relative des redevances pour échapper aux plus durs résultats de l'asservissement. L'institution de la *commune* l'a couvert d'une sorte de protection. Il a pu obtenir un *passeport* pour aller chercher du travail, en acquittant la part due au trésor, et cette part s'est trouvée déterminée par l'organisation générale des terres de la couronne.

L'étendue des terres arables concédées varie beaucoup suivant les localités. Dans les trente-cinq gouvernemens où tous les paysans de la couronne paient l'*obrok*, la proportion moyenne des terrains par individu mâle descend de 27,44 dessiatines (Stavropol) et 21,65 (Astrakhan) à 1,05 (Charkof), 0,75 (Koursk), 0,53 (Pultava). — Pour ne citer que les exemples les plus notables, cette proportion est de 9,08 dessiatines dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, de 5,95 dans celui de Saratof, de 2,85 dans celui de Moscou. Les terrains improductifs, utilisés en partie comme pâtis, ne se trouvent point compris dans ces chiffres. On considère comme bien dotés en terrains productifs les gouvernemens qui comptent trois dessiatines par individu mâle; au-dessous, la dotation est regardée comme médiocre, mais elle ne descend aussi bas que dans neuf gouvernemens.

L'augmentation graduelle de la redevance et le mode de répartition ont grevé les paysans de la couronne d'une lourde charge. Afin de répartir celle-ci d'une manière plus égale, on a classé les divers gouvernemens en quatre catégories soumises à des taxes différentes; mais on a conservé un niveau commun pour chaque catégorie, sans tenir compte de l'étendue ou de la nature du sol, ce qui produit les plus tristes inégalités. Il en est résulté une accumulation d'impôts arriérés que des remises successives n'empêchent pas de renaître sans cesse. En 1814, le trésor effaça un arriéré de 30 millions; mais celui-ci s'élevait déjà à 96 millions de roubles-assignats en 1818. Le montant des arriérés remis de 1826 à 1836 a dépassé 66 millions; il y avait cependant à cette époque une somme pareille (63 millions) à recouvrer. Aujourd'hui encore des sommes considérables restent à percevoir. — La recette *brute* des domaines, en y comprenant les articles de *fermage* (comme moulins, pêcheries, etc.), se

trouve portée aux comptes de 1852 pour 37,550,000 roubles-argent, environ 150 millions de francs; bien faible résultat, si on le met en regard d'une population de plus de 20 millions, qui exploite au-delà de 40 millions d'hectares de terres arables, prairies et pâturages! Le compte-rendu des domaines pour 1851 porte même la superficie totale des terres de toute nature assignées à l'usage des paysans des domaines à 81 millions de dessiatines (1), environ 89 millions d'hectares. Les semailles en grains de toute espèce y sont évaluées à 22,486,181 tchetverts (45 millions d'hectolitres), et la récolte à 85 millions de tchetverts (170 millions d'hectolitres). Il est juste de rappeler à l'honneur du comte Kisselef que, lorsqu'il prit en 1838 l'administration des domaines de la couronne, ces chiffres étaient beaucoup moins considérables. Sans doute les relevés statistiques, faits alors avec peu de soin, étaient fort incomplets; mais, tout en tenant compte de cet élément d'inexactitude, on est amené à constater l'active impulsion donnée depuis vingt ans à la production agricole, bien que les données officielles n'annoncent encore qu'un produit inférieur à quatre grains pour un, preuve irrécusable de l'état arriéré de l'agriculture.

D'après Reden, la Russie ne récolterait, en moyenne générale, que trois fois la semence (2)! Agronome distingué, M. de Haxthausen était parfaitement compétent pour juger la question : or il se plaint sans cesse de voir le sol mal exploité. Il en accuse l'esprit national, qui n'aurait point de penchant pour le travail pénible des champs; par suite d'une erreur trop vulgaire, il prend ainsi l'effet pour la cause. Celle-ci tient à la mauvaise organisation rurale, à l'absence du droit de propriété et à la rareté du fermage, qui s'opposent aux soins attentifs et assidus de la part du cultivateur. Partout les prés manquent, la culture des prairies artificielles est presque inconnue, le bétail peu nombreux ne donne qu'un fumier insuffisant. On laboure le sol à la légère et on l'épuise promptement. Dans le gouvernement de Toula, un excellent terrain, qui, bien fumé et soigneusement cultivé, rendrait douze et quinze fois la semence, ne donne aujourd'hui, généralement parlant, que quatre grains pour un. L'organisation qui conduit à de pareils résultats est évidemment viciée dans son principe.

Depuis l'établissement des communes rurales, qui constituent la part la plus importante des domaines de l'empire, chaque fraction de territoire cultivée par ces agrégations d'habitans est restée à l'état de simple concession, au lieu de revêtir le caractère du droit positif.

(1) Une dessiatine équivaut à 1,092 hectares.
(2) *Russland's Kraft-Elemente*, 1854.

Dans l'intérieur des communes, le principe que nul ne possède aucune fraction du sol à titre de propriété privée, et qu'un habitant jouit seulement d'une certaine part d'usufruit, a été fidèlement maintenu. Les tsars, suzerains immédiats, avaient frappé les communes de la redevance connue sous le nom d'*obrok*, qui, suivant l'étymologie du mot, rappelle un subside pour la nourriture et l'entretien de l'armée. Au lieu d'être perçu individuellement de chaque détenteur d'une fraction du sol dans la mesure de la contenance possédée, ce qui aurait fait établir un droit permanent à la terre, l'*obrok* fut imposé en bloc à la commune rurale, et cette charge fut répartie suivant le nombre des individus mâles, de manière à constituer un *cens personnel*, et non un impôt foncier. Il est facile de comprendre les conséquences d'un pareil principe : le véritable fonds à exploiter fut l'homme et non pas la terre. Le paysan de la couronne fut forcément attaché à la commune, comme le serf à la glèbe du seigneur. Telle est encore la position d'une population de plus de 20 millions d'âmes qui habite environ 10,000 milles carrés (2 millions de kilomètres) de sol cultivé et de forêts, et qui dépend immédiatement de l'administration des domaines de l'empire.

Jusqu'à Pierre Ier, cette administration avait été confiée à la *chambre du palais* (*dvorovié prikazi*), et pour certaines provinces à des autorités spéciales (*prikazi*) qui percevaient les redevances et qui administraient la justice. Pierre le Grand réunit le tout en établissant le *collége économique*, et Paul Ier confia, en 1797, l'administration supérieure à une *expédition économique* faisant partie du sénat. En 1802, sous Alexandre Ier, à l'époque où furent organisés des ministères spéciaux, la direction de l'administration des domaines fut dévolue à un département particulier du ministère des finances.

L'administration provinciale des domaines avait été divisée du temps de Catherine II en trois parties : les affaires de police étaient confiées à la régence du *gouvernement*, le pouvoir judiciaire aux tribunaux civils et criminels ordinaires, la partie financière aux chambres des finances des gouvernemens respectifs. L'administration d'arrondissement, à son tour, était divisée en deux parties, la police et la justice, et cet état de choses se conserva, sans modification essentielle, jusqu'à la réorganisation complète entreprise sous le règne de l'empereur Nicolas. Les institutions rurales se sont maintenues chez les paysans de la couronne dans leur forme rudimentaire. Repliée sur elle-même, la commune servait pour vivre, et vivait pour servir. Personne ne pouvait s'élever au milieu d'elle par la lumière ou par la richesse de manière à fournir l'utile enseignement de l'exemple; le désir d'un sort meilleur, désir naturel à

l'homme et que rien ne saurait complétement effacer, ne rencontrait satisfaction qu'au dehors, dans le travail industriel, dans le commerce, dans les entreprises lointaines; celles-ci devaient donc absorber les individualités plus actives. Les rapports intérieurs gardèrent les traits de l'enfance sociale, car on ne rencontre en Russie rien d'analogue à ce développement progressif de la civilisation ancienne et de la féodalité, du droit romain et du droit canonique, qui a fait la grandeur de l'Occident. Une sorte d'état patriarcal se conserva comme cristallisé dans sa forme primitive au milieu de la commune, qui, au lieu d'être comme ailleurs un élément de lutte et d'émancipation, fut au contraire une cause d'immobilité et de routine. L'administration se trouvait confiée à l'ancien (***starosta-senior***), assisté par des élus. Des élémens mauvais ne tardèrent pas à s'y glisser. Les plus riches s'entendirent avec des employés subalternes pour gérer les affaires communales dans des vues personnelles, pour pressurer les autres paysans et partager le butin. Ces mangeurs de communes (***miroïedy***) étouffaient les voix des opprimés, et la tradition de pareils procédés se conserve au milieu des fonctionnaires (***tchinovniks***), véritables ***communophages***, qui exploitent sans pitié la faiblesse et la misère.

Les conséquences morales de ce régime devaient être aussi tristes que les résultats matériels. Le paysan, ne pouvant songer à l'avenir, s'habitua à ne vivre que dans le présent; il s'abandonna sans réserve au vice funeste dont souffre le pays, l'ivrognerie. Étranger à tout ce qui pouvait élever l'âme en fortifiant l'intelligence, il chercha dans l'eau-de-vie l'oubli de ses maux. La tradition populaire conserve sous la forme de l'apologue, familière à l'Orient, un curieux récit. « Après avoir créé la terre, Dieu pensa à la peupler. Il forma donc les différentes nations et leur distribua à chacune une partie du globe terrestre. Le Russe obtint pour sa part les biens de la terre en abondance. Le partage terminé, le bon Dieu demanda à ces peuples s'ils étaient contens. Tous répondirent ***oui***, hormis le Russe qui, ôtant son bonnet et s'approchant du Créateur, lui dit en s'inclinant : ***A na vodkou tchto ni?*** (n'y a-t-il rien pour boire de l'eau-de-vie?) »

Le fermage des eaux-de-vie, qui confie à l'avidité des entrepreneurs la perception de l'impôt sous la forme de la vente des spiritueux, aggrave singulièrement le mal. Nous trouvons à ce sujet des détails aussi curieux qu'instructifs dans le livre de M. Olguerdovitch, ***les Questions du jour en Russie***. L'intérêt des fermiers consiste à faire boire le plus possible d'eau-de-vie; pour arriver à ce but rien ne les arrête, d'autant plus que les agens de l'autorité ***ont reçu l'ordre de ne pas poursuivre leurs abus;*** ils réalisent d'immenses for-

tunes au prix de la santé, de l'intelligence et de la force de l'homme du peuple. L'ivrognerie est la peste de l'empire russe, ce serait une grande et salutaire mesure que de la combattre; mais la ferme des eaux-de-vie rapporte des revenus énormes auxquels le gouvernement ne veut pas renoncer; ces revenus ont été notablement accrus par suite d'une adjudication toute récente. — Les plus grands ivrognes sont les habitans de la Russie-Blanche; c'est aussi le peuple le plus énervé. Le Grand-Russien ne boit pas toujours : il se passe des mois pendant lesquels il n'acceptera pas un verre d'eau-de-vie; mais une fois qu'il cède à la tentation, il est saisi comme d'une sorte de frénésie (*sappoï*) qui le pousse à boire pendant des jours et des semaines; il boit alors tout ce qu'il possède. Le propriétaire du *kabak* (1), qui a commencé par lui verser de l'eau-de-vie pure, profite de son état d'ivresse pour lui servir une boisson frelatée et bien plus nuisible. Dans un village de belle apparence, le *jemtschik* (postillon) montrait le cabaret à M. de Haxthausen : « Ce cabaret est ouvert depuis dix ans, disait-il, et il a déjà mangé toutes les grandes et riches maisons du village. »

II. — RÉFORMES ET ABUS DANS L'ADMINISTRATION DES TERRES DE LA COURONNE.

Une fausse situation économique a beaucoup contribué à cette dégradation morale, qui ne manquerait pas de disparaître au contact de la liberté et de la propriété. Les domaines de l'état sont loin de produire un revenu en rapport avec leur immense étendue et avec la population qui les cultive; néanmoins celle-ci ne profite guère de la modicité des redevances qui lui sont demandées. Si l'on ne rencontre pas au milieu d'elle de villages aussi pauvres que certains villages appartenant à des particuliers, on n'en voit pas non plus d'aussi florissans. Cependant des efforts énergiques ont été employés pour relever la condition des paysans de la couronne.

L'empereur Nicolas résolut d'aborder une réforme complète. Il créa, en 1838, un nouveau ministère chargé de la direction des propriétés domaniales, et il plaça le comte Kisselef à la tête de cet important département. Celui-ci déploya de hautes qualités, auxquelles tout le monde rend justice; si le succès n'a pas répondu à ses efforts, c'est qu'une volonté ferme et une activité éclairée ne sauraient remplacer l'action du temps, ni porter remède à un mal qui tient à l'ensemble de l'organisation politique et civile.

Le comte Kisselef ne se proposa pas simplement d'arriver à l'accroissement de la richesse par une exploitation meilleure du sol;

(1) Débit d'eau-de-vie.

il comprit qu'il s'agissait de l'éducation morale et matérielle de plus du tiers de la population totale de l'empire, et il envisagea l'augmentation du bénéfice matériel comme une conséquence du progrès de la moralité et de la civilisation de la population rurale. De cette manière seulement, le résultat pouvait être sérieux; c'était beaucoup que de bien poser les termes du problème et de ne pas songer à brusquer les solutions. On essaya donc de stimuler l'activité du paysan en lui promettant une protection plus efficace contre les abus, et en relevant son esprit par l'enseignement, par l'encouragement et par l'assistance matérielle.

L'administration des domaines de l'empire, dans sa forme nouvelle, est divisée en quatre degrés : administration centrale, administration provinciale, administration d'arrondissement, administration locale ou communale. L'administration centrale ou ministère des domaines compte quatre départemens : celui des trente-neuf gouvernemens de la Russie centrale; celui des dix-huit départemens des provinces de la Baltique, de la Russie-Blanche, de l'ouest et des provinces transcaucasiennes; le département *agronomique*, dont les attributions embrassent l'amélioration de l'économie rurale, le cadastre et les écoles; enfin le département des forêts. Dans chaque département, on a institué une chambre des domaines (*palata*), formée d'un président et de trois conseillers chargés des terres, des forêts et du contrôle. A chaque membre de la *palata* sont adjoints un assesseur et un employé pour des missions spéciales, un employé des forêts, un ingénieur civil, deux arpenteurs avec leurs aides, et un procureur pour les affaires judiciaires du domaine et de ses paysans. Dans chaque arrondissement, un chef est préposé aux terres et aux paysans des domaines. L'administration locale est confiée aux communes; le chiffre de quinze cents âmes forme le *minimum* d'une circonscription communale (*selskoïe obschestvo*); plusieurs communes forment un canton (*volost*); plusieurs *volosts* forment un arrondissement soumis à l'autorité d'un *okroujnoï-natschalnik*, agent supérieur qui appartient à la septième ou huitième classe des employés civils (1). Chaque village a pour chef le *starosta* (l'ancien), qu'il nomme pour l'année. Celui-ci est assisté par des élus (*dessiatski*), désignés chacun à la majorité par dix pères de famille. Les petits villages ne possè-

(1) La hiérarchie du *tchin* (rang) compte quatorze degrés : elle embrasse en dehors de la noblesse héréditaire tous ceux qui forment la population privilégiée de l'état, et qui peuvent revendiquer un droit quelconque. Un diplomate russe disait un jour à Vienne que s'il avait un conseil à donner à sa majesté l'empereur, ce serait d'élever tous les paysans russes à la quatorzième classe. Les étrangers ne comprenant pas la plaisanterie, on leur expliqua que c'était un moyen très simple de garantir les paysans des coups de bâton (Tourguenef, t. II, p. 89). Le *tableau des rangs* a été dressé par

dent souvent qu'un *dessiatski* sans appointemens. Le *starosta* doit recevoir une indemnité, qui s'élève à 185 roubles-assignats par an. La commune rurale (*selskoïe obchestvo*) a son maire (*starschina*), poste qui revenait jadis au plus ancien *starosta;* le maire est élu aujourd'hui par une sorte de suffrage à deux degrés : chaque village choisit à cet effet deux délégués qui nomment le maire, avec un traitement de trois ou quatre cents roubles-assignats. La *volost* est présidée par le *golova* (tête), élu pour trois ans. Le chef de l'arrondissement (*okroujnoï-natschalnik*) donne par écrit son avis sur le choix du *golova;* il l'envoie à la chambre des domaines, qui le transmet au gouverneur. Ce dernier a le droit de confirmer ou de rejeter le candidat proposé. Le *golova* reçoit par an 600 roubles-assignats, et même davantage. Des assemblées communales (*shod*) choisissent les fonctionnaires, débattent et décident les affaires, telles que la distribution des champs, la répartition des impôts, le contrôle des comptes, l'admission de nouveaux membres dans la commune, le congé de ceux qui la quittent, les affaires de recrutement, les pétitions, les communications à adresser à l'autorité supérieure, etc. Des tribunaux ruraux siégent dans chaque canton et dans chaque commune. Celui du *selskoïe obchestvo* se compose du *starschina,* président, et de deux membres élus, qui s'appellent *hommes de conscience* (*dobrosoviestnié*). Il porte le nom de *selskaia rasprava* et connaît en dernier ressort des contestations dont le montant ne dépasse pas 5 roubles-argent (20 francs). Le maximum des châtimens corporels qu'il a le droit d'infliger est de vingt-cinq coups de verges. Le tribunal de district, *volostnaia rasprava,* se compose du *golova* (président) et de deux hommes de conscience. Sa compétence s'étend jusqu'à 15 roubles-argent (60 francs). Afin de stimuler le zèle de ces juges au petit pied, on accorde aux plus méritans certains priviléges, comme de les revêtir du caftan d'honneur! Le tribunal de district ne peut qu'adoucir et non aggraver les peines prononcées par le tribunal rural, en cas de délits ou d'offenses. Si ces peines lui paraissent trop légères, il doit en référer au chef de l'arrondissement. Les crimes proprement dits sont déférés à la connaissance des tribunaux ordinaires.

Les paysans des domaines ont été, on le voit, dotés d'une organisation administrative particulière, qui s'appuie sur le principe

Pierre le Grand; la dernière classe comprend les sous-lieutenans de l'armée et les employés civils subalternes. En dehors du *tchin* on est confondu avec les masses, on ne fait plus partie de la nation officielle ou légale, on forme la base muette de la triste pyramide. Comment le travail agricole et le labeur industriel ne souffriraient-ils pas d'un pareil régime, qui ne laisse aucune récompense à l'activité individuelle, et qui tend à absorber toutes les intelligences dans le service public?

électif et communal. Néanmoins les intentions de l'empereur et l'intelligente activité du comte Kisselef ont en grande partie échoué : c'est que le principe du pouvoir absolu favorise les plus tristes déviations; nulle part la volonté du souverain n'est en réalité plus mal obéie que dans les pays où la vérité a tant de peine à se faire jour. La règle est rigide et la pratique molle, ou bien une prévoyance trop minutieuse dégénère en tutelle et paralyse les efforts individuels, sans parler des funestes résultats qu'amène la corruption des fonctionnaires.

Les précautions semblaient bien prises et les garanties paraissaient complètes; mais les paysans de la couronne ont trop souvent éprouvé que ces garanties n'existaient que sur le papier; trop souvent cet appareil administratif et judiciaire n'aboutit qu'à une déception. On a spirituellement nommé la Russie officielle *l'empire des façades*. — Arrivé sur le rivage de la Souhona, opposé à la ville de Velikii-Oustioug, M. de Haxthausen vit se dérouler devant lui un panorama imposant. Assis de l'autre côté de la rivière, plus large en cet endroit que le Rhin à Cologne, s'étendait sur un espace de plus de deux kilomètres Velikii-Oustioug, reflété par les eaux, avec ses innombrables coupoles dorées, ses tours et ses clochetons resplendissans au soleil. Mais entre ces dehors brillans et l'intérieur de la ville quel contraste! Le rivage seul était orné de belles maisons de pierre, à plusieurs étages, avec des colonnes et des balcons; derrière cette rangée trompeuse, on ne trouvait que maisonnettes en bois, jardins et cours, entourés d'un mur en planches, places désertes ou servant de pâturages. — On est souvent exposé, en Russie, à de pareilles surprises; l'indépendance de la commune rurale ressemble, en grande partie, à la splendeur de Velikii-Oustioug.

Des créations nombreuses ont eu pour but de faire pénétrer au milieu des communes rurales l'enseignement, l'esprit de prévoyance et les rudimens du crédit. Qu'on ne se laisse point séduire toutefois par la pompe des dénominations employées et qu'on ne s'étonne pas de l'échelle restreinte sur laquelle fonctionnent ces établissemens nouveaux. Ils recèlent un germe de progrès, voilà tout : pour que ce germe se développe, il faut autre chose que la volonté du pouvoir; il faut que la population puisse avoir des vues d'avenir et une certaine indépendance d'action; les *règlemens* à eux seuls n'ont jamais rien créé. Des écoles ont été par exemple établies dans les communes, l'enseignement confié aux membres du clergé est gratuit; mais que peut-on attendre des *popes* (prêtres du rite grec orthodoxe), dont l'ignorance et la mauvaise conduite ne sont que trop générales? Formée par de tels instituteurs, la population reste plongée dans un état de véritable enfance intellectuelle, et pourrait-on s'en

étonner quand on voit dans les villes les négocians, qui pour la plupart sont de vrais Russes, amasser de grandes richesses sans acquérir de lumières? La profession de négociant est, pour ainsi dire, héréditaire; les fils d'un négociant entrent dans le commerce à douze ans : c'est à peine si quelques-uns d'entre eux savent lire et écrire, mais ils calculent à merveille, au moyen de tablettes que le peuple russe emploie à cet effet. C'est un principe reçu que le fils ne doit pas en savoir plus que le père. On rencontre partout le même élément d'immobilité et de routine.

Le nombre des jeunes paysans qui fréquentaient les écoles communales n'était en 1845 que d'environ 100,000 (107,349) sur une population de plus de 20 millions, et encore la plupart s'y rendaient comme un soldat à l'armée, afin de recruter le corps des copistes que nécessitent les écritures bureaucratiques, si multipliées en Russie. — Les relevés de 1856 portent le nombre des écoles à 2,934, avec 150,698 élèves du sexe masculin et 19,469 du sexe féminin.

Le ministère des domaines a fondé dans un certain nombre de communes des banques et caisses d'emprunt rurales, avec des caisses d'épargnes; ces essais n'ont presque rien produit. En effet, quelle importance sérieuse pourrait-on attacher à des avances faites à des paysans pour entreprises agricoles, avances qui montent à 39,000 roubles (156,000 francs), et à un mouvement total de 1,354,036 roubles (5,316,144 fr.) pour un ensemble de 583 banques villageoises et 177 caisses de dépôts? Le peu de succès de ces tentatives du gouvernement pour développer l'économie rurale s'explique par la tutelle permanente à laquelle on soumet le travail des paysans, et qui n'est pas de nature à développer l'esprit de prévoyance et l'activité morale. Les règlemens ont tout déterminé, tout prévu : une sorte de discipline militaire domine le labeur de chacun; au lieu d'éveiller par la responsabilité directe d'actes librement accomplis les ressources infinies de l'individu, une surveillance *paternelle* maintient les hommes dans un état de minorité permanente, et les résultats justifient pleinement ce mot de Napoléon : « C'est un grand défaut dans un gouvernement que de vouloir être trop père. » L'autorité intervient sans cesse, elle se mêle de tout, elle va jusqu'à prescrire les modes de culture, la production de certaines plantes, la reconstruction des villages, etc., de telle sorte que les meilleures choses passent pour une charge onéreuse. L'uniformité des prescriptions entraîne souvent les plus étranges conséquences : on a ordonné, par exemple, aux paysans de la couronne de construire des piéges à loups; ceux-ci ont été partout introduits sur le même modèle et avec le même succès : il paraît que les loups ont tranquillement passé à côté. L'ordre supérieur n'en a pas moins été appliqué, et cela même

dans les contrées où il n'existe point de loups, où nuit et jour les troupeaux paissent en pleine sécurité!

A côté du mécanisme de l'administration, une autre cause a fonctionné constamment pour éteindre l'esprit d'indépendance du paysan russe : c'est le partage communiste du sol. L'oppression permanente du *tchinovnik* (employé) et l'absence du droit de propriété ont conspiré au même résultat : elles ont maintenu l'inertie, empêché toute dignité personnelle et toute activité spontanée de naître, elles ont condamné à une stérilité relative un sol d'une immense étendue et une population douée de qualités remarquables. En effet, la Russie ne manque ni d'une nation naturellement intelligente et habile, ni d'une terre féconde. Le peuple est robuste de corps et délié d'esprit; il est capable de comprendre et d'accomplir les travaux les plus variés : des espaces infinis attendent la main de l'homme; mais les aptitudes naturelles et un vaste territoire ne peuvent être fécondés que par le développement libre de l'intelligence et par les garanties du droit de propriété; sans ces énergiques leviers, tout se dégrade et s'abaisse. Les règlemens d'administration les mieux conçus sont impuissans, quand la vie intérieure fait défaut; ils sont comme une machine à feu habilement construite à laquelle il ne manquerait, pour la faire marcher, que la *vapeur!*

Les terres que possède chaque village des domaines de la couronne sont périodiquement divisées entre tous les paysans, selon le nombre des individus mâles de chaque famille. A chaque part correspond la redevance qui s'appelle l'*obrok:* c'est une sorte de *rente personnelle*, qui donne droit à la jouissance d'un lot de terre, mais qui n'est pas calculée sur l'étendue de cette jouissance. La transformer en *rente foncière* proprement dite, ce serait réaliser une réforme des plus fécondes : l'administration des domaines est entrée dans cette voie; elle permet aussi, dans les nouvelles colonies, à titre d'expérience, d'assigner aux familles qui le demandent des terrains séparés contre un fermage permanent. — Dans les provinces de l'ouest, le système des prestations personnelles est maintenu pour une partie des domaines de la couronne; on travaille à le remplacer successivement par le système des redevances. — Parmi les réformes essayées par le ministère des domaines, il n'en est pas de plus importante que la transformation successive de l'*obrok* personnel en impôt foncier; elle pourra servir d'acheminement vers un droit permanent de propriété. Une fois ancré dans le sol, ce droit produira ses fruits naturels; il relèvera non-seulement la condition matérielle, mais, ce qui importe bien plus encore, car là est la source du progrès véritable, il relèvera la condition morale des paysans. *Liberty and property!* c'est le cri de guerre des Anglais, a dit Vol-

taire; quand l'une est assurée, l'autre naît aussitôt. Le paysan, devenu propriétaire, puisera dans son droit la force nécessaire pour résister aux abus commis par les employés, et l'échafaudage théâtral des institutions libres de la commune tendra à devenir une vérité du moment où il ne reposera plus sur le partage périodique du sol. Aujourd'hui, sauf de rares exceptions, la *commune libre* n'existe que sur le papier. On peut écrire des phrases sonores sur le phénomène singulier en vertu duquel la Russie présenterait au sommet le pouvoir le plus absolu, à la base une multitude de petites républiques rurales *parfaitement organisées*. Un examen quelque peu sérieux ne tarde point à dissiper cette illusion d'optique. Ce prétendu accouplement des principes les plus contraires n'existe point et ne peut pas exister dans la réalité. Les formes extérieures n'y font rien : là où l'arbitraire peut dominer, la liberté n'a point de place.

Tout individu de l'ordre des paysans est de droit membre d'une commune, il est électeur et éligible à tous les emplois; mais ces prétendus droits dégénèrent en une formalité dérisoire. Le *vote universel* est un mécanisme docile dont les *tchinovniks* (employés) savent très facilement faire jouer tous les ressorts. Le *tchin* (la hiérarchie des rangs) se présente comme un immense obélisque à large base, disposé en gradins, que tous cherchent à gravir pour se rapprocher le plus possible du faîte et pour pouvoir peser de tout leur poids sur ceux qui sont placés aux assises inférieures, tandis que ceux-ci pèsent sur le peuple. Que peut en réalité le malheureux paysan contre cette formidable machine de guerre? Il se soumet, il fait l'exercice du vote, du choix, du jugement, comme les *recrues* font l'école du peloton. — Mais, dira-t-on, de pareils abus sont impossibles; l'administration des domaines a établi une hiérarchie de protection et de contrôle qui couvre le paysan de son égide. Cette *protection* et ce *contrôle* s'étendent, il est vrai, fort loin : tous les choix doivent être soumis à l'autorité et obtenir son approbation. Partout où il juge nécessaire d'exercer une surveillance plus directe, le ministre peut nommer directement aux fonctions de *starschyna* et de *golova*, en cassant le résultat des élections. Que devient alors le prétendu *self-government* de la commune?

La meilleure volonté de la part du gouvernement ne saurait empêcher d'odieux abus dans des localités isolées, alors qu'il s'agit de malheureux paysans, puisqu'elle n'y réussit pas, même lorsqu'il s'agit des intérêts les plus graves. La modicité des traitemens est extrême, et il y aurait pour l'employé impossibilité d'exister sans la perception de bénéfices illicites. *Il faut que l'employé vive,* tel est le mot de la morale relâchée de la société russe, et l'on ajoute que *tout service rendu a droit à une récompense*. Or, de quelque côté

qu'on se tourne, l'action du pouvoir inspire une telle crainte, que le plus grand service qu'on puisse obtenir, c'est de se préserver de cette action, et ce service ne saurait être payé trop cher. En Russie, les mauvaises lois sont aussi mal exécutées que les bonnes, ce qui leur sert de correctif. Il arrive même que la présence d'un fonctionnaire honnête est regardée par les administrés comme une véritable calamité. Alors les procédures sont gratuites, on n'a rien à payer pour les permis, concessions et résolutions; mais les formalités sont si multipliées et si longues, que tout dépérit. L'idée du droit, de la loi, s'est presque effacée de l'esprit des populations, qui ont pris l'habitude de répéter : « Ne crains pas le jugement, mais le juge. »

La France, disait-on jadis, était une monarchie absolue, tempérée par la chanson; en Russie, l'arbitraire est tempéré par la corruption : avec de l'argent, on peut tout obtenir, on peut échapper aux conséquences les plus rudes de la domination des employés, on peut presque être libre à beaux deniers comptans. On parlait un jour devant un homme haut placé de la nécessité de faire disparaître cette plaie honteuse de la concussion : « Vous voulez donc rendre la Russie impossible! » s'écria-t-il. En effet l'argent sert de contre-poids à une organisation mauvaise; malheureusement tout le monde ne peut pas user de la recette. — La corruption des fonctionnaires russes est un mal invétéré, elle semble un attribut du pouvoir absolu. Pierre le Grand disait déjà, dans l'oukase du 17 mars 1722 : « Rien n'est plus nécessaire pour la bonne administration de l'état que la stricte application du droit commun : écrire des lois devient un travail inutile, si on ne les respecte pas, ou si on les manie comme des cartes, en arrangeant les couleurs à volonté, ce qu'on n'a fait nulle part au monde autant que chez nous, où cela dure encore. » Alexandre Ier, alors qu'il était grand-duc, écrivait le 10 mai 1796 au comte, depuis prince Kotschoubey : « Nos affaires sont dans un désordre incroyable; on pille de tous côtés, tous les départemens sont mal administrés, l'ordre semble être banni de partout. » Un règne d'un quart de siècle n'a pas suffi à ce monarque pour opérer une réforme, et son successeur instituait en 1826 une commission chargée « d'aviser aux moyens de mettre un terme aux malversations et aux prévarications de toute nature. » Les travaux de cette commission n'ont abouti à aucun résultat sérieux; les hommes les plus sympathiques à la Russie stigmatisent sans cesse le désordre et le pillage organisés par les employés. L'exemple vient d'en haut. « Il est hors de doute, dit M. de Haxthausen, que souvent les plus hauts dignitaires de l'empire, hommes parfois très distingués, n'ont pas eu honte de tromper leur souverain pour s'enrichir. L'empereur Alexandre Ier a regardé ce mal comme incurable, il s'y est soumis avec une douloureuse résignation; l'empereur Nicolas l'a combattu avec énergie

et persévérance, mais sans le vaincre. Le souverain qui viendrait à bout d'une pareille tâche mériterait d'être placé à côté de saint George, le patron de la Russie (1). » Arrivera-t-on à terrasser le monstre? Le progrès de l'empire tient à cette question (2).

Tout se ressent de cette triste influence : l'artisan et le marchand russes font preuve d'une habileté raffinée dans l'art de tromper, et le *tchinovnik* ne leur cède en rien sous ce rapport. Le luxe et la prodigalité ont multiplié les besoins sans augmenter les traitemens; aussi l'art des *mains creuses* a-t-il fait d'incroyables progrès. L'adresse et l'audace avec lesquelles l'employé russe sait couvrir d'un vernis trompeur les vices de son administration doublent encore le danger des malversations. Et comment pourrait-on les supprimer quand la cause première du mal subsiste toujours, quand un mécanisme arbitraire se trouve livré à des hommes littéralement aiguillonnés par *la faim?* Avec beaucoup d'habileté et un peu de bonheur ils peuvent échapper à la surveillance de l'autorité supérieure, tandis qu'en restant honnêtes ils n'ont aucune chance d'éviter la misère. Les traitemens réguliers ne suffiraient point à la subsistance matérielle; aussi les chefs feignent-ils souvent d'ignorer les dons acceptés par les employés subalternes. D'ailleurs, bien que les *ispravniks*, les *stanovoï pristav*, les maîtres de police, les inspecteurs des magasins d'approvisionnemens militaires, etc., soient un peu mieux payés, ils ne laissent guère échapper l'occasion de rançonner les personnes qui ont besoin de leur ministère.

Quand il s'agit d'un sujet aussi délicat, il est bon de recourir aux témoignages les moins suspects; on comprendra donc l'importance des indications fournies sous ce rapport par M. de Haxthausen. « C'est un fait incontestable, dit-il, que le nombre des hommes déloyaux est très grand dans la classe des employés russes... L'influence de ces abus sur l'effectif de l'armée s'étend aussi bien sur le nombre que sur la valeur physique et morale du soldat, sur la qualité et la quantité du matériel. Elle s'exerçait partout où il était possible de tromper, de suborner ou d'éluder toute espèce de contrôle... Il est arrivé que, durant de longues années, des officiers ont porté en

(1) Tome III, p. 92.

(2) Les Russes les plus dévoués au gouvernement autocratique confirment le triste aveu de cette démoralisation des agens du pouvoir. « La constitution russe est faussée dans ses applications par le peu d'amour pour le bien public, le manque de lumières et le défaut de moralité des intermédiaires du pouvoir suprême, préposés à l'administration, à l'exécution des lois et au maintien de l'ordre. Tout ce qui vient d'être dit s'applique seulement à la généralité, car parmi plus de cent mille fonctionnaires civils et militaires qui servent d'intermédiaires entre le pouvoir souverain et le peuple, il y a beaucoup d'hommes d'un véritable talent et d'un grand mérite; mais le nombre en est trop restreint au gré de ceux qui veulent le progrès. » Nicolas de Gerebtzof, *les Trois Questions du moment*, p. 68.

compte les frais d'entretien d'hommes qui manquaient au corps, envoyé leurs chevaux dans des pâturages pour s'approprier l'argent destiné aux pâturages, fait des économies sur l'entretien et l'habillement des troupes, et augmenté par là le nombre des malades, des invalides et des morts; qu'ils ont gardé les sommes destinées à réparer et à compléter le matériel, qui naturellement se trouvait détérioré avant le temps, et que toutes ces économies entraient tout simplement dans les poches de ceux qui étaient chargés de l'administration financière... »

Le roman et le drame ont suffisamment dessiné la sombre figure de l'*ispravnik* et du *stanovoï pristav*, qui exercent un pouvoir considérable, et qui exploitent leur place comme une mine. Ils font construire, par exemple, des ponts et élever des chaussées pour vexer, chicaner et dépouiller leurs *contribuables;* ils requièrent des hommes au milieu de la moisson et punissent sévèrement ceux qui ne répondent pas à l'appel, ou bien ils accordent un délai moyennant finances. L'*ispravnik* (1), qui exerce des pouvoirs si étendus, est en Russie le plus odieux et en même temps le plus méprisé de tous les employés. Un journal officiel de l'empire rapporte que les tribus païennes des Tchérémisses possèdent dans leurs forêts une idole qu'ils appellent *Chemi-Chooumi* (expression qui désigne dans leur langue la magistrature subalterne, l'*ispravnik*). Ils lui offrent des sacrifices, comme à une divinité malfaisante, pour qu'elle ne les fasse pas trop souffrir. C'est de l'*ispravnik* élu par la noblesse que M. de Haxthausen parle en ces termes : « Il serait, de l'avis des hommes les plus compétens et les plus intelligens, plus avantageux pour l'administration intérieure de la Russie que le tsar abolît l'organisation des états et des gouvernemens avec les assemblées et les élections de la noblesse, en transmettant toutes les fonctions aux employés du gouvernement central. Les *tchinovniks* sont en général de mauvais employés, mais ils ne sont pas aussi dépravés que la plupart des employés *élus* par la noblesse. Le système actuel n'est qu'une espèce de mystification. »

Si tel est l'état des choses là où intervient la portion la plus éclairée et relativement la plus indépendante de la nation, *la noblesse*, que doit-on penser des *élections faites par la commune libre?* L'auteur de *la Russie et l'Europe* (2) entre à ce sujet dans des

(1) Le mélange d'attributions administratives, de police et d'instruction judiciaire, qui sont dévolues à l'*ispravnik,* ne permet pas de trouver dans notre hiérarchie civile une fonction correspondante. C'est une espèce de sous-préfet qui cumule les pouvoirs de police judiciaire et qui exécute certains actes du ressort de nos officiers ministériels. Chaque *ispravnik* a plusieurs adjoints (*stanovoï pristav*).

(2) *Rossia i Europa, Polska,* p. 6, 36.

détails précis. Les élections n'ont lieu que pour la forme; on suit aveuglément l'indication des *élus* de l'autorité, ou bien les choix ne sont pas approuvés. Il y a plus : c'est par la main des employés chargés de surveiller les divers fonctionnaires électifs, les *golova, starschina, starosta,* que passent les émolumens destinés à ceux-ci; aussi presque toujours restent-ils en route. Le titulaire s'empresse de donner quittance sans rien toucher, et s'il arrive qu'un employé honnête (il s'en rencontre, quoique rarement) se croie en devoir d'offrir la somme due, il faut qu'il insiste pour la faire accepter, tant le fait semble extraordinaire. Ce n'est pas sans de vives appréhensions que les élus de la commune libre voient ainsi accomplir la lettre de la loi; ils craignent toujours que l'employé qui renonce à garder pour lui le traitement n'ait découvert quelque autre moyen plus productif de les rançonner.

Les paysans de la *commune libre* ne sont entre les mains des *tchinovniks* (employés inférieurs) que des instrumens commodes et dociles. Les *tchinovniks* seuls règnent et gouvernent dans ces prétendues républiques rurales. Pour peu qu'on écarte les apparences extérieures de la législation et qu'on s'attache à connaître la réalité pratique, on ne saurait conserver l'ombre d'un doute à cet égard. En Russie, les lignes tracées par le législateur ne suffisent pas; ce sont les *interlignes* qu'il faut savoir déchiffrer. Il existe un gros volume de règlemens, l'*Organisation des domaines de la couronne* (1), qui fait partie du *Recueil général des lois de l'empire* (2), et qu'accompagne la formule suprême : *Byt po siemu* (*il en doit être ainsi*), qui traduit la volonté souveraine. On y lit que la commune doit s'administrer elle-même; le même code lui attribue aussi le pouvoir judiciaire. Les employés du gouvernement n'ont qu'à exercer une sorte de contrôle supérieur, ou plutôt de protection gracieuse; mais on a vu comment ils comprenaient leur rôle. La loi cependant a tout défini, tout prévu. Elle s'est inquiétée de faire élever un édifice pour les élections, les séances administratives, les séances judiciaires. Aussi par toute la Russie on rencontre la même maison commune avec la même distribution, les mêmes tables recouvertes de drap, les mêmes chaises, la même urne. On ne se soucie point d'y placer rien de plus, et l'on n'ose y mettre rien de moins que ce qui est prescrit. Souvent cette construction s'élève loin de toute demeure, dans les champs ou dans les bois, car il est ordonné de mettre une distance de deux verstes (3) entre le lieu officiel de réunion et le *kabak* (débit d'eau-de-vie). Or le *kabak* existait bien avant qu'on eût

(1) *Usredienia gosudarstviennych imusczestv.*

(2) *Svod Zakonof.*

(3) Un peu plus de deux kilomètres.

songé à régulariser les rapports de la commune libre. Cet éloignement de la *maison commune*, construite à l'écart de toute habitation, tient aussi à une autre cause : à côté s'élève une aile destinée à loger les *employés* en tournée, pour lesquels la commune entretient à l'écurie des chevaux de relai. Or, comme le paysan s'applique avant tout à éviter le contact du fonctionnaire, persuadé qu'il lui en coûtera toujours quelque chose (1), il trouve utile d'éloigner du village la maison où l'employé va s'arrêter aussi bien que la résidence officielle de *la liberté communale*. Il faut bien le dire, le paysan n'a guère compris le bienfait de cette *liberté*, et dans nombre de localités il a fallu le lui imposer de vive force. Il ne s'est inquiété que d'une chose, de l'augmentation du nombre des *employés*, et comme l'*employé* est l'homme qu'il redoute le plus (« notre ennemi, c'est notre maître »), il y a vu une augmentation de charges et de peines.

Si le paysan n'avait qu'à payer la *capitation*, l'*obrok*, les *impositions locales*, à fournir les recrues, à remplir les *prestations personnelles* pour réparation de routes, transport, logement de troupes, etc., il pourrait s'en tirer (2); mais ces charges sont singulièrement aggravées par les exigences abusives des employés, auxquelles le malheureux ne peut que céder. S'il s'avisait de résister, il ne tarderait pas à être rudement puni de sa hardiesse dans un pays où tout repose jusqu'ici sur le principe de l'obéissance passive. On connaît l'influence qu'exerce en Russie le mot magique : *Il est ordonné* (*prikasano*)! Qu'arriverait-il si on désapprenait d'obéir? — Il suffit d'ailleurs de bien comprendre la nature des services et des devoirs auxquels le paysan de la couronne est astreint pour reconnaître qu'il ne peut que baisser la tête et faire ce que les employés lui commandent. Ceux-ci sont toujours en mesure, non-seulement de le persécuter, mais de le ruiner, sans qu'il puisse formuler de plainte qui ait quelque chance d'être accueillie. Sans parler des corvées, des transports, exigés à contre-temps, l'employé n'a-t-il pas toujours à réclamer l'exécution d'innombrables règlemens de voirie, d'hygiène, formalités sur l'accomplissement desquelles il ferme volontiers les yeux, mais dont il tient la menace en réserve? Ne peut-il pas faire emmener comme *recrue*, c'est-à-dire enlever pour vingt ans à sa famille, un fils bien-aimé? Ne peut-il pas, sous le moindre prétexte, commencer une *instruction*, faire venir et retenir les paysans à de grandes distances au moment où les travaux des champs pressent le plus? — A quoi bon multiplier les exemples?

(1) L'arrivée du commissaire du district est pour le village un véritable sujet de deuil. Tourguenef, t. II, p. 75.

(2) Storch, *Bauernstand in Russland*, p. 19, 58 et 65.

Nous en avons dit assez pour faire apprécier ce que peut être en réalité *l'indépendance de la commune libre* au milieu d'institutions arbitraires et entre les mains de fonctionnaires avides. On ne crée pas la liberté à volonté; le *fait* proteste alors contre la *forme*. « Les paysans de la couronne, dit M. Tourguenef (1), n'ont pas de plus grand fléau que cette multitude d'employés qui les accablent de vexations, et qui abusent presque toujours de leur autorité pour se livrer à des concussions de toute espèce. J'ai entendu des paysans se louer beaucoup de ceux de leurs administrateurs qui n'exigeaient, en retour d'un peu de protection, qu'une somme égale au montant des contributions régulières payées par ces pauvres gens au gouvernement. »

III. — LE PRINCIPE COMMUNISTE ET SON INFLUENCE SUR LES PAYSANS DE LA COURONNE.

D'où vient cette pratique invétérée de la servitude, qui résiste aux essais de réforme et qui se maintient fidèlement, en dépit des combinaisons électives et de l'indépendance nominale de la commune? Elle a sa racine dans les institutions communistes, qui s'opposent à ce que l'homme puise dans la propriété *permanente* du champ qu'il cultive un véritable esprit de liberté, qui ne permettent pas aux possessions de grandir ou de diminuer. L'égalité matérielle, sans cesse rétablie sous ce rapport, conduit directement à l'égalité d'abaissement et de faiblesse. Personne ne peut échapper au fatal niveau du partage *périodique* des terres : pour s'élever, pour donner de l'essor à son activité et à son intelligence, il faut abandonner le sol, il faut briser les liens de la glèbe communale et se livrer à l'industrie ou au commerce. Comment le pauvre paysan pourrait-il améliorer les cultures, lorsque d'un côté, au bout d'un certain temps, le champ qu'il aura le mieux travaillé doit retomber dans la masse commune, et que d'autre part la seule leçon de nature à lui profiter, celle de l'expérience et de l'exemple, fait entièrement défaut? L'enseignement spéculatif, les fermes-modèles dans lesquelles on fait des cours théoriques et pratiques d'agronomie, d'élève du bétail et de technologie, ce sont des plantes de serre chaude empruntées à d'autres climats. Dans les pays où les lumières sont plus largement répandues, de pareils essais ne portent fruit qu'à grand'peine : comment voudrait-on les faire prospérer au milieu d'une profonde ignorance? Dans le monde réel, rien ne s'improvise, tout doit résulter d'un développement normal. La condition première du progrès agricole, c'est la coexistence des grandes,

(1) *La Russie et les Russes*, t. II, p. 74.

des moyennes et des petites exploitations rurales, qui met en présence les résultats simultanés des trois forces productives : le capital, l'intelligence et le travail. Alors seulement se présente la leçon la plus décisive pour des nations grossières, celle qui arrive par les yeux à l'intelligence; en même temps, chacun peut rattacher à l'œuvre du présent les espérances d'avenir, et chacun est récompensé selon ses œuvres. Avec la *responsabilité* naît et grandit la liberté véritable, non pas celle qui est simplement tracée sur le papier, mais celle qui restitue à l'homme le plus précieux attribut de sa noble origine, la force morale. Les peuples ne sont arrivés à leur maturité, les nations n'ont pu grandir qu'en s'élevant au moyen de l'appropriation individuelle du sol; chaque pas fait dans la propriété a été un progrès accompli vers la liberté.

Le pouvoir absolu rencontre dans la mobilité des possessions un auxiliaire actif : la pratique communiste réduit tout en poussière, et si par hasard quelque homme tend à grandir par son travail, elle vient aussitôt lui enlever le métier sur lequel il fonde ses espérances, la terre qu'il a su dominer, et le rappelle au sentiment du néant : *memento quia servus es*! Tout s'énerve et languit à ce contact fatal : entre le trône autocratique et les masses, déshéritées du plus énergique levier de leur émancipation progressive, il se creuse un abîme. Le pays n'a presque pas de tiers-état, il ne compte sur une population de 60 millions que 100,000 familles nobles, possédant des terres. Le reste se compose de serfs sous des dénominations diverses, serfs des seigneurs ou de la *commune libre*, à laquelle chaque paysan de la couronne est forcément attaché. Il ne reste guère en dehors qu'un clergé servile et corrompu, des artisans et des commerçans qui conservent dans leurs allures et dans leurs mœurs les traces récentes de l'oppression, et la puissante hiérarchie du *tchin*, l'armée des employés de tout rang, de tout grade, dont la plupart exploitent en coupe réglée le reste de la population (1).

Ceux qui ont déclamé contre l'*individualisme* des sociétés modernes peuvent voir où conduit l'absence du ressort individuel. La Russie cherche à le réveiller aujourd'hui. Frédéric le Grand écrivait que « les souverains se fatiguent de régner sur des esclaves; » mais, en dehors de cette lassitude morale, une autre raison les amène dans les voies du progrès, la raison suprême de la nécessité. Il arrive un moment où la force mécanique reconnaît partout la suprématie de la force intellectuelle : dès lors la cause de l'*individu* est gagnée. Au lieu de continuer à l'absorber, il faut s'attacher à le dégager,

(1) Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il est de consolantes et d'honorables exceptions : elles tendent même à se multiplier.

car, comme l'a dit éloquemment Channing, la plus grande force de l'univers, c'est l'esprit. « Ce n'est pas tant la force brutale, l'effort matériel qui fait la puissance de l'homme sur le monde, que l'art, l'habileté, l'énergie morale et intellectuelle; c'est l'esprit qui a conquis la matière... Avec l'accroissement de la puissance intellectuelle et morale d'un peuple, sa puissance productive grandit, l'industrie devient plus efficace, une plus sage économie accroît la richesse... Les moyens d'existence sont d'autant plus aisés qu'un peuple devient plus éclairé, plus juste, et qu'il se respecte davantage (1). » Pour se rapprocher du but, il faut briser les liens qui retiennent l'homme dans un état de minorité éternelle. Or le premier anneau de cette chaîne qui enlace la société russe, nous le trouvons non-seulement dans le servage matériel, que tout le monde connaît, mais aussi dans le ***servage moral,*** qui résulte des pratiques communistes, et dont l'influence a été trop négligée. ***Indè mali labes;*** c'est dans son principe même qu'il faut attaquer le désolant mécanisme de la société russe. L'abolition du ***servage matériel*** est une cause désormais gagnée en principe, mais cela ne saurait suffire : il faut, quand l'homme cessera d'être asservi à la volonté arbitraire de l'homme, qu'il puisse aussi dominer le sol, que rien n'arrête la continuité de ses efforts; il faut donc émanciper aussi la terre de la fatale influence du communisme.

Presque tous ceux qui ont été amenés à parler de la commune russe et de la loi agraire qui la domine ont cédé à d'étranges illusions. Des hommes jeunes, intelligens, qui veulent pousser leur patrie dans la voie du progrès, ont cru trouver dans la ***commune*** un instrument d'émancipation. Ils se sont plu à la présenter comme la base des institutions populaires, et ils ont rappelé avec complaisance les formules proverbiales qui prouvent le respect porté au ***mir*** (la commune) (2); mais ils ont méconnu une distinction essentielle, celle du ***principe communal,*** qui emprunte une grande force aux institutions des peuples libres, et du ***principe communiste,*** qui domine en Russie. M. Michelet seul paraît avoir saisi d'un coup d'œil pénétrant le péril d'une institution que tant d'autres se sont plu à exalter, à présenter même comme un modèle. Quelques mots lui suffisent pour résumer la conclusion qui ressort de l'enquête patiemment poursuivie par M. de Haxthausen : « La culture et le cul-

(1) Voyez les *Œuvres sociales de Channing*, traduites par M. Édouard Laboulaye.

(2) « Dieu seul est le juge du *mir*. — La larme du *mir* est corrosive. — Le soupir du *mir* fait éclater le roc. — Avec un fil du *mir* on fait une chemise. — Personne ne peut renier le *mir*. — Ce qui appartient au *mir* appartient à l'enfant gâté. — Ce qu'a décidé le *mir* doit être fait. — Si le *mir* gémit, le peuple périt. — Le *mir* est le rempart du pays. »

tivateur sont misérables, ils produisent peu; l'homme, imprévoyant et sans vue d'avenir, n'est pas capable d'amélioration. »

Quelle est la cause première de cette immobilité? Le communisme. L'enfant qui vient au monde a sa part prête qu'il recevra de la commune. C'est comme une prime pour naître; mais en face se dresse une force de mort, d'improductivité, d'oisiveté, de stérilité (1). L'homme, non responsable, se reposant sur la commune, reste comme endormi dans l'imprévoyance : au lieu d'exploiter les forces naturelles en les dominant par un travail énergique, infatigable, intelligent, il se borne à effleurer la surface de la terre. Elle produira peu, qu'importe? il ne doit pas la conserver. Au prochain partage d'ailleurs, il se fera assigner un lot de plus; sa femme est là : il aura un enfant.

Ainsi pas d'intensité d'efforts, pas de labeur persévérant, pas de prévoyance, pas d'avenir. Quand l'existence de l'homme se prolonge dans les êtres qui lui sont chers, quand il travaille non-seulement pour lui, mais pour eux, les douces affections de la famille deviennent l'essence du droit de propriété. Des penseurs aussi aveugles que téméraires ont accusé la transmission héréditaire des biens d'être une institution d'égoïsme : ils n'ont pas vu, ils n'ont pas compris que l'hérédité efface ce que le sentiment personnel peut avoir d'exclusif et d'étroit, et qu'elle ramène sans cesse le progrès individuel dans le cercle du progrès social.

Avec la loi agraire du communisme, l'homme est absorbé par la masse, son individualité sommeille : « vie toute *naturelle*, dans le sens inférieur, profondément matérielle, qui attache singulièrement l'homme *en le tenant très bas* (2). » C'est parce qu'elle le tient très bas qu'il devient dans sa faiblesse et dans son ignorance l'instrument docile du pouvoir absolu. En Russie, dit-on (3), il n'y a malheureusement que les deux extrêmes de la société qui aient conservé leur *organisation nationale :* d'un côté le tsar autocrate, de l'autre le peuple communiste. M. de Gerebtzof semble ignorer que le peuple communiste maintient l'autocratie du pouvoir, et ce qu'il prend pour des symptômes d'une *organisation nationale* n'est que le reflet fidèle de l'enfance sociale. Le communisme russe, c'est la communauté primitive, d'où les autres nations sont successivement sorties pour grandir, pour accroître leur richesse et leur puissance, et pour conquérir la liberté. Cette forme rudimentaire s'est conservée en Russie parce que l'invasion tartare n'a pas permis à ce pays de

(1) Le plus grand nombre des enfans meurt dans l'âge le plus tendre; le *tiers* à peine parvient à l'âge adulte. Haxthausen, tome Ier, p. 117.

(2) Michelet, *Légendes du Nord,* p. 39.

(3) *Les Trois Questions du moment,* par Nicolas de Gerebtzof, p. 66.

profiter du progrès accompli ailleurs à la même époque, et que les effets civils du christianisme, non moins salutaires que son influence morale, y ont été paralysés; la nation, privée des moyens de profiter de l'héritage des lumières du passé, n'a pu que fort tard se rattacher à la tradition du monde civilisé. Le communisme russe est le résultat, non du caractère national, mais d'une phase du développement social qui, pour l'occident de l'Europe, appartient à la tradition historique, tandis qu'elle a survécu à l'orient : il représente le passé, et non l'avenir, et quand on croit y rencontrer des solutions imprévues, on prouve seulement qu'on a peu de mémoire. Loin de croire « que de cette source avec le temps découlera la véritable lumière sociale, au flambeau de laquelle pourront se réformer les sociétés occidentales, » nous sommes fermement convaincu que l'avenir de la Russie tient à ce qu'elle se mette au pas du monde civilisé, à ce qu'elle secoue les pratiques communistes, qui dépriment à la fois le progrès moral et l'essor de la prospérité matérielle.

Comment s'exerce le droit au sol? M. de Gerebtzof et M. de Haxthausen nous le diront. « Dans les communes villageoises on partage les terrains *selon le nombre des âmes* (1). D'après l'augmentation ou la diminution du nombre des habitans (*mâles*), tous les individus qui composent la commune et qui jouissent ensemble des terres communales se réunissent pour l'opération d'un nouveau partage. On divise alors toutes les terres par parcelles, selon leur qualité et leur destination. Les terres labourables et les prairies sont classées en autant d'espèces que le sol renferme de qualités. Chaque zone obtenue par ce classement est divisée, eu égard à sa distance du village, en autant de fractions qu'exige l'étendue du terrain à partager. Ensuite chaque chef de famille obtient au sort, dans chaque zone, autant de lots qu'il compte de contribuables dans sa famille, et gouverne la part qui lui est échue jusqu'au partage suivant. »

Les renseignemens recueillis par M. de Haxthausen concordent avec ces données. « Le principe sur lequel se fonde le partage des terres parmi les paysans est que toute la population masculine représente une unité collective, en conséquence de quoi la somme des terres, tant champs de labour, prairies et pâturages, que forêts, broussailles, lacs et étangs, forme aussi une unité foncière apparte-

(1) M. de Gerebtzof, à qui nous empruntons cette indication, dit par erreur *selon le nombre d'ouvriers valides;* les détails qu'il donne lui-même montrent que le *droit au lot de terre* appartient à chaque âme, c'est-à-dire à chaque individu du sexe masculin, quel que soit son âge. On ne tient compte de la *force disponible* que dans le partage par *tiaglos*, lorsque la redevance, au lieu d'être exigée en argent, est couverte au moyen de la corvée.

nant non aux différens membres dont se compose la commune, mais à l'unité collective, représentée par tous les paysans. Chaque individu mâle a le droit de réclamer pour sa part l'usufruit d'une quantité de terre égale à celle des autres membres. Les forêts, les pâturages, les droits de chasse et de pêche, ne pouvant être soumis au partage, restent indivis et livrés à l'usage de tous; mais les champs ou la terre labourable sont effectivement partagés. Quel moyen emploie la commune pour attribuer avec justice les terres labourables, d'une valeur si différente, selon le plus ou moins de fertilité du sol et la proximité du village? La difficulté est grande; le paysan russe est cependant parvenu à l'aplanir d'une manière satisfaisante. Chaque commune a ses arpenteurs, gens de tradition et d'expérience, qui remplissent ces fonctions avec intelligence et au contentement de tous. Ils partagent la totalité du bien en plusieurs grandes divisions, homogènes par leur valeur, qu'on subdivise en autant de lots que la commune a de membres, et qu'on distribue par la voie du sort (1). »

Mais quand M. de Haxthausen ajoute : « Le principe du partage égal et par tête découle du plus ancien principe du droit des Slaves, savoir l'indivisibilité du bien de la famille et la division de l'usufruit, » il se trompe, et son erreur, partagée par la plupart des écrivains qui ont traité cette matière, est d'autant plus singulière, qu'homme instruit et versé dans les antiquités du droit de son propre pays, il y aurait facilement retrouvé le même principe et les mêmes procédés. Ils constituent un trait commun des époques inférieures de la civilisation. En Allemagne, en Angleterre, en Danemark, *la commune* était propriétaire, et le cultivateur simplement usufruitier. La maison, la cour et le jardin entraient seuls véritablement dans la propriété privée (un fait analogue se rencontre en Russie); la terre arable et les pâturages se trouvaient cantonnés en autant de parts que l'exigeaient la nature et la situation des terrains, le danger de l'inondation et tout ce qui influait sur la classification du sol sous le rapport agronomique. Chaque *canton* se subdivisait en bandes étroites, aboutissant toutes au chemin qui conduisait au village, et dont le nombre correspondait à celui des *membres* de la commune, de manière à ce que chacun pût obtenir une égale étendue de terrain rapproché et éloigné, de bonne et de

(1) Dans le gouvernement de Jaroslaf par exemple, on trouve encore dans beaucoup de communes des perches, révérées comme des mesures sacrées d'arpentage. La longueur de ces bâtons est en raison inverse de la qualité de la terre, de sorte que le bâton le plus court correspond à la meilleure terre; un autre, un peu plus long, indique une qualité inférieure, et ainsi de suite jusqu'au plus long, qui est le signe du terrain le plus mauvais. Tous les lots sont ainsi inégaux en grandeur, et par là même égaux en valeur.

mauvaise qualité. Tout ce qui n'était pas compris dans ce cantonnement demeurait bien communal. A cause de la confusion des parcelles, chacun était obligé de régler son exploitation sur celle des autres; il en résultait des *règlemens locaux* qui sont demeurés invariables pendant des siècles; un nouvel assolement aurait nécessité un nouveau mesurage, et on voulait l'éviter, pour ne pas retomber dans l'état dont les *Commentaires* de César et l'admirable écrit de Tacite conservent l'irrécusable témoignage (1).

En Russie, des circonstances analogues à celles où se trouvaient les populations germaniques ont créé des rapports pareils; la seule différence vient de ce que ces rapports s'y sont plus longtemps maintenus, et encore ce pays n'est-il pas seul à nous offrir les vestiges de l'organisation première. Celle-ci a laissé ailleurs des traces curieuses. D'après les anciennes lois des états du Nord, l'égalité primitive de chaque localité rurale pouvait être rétablie à chaque instant en vertu d'une procédure particulière. Il y a douze ans encore, on trouvait des villages dans le haut pays de Trèves où tous les champs, même les jardins, n'appartenaient à leurs possesseurs que durant six, onze ou treize ans. On les confondait ensuite dans une masse commune, dont le *conseil*, élu par les ménagers, faisait une nouvelle répartition. En Norvége, on n'a cessé qu'en 1821 de procéder périodiquement à la répartition des terrains par la

(1) « La nation des Suèves, dit César, est de beaucoup la plus puissante et la plus belliqueuse de toute la Germanie. Nul d'entre eux ne possède de terres, séparément et en propre (*Suevorum gens est longe maxima et bellicosissima Germanorum omnium... Sed privati ac separati agri apud eos nihil est*). » Et il ajoute, en parlant des Germains en général : « Nul n'a de champ limité, ni de terrain qui soit sa propriété; mais les magistrats et les chefs assignent tous les ans aux peuplades et aux familles, vivant en société commune, des terres en tels lieux et quantité qu'ils jugent à propos, et l'année suivante ils les obligent de passer ailleurs. » Tacite s'exprime de même : *agri pro numero cultorum ab universis in vices occupantur, arva per annos mutant, et superest ager*. Horace avait déjà parlé (Ode 24, livre III) des Scythes et des Gètes, « dont les champs sans limites produisent une libre et commune moisson; ils ne cultivent qu'un an le même sol (*nec cultura placet longior annua*). » C'est le témoignage de Tacite et de César qu'invoque Montesquieu, quand il rappelle que les terres cultivées par les Germains ne leur étaient données que pour un an. Ils n'avaient de patrimoine que la maison et un morceau de terre dans l'enceinte autour de la maison. Ce patrimoine particulier appartenait aux mâles. En effet, pourquoi aurait-il appartenu aux filles? Elles passaient dans une autre maison. La *terre salique* était cette enceinte qui dépendait de la maison du Germain; *c'est la seule propriété qu'il eût*. Tout le sol était commun. On le nommait *almenning, alminning, almœnniger* ou *allmende*, pour traduire cette pensée qu'il appartenait à tous. — Voyez sur cette grave question Maurer, *Geschichte der Markverfassung*, 1854. — Il entre dans des détails précis sur l'usage adopté par divers peuples de partager chaque année ou au bout d'un certain nombre d'années les champs par la voie du sort. Avec les changemens survenus dans l'économie rurale, les époques d'attribution des terres ont varié. La durée diverse de la prescription tient à ces usages primitifs.

voie du sort. En Irlande et dans les *highlands* d'Écosse, on rencontrerait peut-être encore des terres affermées par toute une commune, tous les membres étant solidairement responsables vis-à-vis des seigneurs pour le paiement de la rente; jadis ce mode d'exploitation était très répandu (*runrig partnership tenures*). Le partage du terrain se faisait, autant que possible, par portions égales de qualité et d'étendue, de telle sorte que chacun pût avoir du bon et du mauvais terrain, des endroits rapprochés et éloignés. Ce partage avait lieu pour tout le temps, ou périodiquement, par voie de tirage au sort. Le travail était, autant que possible, accompli en commun, surtout le labourage; les pâturages demeuraient indivis.

Qu'on cesse donc d'attribuer à un principe slave l'organisation communiste des terres des paysans en Russie. Pour détruire une pareille erreur, il suffit d'ailleurs d'étudier le développement régulier de la propriété privée dans un pays voisin, appartenant à la même race, en Pologne. Le partage périodique des terres, avec attribution par la voie du sort, ne constitue nullement une particularité du droit slave : il tient à d'autres causes, et surtout à des raisons d'économie rurale. Ce n'est point un principe, mais un procédé en harmonie avec un certain degré de développement social et un certain mode d'exploitation du sol.

Tant que la culture s'étend à des espaces d'une valeur à peu près nulle, et par conséquent tant qu'elle est grossière, l'exploitation commune par *village* et la confusion des parcelles peuvent présenter de l'avantage. La *sécurité* exige à tout moment, dans les temps demi-barbares, la défense commune, et les travailleurs réunis aux mêmes époques, dans les mêmes lieux, peuvent y pourvoir plus facilement. Le *sentiment de l'intérêt général* n'appartient qu'aux peuples civilisés; pour l'éprouver, il faut comprendre qu'on profitera ensemble de l'effort de chacun, et par conséquent être prêt à consentir les mêmes sacrifices. Ce sentiment est fort peu répandu dans les sociétés primitives, qui sont essentiellement égoïstes. La communauté d'exploitation se maintient tant que la division du travail et la liberté n'ont pas encore réalisé une forme plus élevée de *communauté sociale*. Les capacités supérieures se trouvent à l'étroit; elles sont gênées par la confusion des parcelles; mais l'homme primitif, simple et faible, y rencontre secours et appui. Les préjudices causés par ce régime, la perte de temps, l'obstacle mis à l'emploi du capital et aux améliorations foncières, la quantité des terrains forcément stériles, sont peu sensibles quand on consacre à la terre peu de travail, quand le mode de production est simple, uniforme. Aussitôt cependant que la culture prend de l'essor et se diversifie,

la position change. Partout où les hommes sont réunis, le progrès s'accomplit par l'exemple que donnent les plus intelligens, en entraînant le vulgaire à leur suite, et en détruisant les résistances de la paresse et de la routine. L'effet contraire se produit avec la confusion des terrains : alors le moins habile ne se contente pas de demeurer en arrière, il interdit tout progrès aux hommes mieux doués que lui. L'inconvénient des possessions communes persiste longtemps d'ailleurs, et les obstacles que rencontre l'exploitation individuelle de ces terres contribue à maintenir d'anciens usages dont le progrès des cultures s'accommode mal. C'est une situation intermédiaire entre l'exploitation par corps de ferme et le *communisme* primitif, qui se traduit, soit par le travail d'ensemble et le partage des fruits recueillis, soit par le partage périodique du sol.

La Russie en est encore, pour les terres des paysans, à la première période, surtout dans les gouvernemens qui composent la Grande-Russie. Le jugement que porte M. de Haxthausen sur cet état de choses n'est pas uniforme : tantôt il l'exalte, et tantôt la force des choses l'amène à en reconnaître le péril. Bien entendu, il n'a nullement abordé le point de vue relatif au développement nécessaire de l'individualité humaine, car il penche vers le pouvoir absolu, qui reproduit à ses yeux le type de l'autorité patriarcale. Il admire (1) « cette famille, qui est la miniature de la nation. Il y règne une parfaite égalité de droits. Tant qu'elle est réunie, son chef est le père de famille; lui mort, le fils aîné a la *disposition arbitraire* de toute la propriété, et assigne, sans consulter personne, la part qui revient à chaque membre de la communauté. — La commune est la famille en grand : elle possède le sol; chaque individu n'a que l'usufruit de sa part, et la part de chacun est égale. Le lot du père ne passe pas par héritage à ses fils; mais chacun d'eux en réclame une part en vertu de son droit individuel comme membre de la commune, dont le chef absolu, ou le père fictif, se nomme l'ancien (*starosta*). La Russie appartient à la nation russe subdivisée en communes, comme une seule famille, sous l'autorité de son chef ou père, le tsar, qui dispose *légitimement* de tout, et dont le pouvoir est absolu. »

Ce tableau est loin de nous séduire, on en voit facilement les ombres. L'individu disparaît, absorbé dans la communauté; le niveau qui fonctionne régulièrement maintient l'égalité de la misère et de l'ignorance : il empêche la formation de la classe intermédiaire entre le peuple et les classes élevées, qui existent en dehors de la commune rurale. Or cette classe intermédiaire a été partout et tou-

(1) Tome I[er]. *Introduction*, VIII.

jours l'élément le plus actif du développement social; grâce à elle, au moyen de nuances régulièrement ménagées, la société civile se fond en un ensemble harmonieux. Une grande et féconde activité se propage sur tous les échelons; ceux qui sont placés en bas cherchent à s'élever, ceux qui ont pris les devans redoublent d'efforts pour ne point déchoir. C'est le mouvement, c'est la vie, tandis que la pratique communiste, c'est forcément le sommeil et la mort.

Séduit par les prétendus mérites d'organisation de la commune russe, M. de Haxthausen prétend la placer au rang des institutions politiques les plus remarquables. « Il y existe, dit-il, un accord organique et une forme sociale qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Grâce à la commune, le *prolétariat* est inconnu en Russie, et tant que cette institution existera, il ne pourra jamais s'y former. Un homme peut y devenir pauvre et dissiper sa fortune, mais les fautes et les malheurs du père ne sauraient y atteindre les enfans, car ceux-ci, ne tenant pas leurs droits de la famille, mais de la commune, n'héritent pas de la pauvreté du père. » Cet enthousiasme quelque peu naïf pour l'absence de *responsabilité personnelle* entraîne l'écrivain allemand à des manifestations socialistes qui s'accordent à merveille, on n'a eu que trop souvent à le constater, avec les doctrines du pouvoir absolu. Faute d'avoir sondé le vide et les périls du communisme, il suppose que ce système ferait disparaître la misère. Telle est aussi l'illusion à laquelle cède M. de Gerebtzof (1). L'écrivain radical connu sous le pseudonyme d'Iscander (2) doit s'applaudir de rencontrer de pareils auxiliaires; partis du côté opposé de l'horizon politique, les absolutistes et les socialistes sacrifient à la même idole. Suivant Iscander, « le communisme, c'est l'autocratie russe renversée. » Il applaudit à un régime où « l'individu disparaît, absorbé par la société, » et c'est tout simple : il est *socialiste,* il le proclame, il peut célébrer un essai de phalanstère, « qui n'est autre chose qu'une commune russe et une caserne de travailleurs. » Ceux pourtant qui croient à la puissance de la liberté savent le compte que l'on peut tenir de ces masses enrégimentées, au milieu desquelles l'homme cesse d'être une créature intelligente et libre, pour devenir un outil animé, le ressort impassible d'un immense mécanisme! En fait, les résultats obtenus en Russie ne sont pas de nature à recruter au socialisme de nombreux prosélytes.

Dans le débat engagé au sujet des instructions *autochthones* de la Russie, on a, nous le répétons, constamment confondu deux choses : le principe *communal,* qui est chez tous les peuples libres un levier

(1) *Les trois Questions du moment, — le Communisme.*
(2) Hertzen, l'auteur des *Idées révolutionnaires en Russie.*

d'indépendance locale, et le principe *communiste,* qui forme l'antithèse du droit de propriété du sol. L'un est un ressort de gouvernement et un moyen de liberté, l'autre ne tend qu'à détruire l'activité spontanée et la responsabilité des actes. En réalité, étudiée dans sa forme et dans ses origines, la commune russe n'est pas autre chose qu'une organisation destinée à répartir entre des serfs les charges du servage. Elle est née de l'obligation collective de l'impôt, et ne vaut que comme instrument fiscal. Pour servir la cause de l'avenir, il faudrait que, renonçant aux pratiques communistes, la commune se consacrât d'une manière féconde à l'œuvre de l'administration locale proprement dite, ce qui implique un ordre politique exempt d'arbitraire, et qu'elle retînt les membres qui la composent, par le bénéfice des avantages offerts, au lieu de les assujettir à porter leur part des charges imposées, en leur refusant la liberté de s'établir ailleurs. Qu'on ne s'y méprenne pas, ce que défend Iscander, ce que glorifient en Russie MM. de Haxthausen et Gerebtzof, c'est le *communisme,* et non pas la *commune.*

M. de Gerebtzof l'avoue d'ailleurs. Après avoir reconnu à regret qu'aucune application du communisme n'est possible à l'occident de l'Europe, il ajoute avec un accent de triomphe : « Cependant *cet idéal* est mis en pratique depuis la formation des sociétés à l'orient de l'Europe. Oui, cette utopie, illusoire pour l'Europe occidentale, existe bien réellement en Russie. » Pour employer un langage plus simple et plus exact, il aurait dû se borner à reconnaître que la Russie a conservé les lisières de l'enfance sociale, qu'elle n'a pas encore profité du progrès accompli par les nations qui ont secoué les langes du communisme pour s'élever à la liberté par l'exercice du droit de propriété. L'illustre Fox (1) donne de la liberté une définition qui commence par ces mots : *It consists in the safe and sacred possession of a man's property.* Ces paroles parlent mieux à l'esprit que les singulières promesses de M. de Gerebtzof : « La Russie possède un fonds de communisme susceptible des développemens les plus féconds. Quelques mesures suffiraient pour réaliser un système social qui ailleurs paraît un rêve... Le progrès du communisme promet un magnifique avenir à la Russie. » C'est, au contraire, parce que la Russie possède un fonds de communisme qu'elle reste en arrière du monde civilisé; pour se rapprocher des lumières, de la puissance et de l'activité féconde des autres peuples, elle doit effacer ces tristes vestiges de la communauté primitive.

La méprise que commettent les défenseurs de la *commune russe* tient à deux préoccupations évidentes : ils redoutent pour l'Europe

(1) Dans un célèbre discours du 1er décembre 1784.

l'invasion du socialisme, et ils supposent que celui-ci porterait remède aux souffrances des classes inférieures. La Russie serait garantie du fléau qu'elle s'est inoculé par une sorte de vaccine politique; le communisme la préserverait du prolétariat! « Tout Russe, dit M. de Haxthausen, appartient à une commune et a droit à une part du sol; aussi n'y a-t-il point de prolétaires en Russie. Dans tous les autres pays de l'Europe, des bruits sourds annoncent l'approche d'une révolution sociale dirigée contre la propriété. Sa devise est l'abolition de l'héritage et la division égale des terres. En Russie, un pareil bouleversement est impossible, l'utopie des révolutionnaires européens s'y trouve déjà réalisée par l'application de l'un des premiers principes de la vie nationale. »

Il n'y a pas de prolétaires en Russie! Le paupérisme n'y existe pas! C'est un vieil argument qui a toujours été mis en avant quand il a été question de l'émancipation des esclaves. Prenez garde, disait-on, vous allez créer le prolétariat et le paupérisme. Ce qui, dans un pareil état de choses, assure la nourriture d'une espèce d'étable humaine, c'est la servitude et non le partage périodique du sol, et il est d'autres biens supérieurs à la grossière satisfaction des sens dans laquelle s'absorbent le communiste et l'esclave. Pourtant ce triste avantage n'existe même pas; il suffit de voir ce que produit un sol immense, quand la propriété et la liberté ne viennent pas le féconder, pour renoncer à cette étrange méprise. Le prolétariat, le paupérisme ne devraient pas exister en Russie en présence d'espaces infinis qui attendent la main de l'homme; le communisme, loin de faire obstacle à l'invasion du mal, contribue à le faire naître, car il diminue la richesse de la production. M. de Haxthausen a vu des masses de mendians (*brodiaki*), expédiées par des *communes libres* qui se livrent régulièrement à cette industrie favorite du paupérisme européen (1). Nous savons aussi quel degré d'abaissement et de misère on rencontre dans certaines contrées de ce vaste empire.

(1) Les renseignemens que donne l'auteur sont trop étranges pour ne pas être reproduits : « Dans les villages sur notre route nous rencontrâmes beaucoup de mendians. Dans les terres des particuliers la mendicité est non pas plus rare, mais moins apparente, par la raison que la noblesse russe regarde comme une honte qu'un serf soit obligé de mendier. Dans les villages de la couronne, *c'est une industrie libre*, comme toutes les autres en Russie. Il y a des villages très riches qui ne vivent que d'aumônes. Chaque habitant a son costume de mendiant, et à l'approche du printemps chaque famille envoie un ou plusieurs de ses membres pour aller mendier dans les environs, que ces faux mendians se partagent d'ordinaire en différens cercles. Le partage une fois terminé, ces honnêtes industriels se mettent en campagne pour aller chacun de son côté récolter des aumônes dans le rayon qui leur a été exclusivement assigné. En automne ils retournent au village pour y vivre avec leur famille du contenu de leur besace. » *Études sur la Russie*, tome Ier, p. 135.

Par ce partage continu du sol, la vie communale devra trouver sa limite naturelle dans l'accroissement de la population. Iscander prévoit cette objection. « Quelque grave qu'elle soit en apparence, dit-il, il suffit pour l'écarter de répondre que la Russie possède encore des terres pour tout un siècle, et que dans cent ans la brûlante question de possession et de propriété sera résolue d'une façon ou de l'autre. » La réponse est commode. Signalons seulement le moyen indiqué pour se tirer d'embarras : *la Russie possède encore des terres pour tout un siècle*. Ce sont donc, de l'aveu même d'Iscander, les immenses étendues de terrain propres à la culture, et non les institutions communistes, qui promettent de fournir une occupation fructueuse à une population croissante. Il ajoute : « Beaucoup disent que, par suite de cette instabilité dans la possession, la culture du sol ne s'améliore point; *cela peut bien être*. » Mais à ses yeux le progrès de l'agriculture n'est pas une compensation suffisante de *l'horrible situation du prolétariat affamé*. Cependant le meilleur moyen de donner du pain, c'est d'en produire davantage, et, quoi qu'on en dise, le *prolétaire affamé* de l'Occident ne serait guère disposé à échanger son sort contre celui du paysan russe.

Malgré d'étranges préventions en faveur du communisme rural, malgré les assertions hasardées inscrites au début de ses *études*, M. de Haxthausen est amené par l'invincible puissance de la réalité à confesser les vices d'un régime d'oppression que la commune subit en gémissant, au lieu de le rechercher. Un passage des plus instructifs le démontre. « La coutume du partage continuel des terres et du changement des lots assignés à chaque membre est sinon tout à fait contraire, du moins très peu favorable aux progrès de l'agriculture. Il se pourrait même que, longtemps encore, l'agronomie et les différentes branches de l'économie rurale restassent stationnaires, et ne pussent s'élever au degré de perfection qu'on voudrait leur voir atteindre. L'avenir tranchera ces questions. Néanmoins il serait curieux de connaître si cette institution pourra se maintenir intacte et se perpétuer chez le peuple russe, malgré les modifications qu'y devront nécessairement apporter un plus haut degré de culture matérielle et morale et une civilisation plus avancée. » Poser ainsi la question, c'est la résoudre. L'écrivain a quitté, au contact des faits, le ton tranchant et dogmatique; il reconnaît que les Russes instruits et intelligens ne sont pas favorables à cette institution au point de vue agronomique. « Tout en lui rendant justice sous le rapport politique et social, ils prétendent que le sol n'arrivera jamais à un degré convenable de culture tant que le principe fondamental de la commune sera rigoureusement observé. » Que diraient-ils donc, si, placés à un autre point de vue politique et social, ils

devaient juger l'énergique auxiliaire de l'arbitraire du pouvoir, l'obstacle mis au développement de l'individu aussi bien sous le rapport de la force morale que de l'activité matérielle?

La marche naturelle des choses humaines est plus forte que les sophismes intéressés et que les exigences d'une domination absolue. Le principe *communiste* s'est affaibli déjà, et dans son application, dans le domaine de la réalité, il est loin d'avoir conservé sa pureté primitive (1). Il subit l'irrésistible influence des circonstances extérieures. « Beaucoup de modifications utiles et commodes, dit M. de Haxthausen, sont déjà venues en altérer le caractère, *et, à vrai dire, il ne pouvait en être autrement*, car le peuple russe en général a trop d'esprit naturel et trop de bon sens pour avoir longtemps les yeux fermés sur ce qu'il a intérêt de voir. Il a déjà reconnu les défectuosités et les inconvéniens sans nombre qui résultent de l'application rigoureuse de ce principe. M. de Karnowitsch, auquel je m'adressai pour savoir si les communes en général étaient disposées en faveur du partage continuel des terres, *me répondit que non*. C'est aussi la réponse que me firent plus tard *tous ceux* auxquels j'adressai la même question. »

Que devient, en présence de cette unanimité d'avis compétens, le prestige du communisme? — La vérité est simple et facile à démêler. A l'origine, quand la terre s'offre au premier occupant, et que le sol ne donne pas encore de *rente* dans le sens moderne attaché à ce mot, le tribut dont la commune est frappée exige qu'on *impose* des lots de terre aux habitans, obligés de payer une redevance. Au lieu d'être un avantage, la terre est alors une charge; la commune la répartit entre tous, de la manière la plus égale, par la voie du sort (2).

(1) L'instructif récit de M. de Haxthausen nous fait connaître les procédés employés (tom. Ier, p. 120). Le partage préalable (fait par les arpenteurs) une fois terminé, la commune s'assemble et procède à la distribution des lots par le sort. C'est comme une loterie dont tous les numéros gagnans et d'égale grandeur ne diffèrent entre eux que par la qualité de la terre, et le plus ou moins d'éloignement du village... Une portion de terre restée vacante après la mort d'un membre retombe à la commune, c'est-à-dire à la réserve. Cependant la commune s'efforce, autant que cela se peut, de concéder la jouissance de la portion d'un membre décédé à son fils ou à sa famille, afin que le travail du père ne soit pas perdu pour ses héritiers. C'est la raison pour laquelle les familles préfèrent rester unies et repoussent toute idée de partage et d'isolement. » Nous aurons occasion de voir qu'un motif analogue a contribué à former nos communautés rurales du moyen âge. Un des écrivains qui ont jeté le plus de lumières sur ce point intéressant, M. Doniol, auteur de l'*Histoire des Classes rurales en France*, nous paraît trop confondre l'espèce de *communisme familial* qui ne s'est établi chez nous que pour amortir les mauvais effets du servage, pour maintenir une sorte d'hérédité, et le *communisme* rural de la Russie, qui n'a qu'un résultat, celui de briser les liens de la famille au profit de la communauté.

(2) La *commune russe* est encore aujourd'hui l'expression de *la charge* commune.

Lorsqu'au lieu de conduire à une perte, la possession du sol promet un bénéfice, la commune n'est plus embarrassée pour tirer parti d'un *bien* que chacun désire posséder, quand la redevance à solder est inférieure au produit espéré. Alors le paysan, qui soupire après la propriété, subit à regret la loi du *partage communiste*, et celui-ci ne peut avoir qu'un but, qui est de rappeler au cultivateur son état d'assujettissement, de l'empêcher de grandir, comme il ferait si ce sol était à lui, de le maintenir dans la sujétion, en ne lui permettant pas d'acquérir les forces qui font la dignité et l'indépendance humaine. Lorsque la terre n'avait aucune valeur, et que l'homme asservi pouvait seul produire quelque chose au maître ou au souverain, on ne s'occupait que de s'approprier les fruits d'un travail moins productif, il est vrai, mais qu'il était impossible de se procurer autrement. Le travail libre a élevé la valeur de la terre et réduit la valeur du travail servile. Le propriétaire peut voir augmenter son revenu, en fondant celui-ci non sur la possession des hommes, sans lesquels la terre demeurerait inhabitée et inculte, mais sur la possession même de la terre. Dès lors le servage, sous toutes ses formes, perd sa raison d'être, et c'est justement ce qui en nécessite la suppression en Russie. Les anciens élémens de la richesse publique et privée y ont introduit la redevance par âme, au lieu de l'établir sur l'étendue, combinée avec la qualité du sol. Il fallait donc faire cadrer le partage de la terre avec cette obligation, avec ce mode de répartition, fixé d'une manière absolue. Il fallait procéder à un nouveau partage à chaque changement de l'assiette légale survenu par suite d'un nouveau *recensement*, et la commune obéit, en gémissant, à une triste nécessité. Le partage périodique des terres est devenu aujourd'hui une véritable calamité, et la conversion de l'impôt *par âme* en une *taxe foncière* véritable, que le comte Kisselef a commencée dans les biens de la couronne, doit conduire à la suppression de ce partage et à l'établissement d'un droit permanent de propriété. Le sol russe, délivré de la plaie du communisme, prendra un nouvel aspect.

Ici pourtant se présente une dernière objection. Les paysans russes ont horreur de la propriété, a dit M. Michelet; ceux qu'on

N'appartenir à aucune commune est un privilége dont profitent seulement les conditions sociales plus élevées, alors que tout le fardeau retombe sur les autres. On y est forcément attaché comme le Romain de l'empire l'était à la *corporation*. Pour qu'on se dégage de cette servitude, il faut que la commune vous affranchisse. C'est un état artificiel, fruit de la servitude. Rien de plus faux que de prétendre que « le communisme russe n'est nullement une institution, mais une condition naturelle qui tient à la race, au climat, à l'homme, à la nature. » Pénétrez au fond des choses, et vous trouverez l'esclavage!

a faits propriétaires retournent vite au communisme. « Ils craignent les mauvaises chances, le travail, la responsabilité. Propriétaire, on se ruine; communiste, on ne peut se ruiner, n'ayant rien à vrai dire. L'un d'eux, à qui l'on voulait donner une terre en propriété, disait : — Mais, si je bois ma terre? » Nous savons à quoi nous en tenir à cet égard, et M. de Haxthausen, qui le premier a découvert les prétendus mérites du communisme russe, fait un curieux aveu : « Chaque année de *révision,* dit-il, est *de jure* une année de partage de terre dans les communes; sans cette ordonnance obligatoire, fort peu goûtée du paysan, elles ne se décideraient jamais à faire de leur plein gré un nouveau partage, qu'elles considèrent plutôt comme onéreux qu'utile. Aussi, dans son langage poétique, le paysan le nomme-t-il *tchornoï peredìel* (partage noir, funeste). » Le paysan russe aspire à la propriété, il souffre de ne pouvoir y atteindre; mais quand il serait vrai que la négation de ce droit l'aurait dégradé au point de lui enlever jusqu'au sentiment de sa misère, quelle condamnation pour un pareil régime! Le communisme russe reste debout comme ces blocs de glace que la rigueur du froid a saisis, et qui simulent la solidité du granit, tant que le soleil ne les pénètre point de ses rayons; mais la lumière commence à briller, les pratiques communistes du peuple russe ne résisteront pas longtemps à cette chaleur vivifiante; déjà l'on entend les premiers craquemens, qui annoncent une débâcle prochaine!

Que conclure de l'état des paysans de la couronne tel que nous venons de le décrire? C'est que l'organisation actuelle de la commune russe et la négation de la propriété individuelle exercent une influence non moins fatale sur la constitution politique de l'empire que sur la production matérielle. La première condition pour que les ressources naturelles dont dispose la Russie se développent, c'est qu'un peuple sans pensée ne continue point de servir d'instrument passif à un pouvoir sans bornes. Le problème posé aujourd'hui dans le vaste empire des tsars présente ainsi un double aspect : il s'agit non-seulement de briser les liens du servage, mais encore d'asseoir le droit permanent de la propriété du sol. Il faut rompre à la fois avec l'esclavage et avec le communisme, ces deux instrumens de la dégradation des âmes. La grande réforme dont l'empereur Alexandre II a pris la généreuse initiative ne sera sérieuse et complète qu'à cette condition.

L. WOLOWSKI, de l'Institut.

THOMAS BROWNE

LE MÉDECIN PHILOSOPHE DE NORWICH

The Works of sir Thomas Browne (*Œuvres de sir Thomas Browne*), éditées par Simon Wilkin F. L. S. 3 vol., Londres 1852.

II.

UNE ÉPOQUE DE TRANSITION MORALE.

I.

En fouillant dans ce curieux répertoire d'érudition et de connaissances de toute sorte qui s'appelle la ***Pseudodoxia*** (1), mon intention n'a pas été d'y puiser des titres pour présenter Browne comme un savant. Quoiqu'il ait beaucoup observé et beaucoup fait pour discréditer les anciennes erreurs, la passion pour l'étude de la nature n'est pas le trait principal de son esprit. Sans sortir de la ***Pseudodoxia***, nous avons déjà pu voir à quel point son besoin de connaître et de comprendre était doublé d'un autre instinct qui ne se contentait nullement des conclusions prudentes où l'on peut arriver dans l'étude ordinaire des phénomènes. Nous avons remarqué dans ses théories un penchant décidé vers la métaphysique chimérique du passé, vers ces opinions singulières que les siècles primitifs avaient imaginées *à priori* pour satisfaire immédiatement les innombrables exigences de leur curiosité. En réalité, dans la part que Browne a prise au mouvement des sciences à son époque, ce qui le désigne à l'attention, ce n'est pas l'importance des services qu'il a

(1) Voyez la livraison du 1er avril 1858.

rendus, c'est plutôt l'étonnante proportion dans laquelle l'esprit scientifique s'allie chez lui à l'imagination la plus puissante et la plus capricieuse; c'est l'ensemble et l'unité du caractère, où les penchans et les facultés de l'investigateur ont pu se combiner à une telle dose avec les extases de l'ascète et avec tous ces indicibles entraînemens qui font de la tête du poète un merveilleux théâtre sur lequel le cœur et la raison revoient leurs pensées comme à travers les prestiges du rêve.

Au premier abord, en lisant les œuvres du médecin de Norwich, on n'est frappé que par l'énigme de son originalité; on distingue si bien en lui une singularité qui est au fond de son génie propre, que l'on serait porté à l'envisager comme un de ces êtres exceptionnels qui ne représentent qu'eux-mêmes. En l'examinant mieux, on s'aperçoit vite que le génie propre dont il est impossible de lui contester l'honneur présente de grandes analogies avec les tendances complexes de son époque. Dans cette personnalité qui ne ressemble à aucune autre, on découvre le résumé fidèle d'une phase de transition qui s'est produite à peu près partout dans l'Europe occidentale, et qui en Angleterre particulièrement a été des plus marquées et des plus fécondes. Par ce mot de transition, que j'emploie pour caractériser la première partie du XVII[e] siècle, je n'entends pas seulement indiquer une transformation en voie de s'opérer dans les croyances, les études et les arts; je ne veux pas dire purement que les rêveries sur les causes allaient faire place à la science expérimentale des effets, que le raisonnement dans la religion allait succéder aux aspirations morales, que la discussion des droits, ou l'art du gouvernement, était près de remplacer en politique les respects traditionnels et l'empire des anciens usages. Le changement qui s'accomplissait au lendemain du XVI[e] siècle était encore plus radical, ou plutôt, si on le rencontrait dans toutes les manifestations de la pensée humaine, c'est qu'il se produisait à la source même des pensées. C'étaient les caractères eux-mêmes qui tendaient à se transformer. Avec Shakspeare comme avec Luther, l'humanité instinctive venait de dire son dernier mot; avec Bacon, une nouvelle humanité, toute concentrée dans l'idée fixe de connaître, avait déjà lancé sa profession de foi. Comme il arrive toujours en pareil cas, les tendances qui finissaient ne cédaient pas leur place sans de suprêmes efforts.

Il suffit de rappeler comment, depuis la fin du XV[e] siècle, l'Europe avait été coup sur coup ébranlée par des nouveautés encore plus inouies que celles de nos révolutions. La terre venait d'être doublée par Colomb, et toutes les imaginations avides de merveilles, toutes les ambitions à l'étroit dans leur sort héréditaire, toutes les exaltations éprises d'une utopie avaient devant elles une moitié d'univers où elles pouvaient à l'aise poursuivre des eldorados, se tailler des

principautés, ou aller fonder des royaumes de saints exempts du péché. Les sciences, les philosophies, toutes les habitudes intellectuelles où les pensées étaient restées si longtemps renfermées, avaient également éclaté pour les rendre libres et leur ouvrir les espaces sans bornes du désir et de l'espérance. La renaissance, armée de l'imprimerie, avait versé dans les têtes une masse d'idées grecques et romaines qui contredisaient violemment les opinions du moyen âge, et qui, en les brisant sous leur choc, avaient formé avec leurs débris une sorte de chaos en pleine fermentation. Par-dessus tout, la réforme, et plus particulièrement la réforme comme elle s'était produite en Angleterre, était venue remuer les âmes jusqu'à des profondeurs où les passions politiques et les préoccupations de bien-être ne pénétreront jamais. Pendant que l'ancienne église était supprimée, puis rétablie, puis encore supprimée; pendant que les persécutions se joignaient aux innovations pour attiser la fièvre des esprits, les épées jusqu'au règne de Charles I[er] n'étaient point sorties du fourreau; l'ardeur religieuse n'avait point eu de débouché extérieur. Elle ne s'était pas dépensée dans ces luttes civiles qui lassent les énergies, qui découragent les volontés par l'expérience de leur impuissance, qui dégoûtent les honnêtetés par le spectacle des honteux penchans toujours prêts à s'enrôler dans toutes les querelles. Entièrement comprimé, l'enthousiasme avait pesé de tout son poids sur les esprits pour les faire rentrer en eux-mêmes. Comment fallait-il honorer Dieu? en quoi consistaient la sainteté et le devoir? Telles étaient les questions qui absorbaient le cœur et la raison des hommes, et dont la nouvelle doctrine, avec sa tendance à mettre les sentimens au-dessus des œuvres, centuplait encore la puissance.

Aussi le XVI[e] siècle est-il marqué par une explosion de vie morale non moins remarquable que celle qui suivit l'avénement du christianisme. C'est l'heure où aboutit la longue gestation du moyen âge chrétien. Tout ce qui s'enfante alors est un triomphe et une glorification absolue des principes et de l'activité du moyen âge. Sur toute la ligne, le sentiment se proclame lui-même comme la loi souveraine. En religion, il ordonne aux hommes de désespérer de leur raison pour obtenir la grâce; il leur annonce que, pour chacun, le devoir est d'écouter sa propre conscience, d'avoir en soi les saintes inspirations, et de leur obéir quand même sans s'inquiéter de ce qui peut sortir des actes. En poésie, il rompt avec l'art antique, — cet art qui n'est que le talent d'agir sur les lecteurs avec la science des moyens d'action, — et par la voix de Shakspeare et de Spenser, il compose d'un seul coup le poème complet de tout ce que l'âme d'alors pouvait imaginer et sentir en puisant en elle-même toutes ses aspirations, ses énergies et ses sensibilités. Dans la science, c'est

encore le sentiment qui, à son insu, commence le mouvement destiné un jour à l'étouffer lui-même. Bacon, lui aussi, n'était qu'un avocat du sens propre. Il venait dire qu'il était temps de ne plus s'en rapporter aux décisions des écoles, et qu'au lieu de répéter les axiomes enseignés comme la vérité, il s'agissait pour la raison de consulter son propre oracle, de ne s'en rapporter qu'à lui.

Il n'est pas moins vrai qu'au fond c'était une réaction absolue qui se préparait. L'intelligence, une fois réveillée par l'immense activité que le moyen âge avait donnée à tout l'être humain, devait bientôt accaparer pour elle seule ce droit de libre inspiration que le XVIe siècle avait posé pour toutes les facultés. Dès le début du XVIIe, nous voyons soudain baisser l'imagination et la spontanéité. Les instincts moraux ont exprimé ce qu'ils avaient conçu et éprouvé en s'abandonnant à leurs propres impulsions, et leur succès même tourne contre eux. Après les génies naïfs qui avaient eu le don d'inventer parce qu'ils allaient docilement où l'esprit les poussait au lieu de vouloir se fixer un but, arrivent les imitateurs, qui se mettent à adorer comme le beau absolu les formes trouvées par les maîtres, et qui réduisent leur ambition à savoir reproduire ce qui les a charmés. Après les premiers protestans, qui avaient revendiqué la liberté de conscience comme le droit et l'obligation d'obéir à la grâce irrésistible, arrivent les puritains, qui, au nom de la même grâce infaillible, prétendent imposer à tous les croyances, le code moral que leur a révélés cette voix divine qui, suivant eux, ne peut manquer de faire à tous la même révélation. L'intelligence seule, pendant que les autres organes de l'âme humaine renoncent au droit de croire à leurs propres impressions, devient chaque jour plus impatiente de s'exercer et de dicter la loi. C'était elle qui avait été la déshéritée de l'ancien régime moral, — et maintenant elle a devant elle sa carrière tout entière à parcourir; elle doit faire connaissance avec toutes ses capacités et ses impuissances, accomplir ses grandes découvertes comme se donner la leçon de tous les égaremens dont elle est susceptible. Aussi c'est dans le savoir et le raisonnement que les esprits se réfugient; c'est à connaître les faits, leurs rapports et leurs conséquences, qu'ils dépensent et bornent leurs efforts. Et je ne fais pas allusion seulement aux progrès des sciences physiques, qui sont le beau côté de l'époque et l'application légitime de son intelligence. La raison usurpe encore les fonctions qui ne lui appartiennent pas : elle veut obliger les hommes à n'être en tout que des calculateurs; elle veut que jusque dans leurs affections et dans le gouvernement de leur âme ils ne soient dirigés que par les connaissances qu'ils peuvent avoir sur les choses du dehors. Elle prétend enfin décréter à son tour une morale, une

foi, une poétique qui ne relèvent que d'elle, qui ne reconnaissent que son autorité. Tout ce qu'elle décrète est la négation absolue des croyances et de l'esprit du passé. Tandis que le moyen âge avait expliqué le mal par l'inspiration d'un mauvais principe, elle décide au contraire que tous les maux sont venus de ce que l'humanité n'a pas possédé la science des choses avantageuses et des choses nuisibles, et de ce qu'elle a eu la sottise de se laisser diriger par ses sympathies au lieu de consulter son jugement. Tandis que le moyen âge avait enseigné que les œuvres ne sont rien, et que le seul moyen d'arriver au bien est d'avoir les bonnes inspirations et de leur obéir sans s'inquiéter des résultats, elle vient déclarer que les sentimens ne sont rien, et que, pour bien conduire nos affaires, notre seul souci doit être d'apprendre à évaluer juste ce que nos œuvres peuvent nous rapporter. La raison ne s'arrête même pas là : après avoir mis l'*utilitarisme* en tout et partout, elle en vient à s'abroger elle-même, elle érige ses propres idées en vérités absolues, et pour mieux assurer leur souveraineté, elle change l'homme en une sorte de mécanique qui désormais ne doit plus travailler qu'à tirer les conclusions et à pratiquer les décisions que peut lui fournir la science acquise.

Un développement tout intellectuel, un développement qui devait aboutir à ces excès, mais qui devait d'abord grandir l'esprit humain par la place qu'il attribuait à l'intelligence, voilà donc ce qui commençait du temps de Browne, pendant que d'un autre côté l'imagination et la conscience achevaient leur évolution. Avec de simples différences en plus ou en moins, le XVIIe siècle s'ouvre ainsi chez toutes les races germaniques et latines.

La lutte des deux principes est peu sensible en Italie : l'ancienne patrie des Romains avait toujours été très législative et très intellectuelle, témoins ses écrivains politiques et ses grammairiens. Depuis la renaissance surtout, elle s'est étrangement reniée pour se faire à nouveau païenne ou cicéronienne. En France, c'est de Henri IV à Louis XIII que la transformation s'accomplit; mais l'imagination sous les Valois a été trop tôt gênée par l'imitation des anciens, et après eux il en reste peu pour mitiger les premiers épanouissemens de la raison, qui elle-même va être trop vite régularisée par les convenances du règne de Louis XIV. En Angleterre, la croissance du génie national a été plus franche que partout ailleurs; l'imagination a pris un essor plus vigoureux en restant plus sincère, et l'intelligence dans sa liberté y est à la fois plus promptement virile et plus longtemps naïve, je veux dire plus longtemps associée à l'inspiration de tous les instincts que la nature place en nous à côté du jugement. Lorsque Shakspeare meurt, Bacon est déjà né : ce seul rapproche-

ment accuse avec éloquence les deux vitalités qui, sans s'étouffer l'une l'autre, produisent pendant un demi-siècle une des phases les plus riches des annales anglaises.

Cette double activité du sentiment et de l'intelligence est également ce que nous découvrons au fond du tempérament de Browne. S'il éveille aussi vivement la curiosité, c'est en même temps par l'intérêt historique des deux élémens qui font de lui un abrégé de son époque, et par l'intérêt moral de la singulière individualité qui résulte en lui de leur fusion. En faisant cette remarque, je n'ai nullement la pensée de rien enlever à son originalité : — nous nous plaisons beaucoup trop, je crois, à expliquer les grands esprits par l'esprit de leur siècle et à supposer que les natures extraordinaires sont formées par la nature banale de tout le monde. Ce que je veux dire, c'est que, grâce à des dispositions innées, Browne a trouvé moyen de combiner en sa personne les deux manières d'être qui se manifestaient parallèlement autour de lui; c'est qu'il a appartenu en même temps aux générations qui l'avaient précédé et à celles qui allaient le suivre. Aussi ai-je cru bon de le scinder pour ainsi dire en deux. J'ai parlé d'abord de l'ouvrage où sa curiosité intellectuelle se révèle le mieux, et j'ai réservé pour la fin ceux de ses livres où il écrit plutôt comme un homme du moyen âge, sous la dictée de ses sentimens. Pour achever d'étudier ses œuvres, nous jetterons au moins un coup d'œil sur quelques autres écrits où Browne reste en quelque sorte à mi-chemin entre le monde de son esprit et le monde des choses.

II.

Après avoir publié la *Pseudodoxia*, Browne ne se présenta plus qu'une seule fois devant le public : ce fut en 1658, année où il donna dans un même volume son *Jardin de Cyrus* et son *Hydriotaphia* ou *Sépulture des urnes*. Parmi ses ouvrages, il n'y en a point où le mélange de tout ce qui se rencontrait en lui soit plus remarquable que dans ces deux traités. L'*Hydriotaphia*, qu'il avait écrite à propos de quelques urnes antiques découvertes dans le Norfolk, est un discours funèbre où il discute en érudit les coutumes des anciens peuples à l'égard des morts, où il parle en savant des substances trouvées dans les urnes du Norfolk, où il médite en philosophe sur toute cette science de la mort et sur la mort elle-même. Quant à l'autre dissertation, pour en faire comprendre la bizarrerie, il suffira d'en citer textuellement le titre : *le Jardin de Cyrus, ou le losange quincunciel, ou les plantations réticulées des anciens, considérées artificiellement, naturellement et mystiquement.* Les quinconces sont le prétexte du livre. Avec des si, des peut-être, des probablement,

Browne arrive de conjecture en conjecture à présumer que les plantations en losange ont dû exister non-seulement avant le déluge, mais dans le paradis terrestre, dont Dieu lui-même était le planteur. Des quinconces il passe bientôt aux nombres et aux figures géométriques qui entrent dans cette disposition, et en évoquant devant lui les productions de la nature et de l'art, il arrive à n'apercevoir partout que des losanges, des cinq, des X, des tissus rétiformes. Où veut-il en venir? La question est d'autant plus embarrassante qu'il brode sur ce texte une infinité d'observations sérieuses et de recherches attentives sur l'histoire naturelle et la physiologie végétale, sans parler de maints autres sujets sur lesquels il exprime évidemment ses véritables opinions. En réalité, il faut renoncer à préciser ce qu'il a voulu. Son discours est la traduction naïve des indéfinissables combinaisons qui se produisaient dans son esprit. Il ne cherche pas à énoncer des conclusions arrêtées; il songe tout haut comme il songeait à chaque instant, en confondant un peu son imagination avec la science. Il regarde en lui-même le pêle-mêle de ses souvenirs, de ses préoccupations, de ses conjectures momentanées, et à la fin, quand il est las, « il est temps de cesser, dit-il, la nuit est avancée, les chasseurs sont déjà sur pied en Amérique; tenir nos yeux ouverts plus longtemps, ce serait voler le rôle de nos antipodes. »

Outre l'*Hydriotaphia* et *le Jardin de Cyrus*, ses lettres et ceux de ses papiers qui ont vu le jour après sa mort nous prouvent qu'en vieillissant il n'avait rien perdu de son ardeur pour l'étude. Jusqu'au bout, nous le voyons poursuivant ses travaux, les poussant même dans plus d'une direction nouvelle, et toujours prêt à profiter des occasions inattendues pour augmenter ses connaissances, ou pour les mettre au service d'autrui. Il entre en communication avec le pasteur d'une paroisse de l'Islande, et les renseignemens qu'il en obtient sur l'histoire naturelle et sur les maladies régnantes de cette île lointaine lui servent à rédiger une notice qu'il communique plus tard à la Société royale. Il écrit pour sir William Dugdale deux mémoires touchant les *Marécages* et les *Tumuli de l'Angleterre*. Il se met au service d'Évelyn, le charmant auteur des *Mémoires* et grand amateur d'horticulture. Il envoie au docteur Ray des catalogues et d'autres matériaux qu'il avait primitivement ramassés pour une histoire naturelle du pays de Norfolk. La plupart de ces communications ont été recueillies, et, avec divers traités que Browne laissa en mourant, elles ont fourni la matière de deux publications posthumes éditées, l'une par l'archevêque Tenison, et l'autre par John Hase. Je ne m'arrêterai pas toutefois à ces deux recueils. La plupart des essais qui les composent rentrent dans le genre de la *Pseudodoxia*, et nous y retrouverions le même savant

avec lequel nous avons fait connaissance. D'ailleurs ils ne nous aideraient pas à mieux comprendre ce qu'était au fond ce judicieux visionnaire. Il est temps d'arriver à celui des ouvrages de Browne qui complète le mieux la singulière figure dont la *Pseudodoxia* ne nous a révélé qu'un côté.

Dès les premières pages, la *Religio medici* nous offre la preuve que les temps n'exercent pas toujours une influence directe sur les individus. Vers 1634, alors que Browne composait son soliloque « pour sa satisfaction privée et avec la pensée d'en faire un mémento pour lui-même plutôt qu'un exemple et une règle pour autrui, » le vent était tout à fait aux controverses religieuses. Ce n'était plus le moment des décisions où, sans trop raisonner, les hommes étaient allés, par instinct et par amour, vers la croyance qui les attirait irrésistiblement. Les partis étaient pris maintenant, et quoique l'enthousiasme n'eût point diminué en Angleterre, les *ferveurs* du XVIe siècle faisaient place de plus en plus à ces argumentations qui ont rempli le XVIIe, et qui ont laissé tant de traces dans Bayle, Leclerc, Jurieu, etc.

Mais les natures vraiment originales, au lieu de se laisser gagner par les entraînemens de leur entourage, n'y trouvent qu'une occasion d'acquérir plus vivement conscience de leurs propres instincts, et tel est l'effet que produisent sur Browne les intempérances dogmatiques dont il est témoin. Après avoir déclaré qu'il est chrétien protestant de l'église d'Angleterre, et cela « non-seulement de naissance et d'éducation, mais par conviction personnelle et de sa propre option, » il ajoute, en faisant allusion aux catholiques :

« Pour autant, je n'ai pas rompu à tel point avec ces courages désespérés qui préfèrent risquer leur barque avariée sur la haute mer plutôt que de rentrer au port pour la réparer... Je ne me suis pas tellement séparé d'eux que j'en sois à leur égard aux antipodes et à épée tirée. Nous avons fait une réforme à partir d'eux et non contre eux, car, à laisser de côté ces accusations et ces échanges de propos outrageans qui divisent nos affections et non pas notre cause, nous sommes unis les uns aux autres par un même nom et un même titre, par une foi et un corps nécessaire de principes qui sont communs entre nous. Je n'ai jamais pu voir qu'il y eût aucune conséquence raisonnable à tirer des textes qui défendent aux enfans d'Israël de se souiller dans les temples des païens. L'eau bénite et les crucifix, bien que dangereux pour le vulgaire, ne trompent pas mon jugement et n'abusent aucunement ma dévotion. Je suis, je le confesse, naturellement porté à ce qu'un zèle mal entendu appelle superstition. Je reconnais que ma conversation ordinaire est sévère, que mes manières sont pleines de raideur et parfois teintes de morosité; pourtant dans mes oraisons j'aime à user de la civilité de mes genoux, de mon chapeau et de ma main, avec tous ces mouvemens extérieurs et sensibles qui peuvent exprimer ou exciter ma ferveur invisible. Je ferais violence à mon propre bras plutôt qu'à une église, et je

ne souillerais pas volontiers un nom de saint ou de martyr... Je ne puis pas rire, j'aurais plutôt compassion des stériles voyages des pèlerins et de la condition misérable des moines. S'il y a une méprise dans la forme, il y a dans le fond un élément de piété. Je n'ai jamais été capable d'entendre la cloche de l'*Ave Maria* sans un élan de prière, et je ne sache pas que, parce qu'ils ont erré par un point, ce me soit une autorisation suffisante pour errer par tous, je veux dire par le silence et un muet dédain. Tandis donc qu'ils tournaient vers la Vierge leurs dévotions, j'adressais les miennes à Dieu, et je rectifiais les déviations de leurs prières en réglant justement les miennes. En voyant une procession solennelle, il m'est arrivé de pleurer abondamment pendant que mes compagnons, aveuglés d'opposition et de prévention, tombaient dans des excès de mépris et de rire. Les églises grecque, romaine et africaine ont sans contredit des solennités et des cérémonies dont les sages ferveurs savent faire un usage chrétien et qui sont condamnées par nous, non pas comme étant un mal en elles-mêmes, mais comme étant des sollicitations et des amorces à la superstition pour ces têtes vulgaires qui regardent de travers la face de la vérité, et pour ces jugemens instables qui ne peuvent s'asseoir sur le centre de résistance sans des oscillations ou des chancellemens vers la circonférence. »

Chez Browne, ce n'est pas là seulement de la sympathie pour les rites catholiques, — bien qu'ils aient certainement attiré son imagination, — c'est avant tout l'effet d'une constitution qui, pour citer ses propres paroles, est si générale qu'elle s'accorde avec toute chose. Sa conscience lui donnerait un démenti, s'il disait qu'il déteste absolument quoi que ce soit, excepté le démon. Les antipathies nationales ne le touchent pas; il ne s'étonne point des sauterelles et des cigales que mangeaient les Juifs, ni des plats de grenouilles et d'escargots dont se régalent les Français. A la vue d'une vipère, d'un scorpion ou d'un crapaud, il ne sent en lui nulle envie de prendre une pierre pour les écraser. « Je n'ai jamais pu, dit-il ailleurs, me mettre en discorde avec un homme pour une différence d'opinion, ou prendre colère contre son jugement, parce qu'il ne se rencontrait pas avec moi dans une manière de voir dont, sous peu de jours peut-être, je devais moi-même m'éloigner. » Cette espèce de tolérance, Browne l'attribue avec humilité au tempérament froid dont le ciel lui a fait la grâce; je l'attribuerais moi-même en grande partie à l'insatiable curiosité de son esprit. Tandis que la plupart des hommes sont choqués par tout ce qui les surprend et par tout ce qui sort de leurs idées, il aime les aventures et les rencontres imprévues; tandis que pour les autres c'est une souffrance de concevoir ce qu'ils n'avaient pas conçu, pour lui c'est un bonheur d'étendre incessamment ses pensées et ses affections. Il a peine à dire : il n'y a que cela de vrai, il n'y a que cela de bon. Il voudrait pouvoir embrasser une vérité sans s'obliger à rejeter complétement les décisions contraires. En parlant des trois hérésies vers lesquelles

ses jeunes années avaient incliné, il écrit ces mots où respire un vrai sybaritisme d'intelligence. « Ce n'est pas seulement une erreur de jugement, c'est encore une perversion de la volonté que d'être incapable de se délecter d'une singularité sans se faire d'elle une hérésie, ou d'imaginer une idée sans vouloir créer aussi une secte. » Une autre cause ne contribue pas moins à sa répulsion pour les controverses et les excommunications : c'est le point de vue d'où il les juge. Au lieu de porter son attention sur la valeur des doctrines en litige, il est surtout frappé par les mobiles des combattans eux-mêmes; il aperçoit surtout les instincts d'agression et de domination qui sont les ressorts de la lutte. Sur ce point sa nature est on ne peut plus décidée. Tous les sentimens négatifs, tous ceux qui se rattachent au mépris ou à la haine, sont littéralement pour lui impossibles. Ainsi il ne peut pas supporter l'idée qu'il existe au monde une seule chose disgracieuse, une seule espèce de créature dont le propre soit de causer de la répugnance.

« *Natura nihil agit frustra,* s'écrie-t-il, est le seul axiome incontestable de la philosophie. Il n'y a pas de grotesques dans la nature; il n'y a pas de choses qui soient faites pour boucher des vides et garnir des coins inutiles. Il n'est pas jusqu'aux créatures les plus imparfaites, à celles qui ne furent pas préservées dans l'arche et qui, ayant leurs semences et leurs principes dans la matrice de la terre, se montrent partout où se montre le pouvoir du soleil, il n'est pas, dis-je, jusqu'à elles qui ne laissent éclater les combinaisons de la main divine... Ma contemplation n'a jamais su se contenter des objets ordinaires d'étonnement, du flux et du reflux de la mer, de la crue du Nil, de la direction de la boussole vers le nord, et je me suis appliqué à leur trouver des pendans et des pairs parmi les productions plus familières et plus dédaignées de la nature, comme je puis sans voyager en découvrir dans la cosmographie de moi-même. Nous portons en nous les merveilles que nous allons chercher loin de nous. Nous renfermons toute l'Afrique et ses prodiges. Nous sommes nous-mêmes cette œuvre audacieuse et aventureuse, où quiconque l'étudie sagement apprend comme dans un épitomé ce que d'autres poursuivent par fragmens épars dans un volume sans fin. »

Il semble que l'on entende parler un des grands poètes de l'Angleterre moderne, William Wordsworth, et ce n'est pas la seule fois qu'on serait tenté de se demander si l'âme de Browne n'était pas revenue prendre chair dans le poète du XIXe siècle pour confirmer sa théorie ou du moins sa rêverie sur les hommes qui ***se revivent*** et sur les populations de la terre qui ne sont que les revenans du passé. Chez l'un et chez l'autre, c'est bien un même esprit qui, par les mêmes voies, en est venu à se faire un monde où il ne reste plus rien qui puisse lui causer quelque répugnance. Chacun de nous peut observer que les hommes, à mesure qu'ils vieillissent et que la pen-

sée prend le dessus chez eux sur la vie des sens, deviennent plus sensibles à l'expression morale des physionomies, plus capables d'être charmés par le caractère qui se révèle sur des traits sans jeunesse et sans beauté physique. Poussons encore plus loin cette prédominance de la pensée, et les visages mêmes où se peint une âme pervertie auront aussi leur circonstance atténuante; ils nous intéresseront au moins par les révélations qu'ils auront à nous faire. Browne en est là, et, comme tous les esprits de cet ordre, il aime surtout ce qui est humble, petit et familier, car l'imagination n'est que plus frappée quand l'immense vision de l'ordre universel ou de la sagesse infinie s'échappe pour ainsi dire d'un fait imperceptible.

La tournure particulière de ses convictions religieuses n'est pas moins exceptionnelle. Rien qu'à lire les fragmens que nous avons cités, on comprend facilement que dans un avant-propos l'éditeur parisien de la *Religio medici* ait présenté l'auteur comme un protestant à moitié gagné à l'église romaine, et peut-être n'est-il pas impossible de deviner comment certains théologiens allemands avaient pu, en dépit de l'évidence, l'accuser d'un indifférentisme absolu et même d'athéisme. C'est qu'en effet la foi de Browne repose sur un centre qui n'est point celui des croyances ordinaires. En réalité, il ne songe pas à ouvrir au grand large les portes du ciel pour y laisser entrer la sœur de charité et la sœur de Cythère; mais il est d'un spiritualisme à scandaliser les docteurs de toutes les confessions. Il ne croit point, avec les catholiques, que les rites et les pratiques aient la puissance de sauver, et il ne croit point, avec les puritains, qu'ils aient la vertu de damner. Il ne cache pas non plus que les points de doctrine qui séparent les diverses sectes lui semblent peu dignes du bruit qu'ils provoquent. En dehors des dogmes fondamentaux, il a peine à admettre que la sainteté et l'iniquité d'après lesquelles Dieu nous pèse consistent dans des opinions, dans des décisions qui, après tout, ne représentent pas ce que nous valons nous-mêmes. Pour lui évidemment l'essence du christianisme est ailleurs : elle est surtout dans son esprit moral, et par là je n'entends pas précisément ses préceptes ni ses injonctions sur la conduite qu'il faut tenir. Si indispensable que soit ce code moral, il n'est point spécial au christianisme, et partout où les hommes ont eu la crainte de la souffrance, ils ont naturellement mis hors la loi tout ce qu'ils pouvaient croire malfaisant. Je parle surtout de cet esprit qui est venu au contraire enseigner aux hommes à ne plus en rester à l'idée païenne de méfait et de bienfait, à tenir les sentimens pour un bien ou un mal, non plus en raison des avantages ou des inconvéniens qu'ils pouvaient rapporter à la masse, mais en raison de l'état moral dont ils procédaient chez l'individu. La tête de l'humanité s'était enraidie et comme pétrifiée à

regarder du côté des conséquences des actes; le christianisme l'a prise et l'a retournée du côté de leur origine. Cet esprit moral possède si bien Browne, que les autres parties de la théologie, malgré son respect pour elles, ne sont à ses yeux que secondaires. Tout en exprimant des doutes sur les miracles des jésuites du Paraguay, « il souhaiterait qu'ils fussent vrais, et qu'ils eussent d'autres garans que la plume de leurs auteurs. » Il ne voit rien qui empêche que ces hommes d'une autre église, s'ils ont le cœur saint, aient reçu de Dieu le don de glorifier son nom par des prodiges. Tout en étant fort inquiet sur le sort des sages païens qui n'ont pas connu le Christ, il lui semble dur « de placer en enfer les âmes de ces hommes dont les nobles vies nous enseignent la vertu sur la terre... Quelle étrange vision, dit-il, ce sera pour eux de voir leurs fictions poétiques converties en réalité, et leurs furies imaginaires en véritables démons! Comme l'histoire d'Adam sonnera étrangement à leurs oreilles, quand ils auront à souffrir à cause de l'homme dont ils n'ont jamais ouï parler, et quand eux, qui font descendre des dieux leur généalogie, ils sauront qu'ils sont la malheureuse lignée de la chair pécheresse! » — « Mais, reprend-il, c'est un acte insolent de la raison que de discuter la justice des procédés de Dieu... Et après tout, les hommes qui vivent suivant la droite règle de la raison vivent seulement selon leur espèce, comme les bêtes suivant la leur. Ils ne font qu'obéir convenablement à l'injonction de leur nature, et n'ont donc pas droit d'attendre une récompense pour leurs actes. »

Il ne s'ensuit pas toutefois que Browne ne soit chrétien que par la conscience. Son intelligence aussi est vivement saisie, mais c'est encore d'une manière toute particulière. En étudiant la ***Pseudodoxia***, nous avons remarqué comment il était à la fois très porté à croire quand il s'agissait des causes invisibles des phénomènes, et très avide de s'assurer par ses yeux quand il s'agissait des phénomènes eux-mêmes. Dans ses convictions religieuses nous retrouvons quelque chose d'analogue. Quoiqu'il ait autant que personne la foi historique, quoiqu'il soit convaincu que tous les événemens relatés par l'Écriture se sont passés de tout point comme elle les rapporte, il est clair que tout ce qui est trop défini le gêne, que tout ce qui ressemble à un fait est pour sa raison un texte rempli de difficultés, d'obscurités et d'énigmes où du reste il se complaît visiblement, sans souffrir de ne pas les résoudre. Il a calculé comment toutes les créatures, non-seulement avec leur volume, mais avec leur provision de nourriture, avaient pu tenir dans l'arche; il a considéré que l'épreuve de la virginité telle que Dieu l'ordonna aux Juifs était très faillible; il a remarqué que bien des femmes, et même des nations entières, échappaient à la malédiction de l'enfantement, qui dans la Bible semble prononcée sur le sexe entier. En

un mot, sa foi a cela de très particulier, qu'elle semble moins tenir de la soif de certitude que du besoin de s'interroger et de spéculer. Les croyans ordinaires cherchent avant tout dans la religion un point fixe pour leurs incertitudes. Ce qui les attire et ce qu'ils embrassent avec le plus de contentement, c'est la partie positive du christianisme, ce sont les révélations qu'il leur apporte. Ce qui gagne Browne et ce qui le retient, ce sont au contraire les mystères, ce sont les voiles que la théologie ne soulève pas.

« Il me semble, écrit-il, qu'il n'y a pas dans la religion assez d'impossibilités pour une foi active... J'aime à me perdre dans un mystère, à suivre mes pensées jusqu'à un *o altitudo!* C'est ma récréation solitaire que d'embarrasser mon entendement avec ces énigmes emmêlées et ces problèmes insolubles de la trinité, de l'incarnation et de la résurrection. Je puis répondre à toutes les objections de Satan et de ma raison rebelle par cette étrange solution que j'ai apprise de Tertullien : *Certum est quia impossibile est.* Ajouter créance à des faits ordinaires et visibles n'est pas de la foi, mais seulement de la conviction. Il est des hommes qui croient plus fermement pour avoir vu le sépulcre du Christ, et qui, après avoir contemplé la Mer-Rouge, ne doutent plus du passage miraculeux. Moi, je suis heureux de n'avoir pas vécu aux jours des miracles, de n'avoir jamais aperçu le Christ ni ses disciples. Je ne voudrais pas avoir été un des Israélites qui passèrent au milieu des flots entr'ouverts, ni un des malades sur qui Notre-Seigneur opéra ses merveilles. Ma foi m'eût alors été imposée, et je n'aurais point part à la bénédiction qui a été prononcée sur ceux qui croient et n'ont pas vu... Depuis que j'ai atteint l'intelligence de savoir que nous ne savons rien, ma raison a été plus souple à la volonté de la foi. Sans exiger une rigide définition, je me contente maintenant de comprendre un mystère sous une image facile et platonicienne. Cette description allégorique d'Hermès (une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part) m'a toujours séduit au-delà de toutes les définitions métaphysiques. Là où il m'est impossible de satisfaire ma raison, j'aime à complaire à mon imagination. Quand l'obscurité est trop épaisse pour notre entendement, il est bon de nous reposer dans une description, une périphrase ou même un à peu près. En faisant savoir à notre raison combien elle est incapable de pénétrer les effets visibles et patens de la nature, nous la rendons plus humble et mieux soumise aux subtilités de la religion. C'est ainsi que je dresse mon esprit farouche et mal dompté à s'abattre sur l'appât de la foi. »

Ne nous y trompons pas : cet état d'éblouissement extatique n'est point le symptôme d'une organisation où la raison a peu d'empire, c'est plutôt celui d'une raison très active, qui a beaucoup tâché de comprendre, qui a même porté trop haut ses ambitions, et qui, en comptant ses efforts déçus, a pu supputer combien le connu était peu de chose pour elle à côté de l'incompréhensible. « Nous ne faisons qu'apprendre aujourd'hui ce que nos jugemens plus avancés nous forceront demain à désapprendre, et Aristote nous enseigne

seulement ce que Platon lui avait enseigné, c'est-à-dire à le réfuter lui-même. J'ai traversé toutes les écoles, et n'ai trouvé le repos en aucune. Quoique nos premières études nous désignent comme des péripatéticiens, des stoïques ou des académiciens, je m'aperçois qu'à la fin les plus sages têtes deviennent presque toutes des sceptiques, et restent plantées comme des Janus dans le champ du savoir. »

Avec cette profonde conscience des limites de son intelligence, — et elle n'abandonne pas Browne, — on sent comment les mystères sont en quelque sorte la preuve qui lui démontre la vérité du christianisme. Ses yeux comme son jugement n'aperçoivent partout que des mouvemens dont les ressorts lui échappent, et d'admirables accords où s'atteste une sagesse qui ne se laisse pas saisir. Pour lui, ce qui distingue la réalité, c'est d'être inexplicable, et il voit un mensonge dans toute philosophie qui prétendrait lui donner une explication de l'univers où il n'existerait plus ni ombre ni inconnu. Cependant, comme chrétien, il n'a pour ainsi dire aucun sacrifice à imposer à sa raison : sa foi se borne à lui enseigner que dans ce monde tout est l'œuvre d'une providence et d'une toute-puissance que l'homme ne saurait concevoir. Sans viser à définir l'infini, elle lui donne pour tout ce qu'il voit d'impénétrable un nom qui signifie à la fois omnipotence, bonté suprême, intelligence sans bornes. Aussi le Dieu chrétien est-il pour sa raison même le mot authentique de l'énigme. Dans la retraite et la solitude de son imagination, il n'oublie pas de penser à lui et de contempler ses attributs. Il se confond avec cette éternité dont nul ne peut parler sans un solécisme, et à laquelle nul ne peut songer sans une extase. Il se délecte avec cette sagesse où il se complaît tellement que, pour cette seule contemplation, il ne regrette pas d'avoir été élevé dans la voie de l'étude. Peu d'hommes ont éprouvé autant que ce prétendu athée les ravissemens de la dévotion, la joie d'échapper à la terre pour se plonger dans l'infini; néanmoins, jusque dans ses ivresses religieuses, il est facile de reconnaître encore ce je ne sais quoi de minutieux et de questionneur qui forme un trait si marquant de son érudition et de ses recherches scientifiques. Lui-même nous parle en plus d'un passage des combats de sa foi et de sa raison, et de la trêve qu'il établissait entre elles. « En philosophie, écrit-il, sur tous les points où la vérité semble à deux faces, nul n'est plus paradoxal que moi; en théologie, j'aime à tenir la route royale et à suivre, sinon aveuglément, au moins avec une humble confiance, la grande roue de l'église qui me fait mouvoir. » Cela est strictement vrai, mais ce n'est pas tout à fait ainsi que j'exprimerais l'impression qu'il me laisse. Ce qui me frappe à chaque page de la *Religio medici*, c'est qu'en réalité il n'y a pas en Browne de ces conflits absolus qui forcent un

homme à faire deux parts de lui-même : c'est qu'au fond il trouve moyen de mettre toute sa raison dans sa foi et toute sa foi dans sa raison. On sent que l'esprit d'examen qui l'a poussé vers la science et les études de tout genre sort précisément du même besoin qui l'entraîne à spéculer sans fin. Il n'a rien de commun avec ces natures positives qui ne peuvent admettre que les conclusions de leurs yeux, parce que, suivant un mot de Bacon, leur intelligence est captive dans leurs sens. Sa curiosité d'observateur n'est elle-même au contraire qu'une conséquence de son imagination. Il ne se lasse pas de remplir sa tête d'images et d'apparitions; il veut se donner le spectacle de toutes les pensées qui peuvent s'enfanter dans l'âme humaine, évoquer le passé, prévoir l'avenir, présumer où il ne peut pas savoir. Cela va si loin que, dans ses idées religieuses, il approche du polythéisme. Il couve son imagination jusqu'à en faire sortir des myriades d'esprits et d'éons pour peupler les espaces sans bornes. De l'homme à Dieu, les Valentin du gnosticisme et les Ben-Jochaï de la cabale n'apercevaient pas plus de degrés et de créations intermédiaires. « C'est une énigme pour moi, s'écrie-t-il, que tant de savantes têtes aient pu oublier leur métaphysique et détruire l'échelle des êtres au point de mettre en question l'existence des esprits. Ceux qui, pour convaincre leur incrédulité, désirent voir des apparitions n'en verront sans doute jamais; le diable les a déjà entraînés dans une superstition plus impie que la sorcellerie, et leur apparaître ne serait de sa part que travailler à les convertir. Pour moi, loin de nier les esprits, je croirais volontiers que non-seulement les diverses contrées, mais encore les individus ont chacun leur ange tutélaire. Pour autant que je sache, il n'est pas impossible même qu'outre ces gardiens particuliers, il y ait un esprit supérieur chargé de veiller sur le monde entier. Si chaque espèce a son esprit qui rattache et conjoint les individus épars dont elle se compose, pourquoi n'en existerait-il pas un autre qui fût le lien de toutes les espèces et de tous les êtres? »

Le plus curieux, et ce qui nous fait toucher l'intime parenté de son imagination et de ses goûts d'observateur, c'est qu'à l'endroit de ces essences surnaturelles il est aussi judicieux et aussi réfléchi, aussi patiemment scientifique que dans ses recherches expérimentales. Il se garderait bien de s'en tenir sur leur compte à une vague croyance, il y perdrait ce qui lui est le plus cher. Les fables mêmes qu'il sait n'être que des fables sont pour lui l'objet d'une série d'enquêtes. Les arbres qui poussent au bord de l'Achéron le tourmentent; en supposant qu'ils existent, il tient à se rendre compte des influences que peut exercer sur eux l'atmosphère de l'enfer, et par analogie il tâche de deviner quel feuillage ils doivent avoir, à quel ordre végétal ils doivent se rattacher. C'est bien autre chose

quand il est question des esprits, auxquels il croit plus qu'à lui-même. Il les discute, il les envisage sous toutes les faces, il s'obstine à leur donner la consistance, la couleur et les lignes arrêtées d'une réalité. Si on lui demande son opinion et sa métaphysique sur leur nature, il avoue avec humilité qu'elles se réduisent à des notions négatives comme celles qu'il a sur Dieu, ou à de simples conjectures par comparaison; mais dans ses conjectures au moins, il tient à épuiser la question. « Dans cet univers, dit-il, nous voyons une gradation ou hiérarchie de créatures qui ne s'élève pas confusément, mais avec une proportion et une méthode pleines de beauté. Les choses inertes et celles qui ont la vie sont séparées par une grande disparité de nature; une plus vaste distance s'étend entre les plantes et les animaux ou créatures douées de sentiment; de ces dernières à l'homme, la différence va de nouveau s'accroissant, et si la proportion continue, il doit y avoir encore bien plus loin des hommes aux anges. » Partant de là, il ne s'arrête pas avant d'avoir présumé au moins que ces natures supérieures doivent avoir, d'une manière plus complète et plus absolue, toutes les perfections qui s'indiquent obscurément chez l'homme; qu'elles doivent connaître les choses par leur essence, tandis que nous les jugeons seulement par leurs accidens; qu'elles doivent par conséquent voir nos propres pensées comme si elles les portaient en elles-mêmes; qu'elles doivent avoir la puissance de mouvoir tous les corps sans en animer aucun.

Quant au démon qu'il a introduit dans sa *Pseudodoxia*, Browne est encore plus explicite, et rien n'est charmant comme d'observer toutes les peines honnêtes qu'il se donne pour dresser sans additions et sans omissions le catalogue de ses méfaits. « C'est Satan, dit-il, qui s'applique sans relâche à nous inoculer la croyance qu'il n'y a pas de Dieu, et, *faute de réussir jusque-là*, c'est lui qui nous pousse au moins à nier sa providence et à supposer qu'il ne s'occupe que des espèces. C'est lui qui, *en sentant combien il a peu de chances de nous convertir à cet athéisme*, prend le détour de nous persuader qu'il existe un grand nombre de dieux. C'est lui qui, pour rendre nos erreurs plus monstrueuses, a tenté de se faire passer lui-même pour un dieu. Et tel est le mystère de ses tromperies que tout en travaillant à nous convaincre de sa divinité, il cherche à nous faire croire qu'il est moins que les anges, moins que les hommes, qu'il est soumis à l'empire non-seulement des créatures raisonnables, mais encore de mille choses sans efficacité, telles que des lettres, des signes, des syllabes. » Toutefois à l'égard de Satan lui-même, il s'en faut que Browne soit prêt à accepter les ouï-dire sans les examiner. Il est le premier à se contrôler et à se poser toutes les objections imaginables. Dès le début, il est une pensée qui l'a arrêté, la même pensée qui sous la plume de Reginald Scott (dans sa *Disco-*

verie of Witchcraft) devait contribuer plus que l'histoire et l'expérience à réveiller les hommes de leur cauchemar démonologique. Il s'est dit que le créateur des lois de la nature devait seul être capable de les suspendre ou de produire des effets sans leur concours, et qu'attribuer au démon le pouvoir d'accomplir de véritables miracles, ce serait en faire un second Dieu, égal au Créateur. Pour se tirer de cette difficulté, Browne a encore recours à une fraude de Satan. « C'est lui qui par un nouvel artifice s'est donné la fausse apparence de posséder les prérogatives du Très-Haut. » Quoiqu'il ait d'une manière spécieuse opéré des guérisons et contrefait les œuvres merveilleuses des prophètes, « il n'est en réalité qu'un habile prestidigitateur, un physicien transcendantal qui sait accomplir ce qui est par rapport à nous un prodige, en sachant user des forces naturelles que notre science n'a pas encore découvertes. »

Malgré la place que le monde surnaturel occupe dans les préoccupations du médecin de Norwich, je donnerais une fausse idée de son œuvre en laissant supposer qu'elle est remplie par ces spéculations si surannées pour nous. Une des deux sections de la *Religio medici* est consacrée à la charité, à la vertu que Browne préférait entre toutes, et même dans sa confession de foi proprement dite il abandonne assez promptement la sphère des anges et des démons pour reporter ses pensées sur l'âme humaine, sur la fin des temps, sur la destinée future de l'homme. Toutes les pages où il aborde ces nouvelles questions sont d'une haute poésie et d'une grande portée métaphysique; mais plus il se rapproche de la terre, plus nous voyons reparaître chez lui cette veine de doute dont je parlais plus haut. Il semble que les choses sensibles auxquelles il touche deviennent sous sa main encore plus fantastiques que les choses qui échappent aux sens. Tandis que toutes ses facultés se tendaient tout à l'heure pour donner un corps et une figure à l'invisible, il aboutit, en obéissant précisément aux mêmes impulsions, à réduire ce qui a corps et figure en une impalpable vapeur. Sur son esprit toujours en mouvement, les objets se changent en une masse de lignes flottantes. Il les considère si longtemps, il s'acharne tellement à en saisir tous les tenans et les aboutissans, qu'il se perd dans la multitude de ses réflexions. De fait, il lui est impossible de s'entendre avec lui-même. L'imagination pittoresque du midi et l'intuition abstraite du nord se rencontrent à doses trop égales dans sa nature. Il remue ciel et terre pour découvrir des images qui prêtent à ses contemplations l'aspect d'une réalité solide, et jamais il ne parvient à être dupe de ses métaphores comme les Grecs l'étaient des leurs. Ses réflexions sur l'enfer et sur la destruction finale de l'univers le jettent dans d'indicibles perplexités. Il ne sait comment dire que le feu est l'essence de l'enfer, ni comment imaginer des flammes qui

seraient capables de mordre sur une âme. Il est forcé de supposer que nos corps ressuscités tomberont seuls sous l'action de l'élément dévorant. Il ne réussit pas encore à trouver le repos dans cette idée. Il peut concevoir que le feu dévore nos corps sans les anéantir, car il se rappelle les métaux qui restent invincibles pour les flammes; mais un problème en entraîne un autre : il voudrait apprendre comment avec un véritable feu Moïse a pu consumer le veau d'or; il voudrait comprendre comment la conflagration du dernier jour pourra détruire le monde, quand le feu n'a pas d'autre puissance que celle de vitrifier les substances. A la fin l'impatience le gagne, et il se retourne avec dépit contre cette idolâtrie des comparaisons terrestres. « Les hommes, dit-il, sont dans l'usage de décrire l'enfer et ses tortures corporelles comme Mahomet représente le ciel, et il est certain que cela sonne dans les oreilles populaires; mais si c'est là la terrible réalité, elle n'est pas digne de se poser comme l'antithèse de la béatitude infinie. » — Les réalités de tous les jours lui fondent pareillement entre les mains. Pour un instant où il les aperçoit comme elles se montrent aux yeux, il les voit trop souvent comme elles apparaissent à la réflexion. Ce ne sont plus les objets extérieurs qui, en agissant sur l'homme, peuvent lui suggérer des pensées; ce sont les simulacres et les emblèmes lointains qui deviennent pour l'esprit et dans l'esprit les seuls objets immédiats. A certains momens le monde entier n'est pour lui que le milieu où circulent librement les anges. « Que l'on ôte aux corps leur substance matérielle et visible, on a l'habitation des anges, qui n'est pas autre chose, je crois pouvoir le dire sans impiété, que l'essence même de Dieu. » Quant à l'homme, il est seulement à ses yeux une transition et une sorte de conjonction qui sert à manifester comment la méthode de Dieu ne saute pas d'un extrême à l'autre. « Entre les purs esprits et les êtres tout matériels, l'homme est ce terme moyen, ce véritable *amphibium* dont la nature est faite pour vivre non-seulement dans divers élémens, comme plusieurs animaux, mais bien dans des mondes différens. »

Et qu'est-ce que la vie? Que sont les jours et les années qui, pour les computations vulgaires, en font la longueur ou la brièveté? « Vivre, c'est courir sur la terre pour rétrograder plus tard. Si, comme la théologie l'affirme, il ne doit pas y avoir de cheveux blancs au ciel, nous ne faisons que survivre ici-bas aux perfections où nous serons rappelés par un plus grand miracle... D'ailleurs, dit-il (1), si nous retranchons tous ceux de nos jours que nous souhaiterions ne pas avoir vécu et qui troublent la paix des jours que nous vivons, si nous comptons seulement dans notre existence les

(1) *Lettre à un Ami*, qui fut publiée en 1690 par le fils aîné de Browne. La lettre avait été écrite à l'occasion de la mort d'un jeune homme chèrement aimé par cet ami.

momens que Dieu a acceptés, une vie riche en années n'aura plus qu'à peine l'étendue d'un empan. Le fils, en ce sens, peut avoir plus d'âge que son père. »

Mais qui de nous a seulement un âge? qui de nous a jamais eu un commencement?

« *J'étais avant Abraham* est une parole du Christ; pourtant elle est vraie aussi en un sens si je la dis de moi-même, car j'étais déjà non-seulement avant ma naissance, mais avant Adam; j'étais dans l'idée de Dieu et dans le décret de ce synode qui s'est tenu de toute éternité... Et sûrement aussi nous sommes tous en défaut dans le calcul de notre âge; car, outre cette existence générale et commune que nous avons eue dans notre chaos, tandis que nous dormions encore au sein de nos causes, nous jouissions de l'être et de la vie dans trois mondes distincts où nous recevons de manifestes accroissemens. Dans ce monde obscur qui s'appelle la matrice de notre mère, notre carrière est courte à la mesurer par la lune; pourtant elle est plus longue que les jours de bien des créatures qui voient le soleil, et déjà nous ne sommes pas sans avoir la vie, le sentiment et la raison, quoique celle-ci, pour montrer ses effets, attende l'occasion des objets et semble n'exister encore que par son âme et son germe de végétation. Plus tard, en paraissant sur la scène de ce monde, nous nous élevons d'un degré; nous devenons d'autres créatures, accomplissant dès lors les actions raisonnables de l'homme et laissant poindre la partie divine qui est en nous, mais sans pouvoir la dégager, sans jamais parvenir à la manifester parfaitement, jusqu'au jour où enfin nous dépouillons de nouveau nos *secondines*, je veux dire cette enveloppe de chair, pour entrer dans la liberté du dernier monde, dans le lieu ineffable de saint Paul, le véritable *ubi* des esprits. »

Que l'auteur de ces lignes ait été accusé d'amour-propre par Johnson, on a peine à le comprendre. Il importe peu que Browne ait écrit un livre pour s'entretenir de ses propres pensées; son livre dit assez qu'il ne voit dans lui-même qu'un sujet de contemplation, que sa vie est un renoncement et une métempsycose perpétuelle. Il passe dans tous les objets qu'il considère, ou plutôt c'est chacun d'eux tour à tour qui s'empare de lui et qui lui prend son âme pour nous faire assister au plus étrange miracle, au spectacle d'un objet inerte, animé d'une âme humaine. C'est ainsi qu'en parcourant la *Religio medici* on se croirait sous le coup d'un sortilége. On ne sait plus où l'on se trouve. On est entouré d'apparences et de formes qui rappellent la terre et qui n'ont rien de la terre. Les choses bornées ont perdu leurs limites; le tout est contenu dans la partie, l'avenir et le passé sont dans le présent, tous les lieux sont dans chaque lieu. Ce pays-là n'est pas notre planète, et pourtant il n'est pas en dehors de notre planète; c'est le monde du temps et de l'espace transposé dans une autre clé : ce sont les mots et les phrases de la matière traduits dans la langue de l'esprit. Et nous-mêmes, au milieu de ces équivalens spirituels de nos réalités, nous doutons presque

si nous sommes des hommes ou des âmes jouissant du don d'ubiquité. Assurément il y a là une magie authentique, celle du génie.

Pourtant cette magnifique suprématie de la pensée entraîne aussi son funeste résultat. Browne a la tristesse pensive de Shakspeare, sans avoir ses joyeuses vivacités et ses mâles énergies. Quel côté de l'homme manquait à l'auteur d'*Hamlet* et des *Commères de Windsor?* La nature de Browne n'a point cette élasticité. A trente ans, il lui semble déjà qu'il se survit à lui-même; il commence à être las du soleil. Dans l'ardeur de son sang, et dès ses jours caniculaires, il dit adieu à la joie. Le monde à ses yeux n'est qu'un songe et une parade de tréteaux, et pour ses sévères contemplations nous n'y sommes tous que des comédiens et des grotesques. Par instans, sa tristesse déborde jusque sur ses études favorites. « Il est une pensée qui m'a fait parfois fermer mes livres, une pensée qui me dit que c'est vanité de perdre nos jours dans une aveugle poursuite du savoir, qu'il n'y a qu'à patienter un peu, et que nous posséderons par instinct et par illumination ce que nous tâchons d'arracher par le labeur et l'investigation. Mieux vaut nous reposer dans une modeste ignorance et nous tenir contens des bienfaits naturels de notre raison que d'acheter la science incertaine de cette vie au prix de la sueur et de la vexation d'esprit, quand la mort la donne gratis au sot, et quand elle est un accessoire nécessaire de notre glorification. »

Sans doute il est bon de se rappeler que ces lignes furent écrites à l'âge des giboulées moroses et alors qu'il n'avait pas encore pris son pli et son parti dans ce monde. Plus tard, et au milieu des occupations de son âge mûr, il n'eût point parlé avec un découragement aussi absolu. Il n'est pas moins certain que jusqu'au bout il a gardé quelque chose comme un manque d'appétit pour la vie. Sa tristesse, car je ne trouve pas d'autre mot, n'a nulle parenté avec l'aigreur, avec l'humeur morose et agressive qui naît de la lassitude ou de la déception des appétits égoïstes. Elle n'est pas moins éloignée de cet autre mépris de la terre qui vient du dénigrement. Pourtant elle n'est pas exempte d'une certaine indifférence. Il semble qu'il ne fasse aucune distinction entre ce qui repousse et ce qui attire les autres hommes. Peu lui importe le succès ou la défaite, peu lui importe de gagner ou de perdre tout ce qui est susceptible de possession. Peine ou plaisir, amour ou colère, les sensations que les choses sont à même de causer le touchent à peine; elles ne peuvent plus devenir en lui la cause déterminante d'une volonté. Au fond, on sent qu'il y a là comme un déplacement de la sensibilité naturelle. La réalité glisse sur lui comme un rêve. Pour qu'il éprouve un véritable élan de désir, il faut qu'il s'agisse de quelque bien idéal, comme par exemple les feuillets perdus de Salomon ou comme les piliers d'Énoch, sur lesquels la science d'avant le déluge avait été

gravée dans la pierre et la brique, afin que par là elle fût à l'abri de l'eau et du feu. Pour qu'il sente une répugnance vraiment capable d'agir sur lui, il faut qu'il ait affaire à un mal spirituel, à une laideur où se trouve le je ne sais quoi d'infini qui n'appartient qu'aux qualités pensées. A l'égard de la mort par exemple, il a une certaine pudeur qu'il a rarement observée chez d'autres : c'est qu'à parler exactement, il est moins effrayé que honteux d'elle. « Elle est bien l'opprobre et l'ignominie de notre nature, écrit-il, elle qui en un moment nous peut défigurer de telle sorte que nos plus proches amis s'arrêtent ou tressaillent d'effroi à notre aspect, et que les animaux, qui nous obéissaient auparavant avec une crainte naturelle, perdent toute mémoire de leur vasselage pour faire de nous leur pâture. C'est cette pensée qui, au milieu d'une tempête, m'a fait désirer d'être englouti dans les flots, où j'aurais péri loin de tous les yeux, loin de toute pitié, sans témoins stupéfaits, sans larmes versées, sans discours sur la fragilité humaine, sans personne qui fût là pour dire : *Quantum mutatus ab illo!* Et pourtant, ajoute-t-il avec sa bizarrerie habituelle, ce n'est pas que je rougisse de l'anatomie de ma personne, ni que j'aie à accuser la nature d'avoir fait la maladroite dans aucun de mes membres ou à m'accuser moi même de m'être légué par mes désordres des maladies honteuses. Rien n'empêche que je me dise un aussi bon morceau pour les vers que n'importe quel autre. »

Il n'est pas douteux qu'un tel état d'esprit n'entraîne un fâcheux quiétisme. A force de rester plongé dans la contemplation, Browne y perd une partie des facultés qui sont nécessaires même au penseur pour faire valoir ses pensées. Il n'a pas assez les mobiles qui poussent les hommes à agir sur leurs semblables, qui les rendent capables d'entreprendre et de réussir, de vaincre les obstacles et d'influer sur le cours des affaires humaines. Il y a en lui enfin un certain manque de virilité, un défaut de muscles qui lui a nui évidemment dans tous ses efforts, et qui est tout à fait pénible à voir, car c'est là une de ces choses qui confondent le plus notre esprit, tant elles ont l'air d'un mal qui ne résulte que d'un excès de belles qualités. On serait tenté de croire que s'il n'a point l'énergie qui mène aux victoires, c'est à force de bienveillance et d'intelligence, à force d'être au-dessus de la haine, de l'amour-propre et de l'esprit de contradiction. On serait tenté de se dire que si les choses du dehors n'existent pas assez pour lui, c'est uniquement parce que sa pensée et son imagination ont acquis trop de développement, parce qu'il est devenu un être surhumain qui ne peut plus vivre, aimer ou vouloir que par l'esprit. Cela toutefois n'est qu'une mauvaise tentation à laquelle il ne faut pas céder. En dépit des apparences, le mal ne peut pas sortir du bien, et l'excès de qualités n'est qu'une figure de rhétorique. A mieux regarder en effet, on s'aperçoit que

l'affaiblissement dont souffre Browne n'est nullement causé par la force de son imagination ou de ses sentimens moraux. Son mal, c'est d'être trop entraîné d'un côté faute d'être suffisamment attiré vers l'autre. Par rapport à son intelligence, sa vitalité physique est trop faible. Le lest, le vil lest de terre et de cailloux n'a pas dans la cale du vaisseau l'épaisseur voulue.

III.

L'horreur des controverses et la haine de toute négation, une foi dont le siége est surtout dans un insatiable besoin de concevoir les causes invisibles et dans une admiration instinctive pour les nobles sentimens, une préférence décidée pour la vie spirituelle, — tous ces traits que la *Religio Medici* nous a révélés appartiennent assez clairement au développement moral du xvie siècle. Pourtant la *Religio* nous a présenté aussi quelque chose d'analogue à ce que nous avions observé dans la *Pseudodoxia;* jusque dans les enquêtes les plus chimériques de son imagination, le rêveur fait encore, comme le savant, une large part à sa raison. Ce procédé habituel de son est en rapport intime avec le caractère des années de transition où Browne a vécu. Il m'est impossible de rejeter sur son époque seule la faute de ses erreurs pour ne porter à son compte que ses hautes facultés, ou de le considérer seulement comme une imagination bizarre qui ne s'est adonnée à la science que par accidens. Évidemment Browne ne fait qu'un; il a en lui-même le principe de la curiosité intellectuelle qui l'a enrôlé à la suite de Bacon, comme il a en lui le germe du développement moral qui, dans de certaines directions, l'a rendu visionnaire à l'instar du moyen âge.

Au total, je crois reconnaître chez Browne une espèce de tempérament qui est de tous les siècles, mais qui trouve rarement l'occasion de s'épanouir aussi complétement. Il m'apparaît comme un esprit méditatif, comme une de ces natures impressionnables et mobiles avant tout, qui peuvent réfléchir profondément sans que la réflexion leur enlève l'usage de leurs yeux, qui aiment même infiniment à observer, parce que cela leur donne occasion de commenter, et qui passent leur vie à se laisser entraîner dans des séries d'émotions et d'idées où les lance chaque chose qui vient à les frapper. Seulement chez Browne, le besoin de concevoir et de sentir passe décidément avant le besoin de connaître et de comprendre. Il est de ceux, quel que soit leur nom et quoi qu'ils fassent, qui sont surtout appelés à interpréter la nature humaine et à l'agrandir plutôt qu'à pénétrer plus avant dans l'étude des choses.

En termes plus ordinaires, ce qui domine chez lui, à mon sens, c'est l'imagination et la conscience. Ce n'est pas précisément un

esprit qui se replie sur lui-même pour s'analyser; mais il a au plus haut point le sentiment de son être. Il a en abondance la vie qui sort du dedans; à son insu, et sans le vouloir, il est constamment en travail pour mieux entrer en possession de lui-même, pour faire acte et pour jouir de toutes ses forces intérieures. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'être un génie trop exclusivement créateur, et d'avoir plus d'inspirations qu'il n'en saurait coordonner. Son jugement n'a pas le temps d'examiner tout ce qu'il imagine; son activité morale est trop forte pour sa dose de volonté.

Du moment où nous nous formons de lui cette idée, elle fait disparaître les contradictions apparentes de ses écrits et de sa carrière. Elle nous explique ses qualités et ses défauts, sa naïveté et sa bizarrerie, sa passion pour les expériences et ses éternelles rêveries. Elle nous explique comment il a tant de force et tant de faiblesse d'esprit, comment il se laisse tromper par la vivacité de ses idées, sans que ses idées pourtant l'égarent jamais, je veux dire sans que celle du moment l'entraîne jamais à raisonner d'après elle seule, et à perdre de vue toutes celles qu'il a eues auparavant ou qu'il est capable de se créer. Elle nous explique jusqu'à ces transports et à ces *crescendo* de pensées qui terminent si fréquemment ses paragraphes et qui semblent des feux d'artifice qu'il fait partir dans sa joie d'avoir mené à fin le sujet qu'il considérait et qui l'empêchait de s'abandonner à son imagination. Elle nous rend compte en un mot des particularités et des inégalités très saillantes de son style. Partout où il s'astreint à décrire des faits, il a une élocution rugueuse et mal jointe, souvent trouble et peu grammaticale; mais dès qu'il énonce ses propres sentimens, il est admirable de jet, de nerf et de signification condensée. Sous son langage, on sent constamment un esprit qui enfante sans cesse et qui ne suit que la loi de ses impressions. Il est toujours subjectif dans sa logique. Les choses se présentent, se classent et s'entr'appellent pour lui, non pas d'après les rapports qu'elles peuvent avoir sur la terre, mais d'après les émotions ou les idées auxquelles elles se rattachent dans sa pensée. Il réduit l'univers en morceaux pour le recomposer à son gré; il désigne tel objet par la figure d'un autre objet qui a fait vibrer en lui la même corde; il a pour tout ce qui n'est pas lui des dénominations à deux faces où il sait mettre en abrégé et par allusion sa propre histoire. Quand sa langue maternelle ne lui en fournit pas, il parle grec et latin en anglais; quoi qu'il fasse d'ailleurs, ses mots et ses images ont la justesse étrange du rêve, l'infaillibilité particulière d'une vision qui s'est produite pendant que la volonté n'était plus là pour l'égarer, et qui n'a pu manquer d'être exactement et exclusivement la photographie même de quelque ancienne sensation. Comme en songe d'ailleurs, il a les étrangetés qui viennent de l'abandon et

la fertilité qui vient du repos. Parmi nos auteurs français, j'en pourrais citer qui sont aussi riches en métaphores et en illustrations de tout genre; mais je n'en vois aucun qui puisse donner l'idée de sa calme abondance. Son imagination n'a rien de commun avec les entraînemens de la verve : ce n'est point l'amplification d'un esprit qui devient intarissable parce qu'il est au pouvoir d'une pensée qui ne le lâche pas et qui veut se redire sous mille formes; c'est un grand fleuve qui coule, c'est la force vitale de son être qui ne cesse pas d'agir, c'est la fécondité d'un esprit à qui nulle de ses pensées ne peut enlever la libre disposition de toutes ses richesses, et qui, sans se fatiguer, redevient vite capable, après chaque effort, de commencer un effort tout autre. Comme je le disais, il rêve, il est dans un état d'attention suprême, mais sans parti-pris; nulle idée fixe ne le comprime, et précisément parce qu'il est détendu, tous les élémens de son être se dégagent de leur prison pour céder joyeusement à leur propre impulsion, à peu près comme les molécules de nos corps, si la pression atmosphérique venait à cesser, s'en iraient dans l'espace au gré de leurs seules propriétés.

Avec ce même caractère que j'ai attribué à Browne, il ne serait pas difficile de prévoir les deux mérites où réside sa principale excellence : je veux parler de la poésie et de l'élévation morale de sa nature. Après avoir rêvé pendant sa jeunesse et observé pendant son âge mûr, il se recueillit dans sa vieillesse pour écrire sa *Morale chrétienne* (publiée en 1716 par l'archidiacre Jeffery). Si ce n'est pas l'ouvrage qui permet le mieux d'embrasser l'étendue de son esprit, c'est assurément celui où il montre la supériorité la plus constante et la plus incontestable. Jamais son style n'a été plus inspiré que dans ces pages, jamais son imagination et sa mémoire n'ont été si empressées à mettre tous leurs trésors au service de ses pensées. Ce livre est une suite de réflexions détachées ou plutôt d'épanchemens; ce n'est pas la voix sèche d'un docteur qui s'y fait entendre, c'est l'accent d'un homme qui rend hommage à ce qu'il aime. Évidemment Browne est là dans son domaine; il a le cœur à l'œuvre, et son œuvre n'a point vieilli. De nos jours encore, la *Morale chrétienne* serait une lecture des plus attachantes. Depuis quelques années, nous avons beaucoup fouillé dans les anciennes littératures; mais je me demande pourquoi ce louable zèle ne retire de ses fouilles que les pasquinades et les facéties cyniques de nos pères, pourquoi les Brantôme, les Tallemant des Réaux et leurs pareils absorbent l'attention de nos graves antiquaires. Leurs peines seraient mieux placées, je crois, s'ils s'occupaient à exhumer les œuvres honorables du passé, celles où chaque génération a déposé ce qu'elle renfermait de bonne volonté et de généreuse ardeur. Dans une collection qui réunirait ces archives d'élite, la *Morale chrétienne*

ne devrait pas être oubliée, car elle a plus d'un intérêt, entre autres celui de faire sentir vivement comment la morale ne change pas tandis que tout change, ou du moins comment elle a pu atteindre à des idées et à des hauteurs qui depuis des siècles n'ont pas été dépassées d'une ligne. « Il n'y a pas assez d'impossibilités pour une foi sincère, » tel est le principe de Browne. Pour sa chevalerie non plus, il n'y a jamais assez de victoires à remporter sur soi-même. Ce n'est pas lui qui demanderait comment Dieu a pu permettre l'existence du mal. « Abolissez le vice, écrit-il, et la vertu n'est plus qu'une idée, car les contraires, bien qu'ils se détruisent l'un l'autre, sont pourtant la vie l'un de l'autre. » Ce qui l'attire en effet et ce qui est l'objet de son culte, c'est la force de triompher « dans ces batailles de Lépante qui se livrent dans son sein. » Comme les vieux templiers, il est moitié ascète, moitié paladin. Il ne peut se rassasier d'héroïsme intérieur, de tout ce qui est la prouesse, même inutile, même sans profit pour personne, d'une noble aspiration. Le bien et le devoir ne se distinguent pas pour lui du beau ni même du bonheur, car son bonheur est d'exister, et la plénitude de l'existence, c'est d'avoir en soi des affections et des volontés qui se portent vers un idéal de perfection qu'on a pensé soi-même, ou plutôt c'est de sentir en soi des pensées qui, après n'avoir été que des idées inertes, sont devenues des sentimens vivans, et plus encore, des mobiles et des puissances, de véritables organes qu'on a tirés de son être, et par lesquels on se gouverne soi-même en dépit de l'empire des choses.

Comme penseur, Browne doute et s'égare quelquefois; mais dans l'ordre des idées morales, il n'a plus d'hésitation ni de visions chimériques. Il est bien au-dessus des méprises où sont tombées et où tombent encore des intelligences bien mieux gardées que la sienne contre les erreurs scientifiques. Je n'en citerai qu'un exemple, son jugement sur les Grecs et les Romains. Il était certes on ne peut mieux disposé pour eux. Il avait tellement réfléchi sur leurs réflexions qu'il y avait entre eux alliance de famille; pourtant il ne peut s'empêcher de voir sous leur génie quelque chose de faux qui le choque; il sait distinguer ce que leur philosophie avait de théâtral, ce que leur grandeur avait de petit. « Je ne suis pas assez cynique, dit-il, pour approuver le testament de Diogène (qui voulait qu'au lieu de l'enterrer on le pendît avec un bâton dans la main pour épouvanter les corbeaux), et je ne puis pas approuver complétement cette rodomontade de Lucain : *Cœlo tegitur qui non habet urnam*. Il est évident qu'Aristote transgressa les règles de sa propre éthique, et que les stoïques, qui ordonnaient de rire jusque dans le taureau de Phalaris, ne pouvaient endurer sans gémissement une morsure de la pierre ou de la colique. Les sceptiques, qui affirmaient ne rien savoir, se réfutaient eux-mêmes par leur affirmation et croyaient en

savoir plus long que le monde entier. Quant à Diogène, je le tiens pour l'homme le plus suffisant de son temps, et à mes yeux il s'est montré plus ambitieux en refusant tous les honneurs qu'Alexandre en n'en rejetant aucun. »

Ce qu'il me reste à rapporter de la vie de Browne, — et c'est ce que nous en savons de plus intime, quoique ce soit peu de chose, — paraît confirmer l'opinion où m'ont conduit ses écrits. En tout cas on y trouvera la preuve que dans plus d'un passage de sa *Religio* où on pourrait le soupçonner de s'être jugé avec partialité, il n'avait fait qu'apprécier justement ce qu'il était capable de pratiquer à l'occasion.

Browne eut cinq enfans, et, comme nous l'apprend le révérend Whitefoot, « son indulgence, sa libéralité envers eux, surtout pour leurs voyages, l'entraînèrent à de grandes dépenses. » Les voyages en effet paraissent avoir tenu une place importante dans son plan d'éducation, car, sur ses trois filles, deux visitèrent la France au moins, et ses fils passèrent plusieurs années à parcourir à ses frais une bonne partie de l'Europe. Le ton que ses enfans gardent envers lui est toujours à la fois confiant et respectueux, et tout nous donne à penser que Browne était dans sa maison tel que nous l'avons vu dans ses rapports avec la religion : à la fois plein de tenue et de bienveillance, n'aimant chez les autres aucune intempérance, et n'ayant lui-même aucun penchant impérieux. Loin d'être jaloux de son autorité, il faut croire qu'en faisant voyager ses fils, il voulait surtout les habituer à penser et à agir par eux-mêmes. Ce qui frappe encore dans la correspondance de Browne, et ce qui vient s'ajouter à bien d'autres raisons pour contredire l'éternelle abstraction qu'on lui a prêtée, c'est la part qu'il fait aux nouvelles locales et à la petite chronique du coin du feu : élections, rassemblemens de la milice, faits et gestes des notables de la ville, mariages et visites d'amis. Sur tout cela il a son mot à dire, quoique avec sa réserve caractéristique. Il craint de juger et se plaît à raconter. Toutefois c'est surtout le père qui se montre chez lui. Il reste dans sa dignité propre, et il est religieusement préoccupé de sa responsabilité. Les conseils qui reviennent le plus souvent sous sa plume quand il s'adresse à son jeune fils Thomas sont ceux de rester ferme dans sa religion protestante et de conserver la crainte et le respect de Dieu, d'avoir de l'économie et de la sobriété, d'être patient, civil et débonnaire pour tous, courtois et humble dans sa conversation, de bien veiller à se débarrasser, s'il se peut, du *pudor rusticus*, qui est la ruine des bonnes natures, et de se former un beau port et une honnête assurance, « ce qui ne s'apprend nulle part, si on ne l'apprend pas en France. »

Quelques années plus tard, le jeune garçon était devenu un brave marin à bord d'un vaisseau de guerre; il courait les mers pour y payer de sa personne, et comme père au moins Browne eut occasion d'essayer la valeur de son stoïcisme. « J'honore tout homme qui méprise la mort, avait-il écrit dans sa *Religio*, et je ne puis pas avoir une haute affection pour celui qui en aurait peur : c'est pourquoi j'aime naturellement un soldat, et j'honore ces régimens déguenillés qui sont prêts à se faire tuer au commandement d'un sergent. » Les lettres au jeune marin me semblent noblement soutenir cette profession de foi. Dans l'une d'elles, il le loue de continuer à lire son Lucain, où il y a, dit-il, de nobles accens, qui sont faits pour remuer les âmes généreuses; mais à propos d'un passage que lui avait cité son fils, et où il s'agissait probablement de suicide, il ne peut s'empêcher d'adresser à Dieu ses ardentes prières pour qu'il le délivre d'une telle tentation.

« Il n'y a pas de déshonneur, continue-t-il, à être fait prisonnier par une force supérieure et écrasante après une brave défense; il n'y en a qu'à se laisser surprendre imprudemment ou à faire une faible résistance. Et vous avez trop bonne mémoire pour avoir oublié maint accident de ce genre dans les vies des plus dignes capitaines de votre bien-aimé Plutarque. Le ciel vous a donné un cœur résolu, mais généreux et pitoyable; depuis votre naissance, vous n'avez jamais pu voir une personne dans la souffrance sans vous attendrir et sans éprouver le désir de la soulager. Vous avez ainsi jeté une bonne fondation pour la miséricorde de Dieu, et si un pareil malheur vous arrivait, il se souviendrait miséricordieusement de vous. Quoi qu'il advienne, que Dieu, qui vous a amené dans ce monde à son heure, vous conduise à travers ce monde, et qu'à son heure il vous en fasse sortir sans que vous ayez marché dans les voies qui lui déplaisent! — Quand vous serez à Calais, voyez si vous pouvez vous procurer une boîte de la poudre des jésuites (du quinquina). Informez-vous plus amplement à Tanger de l'eau minérale qui était près de la ville, et dont beaucoup faisaient usage. Prenez note des plantes que vous pourrez rencontrer tant sur la côte d'Espagne que sur celle d'Afrique, et si vous ne les connaissez pas, mettez-en quelques feuilles dans un livre... »

« Quand vous vous décidâtes pour votre carrière, écrit-il une autre fois, vous ne pouvez manquer de vous rappeler que je vous fis lire la description de tous les combats de mer mémorables qui sont dans Plutarque, dans l'histoire turque et ailleurs, et qu'en outre je vous donnai la définition de la force d'âme telle que l'a laissée Aristote : *Fortitudinis est inconcussum* δύσπληκτον *a mortis metu et intrepidum ad pericula esse, et malle honeste mori quam turpiter servari et victoriæ causam præstare. Præterea autem fortitudinis est laborare et tolerare. Accedit autem fortitudini audacia et animi præstantia et fiducia, et confidentia, ad hæc industria et tolerantia.* Ce que je vous présentais alors comme un modèle, je vous l'envoie maintenant comme une récompense; car, pour vous donner ce qui vous revient, durant tout le cours de cette guerre, dans les combats comme dans les autres

événemens de mer, hasards et périls, vous avez bien rempli ce caractère en vous-même. Et quoique vous ne soyez pas empressé à faire votre éloge, d'autres n'ont pas été lents à le faire pour vous, et ils ont si vivement témoigné de votre courage, de votre valeur et de votre résolution, de vos habitudes posées, studieuses et attentives, de votre caractère généreux et obligeant, ainsi que de vos connaissances remarquables sur les choses militaires et les autres matières, que cela est pour moi un grand bonheur. Et je ne voudrais pas omettre de vous le déclarer, afin que vous ne soyez pas privé de l'encouragement que vous méritez si bien. Outre cela, je ne dois pas manquer de vous marquer combien je suis satisfait que vous soyez non-seulement *Marti*, mais encore *Mercurio*, et quel vif plaisir j'ai eu de voir que vous avez si bien poussé vos études à bord. Les livres que je vous envoie seront, je m'en aperçois, peu difficiles pour vous, et avec une pareille application, jointe à votre promptitude d'esprit et à votre mémoire, il y a probabilité que vous arriverez à être non-seulement une noble navigateur, mais aussi un grand savant, ce qui sera fort à votre honneur et me comblera moi-même de joie. »

Je ne puis pas dire ce qu'il y a pour moi de touchant dans cette voix du savant paisible, de l'homme tout intellectuel, qui enseigne à la fois à son fils la bénignité, la patience, le zèle de l'étude et le devoir de se faire tuer bravement. Tout cela est empreint d'une poésie solennelle et douce qui a quelque chose de tout à fait anglais. Cela me rappelle ces pieuses et silencieuses familles d'ecclésiastiques d'où sont sortis tant de braves soldats, comme Nelson. Le jeune marin n'eut malheureusement pas le temps de tenir les promesses de son début. A partir du moment où son père lui adressait les encouragemens que nous avons lus (mai ou juin 1667), sa trace disparaît complétement. Une allusion contenue dans une lettre postérieure de bien des années nous apprend seulement que sa mort à ce moment datait déjà de loin. Des quatre autres enfans du médecin, il n'y en eut que deux qui lui survécurent : une fille et son fils aîné Édouard, qui, sans être un homme de génie, paraît avoir hérité de son insatiable curiosité, et qui fournit comme médecin une assez belle carrière.

Si j'ajoute que Browne en 1664 avait été nommé membre honoraire du collége des médecins, que, lors du voyage à Norwich de Charles II en 1671, il fut créé chevalier, et que le 19 octobre 1682 il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans après une courte maladie, j'aurai achevé ce que j'avais à dire de lui.

En terminant, j'aimerais à espérer que cette étude n'est pas entièrement dénuée d'un intérêt plus général et en même temps plus immédiat que celui qui s'attache à la connaissance d'une individualité ou même d'une époque déjà éloignée. Comme je le remarquais au début, Browne est un *ressuscité* de notre époque, et d'ordinaire un vieil auteur qui retrouve une seconde popularité ne la doit qu'à sa parenté morale avec la génération qui le fait revivre. Ne pou-

vons-nous pas reconnaître ainsi beaucoup de nous-mêmes dans la double tendance du médecin de Norwich? S'il a été remis en honneur de notre temps, n'est-ce point parce que notre temps est, comme le sien, une phase de transformation, parce que, durant la première partie de notre siècle, l'imagination s'est ranimée à côté de la raison, qui avait longtemps dominé seule, à peu près comme à l'entrée du XVIIe siècle, la raison commençait son règne à côté de l'imagination, qui terminait le sien? — L'analogie est frappante, ce me semble, et il y a là quelque chose qui peut nous aider à mieux sentir ce qui s'est passé de nos jours, et en même temps à mieux comprendre les lois et les nécessités qui gouvernent notre humanité. Des deux côtés, nous voyons comment il est impossible de réduire l'esprit humain à une seule de ses facultés, et comment notre nature elle-même proteste contre sa conscience ou son jugement quand l'un ou l'autre prétend la régenter en maître absolu. Bien certainement c'étaient les prétentions exagérées du sentiment qui, sur la fin du XVIe siècle, avaient amené la réaction qui allait le détrôner. Le moyen âge était allé trop loin en ordonnant aux hommes de n'avoir foi qu'en leur oracle intérieur, de ne s'appliquer qu'à distinguer les bonnes et les mauvaises inspirations pour résister à celles-ci et obéir aveuglément à celles-là. Il avait eu tort de proclamer, à peu près comme Fichte, que le pouvoir qui doit nous diriger réside en nous seuls, que c'est dans notre propre *moi*, dans la conscience de notre être, et aucunement dans la connaissance du *non-moi*, qu'il s'agit pour nous de chercher notre seule règle. Cette conviction avait enfanté des organisations puissantes, inspirées, créatrices : elle avait donné au monde des saints, des poètes et des héros, des caractères chez qui toutes les sensibilités et les énergies de l'âme humaine étaient fortement développées; mais elle avait également engendré des fanatiques et des thaumaturges, des frères du libre esprit qui, sous prétexte qu'ils obéissaient à la sainte inspiration, se croyaient dispensés de regarder s'ils n'administraient pas aux autres un poison mortel, des savans hallucinés qui, en ne regardant qu'en eux-mêmes, prétendaient juger les réalités et ne parvenaient à propager que des erreurs grossières et funestes.

Pour peu que l'on se rappelle l'histoire du XVIIIe siècle, il n'est pas difficile de s'apercevoir que ce sont aussi les excès de la raison qui ont provoqué contre elle une réaction. La préoccupation de connaître ce qui tombe sous les sens avait si bien accaparé les hommes, qu'ils en étaient venus à perdre toute conscience d'eux-mêmes, à ne plus savoir seulement ce qu'était le sens moral. Ils n'avaient pas seulement cherché à s'assurer les bénéfices de la *prudence*, qui a droit de sauvegarder nos intérêts en nous avertissant de ce qui peut leur être nuisible; ils avaient voulu enlever à la conscience le

droit de veiller sur la santé et l'intégrité morale de l'âme en lui révélant à quels penchans il est honteux de céder, et par quels sentimens il est beau d'être régi et déterminé dans ses volontés. Hors d'elle-même enfin, la raison avait prétendu ne reconnaître aucune autorité, et de ses prétentions il n'était résulté qu'une chose : pendant qu'on négligeait de faire prévaloir les bonnes inspirations, on avait simplement livré les caractères à la croissance spontanée des mauvais appétits; pendant que l'on croyait établir le règne des lumières en habituant les hommes à ne jamais se laisser diriger par aucun de leurs sentimens, on avait simplement anéanti l'être humain. A la fin on fut obligé de sentir que la nature aussi avait ses exigences légitimes, que ses propriétés morales avaient autant de réalité que les propriétés des corps, et que parmi nos sentimens irréfléchis il se trouvait des inspirations plus savantes que toute science, plus habiles que tout calcul : sympathies ou répugnances, qui étaient précisément la voix des besoins inconnus de notre être et l'instinct de conservation qui nous éloignait des dangers invisibles à notre intelligence. On sait comment la philosophie allemande a pris la parole pour montrer que les réalités elles-mêmes, telles que nous croyons les observer, ne sont en grande partie qu'une création de notre moi. La protestation, quoiqu'elle ait pu sortir des justes bornes, était assez claire. L'âme humaine n'avait pas voulu se laisser anéantir; elle s'était aperçue que toute la science que nous pouvons avoir sur la manière d'être des faits extérieurs n'a ni le pouvoir ni l'autorité de nous déposséder des forces morales que nous avons reçues pour aimer, imaginer, vouloir, et nous faire à nous-mêmes notre destinée. La conscience en un mot s'était retrouvée, et c'est là ce qui a produit ce que nous avons vu de notre temps : un réveil moral et religieux, une renaissance poétique, de merveilleuses conquêtes dans le champ de la psychologie, de l'esthétique, de la peinture, comme aussi dans l'histoire et la critique, où, sans un puissant retour sur nous-mêmes, nous ne parviendrions jamais à comprendre l'esprit des individus et le caractère des anciennes générations. Ce que tout cela me semble signifier, c'est que nous allons contre une loi de notre espèce, quand nous ne songeons qu'à savoir et à savoir faire. Il ne s'agit pas seulement de connaître, il s'agit d'*être* aussi; il s'agit de joindre la vie de la conscience à celle de l'intelligence, et, si je ne me trompe, il est évident que, parmi les peuples actuels, ceux qui montrent le plus de force et de santé sont précisément ceux qui, depuis le commencement du siècle, ont présenté le développement moral le plus énergique.

J. Milsand.

L'ÉCOLE LIBÉRALE

SES PRINCIPES ET SES TENDANCES

Variétés littéraires, morales et historiques, par M. S. de Sacy, de l'Académie française; 2 vol., Paris, 1858.

L'honnêteté est la véritable aristocratie de nos jours; celle-là n'a pas besoin d'être protégée, car, bien qu'on essaie aussi de la feindre, on ne réussit jamais à l'usurper. La noblesse finit toujours par s'attacher aux qualités qui à certaines époques décisives ont fait le salut de l'humanité. La classe privilégiée issue de la féodalité, qui jusqu'à la révolution de 1789 a représenté en France l'établissement germanique, recueillait, à plus de mille ans d'intervalle, le bénéfice de la grande révolution qui substitua la barbarie apparente, mais en réalité l'indépendance individuelle et locale, au despotisme administratif de l'empire romain. Je me figure souvent que la noblesse de l'avenir sera de même composée de ceux qui, sous une forme ou sous une autre, auront résisté aux tendances mauvaises de notre temps, je veux dire à cet abaissement général des caractères qui, détachant l'homme de ce qui fixe la conscience politique, fait tout accepter, — à ce matérialisme vulgaire sous l'influence duquel le monde deviendrait comme un vaste champ d'épis dont un coup de vent fait fléchir à la fois toutes les têtes : état fatal qui, selon moi, peut conduire la société non point à sa ruine (ce mot ne saurait être prononcé quand il s'agit de l'espèce humaine dans son ensemble), mais à une violente réaction des forces individuelles contre une paresse avilissante et une inertie résignée.

Un fait considérable, que l'on peut regarder dès à présent comme

un des résultats les plus importans de la première moitié de notre siècle, c'est que la résistance morale dont je viens de parler s'est surtout rencontrée parmi les hommes voués aux travaux de l'esprit. Les anciennes classes sociales y ont contribué pour leur part; mais aucune en particulier ne peut revendiquer l'honneur d'une protestation plus spécialement efficace. La révolution a tellement brisé dans notre pays toute agrégation et toute solidarité, qu'il n'en pouvait être autrement, et d'ailleurs ce n'est pas seulement de nos jours que l'action administrative du gouvernement a trouvé chez nous plus de résistance dans les individus que dans les différens ordres de l'état. Les gens d'esprit sont la vraie noblesse de notre histoire. La chevalerie française ne connut, au moins depuis l'avénement des Valois, que les qualités faciles de bravoure, de frivolité, d'élégance, qui devaient lui faire jouer dans le monde un rôle si brillant. Elle manqua trop souvent de sérieux et de moralité; elle oublia la fonction essentielle d'une aristocratie, la défense de ses droits, qui étaient à beaucoup d'égards ceux de tous, contre la royauté. Depuis le XVIIe siècle en particulier, tous les devoirs de la noblesse se résumèrent en un seul, servir le roi. C'était fort bien sans doute; mais ce n'était pas tout. L'autre obligation de la noblesse, qui consiste à représenter les priviléges des individus, à limiter le pouvoir, à préserver les temps modernes de cette notion exagérée de l'état qui fit la ruine des sociétés antiques, la noblesse française y manqua. Elle ne comprit ses priviléges que comme une supériorité sur la bourgeoisie; sa prérogative fut pour elle un principe de dédain et non de vraie fierté, un motif de servilité et d'impertinence bien plutôt qu'un devoir à remplir. De là cet esprit à la fois léger et lourdement conservateur, frivole et routinier, qui a formé le caractère de la noblesse française; de là ce vice intérieur qui l'empêcha d'être le principe d'un gouvernement libre, et qui fit que, le jour où ce gouvernement s'établit sans elle, elle devint l'adversaire le plus décidé du régime dont elle aurait dû être la fondatrice et le soutien.

Où donc a été la résistance qui tant de fois dans notre histoire, malgré l'absence d'institutions régulières, a limité le pouvoir? Où le roi de France a-t-il trouvé la seule force qui l'ait obligé de compter avec l'opinion? Parmi les gens d'esprit. On pourrait montrer pendant presque tout le moyen âge le clerc, et, si j'ose le dire, le publiciste, conduisant la main de la royauté, alors même que celle-ci paraissait le plus rebelle à de telles inspirations. La seule époque de tyrannie proprement dite que la France ait traversée ne put se produire qu'après la suppression préalable des gens d'esprit. La terreur, en décapitant la France, fut la vraie cause de l'abaissement

inoui des caractères qui signale les dernières années du XVIIIe siècle et les premières du XIXe. Certes, si les générations de 89 et de 92 n'eussent point été décimées par la hache ou faussées par l'exil, si tant de représentans éminens du XVIIIe siècle qui, selon les lois ordinaires, auraient dû continuer leur existence dans le XIXe et présider à l'inauguration de la nouvelle société, eussent survécu à la révolution, ce qui a suivi n'eût point été possible. Nulle comparaison ne doit être établie à cet égard entre les années que nous traversons et les premières de notre siècle. La société qui sortit immédiatement de la révolution fut servile parce que toute aristocratie intellectuelle avait disparu, parce que l'exercice le plus sérieux de la pensée se réduisait alors à des traductions d'Horace et à des vers latins. Tel n'est pas l'état de notre temps. L'esprit a survécu à son apparente défaite : les moyens de s'en passer n'ont point été découverts, et il ne semble pas que, malgré de pompeuses promesses, nul ait encore trouvé le secret de plaire sans talent ou d'attacher sans cœur.

Au milieu de cette plaine uniforme que l'égalité a créée autour de nous, une seule forteresse est ainsi restée debout, celle de l'esprit. On reproche souvent à la littérature le penchant qui l'entraîne vers les régions de la politique, et l'on a bien raison, si l'on entend par politique les agitations frivoles d'une vulgaire ambition. L'homme supérieur appliquant ses facultés à un chétif maniement d'affaires ou à des détails d'administration commet en réalité un sacrilége et une maladresse : la pratique de la vie exige de tout autres qualités que la spéculation; les hautes aspirations et les vues profondes sont de peu d'usage dans un ordre de choses où ce qui est humble et terre à terre a mille fois plus de chances de réussir que ce qui est grandement conçu et senti. Mais que la littérature doive se borner à un jeu d'esprit sans application aux questions sociales qui s'agitent de notre temps, c'est là une conception mesquine, qui dégrade du même coup la politique et la littérature, et dont l'effet serait de nous ramener aux grammairiens de l'antiquité. Si la littérature est sérieuse, elle implique un système sur les choses divines et humaines; la politique de son côté suppose un parti pris sur le but des sociétés, et par conséquent une philosophie. La littérature et la science ne peuvent donc plus être une chose inoffensive, gouvernée administrativement, comme les spectacles ou les divertissemens du public. Les œuvres vraiment belles ne se commandent pas; l'homme capable de penser par lui-même n'acceptera jamais un joug qui suppose comme première condition chez ceux qui le portent la médiocrité, et la tentative d'une littérature officielle échouera toujours devant la double impossibilité de donner de l'originalité à ceux qui n'en ont pas et de discipliner ceux qui en ont.

I.

« J'en fais l'aveu sincère, dit M. de Sacy en tête de l'intéressant recueil qui me suggère ces réflexions, je n'ai pas changé. Que ce soit un mérite ou un tort, je suis resté le même. Bien loin de m'avoir ébranlé dans mes convictions, la réflexion, l'âge et l'expérience m'y ont affermi. Je suis libéral comme je l'étais il y a trente ans. Je crois au droit et à la justice comme j'y croyais dans ma plus naïve jeunesse. Ce principe de liberté, que le temps et les circonstances ont ajourné dans la politique, je suis heureux de le reprendre dans les lettres, dans la philosophie, dans tout ce qui est du domaine de la conscience et de la pensée pure. C'est ce que nous essayons de faire au *Journal des Débats*. Avec des nuances de goût et d'opinion différentes, c'est l'esprit qui nous rallie tous; c'est aussi celui, j'en ai l'espoir, qu'on retrouvera à chaque ligne dans les articles de critique et de littérature qui forment ces deux volumes. »

C'est en effet la gloire de l'école libérale, et la meilleure réponse qu'elle puisse faire à d'injustes dénigremens, que de s'être retrouvée, au lendemain de la catastrophe qui semblait lui donner tort, ce qu'elle était quand la direction du monde lui appartenait. Je dirai bientôt avec quelles réserves on doit admettre, selon moi, les principes de cette école; mais il est un éloge qu'on ne peut lui refuser : celui d'une conviction sérieuse, ne se laissant point rebuter par les contre-temps, supérieure au succès, persistant à espérer contre toute espérance. On n'examinera pas si la résistance qu'elle a opposée aux faiblesses contemporaines eût pu être, je ne dis pas plus sincère, mais plus efficace. Peut-être, déshabituée qu'elle était de compter avec d'autres entraves que celles de sa conscience, n'a-t-elle pas toujours usé, comme l'affirmait M. Guizot dans une circonstance solennelle, de toute la liberté qu'elle avait. L'état n'ayant jamais intérêt à pousser les choses à l'extrême, l'individu a contre lui bien des avantages, quand il est à la fois prudent et résolu à ne pas céder; mais il est tout simple que les hommes modérés, envisageant la liberté comme un droit de ceux qui en sont dignes, et non comme un privilége des audacieux, soient plus embarrassés que d'autres le jour où ils sont obligés d'être leurs propres censeurs. Cette contrainte d'ailleurs a d'excellens résultats littéraires : il semble que l'ennoblissement du publiciste ait daté du moment où il ne lui a été possible de tout dire qu'à la condition de le bien dire. A peine consentait-on autrefois à accorder une place en littérature à l'homme voué au rude labeur d'écrire pour un jour : or voici que l'Académie française, douée d'un tact si délicat pour dis-

cerner et suivre chaque mouvement de l'opinion, vient d'admettre dans son sein un homme qui n'a écrit que des articles de journaux, et qui déclare nettement qu'il n'écrira jamais autre chose. On se figurait que les rapides improvisations de la presse quotidienne ne pouvaient avoir la solidité des œuvres étudiées; on croyait que notre vieille langue académique n'est pas celle qui convient à cette éloquence affairée d'un siècle positif : or voici un livre composé d'articles de journaux, et ce livre, quelque jugement que l'on porte sur le fond des idées, est peut-être celui de nos jours qui rappelle le mieux la langue du siècle auquel on a décerné le titre de classique. L'occasion éphémère produit souvent des écrits qui ne le sont pas : Bossuet, Bayle, Voltaire, composèrent à peine un ouvrage sans y être provoqués par un fait contemporain; les plus beaux livres de l'antiquité furent en leur temps des écrits de circonstance. Je dirai plus : on n'est complétement à l'abri de toute déclamation que quand une nécessité vous force ainsi à parler ou à écrire, et qu'on peut se rendre ce témoignage que ce n'est point par choix qu'on s'ingère à occuper le public de soi et de sa pensée.

Des deux sortes d'esprits entre lesquels se partage le monde, les uns formant leur opinion par la vue spéciale et analytique de chaque objet, les autres par une sorte de raison générale et de foi en la droiture de leur instinct, la seconde est bien décidément celle à laquelle appartient M. de Sacy. Ce n'est ni un historien, ni un philosophe, ni un théologien, ni un critique, ni un politique : c'est un honnête homme ne demandant qu'à son sens droit et sûr des opinions sur toutes les questions que d'autres cherchent à résoudre par la science et la philosophie. L'historien réclamera contre ses jugemens, le poète réclamera, le philosophe réclamera, et souvent avec raison; mais le bon sens général a aussi ses droits, à la condition qu'il ne soit pas intolérant et n'essaie point d'être une limite à la grande originalité. Tel il se montre chez M. de Sacy : les partis pris de cet écrivain si attachant ne sont pas ceux d'un esprit étroit,refusant d'admettre ce qui dérange ses habitudes, et fermé à tout ce qu'il ne comprend pas; ce sont, si j'ose le dire, les pactes qu'un cœur honnête conclut avec lui-même pour ne pas regarder ce qui ne peut contribuer à le rendre meilleur. L'esprit vraiment étroit ne s'aperçoit pas de sa petitesse : il croit le monde borné à l'horizon qu'il embrasse, et c'est par là qu'il nous irrite, comme tout ce qui est prétentieux et vain; mais ici c'est une limite sentie et voulue, ce sont des préjugés ayant conscience d'eux-mêmes et ne cherchant point à s'imposer aux autres. Ces préjugés-là, ne venant ni de paresse ni de contrainte, sont la meilleure garantie de la conservation d'une foule d'excellentes qualités nécessaires au bien du monde. La

force d'une société ne s'obtient qu'au prix d'un certain nombre de principes acceptés de confiance, et sur lesquels on n'attend pas la démonstration de la raison pour être fixé.

Avant d'examiner ce qu'une telle nature d'esprit peut produire, quand on l'applique aux genres de travaux intellectuels dont l'essence consiste précisément à tenir à la fois beaucoup de choses sous son regard, et à embrasser des mondes divers dans une large et vive sympathie, il faut la voir appliquée à son élément naturel, qui est la morale. J'aurai peut-être quelques restrictions à proposer aux jugemens de M. de Sacy critique littéraire et de M. de Sacy historien; je ne puis qu'applaudir sans réserve aux opinions de M. de Sacy moraliste. Ce n'est ni l'étendue, ni la pénétration, ni la curiosité de l'esprit qui font l'honnête homme : l'obstination systématique, si nuisible dans toutes les branches de la spéculation pure, est au contraire la condition même de la sagesse pratique et son fondement le plus assuré.

Une qualité aimable, que j'appellerai le goût du vieux en toute chose, donne aux écrits de morale de M. de Sacy une suavité qu'on a rarement égalée, et renferme le secret de ce ton exquis, mêlé de finesse et de bonhomie, qui répand sur tout son livre un si délicieux parfum de vétusté. Par là, l'auteur s'élève presque jusqu'à la poésie, bien que ce mot ne soit pas précisément celui qui convienne pour désigner ses dons ordinaires. La poésie et la morale sont en effet deux choses différentes; mais elles supposent l'une et l'autre que l'homme n'est pas un être d'un jour, sans lien avec l'infini qui le précède, sans responsabilité envers l'infini qui le suit. Ce qui fait l'intérêt et la beauté des choses, c'est le cachet de l'homme qui y a passé, aimé, souffert. Je l'avoue, il me serait impossible de résider ou même de voyager avec goût dans un pays où il n'y aurait ni archives ni antiquités. Une petite ville de l'Ombrie, avec ses murs étrusques, ses ruines romaines, ses tours du moyen âge, ses casins de la renaissance, ses églises jésuitiques du XVIIe siècle, aura toujours plus de charme que nos villes sans cesse rebâties, où le passé semble resté debout, non par son droit, mais par grâce et comme un décor théâtral. Le badigeon qui enlève la trace du temps, le niveau qui fait disparaître les vieilles assises de la vie humaine sont les ennemis naturels de toute poésie. — L'honnêteté est de même ce qui s'improvise le moins : elle est le fruit des générations. Aucun principe abstrait, ni philosophique ni religieux, n'a le pouvoir de créer un honnête homme. Tel se vante de n'avoir commencé à avoir quelque probité que le jour où il s'est converti. Oh! la grande illusion, et que je me défierais de cet homme-là, si je ne croyais qu'il s'est calomnié par figure de rhétorique et pour le besoin de sa

cause! Bien des choses, et des choses excellentes dans l'ordre de l'esprit, sont jeunes dans le monde; mais il n'en est pas ainsi de l'ordre moral : ici rien n'est à inventer ni à découvrir. En morale, le vieux, c'est le vrai; car le vieux, c'est l'honneur; le vieux, c'est la liberté.

Ce n'est pas du reste sans raison que M. de Sacy aime le passé : il ne l'a connu que par la meilleure de ses traditions. L'illustre Silvestre de Sacy, père de notre publiciste, appartenait à cette société pour laquelle le nom de jansénisme était moins le signe d'une dissidence dogmatique que l'indice d'une profession de gravité et de religion austère. Les plus charmantes pages du livre de M. de Sacy sont, selon moi, celles qu'il a consacrées au souvenir de ce monde vénérable au milieu duquel il a passé sa jeunesse, et dont il est parmi nous le dernier survivant. « Comme ils représentaient bien, dit-il en parlant de deux respectables libraires chers aux bibliophiles (1), comme ils représentaient bien cette vieille bourgeoisie de Paris, enrichie par un honorable commerce, ces familles qui se transmettaient la même profession de père en fils comme une noblesse, avec le magasin souvent noir et enfumé de l'aïeul et l'antique enseigne, armoirie qui en valait bien une autre! Quelle franche et gracieuse bonhomie éclatait dans leur accueil! quel air de candeur et de loyauté parfaite était peint sur leur visage! Le bon vieux temps respirait en eux tout entier. Point de prétention, point de morgue; rien qui sentît dans leurs manières l'humilité du gain ou l'orgueil de la fortune acquise. Ils étaient heureux, autant qu'on peut l'être en ce monde, par la douce et paisible uniformité de leur vie, par une union qui ne s'est pas démentie un seul jour, par le bonheur qu'ils répandaient autour d'eux... Ah! si c'étaient là en effet les bonnes gens d'autrefois, j'avoue qu'autrefois valait mieux qu'aujourd'hui. L'esprit de famille, hélas! serait-il au nombre des vieilleries féodales que nous avons abolies?.. Je ne sais si c'est parce que je deviens vieux moi-même, mais il me semble que les hommes que j'ai connus dans ma jeunesse avaient une originalité de physionomie et un piquant de caractère qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. J'ai vu toute l'ancienne Académie des Inscriptions. Sans faire tort à personne, on aurait de la peine à en composer une pareille maintenant, je le crois du moins. Dieu et la nouvelle Académie me pardonnent, si je me trompe! Ce qu'il y a de sûr, c'est que les printemps et les étés étaient plus beaux dans ce temps-là qu'ils ne le sont aujourd'hui. Qui dira le contraire en a menti. Pourquoi les savans ne se ressentiraient-ils pas de l'universelle décadence? »

(1) MM. De Bure.

Je dois à la nouvelle Académie des Inscriptions de protester ici doucement; mais que cette idylle de la rue Hautefeuille et de la rue Serpente (hélas! existent-elles encore?) a de charme, et que j'en veux au besoin de la ligne droite qui détruit tous les jours autour de nous l'image de ces anciennes mœurs! Comme en lisant cette page délicieuse je vois bien vivre nos vieux confrères, Silvestre de Sacy, Lanjuinais, Anquetil-Duperron, Camus, Larcher, Du Theil, Villoison, Saint-Croix, Daunou, tant d'autres qui relevèrent, il y a soixante ans, les études anéanties! Nous comprenons plus de choses peut-être, nous sommes de plus subtils philologues, des critiques plus délicats. Depuis qu'on a pacifié la science comme tout le reste, nous avons peine à comprendre leurs luttes, leur roideur, leurs rivalités, leur assurance dans leur opinion; mais aussi quelle verdeur! quelle fermeté! quelle estime pour eux-mêmes! quelle austérité de caractère! Comme ils haïssaient! comme ils aimaient! Ils avaient beaucoup de préjugés; mais qui sait si nous ne devons pas les leur envier? Ils étaient d'une religion sévère, mais jamais d'une religion étroite. L'esprit sectaire, qu'ils portaient souvent dans leur foi, avait lui-même de grands avantages, les membres d'une secte dissidente étant presque toujours individuellement supérieurs aux fidèles des grandes églises établies, par le seul fait que la croyance est pour eux le résultat d'un choix et suppose un effort personnel de la raison.

C'est dans une de ces savantes et patriarcales maisons, embellies seulement par l'austère poésie du devoir, qu'il faut chercher les origines de M. de Sacy. Ce goût si délicat des travaux de l'esprit, cette culture si solide et si arrêtée, cette nuance de religion si finement maintenue au milieu d'écueils divers, et où se combinent si heureusement les avantages du scepticisme et les bons côtés de la foi, cette piété en même temps si sincère et si libre, donnant la main à tout ce qui, en dehors d'elle, aspire au même but par d'autres voies, toutes ces qualités, qui sont si peu de notre temps, où en trouver l'explication, si ce n'est dans les habitudes studieuses d'une église d'élite, qui, au lieu de réclamer l'obéissance aveugle des croyans, leur faisait un devoir de penser par eux-mêmes? Ces rigides chrétiens étaient loin de soupçonner la théorie inventée de notre temps, et si commode pour la paresse, d'après laquelle le fidèle, remettant à qui de droit la charge de régler son symbole, est dispensé du soin de se l'assimiler par la réflexion. Ils aimaient les livres et lisaient beaucoup; ils les copiaient même, et, dans quelques-unes de ces sévères familles, les jeunes personnes n'avaient pas de plus agréable passe-temps que de transcrire d'un bout à l'autre les écrits de Saint-Cyran et du père Quesnel. L'habitude où étaient souvent les laïques de dire leur bréviaire, en ramenant à

chaque heure un cercle, varié dans sa monotonie, de prières, d'hymnes, de lectures pieuses, mettait un obstacle salutaire à la vulgarité et au laisser-aller qui depuis ont envahi les mœurs. On étudiait l'antiquité à la manière de Lebeau, l'histoire à la manière de Rollin. On arrivait par le sérieux, la probité et la lecture des anciens aux mêmes principes libéraux où la philosophie du siècle arrivait par une voie tout opposée. Une teinte générale de tristesse suppléait à la grande poésie, dont le sentiment manquait en général à cette époque. Ce n'était pas la tristesse énervante qui n'aboutit qu'à l'impuissance et qui est une des plaies de notre siècle; c'était la tristesse féconde qui naît d'une conception grave de la destinée humaine, comme la *Mélancolie* d'Albert Dürer, maîtresse et créatrice des grandes choses. La légèreté morale de notre temps tient en grande partie à ce que la vie est devenue trop facile et trop gaie, et sans doute, si l'idéal de bien-être matérialiste que rêvent quelques réformateurs venait à se réaliser, le monde, privé de l'aiguillon de la souffrance, perdrait un des moyens qui ont le plus contribué à faire de l'homme un être intelligent et moral.

Le laïque s'occupant de théologie paraît dans les pays catholiques un si singulier phénomène, que beaucoup de personnes n'ont pu voir sans surprise un homme mêlé à nos luttes de tous les jours publier une *Bibliothèque spirituelle* et essayer de relever la littérature ascétique du discrédit où elle était tombée. D'autres ont cru que le goût de ces sortes d'ouvrages implique une adhésion plus positive que ne le comporte la mesure générale de foi qui a été départie à notre temps. C'est là une double erreur qui tient au peu de pratique qu'a notre siècle des choses religieuses. Il est vrai que la piété chrétienne supposait une foi arrêtée aux époques de dogmatisme théologique; mais elle ne la suppose plus depuis que la religion a quitté la sphère des disputes pour se réfugier dans la région calme du sentiment. A un autre point de vue d'ailleurs, il faut savoir beaucoup de gré à M. de Sacy d'avoir voulu relever le goût des lectures spirituelles. Ces lectures avaient de fort bons effets, en particulier sur les femmes. Elles les enlevaient aux soucis frivoles ou trop constamment vulgaires; elles prenaient la place qu'une littérature plate et immorale devait ensuite usurper. En donnant à leur religion une base individuelle, elles les préservaient de cette avilissante docilité, de cette abdication morale qui est l'effet inévitable d'une dévotion qui ne réfléchit pas. Un des traits les plus caractéristiques de la nouvelle école qui a pris, au grand détriment de la solide piété, la direction des consciences est précisément son impuissance à créer une littérature ascétique un peu sérieuse. Elle ne sait qu'injurier et disputer. Où sont ses Tauler? où sont ses Henri Suso? Les saines doc-

trines de la vie spirituelle ont aussi disparu en laissant un grand vide dans les âmes pures auxquelles elles procuraient un monde infini de consolations.

Le moraliste, et non le critique, m'occupe en ce moment : j'ai à rechercher, non la vérité de telle ou telle croyance, mais ses effets sur le caractère et le goût. Or on ne peut nier que la religion n'exerce une influence entièrement différente sur le développement intellectuel et moral de l'individu selon la manière dont elle est acceptée. La foi, qui semble au premier coup d'œil la plus contraire à tout développement libre, élève, améliore et fortifie l'homme, dès qu'elle est le fruit d'une conviction acquise par l'exercice de la raison. Au contraire, la foi en apparence la plus large écrase et rapetisse celui qui s'y livre, quand on l'accepte comme un joug officiel émanant d'une autorité extérieure. Les derniers siècles ont souvent été intolérans et peu éclairés dans leur croyance; mais jamais avant nos jours on n'avait songé à poser en principe que la religion a pour objet de nous dispenser de réfléchir aux choses divines, à notre destinée, à nos devoirs. Il était naturel qu'après avoir mis l'homme civil et politique en tutelle administrative, on fît de même pour les consciences, et qu'on s'habituât à voir les dogmes comme les lois arriver tout faits d'un centre infaillible sans qu'on eût à les comprendre ni à les discuter.

Le goût si décidé de M. de Sacy pour le passé devait nécessairement l'amener à être sévère pour le présent. M. de Sacy est pessimiste, et il a bien raison. Il est des temps où l'optimisme fait involontairement soupçonner chez celui qui le professe quelque petitesse d'esprit ou quelque bassesse de cœur. Ici pourtant quelques explications sont nécessaires. D'accord avec M. de Sacy sur les dangers sérieux que cause à la société moderne la perte de tant de qualités solides qui faisaient la force du vieux monde, je diffère un peu de lui sur la manière d'apprécier le mouvement intellectuel de notre époque. Je crois qu'aucun siècle n'a vu si loin que le nôtre dans la vraie théorie de l'univers et de l'humanité; je pense qu'il y a dans quelques milliers de nos contemporains plus de pénétration d'esprit, de finesse, de vraie philosophie et même de délicatesse morale que dans tous les siècles passés réunis; mais cette riche culture, à laquelle, selon moi, aucune époque n'a rien à comparer, est en dehors du siècle et a sur lui peu d'influence. Un matérialisme grossier, n'estimant les choses qu'en vue de leur utilité immédiate, tend de plus en plus à prendre la direction de l'humanité, et à rejeter dans l'ombre ce qui ne sert qu'à contenter le goût du beau ou la curiosité pure. Des soucis de ménage dont les sociétés d'autrefois se préoccupaient à peine sont devenus de grosses

affaires, et les mâles poursuites de nos pères ont fait place à de plus humbles soins. Qu'on adopte le langage de telle religion ou de telle philosophie que l'on voudra, l'homme est ici-bas pour une fin idéale, transcendante, supérieure à la jouissance et aux intérêts. Les progrès matériels contribuent-ils à nous rapprocher de cette fin? Le monde, depuis sa transformation, est-il devenu dans son ensemble plus intelligent, plus honnête, plus soucieux de la liberté, plus sensible aux belles choses? Voilà toute la question. On peut croire au progrès sans partager cet optimisme dangereux qui voit sans honte l'humiliation de l'esprit, quand cette humiliation se présente comme favorable à certaines améliorations. Fussent-elles aussi démontrées que quelques-unes d'entre elles sont problématiques, ces améliorations seraient toujours, aux yeux des personnes libérales, une faible compensation à la perte des seules choses qui rendent la vie humaine désirable et lui donnent un sens et un prix.

Certes les progrès matériels ne sont pas à dédaigner, et de deux sociétés également intelligentes et honnêtes, dont l'une présenterait un riche épanouissement de civilisation extérieure, et dont l'autre serait privée de cet avantage, il faudrait sans hésiter préférer la première. Seulement ce qu'on ne doit point admettre, c'est qu'un progrès matériel puisse être considéré comme une compensation à une décadence morale. Le signe le plus certain de l'affaiblissement d'une société est cette indifférence aux nobles luttes qui fait que les grandes questions politiques paraissent secondaires auprès des questions d'industrie et d'administration. Tous les despotismes se sont fondés en persuadant aux sociétés qu'ils feraient leurs affaires beaucoup mieux qu'elles-mêmes. Chaque peuple a ainsi dans son histoire une heure de tentation où le séducteur lui dit en lui montrant les biens du monde : « Je te donnerai tout cela, si tu veux m'adorer. »

Ne prêtons point trop généreusement aux siècles passés une force morale qui a toujours été l'apanage d'un petit nombre. La vertu diminue ou augmente dans l'humanité selon que l'imperceptible aristocratie en qui réside le dépôt de la noblesse humaine trouve ou non une atmosphère pour vivre et se propager. Or on ne peut nier que le grand développement de l'industrie, en prélevant un impôt énorme sur ceux qui ne sont pas industriels, c'est-à-dire sur ceux qu'on eût appelés autrefois les nobles, n'oblige en quelque sorte le monde à prendre son unisson. Une loi fatale de la société moderne tend de plus en plus à forcer chacun d'exploiter le don ou le capital qui lui a été départi, et à rendre impossible la vie de celui qui ne produit rien d'appréciable en argent. Quelques partisans du système moderne avouent cette conséquence, et reconnaissent que l'industrie

ne cessera d'être nuisible à certaines classes que quand tous seront à leur manière industriels. Qui ne voit que l'effet d'un tel état de choses, s'il était poussé à l'extrême (ce qui, je le reconnais, n'arrivera jamais), serait de rendre notre planète inhabitable pour ceux dont le devoir est précisément de ne jamais sacrifier leur liberté intérieure à un avantage matériel? Ferez-vous de l'artiste un industriel produisant des statues ou des tableaux d'après la commande expresse ou supposée de l'acheteur? Mais n'est-ce pas supprimer du même coup le grand art, évidemment moins lucratif que celui qui s'accommode à la frivolité et au mauvais goût? Ferez-vous du savant un industriel produisant des travaux pour le public? Mais dans les choses scientifiques plus un travail est méritoire, moins il est destiné à avoir de lecteurs. Un des plus grands mathématiciens de notre siècle, qui était en même temps un homme accompli, Abel, est mort de misère. Il est donc évident que, pour plusieurs des œuvres les plus excellentes de l'humanité, il y a disproportion infinie entre la valeur du travail et ce qu'il rapporte, ou, pour mieux dire, que la valeur du travail est en raison inverse de ce qu'il rapporte. Par conséquent, une société où la vie indépendante devient de plus en plus difficile, et où le non-producteur est écrasé par celui qui produit selon la demande du public, doit arriver à un grand abaissement de tout ce qui est noble ou, en d'autres termes, improductif. Le moyen âge poussa le sentiment de cette vérité jusqu'au paradoxe en faisant de la mendicité une vertu et en établissant que l'homme voué à des devoirs spirituels vit d'aumônes. C'était reconnaître au moins qu'il y a dans le monde des choses qui ne se paient pas, que l'esprit ne représente aucune valeur matérielle, et que, quand il s'agit des services rendus à l'âme, aucune rétribution ne peut passer pour un salaire. L'église, avec beaucoup de tact, a retenu le même principe : elle n'admet pas qu'elle soit jamais payée; elle se proclame toujours pauvre. Possédât-elle l'univers, elle dirait encore que dans l'ordre des choses matérielles elle ne veut que ce que demandait saint Paul, *victum et vestitum*.

Le pouvoir de plus en plus agrandi de l'homme sur la matière est un bien évident, et il faut applaudir aux progrès que notre siècle a accomplis en ce sens; mais de tels progrès n'ont une valeur vraiment de premier ordre que si, en mettant l'homme au-dessus des obstacles que lui oppose la nature, ils contribuent à lui faciliter l'accomplissement de sa mission idéale. Une belle pensée, un noble sentiment, un acte de vertu, font bien mieux de l'homme le roi de la création que la faculté de faire parvenir instantanément au bout du monde ses commandes et ses désirs. Cette royauté est dans notre âme : l'ascète des déserts de la Thébaïde, le contemplatif des som-

mets de l'Himalaya, esclaves à tant d'égards de la nature, en étaient mieux les souverains et les interprètes selon l'esprit que le matérialiste qui bouleverse la surface du globe sans comprendre le sens divin de la vie. Leur tristesse pleine de philosophie et de charme valait mieux que nos vulgaires joies, et leurs égaremens font plus d'honneur à la nature humaine que tant d'existences prétendues raisonnables qui n'ont été remplies que par les calculs de l'intérêt ou les luttes insignifiantes de la vanité.

C'est donc avec raison que M. de Sacy se plaint de la disparition d'une foule d'excellentes choses qui ne trouvent plus de place dans notre société. Ces choses n'étant pas de celles dont le besoin est de tous les jours, on ne remarque pas leur absence; mais avec le temps on s'apercevra de l'énorme lacune qu'elles ont laissée dans le monde en se perdant. La même erreur que notre siècle commet dans la théorie de l'éducation, en refusant de voir qu'au-dessus des connaissances spéciales, qui seules ont une application positive, il y a une culture générale qui ne sert qu'à former l'homme intellectuel et moral, il la commet dans les théories sociales. Tout ce qui échappe à ses catégories utilitaires lui paraît un luxe et un ornement. Certes on peut ne pas regretter le gentilhomme : ce nom impliquait un fait de naissance, et les hommes distingués se recrutent de nos jours à peu près en égale proportion dans tous les rangs; mais ce qu'on doit regretter fort, c'est *l'honnête homme*, dans le sens qu'attachait à ce mot le XVIIe siècle, je veux dire l'homme dégagé des vues étroites de toute profession, n'ayant ni les manières, ni la tournure d'esprit d'aucune classe. Chaque spécialité de travail entraîne le plus souvent des habitudes particulières, et même, pour y réussir convenablement, il est bon d'avoir ce qu'on appelle *l'esprit de son état*. Or la noblesse consiste à n'avoir aucune de ces limites; la distinction ne peut être représentée dans le monde que par des gens n'ayant aucun état. Il n'est pas juste que ces gens-là soient riches, puisqu'ils ne rendent à la société aucun service appréciable en argent; mais il est juste qu'ils soient l'aristocratie, dans le sens très restreint qu'il est permis désormais de donner à ce mot, afin que le mouvement général des choses humaines conserve sa dignité, et que la liberté des diverses manières de prendre la vie, que les personnes vouées à des fonctions ou à des vues spéciales ne peuvent bien comprendre, soit convenablement maintenue.

Toutes les choses délicates et à longue portée souffriront, je crois, dans un prochain avenir de la base beaucoup trop étroite que les réformateurs de la société moderne lui ont donnée. Rien de séculaire n'est resté possible. Tout ce qui a besoin de deux ou trois cents ans pour arriver à sa maturité a le temps de voir dans le cours

de son existence le monde changer dix fois de maître et de plan. La fin imminente de toute poésie dans l'humanité tient aux mêmes causes. La poésie est tout entière dans l'âme et le sentiment moral; or la tendance de notre époque est précisément de remplacer en toute chose les agens moraux par des agens matériels. L'objet le plus insignifiant, le tissu le plus vulgaire par exemple devenait presque une chose humaine et morale, quand des centaines d'êtres vivans avaient respiré, senti, souffert peut-être entre chacune de ses trames, quand la fileuse soulevant et abaissant alternativement le fuseau, quand le tisserand poussant la navette selon un rhythme plus ou moins pressé, y avaient contribué, en entremêlant leur travail de leurs pensées, de leurs propos et de leurs chants. Aujourd'hui une machine de fer, sans âme, sans beauté, a remplacé tout cela. Les anciennes machines, merveilleusement appropriées à l'homme, étaient arrivées avec le temps à une véritable unité organique et à une parfaite harmonie; mais la machine moderne, anguleuse, sans grâce ni proportion, est condamnée à ne jamais devenir un membre de l'homme. Elle humilie et abrutit celui qui la sert, au lieu d'être pour lui, comme l'outil d'autrefois, un auxiliaire et un ami.

L'homme n'est un être divin que par l'âme : qu'il arrive à réaliser en quelque mesure la perfection intellectuelle et morale, et le but de son existence est atteint. Rien n'est indifférent de ce qui peut servir à cette fin sublime; mais c'est une grave erreur de croire que les améliorations matérielles qui n'amènent pas un progrès de l'esprit et de la morale aient par elles-mêmes quelque prix. Les choses extérieures n'ont de valeur que par les sentimens humains auxquels elles correspondent. Le jardin le plus ordinaire renferme aujourd'hui des fleurs splendides que les serres royales possédaient seules autrefois. Qu'importe si les fleurs des champs, telles que Dieu les a faites, parlaient mieux au cœur de l'homme et y réveillaient un sentiment de la nature plus délicat? Les femmes peuvent se parer de nos jours comme les reines seules le pouvaient jadis; qu'importe si elles ne sont ni plus belles ni plus aimables? Les moyens de jouissance se sont raffinés de mille manières et multipliés à l'infini; qu'importe si l'ennui et le dégoût les empoisonnent, si la pauvreté de nos pères était plus heureuse et plus gaie? Les progrès de l'intelligence ont-ils été en proportion des progrès de l'industrie? Pour le goût des belles choses, valons-nous la génération qui nous a précédés et qui a produit ce mouvement brillant et animé dont nous vivons encore? L'éducation est-elle dirigée dans un sens plus libéral? Les caractères ont-ils beaucoup gagné en force et en élévation? Trouve-t-on dans les hommes des temps nouveaux plus de dignité, de noblesse, de culture intellectuelle, de respect pour leurs

propres opinions, de fermeté contre les séductions de la richesse et du pouvoir? Je n'essaierai pas de répondre; je dirai seulement que le progrès ne saurait consister qu'en cela. Jusqu'à ce que ce progrès soit accompli, ce sera une mince consolation pour les âmes bien nées de n'avoir en échange des vertus du passé qu'une augmentation de bien-être qui ne rend pas plus heureux, et une assurance de repos qui ne rend pas meilleur.

II.

Cet instinct essentiellement conservateur des belles et bonnes choses, qui fait de M. de Sacy un si excellent moraliste, a-t-il d'aussi bons effets sur ses jugemens littéraires et historiques? Ici j'hésite à répondre. Le moraliste, procédant par le sentiment spontané de ce qu'il croit le meilleur, et le critique, procédant par la recherche indépendante et sans vues préconçues, sont nécessairement amenés à différer sur bien des points. Le moraliste n'hésite jamais dans ses jugemens, car ils résultent pour lui d'un choix fait une fois pour toutes, et dont il a trouvé les motifs dans le tour de son esprit bien plus que dans un examen impartial et longtemps balancé. Le critique hésite toujours, car l'infinie variété du monde lui apparaît dans sa complexité, et il ne peut se résigner de gaieté de cœur à fermer les yeux sur des faces entières de la réalité. Le moraliste n'a pas beaucoup de curiosité, car pour lui il y a peu de chose à découvrir : à ses yeux, la règle du bien et du beau a été réalisée en quelques chefs-d'œuvre qui ne seront jamais égalés. Le critique cherche toujours, car un élément nouveau ajouté à ses connaissances modifie en quelque chose l'ensemble de ses opinions : il pense que le jugement le plus droit ne supplée pas à ce que les documens positifs peuvent seuls nous apprendre; aussi toute découverte ou toute manière ingénieuse d'interpréter des faits déjà connus est-elle pour lui un événement. Le moraliste n'aime que les littératures complétement mûres et les œuvres d'une forme achevée. Le critique préfère les origines et ce qui est en voie de se faire, car pour lui tout est document et indice des lois secrètes qui président aux évolutions de l'esprit. Le moraliste aime le vieux, mais non pas le très vieux, car dans les créations primitives il y a une franchise d'allure qui dérange ses habitudes réfléchies. Le critique recherche en tout le primitif : s'il connaissait quelque chose de plus vieux que les Védas ou la Bible, là serait sa dévotion littéraire. La Grèce même lui paraît bien jeune; il est tenté de reconnaître que les prêtres égyptiens avaient raison, que les Grecs n'ont été que des enfans légers et spirituels, qui nous ont gâté une plus vieille anti-

quité. Le moraliste et le critique ne se rencontrent qu'en un point; mais ce point tient lieu de tout : c'est l'amour du bien et du vrai, et par conséquent de la liberté, condition de l'un et de l'autre. Le caractère bien plus que l'esprit est ce qui rapproche les hommes, et les plus grandes diversités d'opinion ne sont rien auprès de la sympathie morale qui résulte de communes espérances et de communes aspirations.

La critique de M. de Sacy est une critique de préférences personnelles. La littérature du XVIIe siècle dans les temps modernes, la littérature latine dans l'antiquité, voilà, je crois, les deux momens littéraires sur lesquels s'est porté son choix. « Je dois le confesser, dit-il, en littérature, mes goûts sont exclusifs. N'ayant jamais eu le temps de lire autant que je l'aurais voulu, je n'ai lu que des livres excellens; je les ai relus sans cesse. Il y a une foule de livres, très bons dans leur genre, je n'en doute pas, que tout le monde connaît, et avec lesquels je ne ferai jamais connaissance. C'est un malheur peut-être, mais malgré moi, et par un instinct dont je ne suis pas le maître, ma main va toute seule chercher dans une bibliothèque ces livres que les enfans savent déjà par cœur. » On ne dispute pas des goûts, et je reconnais tout ce que celui de M. de Sacy a d'exquis. Ici pourtant je me permettrai d'être un peu plus archaïque que lui. J'aime le moyen âge, j'aime la haute antiquité. Le beau, comme le bien, doit être cherché dans le passé; mais il ne faut point s'arrêter à mi-chemin : il faut remonter au-delà de toute rhétorique; le primitif seul est le vrai, et seul a le droit de nous attacher.

On ne peut refuser au XVIIe siècle le don spécial qui fait les littératures *classiques*, je veux dire une certaine combinaison de perfection dans la forme et de mesure (j'allais dire de médiocrité) dans la pensée, grâce à laquelle une littérature devient l'ornement de toutes les mémoires et l'apanage des écoles; mais les limites qui conviennent aux écoles ne doivent pas être imposées à l'esprit humain. De ce que telle littérature est l'instrument obligé de toute éducation, et qu'il n'est personne qui ne doive dire d'elle : *Puero mihi profuit olim*, ce n'est pas une raison pour lui attribuer un caractère exclusif d'excellence et de beauté. Ce caractère exclusif, je ne puis l'accorder aux écrits du XVIIe siècle en particulier, quelles qu'en soient les durables et solides qualités. Les nations étrangères, sauf celles qui n'ont aucune originalité littéraire, ne comprennent pas l'attrait extraordinaire qu'ont pour nous les ouvrages de ce temps, et n'y voient qu'une littérature *tertiaire*, si j'ose le dire, un écho de la littérature latine, écho elle-même de la littérature grecque. Les Allemands, si larges et si éclectiques dans leur goût, qui ont travaillé avec tant de passion à éclaircir les moindres particularités de

la littérature italienne, de la littérature espagnole, de notre moyen âge provençal, ne s'occupent presque jamais de notre grand siècle, et ont peine à en voir l'intérêt. Ils ont grand tort, suivant moi; mais leur négligence tient à une cause fort grave. Cette littérature est trop exclusivement française : elle souffrira quelque chose, je le crains, de l'avénement d'une critique dont la patrie est l'esprit humain, et dont le propre est de n'avoir pas de préférences exclusives. On ne lui contestera pas son titre de classique; on la laissera en possession des écoles, où elle seule peut offrir un aliment approprié à la jeunesse; les curieux la liront, comme ils lisent toute chose, à titre de document pour l'histoire d'une époque mémorable; les écrivains y chercheront le secret d'exprimer en notre langue même des pensées qui furent étrangères au siècle qui la créa. Cependant qu'elle reste dans son ensemble la lecture exclusive des hommes de goût, que les esprits distingués de tous les temps continuent d'y recourir, pour s'élever, se consoler, s'éclairer sur leurs destinées, voilà ce dont je doute. Nous avons dépassé l'état intellectuel où cette littérature se produisit; nous voyons mille choses que les hommes les plus pénétrans du XVIIe siècle ne voyaient pas; le fonds de connaissances dont ils vivaient est à nos yeux incomplet et inexact. Il est difficile que la faveur du public qui lit, non par acquit de conscience, mais par besoin intime, s'attache indéfiniment à des livres où il y a peu de chose à apprendre sur les problèmes qui nous préoccupent, où notre sentiment moral et religieux est fréquemment blessé, et où nous relevons à chaque pas des erreurs, tout en admirant le génie de ceux qui les commettent.

En histoire, je suis également tenté de trouver M. de Sacy trop peu soucieux des origines. Fidèle à son système littéraire, M. de Sacy craint que la discussion des faits et la diversité des opinions ne nuisent au beau style de l'histoire; il trouve que le plus simple serait de prendre un système selon son goût, et de le suivre sur parole. « Je confesserai tout doucement, dit-il, qu'à l'aspect formidable de ces piles d'in-folios qui bouchent l'entrée de notre histoire, je me suis senti plus d'une fois prêt à maudire l'érudition et à regretter que nous ne nous en soyons pas tenus grossièrement à notre origine troyenne et à notre bon roi Francion, fils d'Hector et fondateur de la monarchie française. » Il pardonne à peine aux historiens les plus éloquens de notre temps d'être à la fois savans et critiques; il voudrait une version convenue, sur laquelle les historiens rhéteurs ou moralistes, les Tite-Live et les Plutarque, pussent librement discourir. Le XVIIe siècle (la grande école des bénédictins exceptée) entendait bien l'histoire de cette manière; mais c'est là un des points sur lesquels il nous est le plus impossible de suivre sa tradition.

L'histoire est pour nous la vue immédiate du passé : or la discussion et l'interprétation des documens peuvent seules nous procurer cette intuition. Je vais certes scandaliser M. de Sacy; mais s'il m'était donné de choisir entre les notes d'un historien original et son texte complétement rédigé, je préférerais les notes. Je donnerais toute la belle prose de Tite-Live pour quelques-uns des documens qu'il avait sous les yeux et qu'il a parfois altérés d'une si étrange manière. Un recueil de lettres, de dépêches, de comptes de dépenses, de chartes, d'inscriptions, me parle beaucoup mieux que le récit le plus dégagé. Je ne crois même pas qu'on puisse acquérir une claire notion de l'histoire, de ses limites et du degré de confiance qu'il faut avoir dans ses divers ordres d'investigation, sans l'habitude de manier les documens originaux.

Le libéralisme, ayant la prétention de se fonder uniquement sur les principes de la raison, croit d'ordinaire n'avoir pas besoin de tradition. Là est son erreur. « Nous en avons fini, il faut l'espérer, dit M. de Sacy, avec les Gaulois et les Francs. Que notre liberté vienne ou non des Germains, au fond peu nous importe. L'enfant est né; il est grand et fort. Si un Boulainvilliers réclamait aujourd'hui, au nom des Francs ses ancêtres, les droits de la conquête, nous lui répondrions qu'en 1789 et en 1830 les vaincus, les Romains, les serfs, ont pris leur revanche, et qu'à leur tour ils sont les conquérans et les vainqueurs. » Eh bien! non; ni 1789 ni 1830 n'ont valu pour fonder la liberté ce que vaudrait à l'heure qu'il est un fait émané de barbares il y a mille ans, comme serait une grande charte arrachée par les barons révoltés, une humiliation infligée à la royauté envahissante, une forte résistance des villes pour défendre leurs institutions. Si la Gaule, au lieu de ses instincts d'égalité et d'uniformité, avait eu quelque peu d'esprit provincial ou municipal; si de fortes individualités, comme les villes d'Italie ou les *ghildes* germaniques, avaient pu se former sur notre sol; si Lyon, Rouen, Marseille, avaient eu leur *caroccio*, symbole de l'indépendance de la cité, la centralisation administrative eût été prévenue; Philippe le Bel, Louis XI, Richelieu, Louis XIV, auraient été brisés; la révolution n'eût été ni possible ni nécessaire. L'erreur de l'école libérale est d'avoir trop cru qu'il est facile de créer la liberté par la réflexion, et de n'avoir pas vu qu'un établissement n'est solide que quand il a des racines historiques. Dominée par une idée toute semblable à celle qui gouverne la Chine depuis des siècles, je veux dire par cette fausse opinion que la meilleure société est celle qui est rationnellement organisée pour son plus grand bien, elle oublia que le respect des individus et des droits existans est autant au-dessus du bonheur de tous qu'un intérêt moral surpasse un intérêt purement temporel.

Elle ne vit pas que de tous ses efforts ne pouvait sortir qu'une bonne administration, mais jamais la liberté, puisque la liberté résulte d'un droit antérieur et supérieur à celui de l'état, et non d'une déclaration improvisée ou d'un raisonnement philosophique plus ou moins bien déduit.

Des deux systèmes de politique qui se partageront éternellement le monde, l'un se fondant sur le droit abstrait, l'autre sur la possession antérieure, la France, pays de logique et d'idées généreuses, a toujours préféré le premier. Qui oserait lui en faire un reproche, puisque c'est à ce glorieux défaut qu'elle doit la splendeur de son histoire et la sympathie du genre humain? Mais telle est la nature fuyante de tout ce qui tient aux sociétés que la nation qui, avec une sincérité parfaite, a voulu travailler à la liberté du genre humain était mise par cela même dans l'impossibilité de fonder la sienne. Des serfs achetant leur liberté sou par sou et arrivant après des efforts séculaires, non à être les égaux de leurs maîtres, mais à exister vis-à-vis d'eux, se sont trouvés dans les temps modernes plus libres que la nation qui dès le moyen âge proclama les droits de l'homme (1). La liberté achetée ou arrachée pied à pied a été plus durable que la liberté par nature. En croyant fonder le droit abstrait, on fondait la servitude, tandis que les hauts barons d'Angleterre, fort peu généreux, fort peu éclairés, mais intraitables quand il s'agissait de leurs priviléges, ont en les défendant fondé la vraie liberté.

Sur presque tous les points qui touchent à l'organisation de la société civile, l'école libérale me paraît ainsi avoir beaucoup mieux vu le but à atteindre que les moyens pour l'atteindre. Supprimant les priviléges des individus et des corps, elle ne pouvait envisager les différens offices sociaux que comme des attributions de l'état. Le pouvoir dans un tel système étant exercé uniquement par des fonctionnaires, et ces fonctionnaires n'ayant point la propriété de leurs fonctions, ni par conséquent aucune possibilité de résistance, on voit à quel degré de tyrannie on pouvait se trouver ainsi amené. Certes, s'il y a quelque chose de théoriquement absurde, c'est la vénalité des offices judiciaires, en vertu de laquelle certaines personnes achetaient et vendaient le droit de juger. Et cependant on comprend qu'un magistrat possédant sa charge, mis ainsi au-dessus de tout désir et de toute espérance, peut offrir plus de garanties que le magistrat fonctionnaire et par conséquent dépendant de celui qui confère la fonction. — Il en faut dire autant du pouvoir exé-

(1) On connaît la curieuse ordonnance de Louis X : « Comme selon le droit de nature chacun doit être franc,... nous, considérant que notre royaume est dit et nommé le royaume des Francs, et voulant que la chose s'accorde vraiment avec le nom, par délibération de notre grand conseil, avons ordonné et ordonnons... »

cutif. La conception féodale, d'après laquelle le roi possédait sa couronne par le droit de l'épée, comme le sujet possédait ses franchises contre lui, est l'inverse de la raison. S'il est au contraire une conception logique, c'est celle de la souveraineté envisagée comme une délégation de la société. L'histoire démontre que la première notion, tout absurde qu'elle est, a produit le meilleur état politique que le monde ait connu, et que la supériorité de la civilisation moderne sur celles de l'antiquité tient à ce que la royauté n'a été durant des siècles parmi nous qu'une grosse métairie, envers laquelle on était quitte une fois qu'on s'était libéré des redevances établies par les bonnes coutumes ou consenties par les états.

Pour voir dans tout son jour cette grande loi de la philosophie de l'histoire, que certes la logique n'eût pas révélée, c'est surtout la Chine qu'il faut étudier. La Chine offre à la philosophie de l'histoire le spectacle merveilleusement instructif d'une autre humanité se développant presque sans contact avec celle de l'Europe et de l'Asie occidentale, et suivant sa ligne avec une rigueur dont nos civilisations bien plus compliquées ne sauraient donner une idée. Or la Chine a réalisé dès la plus haute antiquité le type d'une société rationnelle fondée sur l'égalité, sur le concours, sur une administration éclairée. Le Tchéou-li, sorte d'almanach impérial du temps des Tchéou (1), au XIIe siècle avant notre ère, dépasse sous ce rapport tout ce que les états modernes les plus bureaucratiques ont essayé. L'empereur et les princes feudataires sont contenus par les rites et par la censure, les employés de tout grade par la dépendance hiérarchique et par un système d'inspection perpétuelle, le peuple par l'enseignement, que l'état seul a le droit de lui donner. Le système entier repose sur l'idée unique de l'état chargé de pourvoir à ce qui peut contribuer au bien de tous (2). Qu'on imagine l'Académie des Sciences morales et politiques et l'Académie française érigées en ministères, et gouvernant l'une les choses de l'esprit, l'autre les mœurs, on aura un aperçu assez juste de la constitution intellectuelle et politique de la Chine. L'idéal de ceux qui rêvent une règle administrative des esprits a été là depuis longtemps réalisé (3). Quand les jésuites montrèrent à Khien-long les erreurs de l'astronomie consacrée, l'empereur refusa de les laisser corriger, parce que cette réforme eût mis en défaut les livres classiques et forcé d'introduire des mots nouveaux. Qu'est-il résulté de cette organisation, en appa-

(1) Voyez la traduction qu'en a donnée feu M. Édouard Biot (Paris 1851) et l'ouvrage du même savant sur l'*Histoire de l'Instruction publique en Chine* (Paris 1847).

(2) M. Mohl, *Journal asiatique*, août 1851.

(3) Voyez le mémoire de M. Bazin sur l'académie de Pékin (*Journal asiatique*, janvier 1858).

rence si raisonnable, en réalité si fatale? Un état de décrépitude sans pareille dans l'histoire, où un empire de cent cinquante millions d'hommes attend que quelques milliers de *barbares* viennent lui apporter des maîtres et des régénérateurs. Ce qui s'est passé lors de l'invasion de l'empire romain par les bandes germaniques se passera pour la Chine. Tout état qui sacrifie les intérêts moraux et la libre initiative des individus au bien-être va contre le but qu'il se propose : un petit nombre d'hommes énergiques, venant du dehors ou du dedans, suffit alors pour renverser un pays indifférent à tout, sauf au repos, pour s'en faire acclamer, et pour fonder ainsi de nouveau la vraie noblesse, qui est celle de la force morale et de la volonté.

« Quelque engouement que l'on professe aujourd'hui pour la barbarie et pour les barbares, il faut le reconnaître, dit M. de Sacy, notre civilisation est romaine, notre centralisation est romaine, nos lois et nos lettres sont romaines; c'est l'esprit romain qui a fini par vaincre l'esprit barbare! » Cela est très vrai. Tout le secret de notre histoire réside dans la lutte de l'esprit gallo-romain contre l'esprit germanique (celui que M. de Sacy appelle *barbare*), le Gaulois ayant en horreur la souveraineté divisée qui constituait la féodalité, et voulant sans cesse revenir à l'administration égalitaire de l'empire, non celle des premiers césars, empreinte encore d'un certain esprit aristocratique, mais celle du temps de Dioclétien, qui est toujours restée son idéal. La révolution française et ce qui a suivi sont le dernier acte de la lutte de l'esprit gaulois et de l'esprit germanique, se terminant par la victoire définitive du premier. Bien des élémens germaniques entrèrent, je le sais, dans les commencemens de la révolution, et leur donnèrent une apparence vraiment libérale; mais ils disparurent dans la lutte, et laissèrent dominer seul l'esprit gaulois, qui, depuis la convention jusqu'à 1815, donna pleine carrière à son goût d'administration unitaire et à son antipathie contre toute indépendance. C'est alors que la *raison d'état,* proclamée pour la première fois par les légistes de Philippe le Bel, prend définitivement le dessus sur le noble principe du moyen âge, n'admettant que le droit des individus. Je ne suis pas de ceux qui regardent le moyen âge comme une époque accomplie de moralité et de bonheur, mais il me semble cependant que l'école libérale le calomnie un peu. Le moyen âge ne fut une époque atroce que dans sa seconde moitié, quand l'église devint persécutrice et la féodalité sanguinaire. Il y eut avant cela de longs siècles durant lesquels la féodalité fut vraiment patriarcale et l'église maternelle. Je crois que, du VIIIe au XIIe siècle, les pays chrétiens qui étaient à l'abri des incursions des Sarrasins et des Normands vivaient assez heureux.

Je n'insisterais pas sur ces subtilités historiques, si les fautes de conduite de l'école libérale n'avaient tenu presque toutes à sa philosophie de l'histoire, incomplète et parfois défectueuse. Une erreur sur la révolution carlovingienne, sur les commencemens de la féodalité, sur le XIIIe siècle, sur Philippe le Bel, n'est pas aussi inoffensive que le croit M. de Sacy. On porte toujours la conséquence du principe d'où l'on est sorti. Issu de l'idée abstraite d'une souveraineté rationnelle exercée pour le plus grand bien de la nation, le parti libéral ne put s'envisager comme un simple mainteneur chargé de protéger les droits de tous et de développer l'initiative de chacun. Par la nécessité des choses, il fut amené à trop gouverner. Il vit avec raison qu'une société, pour être florissante, doit être très forte; mais il se trompa en croyant que le moyen de fortifier une société est de la gouverner beaucoup. Malgré d'innombrables mesures de précaution, l'ordre qu'il avait établi et soutenu, non sans gloire, tomba par la plus inouie des surprises dont l'histoire ait gardé le souvenir. Je ne veux pas rendre le parti libéral responsable d'une situation qu'il n'avait pas créée. Un principe fatal le dominait : la révolution, à laquelle il se rattachait, pouvait produire des administrations, mais non des corps. Le principe qui crée les institutions, à savoir la conquête et le droit personnel, était le principe même qu'elle entreprenait de supprimer.

L'organisation de l'instruction publique me paraît l'exemple le plus propre à faire comprendre les graves conséquences du principe adopté par l'école libérale, et comment ce principe est susceptible par sa nature de se tourner contre ceux qui l'ont fondé. L'Angleterre, l'Allemagne, l'ancienne France, avaient pourvu aux intérêts de la science et de l'éducation par des corporations riches et à peu près indépendantes du pouvoir civil. La France nouvelle, selon son habitude, a résolu le même problème par l'administration. Annuellement, chaque ville de France reçoit d'un bureau de la rue de Grenelle des hommes qu'elle ne connaît pas, et qui sont chargés d'élever ses enfans selon certains règlemens, à la confection desquels elle n'a eu aucune part. « Tout ce qui est relatif aux repas, aux récréations, aux promenades, au sommeil, dit le règlement de 1802, se fera par compagnie... Il y aura dans chaque lycée une bibliothèque de quinze cents volumes; toutes les bibliothèques contiendront les mêmes ouvrages; aucun ouvrage ne pourra y être placé sans l'autorisation du ministre de l'intérieur. » Cette création a été considérée comme la plus belle de l'époque, et je serais volontiers de cet avis, s'il m'était démontré que les hommes chargés d'appliquer un tel règlement seront toujours des hommes d'un esprit large, fin, distingué, comprenant avec délicatesse les problèmes de

l'éducation et du gouvernement des esprits; mais peut-on avoir cette assurance? Or, si l'on admet comme possible l'hypothèse où une telle administration tomberait entre les mains d'hommes qui n'auraient pas toutes les qualités qui viennent d'être énumérées, que l'on songe aux conséquences. Les intérêts les plus chers de l'esprit, tout le mouvement littéraire, scientifique, philosophique, religieux même, seraient exposés à une maîtrise d'autant plus dangereuse que la machine administive dont on se servirait pour l'exercer serait plus perfectionnée.

Cessons donc de croire que la révolution de 1789 nous dispense de pénétrer plus avant dans le passé de l'humanité. Quelque important que soit cet événement, il produit sur nous une illusion d'optique, à peu près comme le dernier plan de montagnes borne toujours la vue, et cache les montagnes bien plus hautes qui sont au-delà. La révolution séduit d'abord par la fierté de ses allures, et par ce grand air passionné qu'ont toutes les histoires qui se déroulent dans la rue. Longtemps elle m'a ébloui : je voyais bien la médiocrité intellectuelle et le peu d'instruction de ceux qui la firent; mais je m'obstinais à prêter à leur œuvre une grande portée politique. Depuis, j'ai reconnu qu'à un petit nombre d'exceptions près, les hommes de ce temps étaient aussi naïfs en politique qu'en histoire et en philosophie. Voyant peu de choses à la fois, ils n'aperçurent pas combien la société humaine est une machine compliquée, combien ses conditions d'existence et de splendeur tiennent à d'imperceptibles nuances. La connaissance approfondie de l'histoire leur manquait entièrement; une certaine emphase de mauvais goût leur troublait le cerveau et les mettait dans cet état d'ivresse particulier à l'esprit français, où se font souvent de grandes choses, mais qui rend impossible toute prévision de l'avenir et toute vue politique un peu étendue.

Sont-ce là des motifs pour désespérer et pour envisager le développement libéral de la France comme flétri dans sa fleur? Non certes; ce sont des motifs pour redoubler de sérieux et pour suppléer par notre application aux avantages que nos pères ne nous ont pas légués. En politique comme en morale, les vrais devoirs sont ceux de tous les jours. Il n'y a que les âmes faibles qui règlent leurs opinions en vue des succès probables de l'avenir : je dirai presque que l'avenir n'importe pas à l'honnête homme, puisque, pour se dévouer aux belles et aux bonnes choses, il n'est pas nécessaire de supposer qu'elles soient destinées à l'emporter. Si quelque classe de la société française n'a pas rempli la tâche qui lui semblait dévolue, il n'en faut pas conclure qu'une seule chose, c'est que sa place est à prendre. Toute nation traverse l'histoire en traînant avec

elle un vice essentiel, qui la mine, comme chacun de nous apporte en naissant le principe du mal, qui, à moins d'accident, doit l'emporter; mais une foule de hasards viennent sans cesse détourner les événemens du cours qu'ils auraient suivi s'ils avaient obéi à une pente nécessaire. Les révolutions de la démocratie athénienne sont encore aujourd'hui l'entretien du monde, et pourtant, dès son premier jour, cette démocratie était entachée d'un défaut radical. L'empire romain avait en lui, dès le temps d'Auguste, le germe de sa dissolution; pourtant il vécut quatre ou cinq siècles avec sa plaie, et dans sa lente agonie il traversa le siècle des Antonins. La grande lacune que la France porte au cœur ne doit pas davantage nous interdire les longues espérances et les constans efforts.

Certes, si une seule race et une seule domination s'étendaient sur l'Europe moderne, si les nations chrétiennes formaient un monde unitaire, analogue à l'*orbis romanus*, la décadence serait inévitable, puisqu'il n'existerait plus en dehors de ce cercle fermé aucun élément de régénération. Mais le principe de diversité et de vitalité propre qui a créé en Europe un obstacle invincible à toute domination universelle fera le salut du monde moderne. Une civilisation divisée a des ressources qu'une civilisation unitaire ne connaît pas. L'empire romain périt, parce qu'il n'avait pas de contrepoids; mais si, à côté de l'empire, il y avait eu des Germains et des Slaves fortement organisés, l'empire, obligé de compter avec les obstacles et la liberté du dehors, eût suivi une ligne toute différente : le despotisme en effet ne peut durer qu'à une condition, c'est que tous les pays qui l'entourent soient à son unisson. Là est le motif d'espérer. Le stoïcien avait raison de s'envelopper dans son manteau et de désespérer de la vertu, car il n'y avait nulle issue au cercle de fer où il vivait, et jusqu'au bout du monde alors habitable il eût trouvé l'odieux centurion, représentant de son implacable patrie. Cent fois dans l'histoire la pensée la plus élevée et la plus délicate a péri; cent fois la bonne cause a eu tort, et je suis persuadé que les auteurs des plus nobles efforts que l'humanité ait tentés pour s'élever vers le bien resteront à jamais confondus dans le culte sommaire des saints inconnus. Cela tenait à ce que, dans les siècles passés, la puissance de l'esprit était resserrée en d'étroites limites. Depuis le commencement des temps modernes, la conscience de l'humanité s'est immensément élargie. La dignité du caractère et la noblesse n'ont plus seulement pour récompense la sympathie d'un petit nombre de belles âmes, toujours amies des vaincus. Symmaque ne fait plus dans le vide son plaidoyer pour les dieux morts, et Boèce n'écrit plus en prison sa ***Consolation de la Philosophie***.

ERNEST RENAN.

UNE CAMPAGNE

DANS

L'OCÉAN PACIFIQUE

L'EXPÉDITION DE PETROPAVLOSK

Pendant la durée de la dernière guerre, l'attention publique, on le conçoit sans peine, s'est exclusivement concentrée sur la Crimée, et tous les regards, à peine détournés par les événemens dont la Baltique fut le théâtre, se dirigeaient avec avidité vers la chétive presqu'île où se succédaient les sanglantes péripéties d'un siége héroïque. Il en devait être ainsi : à l'armée revenait de droit le principal honneur de cette guerre, dont par suite les chroniqueurs ont d'abord été presque exclusivement militaires. Toutefois, cette part largement faite, on doit reconnaître qu'à moins d'envisager incomplétement les faits, il est nécessaire d'étudier également le rôle obscur et sacrifié rempli par la marine avec un dévouement que rien ne put lasser ni rebuter, et sous ce rapport l'histoire de nos escadres dans la Baltique et la Mer-Noire devenait l'occasion d'un de ces actes de justice dans lesquels se complaît l'écrivain. C'est aussi une sorte de réhabilitation maritime que nous voulons entreprendre; mais notre tâche sera plus ingrate. Acteur obscur d'un des épisodes les plus ignorés de cette guerre, nous aurons à raconter le seul revers qui ait marqué la lutte des alliés contre la Russie; au lieu des éclatantes victoires qui marquèrent partout ailleurs cette courte et glorieuse période de deux ans, nous n'aurons à enregistrer qu'une série d'opérations dont les résultats expliquent suffisamment le demi-jour où on les a laissées. Tout excusables que soient les

exagérations de l'amour-propre national, il faut savoir s'en garder au besoin. Fort heureusement ce qui se passait au Kamtchatka et dans la Manche de Tartarie ne pouvait exercer aucune influence sur l'issue du sombre drame qui tenait l'Europe en suspens, et le silence qu'on a gardé sur les événemens dont ces mers lointaines furent le théâtre pourrait trouver son excuse, si la question n'était de celles qu'il faut savoir apprécier d'un point de vue plus élevé. Exposer ces événemens pour y rechercher les causes qui rendirent nos efforts infructueux, étudier à leur tour ces causes pour y trouver d'utiles enseignemens, qui au besoin nous puissent empêcher de retomber dans les mêmes erreurs, telle est la pensée qui nous a engagé à recueillir ici les souvenirs d'une croisière de trois ans dans l'Océan-Pacifique, marquée par un insuccès qu'il n'entre nullement dans notre intention de déguiser ou d'amoindrir, et dont nos ennemis sont fiers, comme ils ont droit de l'être.

I.

Le 26 avril 1854, deux frégates, l'une française, *la Forte,* l'autre anglaise, *President,* toutes deux portant pavillon d'amiral à leur mât d'artimon, étaient mouillées sous les forts qui défendent le port du Callao, et le visiteur qui, vers dix heures du matin, y fût monté à bord eût trouvé sur chacune d'elles de nombreux spectateurs absorbés dans une même contemplation. A chaque sabord des passavans s'était formé un groupe de matelots, et leurs regards, de même que les longues-vues des officiers réunis à l'arrière, suivaient les mouvemens d'un navire isolé, mouillé à grande distance de tous les autres, près de l'île San-Lorenzo, qui limite vers le sud la vaste rade du Callao. La brume matinale qui tient lieu de pluie au climat privilégié du Pérou commençait à se dissiper en vapeurs indécises, entraînées par les premiers souffles de la brise du large comme les légers lambeaux d'un tissu déchiré. Bientôt le pavillon qui pendait immobile à la corne du navire observé, flottant à son tour sous l'influence de la brise, montra la croix russe sur le fond blanc de son trapèze, et l'on vit à l'instant les matelots couvrir les haubans, se répandre sur les vergues, et abandonner les voiles, qui, promptement bordées et hissées, annoncèrent que rien ne retardait plus l'appareillage. En effet quelques minutes suffirent pour que l'ancre vînt prendre son poste sous les bossoirs; le navire tourna sur lui-même, et, s'inclinant légèrement sous l'impulsion du vent qui gonflait ses voiles, s'éloigna rapidement de terre. Peu après, les contours arrondis de sa poupe, les lignes qui marquaient les canons de sa batterie, puis enfin les flèches élancées de sa mâture avaient disparu sous l'horizon.

Ce navire était la frégate russe l'*Aurora*, venant de Cronstadt et arrivée peu de jours auparavant au Callao, où sa relâche avait été limitée au temps strictement nécessaire pour renouveler ses approvisionnemens. A la date du 26 avril 1854, il y avait déjà un mois que la guerre était déclarée en Europe; aussi les dernières nouvelles reçues au Pérou la présentaient-elles comme imminente, et le vapeur anglais *Virago* attendait-il avec impatience à Panama les dépêches annonçant le commencement des hostilités aux chefs de la division alliée du Pacifique. Les saluts d'usage avaient néanmoins encore pu être échangés entre la frégate russe et les deux amiraux; les visites officielles avaient été faites et rendues, et, comme nous venons de le voir, l'*Aurora* continuait sans obstacle sa route vers les lointaines possessions septentrionales de la Russie. Enfin, le dimanche 7 mai au jour, les vigies signalèrent un bâtiment en vue, et bientôt le vapeur *Virago* mouilla sur rade, — apportant les déclarations publiquement transmises le 28 mars aux parlemens d'Angleterre et de France.

Comment cette nouvelle trouvait-elle les escadres alliées? Dans une mer aussi vaste que le Pacifique, avec les exigences nombreuses et diverses qui y forcent le chef d'une division navale à disperser ses bâtimens, soit dans les archipels peu fréquentés de la Polynésie, soit sur une côte d'un développement de 2,000 lieues, on conçoit qu'il était en quelque sorte impossible aux amiraux français et anglais d'avoir au jour précis de la dénonciation des hostilités toutes leurs forces réunies au Callao. Aussi n'avions-nous dans ces parages que *la Forte*, de 60 canons, montée par le contre-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef, et le brick *Obligado*, de 12 canons. *L'Eurydice*, corvette de 30 canons, stationnait non loin de là, à Valparaiso; malheureusement l'escadre était privée du seul vapeur qu'elle possédât, *le Prony*, alors à l'autre extrémité du Pacifique, sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie, dont nous venions de prendre possession. Les bâtimens anglais, plus nombreux, étaient aussi plus dispersés, de sorte que le contre-amiral David Price, qui les commandait, se trouvait n'avoir guère sous la main qu'une force à peu près égale à la nôtre, composée de la frégate *President*, de 50 canons, portant son pavillon, du vapeur *Virago*, et de l'*Amphitrite*, corvette de 30 canons, restée à Valparaiso comme *l'Eurydice*. A la vérité, il attendait de jour en jour d'Angleterre l'arrivée, annoncée par ses dépêches, de la *Pique*, frégate de 50 canons. Quant au nombre, à la force des navires ennemis, à leur distribution sur les divers points du vaste territoire russe baigné par ces mers, quant à tous les renseignemens, en un mot, si précieux à recueillir au début d'une guerre, nous étions, il faut le reconnaître, dans une ignorance aussi regrettable que difficile à concevoir. On

avait vu à Valparaiso la ***Diana***, de 50 canons, et au Callao, ainsi que nous venons de le dire, l'***Aurora;*** mais en dehors de ces seules données positives, on n'avait pour tous renseignemens que des bruits recueillis çà et là comme au hasard, et provenant, qui plus est, des Russes eux-mêmes, lesquels disaient avoir en ce moment dans ces mers trois frégates, une corvette, deux bricks et trois vapeurs.

Il résultait de cette ignorance que la question était loin de se présenter aussi nettement qu'on eût pu le désirer : s'il était en effet permis de supposer que l'ennemi concentrerait ses navires dans ses possessions des côtes orientales d'Asie, on pouvait craindre d'un autre côté que quelqu'une de ses frégates, sous le commandement d'un officier audacieux et habile, n'essayât de recommencer contre le commerce maritime des alliés dans ces mers la célèbre croisière du capitaine Porter sur l'***Essex*** (1). En autres termes, le but à poursuivre était double, et l'importance des nombreux navires marchands répandus sur la côte, de San-Francisco au cap Horn, pouvait faire craindre d'abandonner sans défense cette riche proie à un ennemi que l'on irait inutilement chercher dans les ports de la Sibérie et du Kamtchatka. Il est probable que des préoccupations de ce genre eurent d'abord sur l'esprit des amiraux français et anglais une influence que ne justifiait guère l'esprit généralement peu aventureux de la marine russe. Toujours est-il que l'on vit commencer

(1) Le nom du capitaine David Porter est resté célèbre dans les annales du Pacifique par la hardiesse avec laquelle, pendant la guerre de 1812, 1813 et 1814, il promena sur ce vaste océan le pavillon américain, dont il était le seul représentant. Parti des États-Unis sur l'*Essex*, frégate de quarante-six canons, après avoir fait quelques prises dans l'Atlantique, il vint doubler le cap Horn, et remonta la côte occidentale d'Amérique jusqu'au groupe des îles Gallapagos, centre d'une importante pêche baleinière à cette époque. Habile à se déguiser et à tromper par sa manœuvre un ennemi trop confiant, il réussit à capturer 12 bâtimens anglais; puis, ayant été informé qu'une division de quatre navires, portant ensemble plus de cent canons, avait été expédiée d'Angleterre avec la mission spéciale de mettre un terme à ses ravages, il quitta sa croisière pour réparer en un mouillage sûr son navire fatigué par une longue navigation, et, chose assez curieuse, le point choisi par lui à cet effet, en raison du secret que lui promettait cette position écartée, fut précisément la baie d'Anna-Maria, dans l'île de Nuka-hiva, où nous verrons qu'en 1854 les amiraux alliés fixèrent le rendez-vous de leurs bâtimens. Ce fut seulement en mars 1814 qu'attaqué par une force supérieure dans le port de Valparaiso, au mépris de la neutralité chilienne, l'*Essex* dut se rendre au commodore Hillyar dans un état qui témoignait de l'acharnement de sa résistance. Indépendamment des frais d'armement des navires envoyés à sa poursuite, les pertes que cette croisière avait fait éprouver au commerce britannique s'élevèrent à plus de 13 millions de francs; la terreur que l'*Essex* répandait fut si grande que tous les ports de la côte d'Amérique étaient pleins de navires anglais qui préféraient l'inaction aux chances d'une capture à peu près certaine. Peu de lectures sont d'un intérêt plus vif que le journal où le capitaine Porter a présenté le récit de sa campagne, et surtout peu de livres offrent un tableau plus vrai de la curieuse existence d'un navire livré à ses propres ressources pendant une pénible navigation de plusieurs années.

dès lors cette longue série de délais et d'irrésolutions qui devaient avoir, à quelques mois de là, une si funeste issue. Bien que les frégates n'attendissent que l'ordre d'appareiller, bien que la nouvelle de la guerre eût été reçue le 7 mai, ce ne fut que le 17, après dix jours de débats et d'incertitude, que les frégates *la Forte* et le *President*, escortées de *l'Obligado* et du vapeur *Virago*, quittèrent la côte d'Amérique. L'*Aurora*, la dernière des deux frégates russes que l'on avait vues sur cette côte, avait en ce moment trois semaines d'avance sur nous.

L'escadre alliée commençait la série de ces longues traversées qui forment la navigation du Pacifique. Une succession de journées pareilles, ramenant infailliblement les mêmes choses aux mêmes heures, sans autre variété que la substitution d'un exercice au précédent, sans autre intérêt que la manœuvre du navire, le chemin parcouru ou l'horoscope du jour de l'arrivée, telle était notre perspective pour les mois à venir, et certes nul plus que le marin lui-même n'a complaisamment mis en relief cette monotonie de l'existence à laquelle il est condamné. Il faut pourtant le reconnaître, la vie de bord offre un attrait réel à qui sait la comprendre, et rien ne se prête mieux que sa régularité presque monastique à l'encadrement des études, des travaux de tout genre, des longues correspondances, en un mot des mille occupations qu'ont forcément ajournées les agitations de la relâche. Pour nous, cette traversée formait de plus un utile temps d'arrêt, un entr'acte, si l'on veut, qui nous permettait de passer sans transition trop brusque de la demi-civilisation du Pérou aux tableaux primitifs de la vie océanienne, car les Marquises devaient être la première étape de l'escadre, et plus nous approchions, plus revenaient vivantes à l'esprit de chacun les merveilleuses descriptions des navigateurs du siècle dernier. Je l'avouerai, parmi ces voyages de découvertes dont la lecture conquiert tant de jeunes esprits à la marine, les explorateurs de l'Océanie avaient de tout temps exercé sur moi une séduction particulière, et lorsque plus tard, dans quelque coin du port de Toulon, je lisais à l'arrière d'un ponton hors d'âge les noms si familiers de *la Zélée* ou de *l'Astrolabe*, c'était au milieu des rians archipels de la Polynésie que j'aimais à me représenter la glorieuse carrière de ces vieux serviteurs. Une baie profonde, dominée par de hautes montagnes couvertes d'une éternelle végétation; sur la rive, un village enseveli sous la verdure des cocotiers; vis-à-vis, la corvette indolemment balancée sur les calmes eaux qui reflètent sa haute mâture; autour d'elle, la flottille remuante des pirogues chargées d'une population curieuse, tel était le tableau que mon imagination s'était souvent figuré, et telles nous apparurent les Marquises, lorsque, par une

belle soirée du mois de juin 1854, s'ouvrit devant nous la baie d'Anna-Maria, dans l'île de Nukahiva. C'étaient bien les hautes montagnes aux cimes dorées par le soleil couchant, la baie profonde et tranquille, le village perdu sous les arbres, et jusqu'à la corvette déjà noyée dans les premières ombres du soir. Nous arrivions en effet à un établissement français, et nous y trouvions *l'Artémise*, depuis plus d'un an seule au mouillage sur cette rade oubliée!

L'isolement des Marquises, joint à l'avantage d'y pouvoir rallier *l'Artémise*, avait désigné ce point de rendez-vous au choix des amiraux. Nous devions donc y attendre les navires arrivant de Valparaiso, et l'on concevra sans peine que ce délai, regrettable d'ailleurs, ait été bien employé par chacun, car il permettait d'étudier à loisir les curieuses peuplades de l'Océanie dans celui de tous les archipels où leur existence a été le moins défigurée par le contact européen. Le voyageur qui passe d'une civilisation à une autre s'aperçoit le plus souvent que la forme des choses qui l'entourent s'est modifiée plutôt que le fond, et que, pour changer de climat, l'homme ne change pas de nature. Par quels mystérieux desseins de la Providence en a-t-il été autrement dans ces îles? Quelles étaient ses vues en dotant cette race d'instincts opposés aux nôtres, et en la plaçant dans un milieu qui renverse toutes nos idées du bien et du mal, du juste et de l'injuste? Ainsi, lorsque partout ailleurs l'homme est courbé sous la dure loi qui le condamne à ne manger de pain qu'à la sueur de son front, pourquoi ici le plus fécond des climats semble-t-il complice de sa paresse, en ne le forçant qu'à étendre la main pour cueillir les fruits qui composent sa nourriture? Pourquoi sa moralité n'est-elle plus la nôtre, ou, pour mieux dire, pourquoi toute notion de moralité lui semble-t-elle étrangère? Enfin, et peut-être est-ce là la plus inexplicable de ces anomalies, pourquoi ignore-t-il le sentiment de la famille, ce lien à la fois austère et doux qui semble la forme naturelle et nécessaire de toute société naissante (1)? Graves problèmes dont nous ne rechercherons pas ici la solution, mais qui, l'on en conviendra, sont de nature à rendre moins absolue notre confiance dans nos idées civilisatrices, ainsi que notre admiration pour les besoins factices que nous créent des lois de convention.

De tous les Océaniens, le *Kanak* des Marquises est peut-être, nous

(1) C'est là sans contredit une des coutumes les plus caractéristiques de ces populations. L'adoption, érigée en système, y remplace la famille, et l'abandon que les parens font ainsi de l'enfant est définitif. Quel peut être le motif de ce renversement inouï des lois de la nature, inconnu des archipels voisins? A toutes les questions qu'on lui adresse à cet égard, l'habitant des Marquises se borne à répondre que les choses se sont toujours passées ainsi.

l'avons dit, celui qui, en raison de sa position écartée, a le moins eu affaire aux navires européens, et c'est par suite un de ceux qui ont le mieux gardé l'originalité de leur physionomie primitive. Sauf quelques-uns de nos vices, qui se sont trouvés plus particulièrement à sa convenance, et dont il s'est naturellement tout d'abord emparé, l'ivrognerie par exemple, il a soigneusement conservé les traditions de ses pères. La bizarre et mystérieuse féodalité à laquelle il obéissait il y a cent ans règne encore aujourd'hui dans toutes les vallées (1). La religion n'a subi d'autres changemens que la suppression au moins partielle des rites sanglans que lui imposait notre voisinage; l'interdiction sacrée du *tabou* s'étend aujourd'hui, comme jadis, sur tout objet animé ou non, à la volonté des chefs ou des prêtresses, et certes le rôle de ces naïves druidesses du XIX[e] siècle n'est pas le type le moins curieux de cette société étrange (2). Aussi, l'avouerai-je? jamais il ne m'est arrivé d'être témoin d'une de ces fêtes qui, sous le nom de *ko-hi-ka*, réunissent les populations d'une ou de plusieurs vallées, sans m'attendre à voir s'accomplir quelque redoutable mystère. Au milieu d'un cercle de *Kanaks* assis par terre, un guerrier aux formes nues et athlétiques, à l'épaisse chevelure relevée en éventail, commençait lentement une danse que les spectateurs accompagnaient, les uns par les sons cadencés du tam-tam creusé dans un tronc d'arbre, les autres du bruit de leurs mains qu'ils frappaient soit entre elles, soit plus bruyamment encore sous leurs aisselles, en même temps que tous se réunissaient dans le plaintif refrain d'un chant nasillard et monotone. Au bout de quelques instans, un second danseur se levait; les chants, les gestes s'animaient; la pantomime guerrière des deux principaux acteurs devenait plus significative. A peine l'un d'eux se retirait-il haletant,

(1) Non-seulement elle subsiste, mais notre protectorat n'a pu faire encore disparaître les fréquentes exécutions qui témoignaient de l'étendue de ce pouvoir arbitraire. Le seul progrès en ce sens, si tant est que c'en soit un, consiste en ce que les chefs, rendus plus circonspects, prennent aujourd'hui le poison pour instrument de leurs vengeances. Un affidé pénètre sous un prétexte quelconque dans la case du condamné vers l'heure du repas, et jette à la dérobée le poison dans la nourriture préparée. Si le nombre des victimes se trouve ainsi souvent augmenté, l'exemple n'en est, au sens du chef, que plus efficace.

(2) Ces prêtresses remplissent en même temps les fonctions de médecin, et si le plus souvent leur médication se borne à quelques remèdes simples, enseignés par l'expérience, parfois aussi son énergie s'élève à un dangereux degré d'originalité. M'étant un jour approché d'une case d'où s'échappait un affreux vacarme de chants et de tam-tam, j'y trouvai un Kanak en train d'expirer au milieu d'une foule empressée qui lui tenait soigneusement fermés la bouche, le nez et les oreilles. Si, ce qui ne peut manquer d'arriver, le patient succombe à ce luxe de précautions, on en conclut que la mort était inévitable, puisque la vie a trouvé moyen de quitter ce corps dont toutes les issues étaient si bien bouchées.

qu'il était remplacé par l'un des spectateurs. Peu à peu les physionomies quittaient le masque d'indifférence qui leur est habituel pour prendre une expression dont le sens n'était pas douteux, et certes il ne fallait pas alors grand effort d'imagination pour se figurer, à quelques pas de là, un malheureux prisonnier attendant le coup du boucher à côté du feu destiné à le rôtir. Absente ou présente en effet, on sent que l'anthropophagie reste toujours pour ces peuples une coutume innée à laquelle nous les forçons de renoncer, sans pour cela les convaincre en rien de l'excellence de nos principes (1), et j'ajouterai que lorsqu'on cherche à obtenir d'eux quelques détails sur ce point scabreux, ils se renferment invariablement dans la négative la plus opiniâtre.

Notre séjour aux Marquises s'écoula rapidement. Toutes les tribus de l'île tenaient à honneur de venir à tour de rôle défiler devant les deux amiraux; aussi chaque soir voyait-on de nouveaux visiteurs apparaître sur la crête de la montagne. La longue ligne de leurs flambeaux suivait lentement le sentier tortueux descendant à la plage, s'arrêtait, s'allongeait, disparaissait par instans; puis, une fois arrivée, la tribu campait en plein air, et le lendemain, à l'heure désignée, s'embarquait en tenue officielle de cérémonie dans les canots des deux frégates. A bord recommençaient les danses, accompagnées de l'assourdissant tam-tam; les cadeaux s'échangeaient, et le lard salé que la munificence des commandans octroyait à ces bizarres gastronomes était dévoré cru séance tenante, au grand amusement de nos matelots. Cependant le temps s'avançait, *l'Artémise* avait terminé ses préparatifs; on n'attendait plus que les navires de Valparaiso. Enfin *l'Amphitrite* et *l'Eurydice* furent à leur tour signalées à la pointe arquée qui ferme la baie d'Anna-Maria, et le 3 juillet l'escadre appareillait pour les Sandwich, où elle mouillait le 17 sur la rade d'Honolulu.

Après avoir vu aux Marquises la vie océanienne sous sa forme la plus primitive, nous la retrouvions aux Sandwich aux prises avec le plus rude de tous les initiateurs en matière de civilisation, l'ardent et infatigable *Yankee*. L'enchaînement de circonstances qui a produit

(1) Fait singulier que je rapporte du reste sans aucun commentaire, l'idée d'anthropophagie nous révolte beaucoup plus en Europe qu'elle ne révolte les Européens qui parcourent la Polynésie. J'ai vu un de nos missionnaires qui, tout en condamnant cette coutume, en était presque venu à admettre qu'à certaines fêtes religieuses les *Kanaks* fissent figurer la chair humaine à leurs festins, absolument, disait-il avec naïveté, comme nous mangeons un dindon à Noël. Lui-même avait pourtant vu cette affreuse mort de plus près que personne; prisonnier des insulaires de la Nouvelle-Calédonie, tenu littéralement à l'engrais pendant trois mois, il n'avait dû la vie qu'à l'arrivée inattendue de la corvette française *la Brillante*. Au moment de sa délivrance, deux autres missionnaires, faits prisonniers en même temps que lui, avaient déjà été mis à mort et dévorés.

ce résultat est curieux. Vers la fin du siècle dernier, la féodalité hawaïenne avait eu son Louis XIV dans la personne de Kamehameha Ier, dit le Grand, lequel, d'abord simple chef d'une des îles du groupe, en était arrivé, à force de conquêtes successives, à réunir l'archipel entier sous sa domination. Survinrent ces agens anglais, marins et consuls, si activement à l'œuvre sur tous les points du globe; peu à peu, grâce à l'extension sans cesse croissante de leur influence, la monarchie, d'absolue qu'elle était, devint représentative, et nul doute qu'au bout de quelques années la dynastie constitutionnelle de Kamehameha n'eût été amenée à abriter officiellement ses théories gouvernementales sous le protectorat du pavillon britannique, lorsqu'un beau jour la baleine, traquée sur tous les points de l'Atlantique, vint se réfugier dans les mers qui entourent les Sandwich, entraînant après elle comme une meute avide l'innombrable flotte des baleiniers américains. Le précieux archipel devenait ainsi le centre de cette pêche opulente qui rapporte chaque année aux États-Unis plus d'or que tous les *placers* de la Californie (1). Dès lors aussi la lutte était ouverte entre les deux branches de la grande famille anglo-saxonne, mais le résultat n'en devait pas être douteux; quelle que fût la ténacité anglaise, d'année en année grandissait invinciblement l'influence rivale du *Yankee*, qui abandonne si rarement ce qu'elle a une fois conquis. Bref, tout devint en quelque sorte américain dans les îles, si bien qu'aujourd'hui l'on peut facilement prévoir le jour où, par la force des choses, cette nouvelle étoile viendra s'ajouter à celles qui brillent déjà sur le yacht azuré du pavillon de l'Union.

Il est hors de doute que ce sera là une conquête à laquelle devront applaudir tous les esprits éclairés, sans distinction de nationalité; mais il est pénible d'ajouter que le premier possesseur auquel a été départi ce sol fertile ne sera pas témoin de son ère de prospérité. Du jour en effet où est arrivée la race blanche, a commencé pour l'Hawaïen cette rapide dépopulation qui presque par-

(1) On peut estimer à 60 millions de francs le produit annuel de la pêche de la baleine dans l'Océan-Pacifique septentrional, et à près de 300 le nombre des navires qui s'y livrent. L'immense majorité (258 sur 275) en est américaine, et l'on sera peut-être étonné d'apprendre que la France se trouve sur cette liste immédiatement en seconde ligne, bien qu'à une distance qui rend cette place moins significative qu'elle ne le paraît d'abord (10 sur 275). En 1852, près de 500,000 barils d'huile et plus de 5 millions de livres de fanons avaient été le résultat de la pêche. Si l'on songe que 10,000 matelots arment cette flotte, et que tous les bâtimens dont elle se compose viennent chaque année relâcher aux Sandwich, principalement à Honolulu, on comprendra le mouvement et la richesse apportés dans ce port par cette masse de consommateurs empressés de dépenser l'argent qu'ils viennent de recevoir. Aussi Oahu n'est-elle plus appelée que l'*île d'or* par les indigènes, et le revenu du gouvernement hawaïen, qui n'était que de 400,000 francs en 1846, est-il monté en 1853 au chiffre de 2,193,500 francs.

tout a sévi si impitoyablement sur les races primitives au contact de la civilisation. Déjà en 1823 les 300,000 habitans qui peuplaient l'archipel lors des voyages du capitaine Cook étaient réduits à 140,000, et vingt ans après, lorsque nous nous y trouvions, un recensement récent n'accusait plus que la moitié de ce dernier chiffre, 70,000 âmes ! Où faut-il chercher la cause de cette effrayante progression décroissante? Lorsqu'au xv[e] siècle l'Espagnol du Nouveau-Monde faisait mourir à la peine l'Indien qu'il avait asservi, cet abus de la force expliquait le phénomène au moins en partie. Ici rien de semblable; l'Américain n'est point encore maître nominal, et, le fût-il du reste, tous ses instincts l'éloigneraient de l'égoïste indolence qui s'enrichit par le travail d'autrui; tout au plus, à le voir ici s'abandonner à l'activité fébrile de sa nature, comme s'il était déjà chez lui, pourrait-on l'accuser d'indifférence envers les populations qu'il se sent appelé à remplacer. Aussi est-ce plus haut que l'on doit chercher la cause dont il s'agit. Parfois l'on rencontre dans l'histoire des peuples une de ces races que le doigt de Dieu semble avoir marquées pour disparaître : nulle guerre pourtant, nulle épidémie, nulle mortalité excessive n'est signalée, mais un fléau plus redoutable encore est l'instrument du décret fatal, et l'universelle loi de reproduction n'existe plus pour la nation condamnée. Ainsi de l'Hawaïen, dont la race, frappée de stérilité, est déjà, on peut le dire, plus d'à demi éteinte, à tel point que sur 80 femmes mariées, 39 seulement sont mères, et qu'on ne compte que 19 enfans dans les 20 familles principales de chefs! Et cela, tandis que sur le même sol, 9 familles de missionnaires protestans ont à elles seules 62 enfans (1)!

C'est à cette race à l'agonie que les missionnaires protestans, comme pour l'assister à ses derniers momens, sont venus apporter la religion chrétienne, et s'il faut reconnaître d'une part qu'ils ont rendu quelques services incontestables, il est impossible de nier de l'autre qu'ils n'aient, en partie au moins, manqué leur but par l'absence complète d'affection inspirée aux indigènes. Aux yeux de l'Hawaïen en effet, la mission n'est qu'une maîtresse austère, disposant souverainement de la force, régnant par les châtimens, ennemie impitoyable de l'existence heureuse et oisive que Dieu semble avoir départie à sa race, et ne se préoccupant en rien de concilier les idées qu'elle veut introduire avec les habitudes séculaires qui y sont si diamétralement opposées. Qui croirait par exemple que la sévère discipline du dimanche protestant ait été transportée aux Sandwich dans toute sa rigueur, et que les plus innocentes récréations de ce

(1) Rapport de M. le capitaine de frégate Delapelin, commandant de la corvette *la Brillante*.

jour de repos y soient aussi formellement interdites qu'elles pourraient l'être dans la puritaine Angleterre? Aussi, comme pour se préparer à cette pénitence, pendant toute la journée du samedi les rues sont-elles remplies de femmes à cheval parcourant la ville en tous sens à bride abattue, et laissant flotter au vent les guirlandes de fleurs dont elles sont parées, ainsi que les larges bandes d'étoffes aux vives couleurs dont elles s'entourent la taille et les jambes; puis le lendemain tout est fermé par ordre, et hors des heures affectées au service divin, nul ne paraît dans les rues désertes. La religion ainsi présentée devient pour le néophyte peu convaincu un véritable objet de terreur, dans lequel il ne voit qu'un moyen de domination et non une école de charité et d'amour. Ajoutons que la position temporelle du missionnaire ne peut que le confirmer dans cette idée, et en cela je ne veux pas parler de l'opulente et facile existence qu'il s'est créée, existence qui forme avec la pauvreté de la mission catholique un contraste dont peut s'honorer cette dernière, mais de sa position politique et de la toute-puissante influence qu'il exerce sur le roi et ses ministres. Un résultat assez singulier de cette omnipotence a été de rendre le missionnaire, même américain, ennemi déclaré de l'annexion, qui serait en effet la ruine nécessaire de son autorité actuelle.

Si curieuse que fût cette étude de l'action civilisatrice sur la vie océanienne, l'arrivée de la frégate anglaise la *Pique* ne tarda pas à tourner les idées vers un but plus pressant, et l'escadre, se trouvant dès lors au complet, reprenait définitivement le 25 juillet sa route vers le nord. La relâche à Honolulu avait surtout été motivée par l'espoir de recueillir dans ces îles, en questionnant les baleiniers, quelques données relatives aux mouvemens des navires ennemis; tout ce que l'on apprit à cet égard fut que la *Diana* avait quitté les Sandwich, avec la notification officielle de la guerre, dix-huit jours avant notre arrivée dans ces parages. On avait certainement perdu jusque-là un temps d'autant plus regrettable qu'il n'avait fourni aucune indication nouvelle sur les projets des Russes, auxquels on laissait ainsi tout le bénéfice d'une avance précieuse. Ayant appris la déclaration de guerre le 7 mai, les alliés auraient pu se trouver vers le 15 juin aux Sandwich avec deux frégates, une corvette, un brick et un vapeur, force assurément bien suffisante pour parer aux premières éventualités, surtout avec la certitude de recevoir promptement comme renfort une frégate et deux grandes corvettes. Outre la chance de capturer la *Diana,* chance possible, comme on vient de le voir, on était ainsi presque assuré d'arriver dans le nord avant que l'*Aurora* eût pu préparer ses moyens de défense. Toutefois cette perte de temps devenait nécessaire du moment que l'on s'arrêtait au parti d'attendre les navires de Valpa-

raiso. Cette réunion de forces permettait d'ailleurs aux deux amiraux de détacher sans inconvénient une couple de croiseurs sur les côtes de Californie, pendant qu'eux-mêmes se dirigeraient vers les possessions russes avec le reste de l'escadre. La crainte de voir inquiéter notre commerce préoccupait en effet de nouveau plus que de raison les deux commandans, par suite de bruits peu fondés de corsaires ennemis. En somme, on le voit, la campagne ne commençait réellement qu'à cette date du 25 juillet, puisqu'alors seulement on se dirigeait définitivement vers ces établissemens russes du nord dont nous avions jusque-là si peu entendu parler.

II.

Lorsqu'en jetant les yeux sur une mappemonde, on compare la péninsule du Kamtchatka et les îles britanniques, ce n'est pas sans étonnement que l'on constate entre les deux pays une analogie de situation géographique et une presque égalité de superficie. Ils n'ont du reste aucun autre point de ressemblance. D'une part, en effet, les innombrables vaisseaux du plus riche commerce maritime du globe et vingt-cinq millions d'hommes nourris par les produits d'un sol fertile; de l'autre, une terre ingrate, ensevelie sous les neiges pendant huit mois de l'année, et ne suffisant pas même aux besoins de quelques milliers d'habitans qui y vivent misérablement. Deux degrés d'élévation dans le pôle suffisent à changer la jurisprudence, a dit Pascal; ici, sans différence de latitude, car les deux pays sont compris entre les mêmes parallèles, il a suffi de ces vents d'ouest, dont la féconde humidité est la providence de notre Europe occidentale, pour donner la richesse et l'abondance là où ils arrivent imprégnés des vapeurs de l'Atlantique, et pour amener au contraire une perpétuelle stérilité là où ils arrivent desséchés par leur passage sur les plaines sibériennes. L'histoire de ce pauvre pays ne remonte du reste pas bien haut, et ses premiers conquérans se réduisent à une petite troupe de seize Cosaques qui, détachée d'un poste militaire entretenu par les Russes sur l'Anadyr, pénétra en 1696, sous le commandement d'un certain Semenof Morosko, jusqu'au centre de la presqu'île. Après plusieurs autres expéditions, la soumission fut complète en 1711. Toutefois il fallut que le célèbre Behring vînt révéler le voisinage des côtes d'Amérique dans ces voyages où il périt littéralement de froid et de misère; il fallut surtout découvrir la remarquable chaîne des îles Aleutiennes, qui relie les deux continens, pour que l'on arrivât à connaître l'importance du commerce de pelleteries auquel ces pays pouvaient donner naissance. A quel prix fut fondé ce commerce? C'est ce que l'on a peine à comprendre aujourd'hui. Il faut lire dans les ouvrages de Pallas, de Coxe, de Wrangell, les récits

de ces tentatives incessamment renouvelées avec une persévérance que rien ne rebutait, au milieu de dangers, de misères et de privations que compensait difficilement la richesse des bénéfices. Chaque année, un navire partait, quelquefois plusieurs, construit ordinairement avec les débris des naufrages précédens, formé de bordages que réunissaient à défaut de clous des lanières de cuir, et s'en allait, chétif et disjoint, affronter les périls et les tempêtes d'une mer inconnue: combats avec les indigènes, embûches, massacres, horreurs de la faim, et trop souvent naufrage sur la côte inhospitalière de quelque peuplade barbare, tels sont les sombres et monotones épisodes de ces voyages, qui montrent jusqu'où peut aller la singulière fascination exercée sur l'esprit humain par l'attrait du danger uni à l'appât du gain. Quel que fût du reste le mobile de ces hardis navigateurs, Tchirikof, Drusinin, Soloviof, Synd, et tant d'autres, qui pendant des années entières affrontaient ainsi obscurément la mort, ils occupent dans l'histoire maritime de leur pays une place qui doit sauver leurs noms de l'oubli, car c'est à leurs conquêtes patiemment répétées pendant plus d'un demi-siècle, avant qu'aucun Européen eût pénétré dans ces mers, que la Russie doit ses titres incontestables de propriété sur les régions qu'elle possède aujourd'hui tant en Amérique qu'en Asie. A la fin du siècle dernier seulement, ces tentatives isolées se régularisèrent par la formation de la compagnie russo-américaine et par le monopole dont l'investit l'empereur Paul Ier, monopole dont, au bout de quelque temps, le résultat fut de restreindre la vente des pelleteries à des limites qui arrêtèrent la destruction imminente des diverses espèces d'animaux chassés. Aujourd'hui ce commerce, dont l'importance ne s'élève guère à plus de 4 ou 5 millions de francs, est centralisé dans trois établissemens principaux auxquels vient aboutir le mouvement des postes secondaires. Le dernier créé de ces établissemens, Sitka ou Nouvel-Archangel, sur la côte d'Amérique, est le siége le plus important des opérations de la compagnie; le second est à Kodiak, île voisine de la péninsule d'Alaska; le troisième à Petropavlosk, ou port de Saint-Pierre et Saint-Paul, les deux patrons vénérés dont les noms se retrouvent à chaque page de l'histoire de ce pays, et sous l'invocation desquels étaient placés les deux navires de l'infortuné Behring. Ce dernier point est la résidence habituelle du gouverneur du Kamtchatka. Nous ne parlons pas ici des établissemens de la mer d'Okhotsk, restés en dehors des opérations de 1854.

Voltaire se divertissait fort des quelques arpens de neige dont Français et Anglais se disputaient la possession au Canada. Si son regard avait daigné s'étendre jusqu'aux extrémités de l'Asie, vers la presqu'île désolée du Kamtchatka, il eût sans doute été bien plus étonné d'en voir les habitans défendre pendant quinze ans le sol

improductif contre l'envahissement des Russes; il eût souri sans doute en les voyant s'unir par une vaste conspiration, sorte de vêpres siciliennes, pour anéantir leurs vainqueurs, et ne succomber qu'après avoir échoué dans ce dernier effort. C'est que pour le Kamtchadale, curieux et touchant attachement, la terre qui l'a vu naître est favorisée entre toutes, il en détaille avec la plus profonde conviction les nombreux avantages, et certes nous le surprendrions fort par le sentiment de pitié que nous inspire sa misérable existence. Ce qu'il voit en effet dans cette existence, ce ne sont pas les sept mois d'un interminable hiver, ce n'est pas la neige qui l'affame et l'isole, ce ne sont pas en un mot les rudes et longues privations, mais les ressources par lesquelles il a plu à la Providence de lui rendre la vie matériellement possible. Aussi s'étendra-t-il complaisamment sur les mérites du *sarana*, de la plante qui lui tient lieu de pain et trop souvent de toute nourriture; sur l'heureux arrangement qui rend la pêche abondante dans la saison où cette plante vient à lui manquer et réciproquement, et principalement sur l'universalité d'usages du précieux bouleau qui tapisse ses montagnes : de son tronc découle la boisson qu'il préfère, son écorce au besoin apaise sa faim, et son bois devient à volonté ou l'étroite pirogue, le *baidar* sur lequel il ne craindra pas de s'aventurer, ou le léger traîneau qui le portera sur les neiges, d'un *ostrog* (village) à l'autre. Enfin il n'est pas jusqu'au redoutable hôte de ses forêts, jusqu'à l'ours, dont le Kamtchadale ne vante l'utilité, car c'est à ce bizarre professeur de botanique qu'il doit sa connaissance des simples, et les plantes qu'il prend pour remèdes sont celles auxquelles il voit s'adresser l'animal malade ou blessé. Rie qui voudra de ce naïf optimisme : pour moi, je l'avoue, ce n'est jamais sans émotion que partout je retrouve, vivace et profond, l'amour de l'homme pour sa terre natale, sentiment dont l'indéfinissable puissance, même au milieu des gloires d'une nature tropicale, fait regretter au pauvre habitant du pôle l'austère et monotone nudité de sa glaciale patrie.

On hésite presque à parler de la curieuse population du Kamtchatka, lorsque l'on songe que son chiffre n'atteint pas celui de la plus petite ville de nos pays. En 1820, un recensement, probablement inférieur à la vérité, accusait pour toute la presqu'île 2,760 habitans, dont 1,260 Russes (1); mais, en portant même ce nombre à 4,000 avec M. le capitaine de vaisseau Dupetit-Thouars, en faisant également la part de la stérilité du pays, on n'est pas moins étonné d'une population aussi faible pour la vaste étendue de terre

(1) Un autre recensement assez singulier porte à 2,208 pour la même année le nombre des chiens de la presqu'île. On sait du reste l'utilité de ces précieux animaux, seul attelage que connaisse le traîneau du Kamtchadale.

qu'elle occupe. De l'aveu même des Russes, il n'en a pas toujours été ainsi, et la seule rivière Kamtchatka ne réunissait pas moins de cent seize villages sur ses bords à l'époque de la découverte. Cette diminution est-elle, comme on l'a souvent prétendu, le résultat d'épidémies meurtrières et des germes d'infection que les habitans contractaient dans les habitations souterraines où, selon l'expression de La Pérouse, ils se terraient comme des blaireaux pendant l'hiver? Ne serait-elle pas plutôt, au dernier degré de l'échelle, un nouvel exemple de la loi fatale qui condamne la race conquise à disparaître devant la race conquérante, loi dont tout à l'heure l'Hawaïen nous offrait la triste application, et dont, sur des proportions gigantesques, les deux Amériques ont fourni la trop décisive confirmation? C'est ce que le manque de données rend difficile de décider en connaissance de cause. Du reste il est juste d'ajouter que la domination des Russes, d'abord oppressive et tyrannique, s'est depuis plusieurs années transformée en un gouvernement paternel et doux, qui ne permet plus de leur attribuer aujourd'hui aucune part dans cette dépopulation, si tant est qu'elle continue à se manifester encore.

Tout portait à croire que les navires de la compagnie russo-américaine, navires de grandeurs diverses, et au nombre de dix ou douze (1), seraient réunis sous la protection de tout ou partie de l'escadre russe, soit à Sitka, soit à Petropavlosk. Dès lors la marche des alliés était toute tracée, et, les vents d'ouest qui dominent dans ces parages devant faciliter au besoin la traversée du Kamtchatka à Sitka, c'était sur Petropavlosk qu'il convenait de se diriger en quittant la rade d'Honolulu. Ce fut en effet à ce parti que l'on s'arrêta, tout en donnant suite au premier projet d'expédier deux navires sur la côte de Californie, et le 30 juillet, cinquième jour après le départ, les deux corvettes *l'Artémise* (française) et l'*Amphitrite* (anglaise) recevaient l'ordre de faire route vers San-Francisco. Par le fait de cette séparation, la division alliée restait définitivement composée de la manière suivante : bâtimens français, *Forte*, de 60 canons; *Eurydice*, de 30; *Obligado*, de 12; anglais, *President*, de 50; *Pique*, de 46; *Virago*, vapeur de 220 chevaux et de 6 canons. Le

(1) Deux de ces navires, armés de quelques canons, comme ils l'étaient tous, trouvèrent moyen d'échapper aux alliés en se réfugiant à temps dans le port de San-Francisco de Californie, et le commerce, prompt à s'alarmer, leur prêta des intentions de course dont certes ils étaient bien éloignés. Ce fut l'origine de ces bruits de corsaires russes auxquels nous avons fait allusion, et qui préoccupèrent à tort les deux amiraux. Bien que ces navires, presque complétement désarmés, ne songeassent nullement à appareiller, la *Pique*, se trouvant à San-Francisco en 1855, les envoyait chaque nuit surveiller par ses canots, luxe de précautions auquel répondirent assez spirituellement les Russes en envoyant également leurs embarcations surveiller de nuit la frégate anglaise.

commandement en chef, par suite de l'usage généralement établi en pareille circonstance, était exercé par l'amiral anglais Price en vertu de son ancienneté de grade.

A mesure que l'escadre remontait vers le nord, sa navigation devenait chaque jour plus pénible, tant à cause de la brusque transition qui faisait succéder le froid de ces mers inhospitalières à la tiède température des tropiques qu'à cause des brumes intenses et continuelles qui rendaient singulièrement fatigante la nécessité de ne pas se séparer. Souvent des journées entières se passaient sans que les navires pussent s'apercevoir, si rapprochés qu'ils fussent; les tambours, les clairons, ainsi que les tintemens répétés de la cloche, avertissaient seuls d'une proximité dangereuse et permettaient d'éviter les abordages, en même temps que des coups de canon, tirés en ordre déterminé et à intervalles réguliers, fixaient autant que possible les positions relatives des différentes conserves. C'est par une de ces brumes froides et épaisses que la fête du 15 août fut célébrée à bord des divers bâtimens, et certes, en se reportant en pensée au temps splendide, à la température d'été qui accompagnent à Paris cette solennité, il était difficile de croire que l'on se trouvât, comme nous l'étions réellement, sur un parallèle plus méridional que celui de Paris. La marche des navires était du reste assez lente; l'impossibilité où était la *Virago* de les suivre sous voiles, jointe à la crainte de perdre ce précieux vapeur, le seul que l'on possédât, avait engagé l'amiral Price à le faire remorquer par le *President;* de plus, l'absence de soleil et le manque d'observations laissaient la position de l'escadre dans une incertitude qui ne permettait d'approcher de terre qu'avec une extrême prudence. Enfin, le 25 août au soir, une voile fut signalée à travers la pluie qui masquait l'horizon, et l'on reconnut *l'Eurydice,* séparée depuis quelques jours du reste de la division. Elle signalait la terre à dix milles, mais sans l'avoir vue assez clairement pour en fixer la position. La nuit s'annonçait menaçante, les grains se succédaient lourds et rapprochés; on ne pouvait que virer de bord pour reprendre la bordée du large en attendant le jour, qui revint ramenant le même horizon borné à quelques centaines de mètres par un impénétrable rideau de pluie. Ainsi se passèrent les journées du 26 et du 27, dans une ignorance que ne purent dissiper les lignes indistinctes sous lesquelles, pendant de fugitives éclaircies de quelques minutes, se profilait parfois confusément une pointe de terre. Le 28 seulement, vers quatre heures du matin, la pluie cessa, la voûte terne et plombée des nuages se déchira pour laisser paraître un ciel d'un bleu pâle et doux, et les rayons du soleil levant éclairèrent du nord à l'ouest les cimes neigeuses des magnifiques volcans qui forment les atterrages de la

baie d'Avatscha : Koriatskoï, égal en hauteur au pic de Ténériffe; Koselskoï, du cratère duquel s'échappe incessamment un nuage de vapeurs, et, plus près du rivage, Villeuschinski, dominant de sa masse imposante les lignes tourmentées de la côte. Aussitôt les signaux montent en tête de mât, toutes les voiles sont établies, et chacun cherche à se rapprocher de cette terre que les regards interrogeaient avidement; mais il était dit que nous n'échapperions à aucune des contrariétés qui font de la vie du marin la meilleure de toutes les écoles de patience. Les indices précurseurs d'une journée de calme ne tardèrent pas à se manifester, les voiles retombèrent inertes le long des mâts qu'elles battaient lourdement au roulis, et les navires, immobiles, cessèrent d'obéir à l'action du gouvernail. Force était d'attendre au lendemain.

Ce calme toutefois rendait à la *Virago* toute sa supériorité. Nous étions trop au large pour pouvoir être bien distinctement reconnus de terre; l'amiral Price se décide à en profiter pour tenter lui-même du plus près qu'il lui sera possible une reconnaissance des forces de la place, et en peu d'instans le rapide vapeur laisse loin derrière lui la frégate qui le remorquait la veille. L'entrée du goulet et ses hautes murailles rocheuses ne tardent pas à se dessiner. Pour y pénétrer, la *Virago* emprunte le secours d'une ruse fréquemment employée à la mer, et s'avance jusque dans la rade intérieure en arborant à sa corne les raies aux vives couleurs du pavillon américain. Le port est à droite : quelques mâtures aperçues dans le fond d'une baie, quelques maisons éparpillées au bas de la montagne, l'ont promptement signalé à l'amiral, qui se dirige de ce côté avec une lenteur calculée. Bientôt une embarcation en sort et gouverne vers le navire, qui l'évite au moyen de fausses manœuvres adroitement combinées. Enfin, au moment où l'ennemi commence à s'inquiéter et garnit ses batteries, à portée desquelles se trouve déjà le visiteur suspect, celui-ci vire brusquement de bord, et regagne à toute vapeur l'entrée du goulet, laissant le canot russe interdit de cette mystérieuse apparition. Tâchons maintenant d'exposer en quelques mots ce qu'avait appris à l'amiral cette courte et habile reconnaissance.

Située sous le 54e degré de latitude, la baie d'Avatscha forme un admirable et sûr bassin intérieur de près de 10 milles de diamètre, merveilleux joyau maritime qu'une méprise de la nature semble avoir égaré sur cette côte déserte. Assez vaste pour abriter toutes les marines du globe, elle n'est reliée à la mer qu'au sud, par un goulet assez semblable à celui de la rade de Brest, et lorsqu'après avoir franchi ce goulet on longe les terres situées à droite du navire, c'est-à-dire la côte orientale de la baie, on ne tarde pas à rencontrer le petit port de Petropavlosk, dont la description mérite

une attention particulière. Que l'on se figure une sorte de cul-de-sac ouvert au sud, d'environ 1,200 mètres de profondeur sur 400 de large, et formé à l'ouest, comme le golfe de Californie, sauf la différence d'échelle, par une longue et étroite péninsule, également nord et sud, d'environ 150 mètres de largeur moyenne. De l'est de cette anse part une langue de sable de 30 à 35 mètres de large, élevée seulement de quelques pieds au-dessus de l'eau et se dirigeant au nord-ouest de manière à fermer complétement le cul-de-sac, dans lequel nul accès n'est possible que par la passe d'une centaine de mètres située entre la langue de sable et la péninsule. Dans ce havre, mieux fermé qu'aucun port creusé par la main de l'homme, la frégate l'*Aurora*, de 44 canons, et la corvette la *Dwina*, de 12, étaient embossées à l'abri de la langue de sable, qui protégeait leur flottaison comme eût pu faire un véritable parapet, sans toutefois paralyser en rien leur tir. Trois batteries défendaient du côté sud, c'est-à-dire à l'entrée du port, cette position, déjà si forte naturellement : l'une, la plus extérieure, de trois pièces, placée au haut d'une falaise sur la côte orientale; la seconde, de onze pièces, sur la même côte, à 1,200 mètres environ de la première et à la naissance de la langue de sable; la troisième, de cinq pièces, à la pointe Shakof, formant l'extrémité sud de la péninsule (1), c'est-à-dire en face des deux autres. Un navire ne pouvait donc venir chercher la frégate et la corvette russes qu'en défilant sous le feu de ces trois batteries, dont la seconde surtout semblait particulièrement forte, tant par le nombre de ses canons que par la solidité de sa construction. A l'ouest, le port que nous venons de décrire était masqué par les collines de la péninsule, collines interrompues à la hauteur de la ville par une dépression naturelle ou coupée, permettant d'apercevoir les mâtures des navires russes; cette coupée était défendue par une batterie de six pièces commandant la rade. Enfin, à 1,000 mètres environ au nord de ce point, se terminait la ligne des montagnes de la presqu'île, et l'on y avait construit au bord du rivage une batterie de cinq pièces, dirigée également vers la rade. Selon toute probabilité, l'*Aurora* et la *Dwina* n'avaient dû conserver qu'un bord armé, ce qui, en rendant la moitié de leurs canons disponible, leur avait permis de fournir au moins en grande partie les canons des cinq batteries que nous venons de signaler. En somme, les Russes avaient distribué leurs moyens de défense avec une parfaite entente de la position, devenue, non pas impre-

(1) Cette pointe avait été ainsi baptisée par M. Dupetit-Thouars, commandant la frégate *la Vénus*, en mémoire de la cordiale hospitalité qu'il avait rencontrée chez M. le gouverneur-général Shakof. L'amiral Zavoïka, gouverneur du Kamtchatka en 1854, était gendre du général Shakof.

nable, il s'en fallait, mais du moins véritablement difficile à forcer. De plus, l'*Aurora* n'étant arrivée que le 2 juillet avec la moitié de son équipage atteinte du scorbut, ils avaient dû mettre le temps à profit avec une rare activité, ce qui rendait plus regrettable encore l'avance que nous leur avions imprudemment laissé prendre.

On pouvait s'étonner qu'ayant si bien fortifié les abords de la ville, ils n'eussent pas cherché à défendre également la passe donnant accès dans la rade d'Avatscha : quelques canons bien disposés eussent en effet rendu extrêmement scabreux le passage de ce goulet long et étroit; mais le temps leur avait évidemment manqué. Les seules traces d'aucuns préparatifs de ce genre étaient un commencement de construction de batterie près d'un phare placé sur la falaise formant la pointe est de l'entrée. Une pièce de gros calibre, destinée probablement à un service de signaux, était pourtant montée près de ce même phare, mais à une élévation qui la rendait inefficace pour la défense de la passe.

Rentré de sa reconnaissance sur la *Virago* assez tard dans la soirée, l'amiral Price s'était entendu pendant la nuit avec l'amiral Despointes, et le lendemain 29 août, dès que la brise du large eut succédé au calme des premières heures de la matinée, le signal fut fait de former la ligne de bataille. Les navires s'inclinent sous la brise qui fraîchit et s'engagent dans le goulet, les couleurs hissées, en défilant sous le phare, dont le canon les salue d'un boulet inoffensif. Bientôt se déploie le splendide panorama de la baie, dont la végétation contraste avec l'éclatante blancheur des pics neigeux qui la dominent. Enfin à quatre heures l'escadre laisse tomber l'ancre dans l'ordre prescrit devant l'entrée du port de Petropavlosk, accueillie par une décharge générale de l'artillerie russe (1). Cette décharge, vu la distance, ne pouvait avoir d'autre résultat que de nous révéler immédiatement les positions des diverses batteries. Il était trop tard pour rien commencer, et le reste de la journée fut employé à compléter les divers préparatifs de combat, en même temps que le soir un conseil réunissait à bord de la frégate *President* les deux amiraux et les commandans des six navires. On s'arrêta au parti de commencer l'attaque par la batterie de cinq pièces

(1) Avant d'aborder le récit des faits qui vont suivre, qu'il nous soit permis de dire un mot de la forme parfois minutieuse sous laquelle nous les avons présentés. Si ces faits avaient été simplement peu connus, nous eussions pu nous borner à en esquisser rapidement les traits principaux; mais il en est autrement. Le fâcheux engagement du 4 septembre a été apprécié avec une sévérité qui montre sous le jour le plus faux la conduite des équipages de l'escadre alliée, et dès lors la justice nous faisait un devoir d'entrer dans des détails assez étendus pour faire connaître dans toute leur exactitude des événemens d'où l'on faisait ainsi dépendre en quelque sorte l'honneur militaire de nos marins.

construite à l'entrée du port sur l'extrémité sud de la péninsule, batterie que nous avons désignée sous le nom de Shakof. Les deux frégates amirales se réservaient cette attaque, pendant laquelle la *Pique* devait éteindre le feu de la petite batterie de trois pièces, dite du Cimetière. Aussitôt cette dernière réduite au silence, un détachement des compagnies de débarquement devait s'en emparer, enclouer les canons, et briser les affûts. Les amiraux avaient borné leurs premiers projets à ce peu de dispositions simples et bien entendues, se réservant d'agir ensuite selon la tournure que prendraient les événemens. On devait du reste opérer dès le lendemain, et, après avoir consacré la première partie de la matinée à faire faire par les embarcations les reconnaissances les plus importantes, vers onze heures, l'amiral Price vint annoncer à bord de *la Forte* son intention d'engager l'action sans plus attendre. Les signaux flottent au haut des mâts, la *Pique* commence le mouvement, dérape et s'amarre le long du vapeur; déjà les remorques sont envoyées à bord de *la Forte*, lorsque tout préparatif est brusquement suspendu; un canot anglais amène le commandant de la *Pique* à bord de la frégate française, et l'amiral Despointes se dirige aussitôt vers le *President*. L'amiral anglais venait de se tirer un coup de pistolet dans la région du cœur.

Il serait difficile de peindre la douloureuse consternation où ce triste événement plongea chacun à bord des navires tant français qu'anglais. Par sa constante affabilité, par ses rares et précieuses qualités, par son tact exquis dans l'exercice d'un commandement que rendait plus délicat la réunion des deux pavillons, l'amiral Price s'était concilié le respect et la sympathie de tous, et certes personne dans les équipages n'avait pu prévoir une aussi funeste résolution. Quant aux officiers, qui l'approchaient de plus près, ils avaient cru remarquer en lui depuis quelque temps un changement moral dont ils s'inquiétaient, sans soupçonner pourtant le tragique dénoûment qui en devait être la conséquence. Nous avons dit les incertitudes et les lenteurs qui avaient marqué le début de la campagne : tout en s'abandonnant à cette irrésolution qui formait trop le fonds de son caractère, l'amiral la reconnaissait, la condamnait, et dès la fin de la relâche aux Marquises il regrettait amèrement le mois qu'il y avait perdu. Son agitation d'esprit augmenta, lorsque plus tard aux Sandwich il put mesurer toute l'avance qu'il avait laissé prendre aux frégates russes. La pensée d'avoir à rendre compte de sa conduite à un gouvernement peu habitué à pardonner l'insuccès l'obséda de plus en plus, surtout lorsqu'à l'arrivée devant Petropavlosk la perspective de la lutte lui montra la possibilité d'un revers dont il se verrait à double titre imputer

le blâme. A partir de ce jour, le tourment de la responsabilité ne lui laissa plus de repos. La force très réelle de la place prit à ses yeux des proportions formidables; non-seulement l'emporter lui parut plus que douteux, mais, même dans cette hypothèse, un succès obtenu par des moyens purement maritimes lui sembla ne pouvoir être acheté qu'au prix de pertes graves en hommes, et surtout d'avaries peut-être impossibles à réparer sur ces rivages lointains. Une tentative de débarquement lui paraissait avec raison plus délicate encore. Bref, incessamment assailli d'appréhensions que le trouble de son esprit expliquait sans les justifier, n'ayant pu depuis cinq nuits goûter un instant de repos, le malheureux amiral finit par être littéralement écrasé sous le poids d'une responsabilité qu'il s'exagérait au-delà de toute mesure. Pourtant, maître de lui jusqu'au dernier moment, toujours égal et affable envers chacun, il sut dissimuler à tous les yeux à quel point le dévorait son anxiété, et ce fut avec sa cordialité habituelle qu'après avoir fait part à bord de *la Forte* de sa résolution de commencer immédiatement l'attaque, il prit congé de l'amiral Despointes, en donnant aux officiers qui l'entouraient rendez-vous pour le soir. Sa funeste détermination était-elle dès lors arrêtée dans son esprit? Évidemment non, et s'il n'est que trop vrai qu'il succomba à un fatal entraînement, au moins doit-on décharger sa mémoire d'une préméditation de suicide que ses sentimens profondément religieux ne peuvent faire admettre.

L'amiral Price se donna en quelque sorte la mort en présence de son équipage. Après s'être promené un instant sur le pont avec le commandant Burridge, son capitaine de pavillon, et s'être entretenu avec lui des dispositions prises pour l'action, il descendit dans sa chambre, que ne séparaient plus de la batterie les cloisons démontées pour le combat; puis, ayant ouvert une armoire, il en tira ses pistolets, les chargea, s'en appuya un sur le cœur, fit feu, et s'affaissa sur lui-même. Malgré les soins qui lui furent prodigués, il expirait peu d'heures après, ayant conservé sa connaissance presque jusqu'au dernier moment. Cette mort faisait passer le commandement de l'escadre aux mains de l'amiral Despointes, atteint malheureusement déjà de la maladie qui devait l'emporter à quelques mois de là. Le commandement particulier de la division anglaise revenait au plus ancien de ses capitaines de vaisseau, sir Frederick Nicholson, commandant de la *Pique*. L'attaque fut naturellement renvoyée au lendemain 31, et l'on résolut, dans un conseil tenu à bord de *la Forte* le 30 au soir, d'exécuter de point en point les dispositions arrêtées précédemment.

III.

Le lendemain, l'amiral Zavoïka, entouré de son état-major, assistait au service divin, qui, selon la coutume des Russes au moment du combat, se célébrait dans l'une des batteries, lorsqu'un coup de canon retentit, et le boulet, sifflant au-dessus des assistans, s'en fut derrière eux faire jaillir l'eau du port intérieur. Chacun alors se rendit à son poste; l'attaque commençait. Effectivement, dès huit heures du matin, la *Virago* s'était mise en marche, littéralement ensevelie au milieu des trois frégates qu'elle remorquait; mais la tâche était trop forte pour elle, et malgré les efforts énergiques que trahissait son noir panache de fumée, malgré le calme qui favorisait sa manœuvre, après une heure de lutte contre un courant dont la force avait été mal appréciée, elle dut laisser les frégates alliées s'embosser plus loin des forts qu'on n'en était convenu. C'était là du reste un inconvénient que compensait largement l'habileté de nos canonniers, et dès les premiers coups chacun put aisément s'en convaincre. A chaque instant, nos boulets faisaient voler en éclats des fragmens de la muraille rocheuse à laquelle était adossée la batterie Shakof, et labouraient profondément ses remblais insuffisans. Les Russes soutinrent d'abord ce feu meurtrier avec un rare courage; mais bientôt l'état de leurs pièces ne leur permit plus d'y répondre, et une heure ne s'était pas écoulée qu'ils évacuaient la batterie. Pendant ce temps, la *Pique* réduisait au silence les trois pièces de la batterie du Cimetière, et le vapeur, dont le tir avait été d'une remarquable précision, s'approchant ensuite du rivage à quelque distance au-dessous de cette batterie, jetait à terre environ cent cinquante hommes, tant *marines* (1) que matelots français. En quelques minutes, la falaise fut escaladée et les pièces enclouées, puis le détachement se retira vers la plage, où venaient d'être envoyées comme renfort, en cas de besoin, les compagnies de débarquement de *la Forte* et de la *Pique*. On avait en effet aperçu une troupe russe assez nombreuse se dirigeant, par le cimetière, de la ville vers la batterie; cependant elle essaya à peine de s'opposer au rembarquement de nos hommes, qui, après une fusillade insignifiante, rallièrent le bord. A onze heures quarante minutes, le feu avait cessé partout, et à midi ordre était donné de faire dîner les équipages.

Le résultat de cette première partie de la journée était de nature

(1) Les *royal-marines* forment un corps d'infanterie d'élite, destiné, ainsi que l'indique sa devise (*per mare, per terram*), au service spécial de la flotte anglaise; chaque bâtiment en reçoit, selon son importance, un détachement plus ou moins nombreux.

à nous encourager au-delà même des prévisions que l'on avait pu former, car non-seulement nous avions eu un avantage marqué, ce que le rapport des forces engagées expliquait de reste, mais nous l'avions eu dans des conditions qui établissaient pleinement la supériorité de notre artillerie sur celle des Russes, dont les boulets ne nous atteignaient que rarement, tandis que la plupart de nos coups allaient porter le ravage dans leurs batteries. N'ayant éprouvé que des avaries insignifiantes, nous pouvions nous considérer comme intacts; deux de nos bâtimens n'avaient même pas été engagés, et pourtant nous étions débarrassés de deux des trois batteries qui défendaient la position. Restait, il est vrai, la plus forte, celle armée de onze pièces et située sur la langue de sable qui fermait l'entrée du port, restaient également les vingt pièces de l'*Aurora* et les six de la *Dwina;* mais nous avions pu apprécier l'incertitude de leur tir par les boulets assez nombreux qu'elles venaient d'envoyer à notre détachement, ainsi qu'aux canots qui le portaient à terre, boulets dont un seul avait atteint la coque de la *Virago.* Enfin, s'il était encore vrai que le vapeur eût été reconnu insuffisant à remorquer les trois frégates, on allait être dispensé d'avoir recours à lui, grâce à la brise du large qui commençait à se former du sud-sud-est, et promettait aux navires toute facilité pour prendre leurs postes sous voiles. En un mot, l'on pouvait dire qu'outre la supériorité numérique de notre artillerie, nous avions en notre faveur toutes les chances qu'il est raisonnable de demander.

Malheureusement on fut loin de les mettre à profit. Peut-être les deux chefs crurent-ils pouvoir se contenter d'une canonnade sans résultats, mais dans laquelle l'avantage leur était resté; peut-être aussi leur entente laissait-elle à désirer. Toujours est-il que les événemens de l'après-midi portèrent l'empreinte non-seulement d'une fâcheuse indécision, mais encore d'une regrettable absence d'unité dans les mouvemens. Après le dîner de l'équipage, *la Forte* se rapprocha de la batterie rasante, sans pourtant découvrir les navires russes, que lui masquait la pointe Shakof, et vers deux heures elle ouvrit sur cette batterie un feu auquel le *President* ne vint se joindre que plus tard et d'un peu plus loin, tandis que la *Pique* conservait sa position du matin, alors rendue inefficace par l'éloignement. Une heure d'un tir habilement dirigé suffit pour que la batterie ennemie, dont près de la moitié des pièces avait été mise hors d'état de continuer, ralentît sensiblement son feu; bientôt l'on ne tira plus qu'à de longs intervalles de part et d'autre, si bien qu'avant quatre heures tout avait cessé, et qu'à six heures les trois frégates alliées étaient retournées à leur mouillage de la veille, hors de la portée des forts. Pendant tout le temps qu'avait duré cet échange

de coups de canon, on avait pu admirer le sang-froid d'un factionnaire russe, qui voyait tomber autour de lui nos projectiles, sans que la régularité de son imperturbable promenade en fût dérangée. En résumé, après une canonnade assez vive par instans pour que *la Forte* eût à elle seule tiré dans la journée 869 boulets, nous n'avions eu à bord des quatre navires ayant pris part à l'action qu'un seul homme tué et sept légèrement blessés, tous appartenant à la frégate française; d'ailleurs nulle avarie grave : quelques cordes coupées dans les gréemens, quelques boulets dans les coques, mais rien qui fût de nature à paralyser en quoi que ce soit les mouvemens d'aucun des bâtimens alliés.

On concevra sans peine que le conseil tenu le soir de ce même jour, 31 juillet 1854, ait été assez orageux. Il était difficile d'expliquer comment après avoir forcé les Russes à évacuer deux de leurs batteries, après avoir réduit la troisième au silence, après avoir fait éprouver à l'ennemi des pertes que sa courageuse résistance avait dû rendre assez graves, et surtout après n'avoir en quelque sorte rien souffert de notre côté, nous n'avions pas poursuivi cet avantage en attaquant la frégate et la corvette qui restaient à réduire. Équipages et officiers s'étaient constamment montrés animés de la plus vive ardeur, et les deux navires français que l'ordre de l'amiral avait tenus éloignés du feu brûlaient du désir de prendre à leur tour part à l'action. Enfin, si le peu de largeur du port dans lequel il eût fallu s'engager devait rendre difficile l'embossage de nos navires, on pouvait être rassuré sur le succès de cette manœuvre délicate par la précision et la promptitude avec lesquelles *la Forte* et le *President* venaient de l'exécuter deux fois sous le feu de l'ennemi; une jolie brise, on le sait, eût favorisé ce mouvement, que donnait le temps d'accomplir l'heure peu avancée à laquelle la troisième batterie russe avait cessé son feu. Certes il était fâcheux de n'avoir pas mis ces circonstances à profit, d'autant plus que nous laissions ainsi à l'ennemi le loisir de réparer ses défenses pendant la nuit. Ce n'était là toutefois qu'un fait simplement regrettable, une considération secondaire et nullement de nature à nous détourner d'une nouvelle attaque dont le succès semblait certain. L'escadre, on peut le dire, y comptait, et en cela les commandans de *l'Eurydice* et de *l'Obligado* ne firent qu'exprimer l'opinion générale, lorsque dans le conseil ils cherchèrent à établir l'opportunité d'une seconde tentative. Toutefois leur avis ne put prévaloir, et l'on se sépara après avoir décidé que l'on ferait le plus tôt possible route pour San-Francisco de Californie.

Dès le lendemain commencèrent entre les deux chefs les récriminations que devait nécessairement entraîner le sentiment d'une res-

ponsabilité que chacun eût voulu pouvoir décliner, au moins en partie. L'amiral fondait ses reproches sur l'immobilité de la *Pique* après le feu de la matinée, tandis que le commandant supérieur anglais se plaignait de n'avoir reçu aucun ordre qui lui assignât nettement sa position. Quoi qu'il en fût, l'opinion se prononçait contre le départ projeté avec une unanimité qui amena le commandant de la *Pique* à envisager les chances d'une tentative par terre. Nulle idée ne pouvait être plus malheureuse; en thèse générale, la véritable force d'un navire réside dans ses canons, et on peut dire qu'il n'est avantageux de recourir à un débarquement que lorsque des circonstances exceptionnelles paralysent l'action des pièces. Ces obstacles n'existaient pas pour nous; nous avions pu nous convaincre que notre artillerie avait une supériorité assez marquée, et par son tir et par sa masse, pour ne pas craindre, en venant chercher l'*Aurora*, de prendre la ville par son côté le plus fort, et même peut-être de démasquer quelques batteries non encore aperçues dans l'intérieur du port. Au contraire, en recourant à un débarquement, en faisant agir nos équipages comme troupe d'infanterie, nous nous donnions gratuitement tous les désavantages : non-seulement nous nous privions de nos canons, mais nous acceptions un mode de combat auquel les longues navigations du Pacifique n'avaient pas permis d'exercer nos marins; que dis-je? nous ne l'acceptions pas, nous allions le chercher sur un terrain que nous ignorions, et que l'ennemi avait pu se rendre familier de longue main. Du reste il est juste de dire que ces considérations frappaient alors peu d'esprits, et qu'à partir du moment où le mot de débarquement avait été prononcé, les équipages s'étaient ralliés à ce projet avec un entraînement que partageaient beaucoup d'officiers.

L'idée première du débarquement avait été suggérée à sir Frederick Nicholson par les rapports de deux Américains. Le 1er août, la *Virago* était allée ensevelir les restes de l'amiral Price dans une partie de la rade d'Avatscha, la baie de Tarinski : le vapeur y avait trouvé ces hommes occupés à couper du bois, et les avait ramenés à bord de la *Pique* pour y être interrogés par le commandant. Selon eux, une route large et belle devait nous conduire à la ville; de plus, la position était dominée par une montagne dont il serait facile de s'emparer; bref, ils montraient l'affaire sous un jour tellement favorable, que sir Frederick Nicholson n'hésita pas à la proposer à l'amiral Despointes. En vain ce dernier représenta-t-il d'abord que ces Américains, absens de Petropavlosk depuis quelque temps, ne pouvaient connaître les travaux de défense exécutés par les Russes, et que par suite ils voyaient probablement les choses d'un point de vue inexact. Entraîné à son tour par le mouvement de l'opinion,

bien que non convaincu, il finit par se rendre, et dans l'après-midi du 3 septembre, tous les capitaines, convoqués en conseil, furent instruits de la nouvelle résolution prise par leurs chefs. Après une délibération assez longue, les détails de ce nouveau plan d'attaque furent arrêtés; mais avant de les indiquer, nous décrirons rapidement la disposition des lieux.

On a déjà parlé de l'étroite péninsule qui, dans une direction nord et sud, fermait le port du côté de la rade, et nous avons dit que les montagnes formant cette péninsule s'élevaient devant la ville comme un véritable rempart, interrompu seulement en son milieu par une coupée, au-dessus de laquelle s'apercevaient les maisons et la mâture des navires du port. Ce point était défendu par une batterie de six pièces; puis, à environ 1,000 mètres plus au nord, également sur le rivage, se trouvait une deuxième batterie de cinq pièces, construite au pied de la montagne boisée qui commençait à la coupée. Sauf une étroite plage sablonneuse de quelques mètres, la montagne se présentait à la mer taillée en falaise, tandis qu'elle s'abaissait au contraire en pente assez douce du côté de la ville, ainsi que du côté de la batterie de cinq pièces, où elle venait se terminer. Il fallait donc, pour se rendre de cette dernière batterie à la ville, contourner la montagne; la distance était courte. Il s'y trouvait bien, ainsi que l'avaient dit les Américains, un chemin découvert et commode; mais depuis leur départ les travaux insignifians qui protégeaient la ville dans cette direction s'étaient singulièrement transformés, et derrière un fossé qui coupait la route s'élevait aujourd'hui un retranchement fermé, solidement remblayé et palissadé, un fort enfin, qui ne pouvait être emporté que par une attaque en règle. C'était là le lieu choisi pour le débarquement, dont le plan sera maintenant facile à comprendre.

La frégate *President* et *la Forte* devaient d'abord éteindre le feu, l'une de la batterie de la coupée, l'autre de la batterie située plus au nord sur la plage, au pied de la montagne; puis le vapeur mettrait à terre en ce dernier point le corps de débarquement, composé d'environ sept cents hommes, tant Français qu'Anglais, et réparti de la manière suivante : une avant-garde d'environ deux cents hommes, formée de cent vingt *marines* anglais et des pelotons d'élite français; une colonne française de deux cents hommes, réunissant les compagnies de *la Forte* et de *l'Eurydice;* une colonne anglaise de cent quatre-vingts hommes de la *Pique* et de la frégate *President;* enfin un détachement de cent vingt hommes de *l'Obligado* et de la *Virago.* Malheureusement ces troupes n'agissaient pas sous une direction unique, et le commandement des Français avait été donné par l'amiral à M. de La Grandière, de *l'Eurydice*, tandis que celui des

Anglais était exercé par le capitaine Burridge, du *President*. Une fois le corps de débarquement à terre, on devait gravir la montagne de trois côtés différens, de manière à gagner à peu près en même temps le sommet, après quoi l'on y eût fait monter de légers obusiers disposés à cet effet, au moyen desquels on espérait, de cette position dominante, mettre sans peine le feu à une ville entièrement construite en bois. Ce plan avait le grave défaut d'engager l'affaire au milieu d'un fourré trop épais pour qu'il fût possible d'y conserver nos hommes réunis et sous la main des chefs; mais c'était là un inconvénient inhérent à la nature des lieux, et, le débarquement une fois admis, ces dispositions étaient à peu près les seules possibles. En d'autres termes, quel que fût le parti à prendre ultérieurement, se rendre maître de la montagne était toujours un préliminaire indispensable.

Un navire de guerre offre la veille d'une affaire une physionomie caractéristique, dont peut s'étonner celui qui ne connaît du matelot que sa rude écorce, et non l'esprit de sacrifice de cette nature d'élite. On n'a pas oublié l'ardeur avec laquelle les équipages avaient accepté la nouvelle du débarquement, la généreuse irréflexion qui les poussait vers l'ennemi sans calculer les chances de la rencontre; lorsque le soir eut mis un terme à l'animation des préparatifs et que peu à peu se furent dispersés les groupes du pont, longtemps encore on vit s'échanger à voix basse les messages en cas de mort, simples et naïfs testamens transmis toujours avec une religieuse exactitude. Je me rappelle encore un jeune novice qui, de garde jusqu'au milieu de la nuit, employait les heures qui lui restaient à écrire péniblement une lettre à la lueur douteuse d'un fanal enfumé; le pauvre enfant devait être une des premières victimes du lendemain. C'est que pour le matelot le souvenir du pays n'est pas seulement le culte du foyer et le symbole de la patrie absente, c'est aussi la pensée d'une famille dont il est le soutien, et qui, s'il succombe, ne recevra plus les secours qu'une vie de privations lui permet de prélever sur sa chétive paie (1). Aussi plus d'un s'endormit-il ce soir-là avec l'image de quelque pauvre cabane bretonne assise au bord d'une grève sauvage, ou d'un village riant sous le ciel azuré de la Provence; mais la nuit devait être courte, et dès le point du jour l'essaim des embarcations s'amarrait derrière la *Virago*, après y avoir

(1) La délégation est sans contredit l'un des traits les plus touchans des mœurs du marin. Il est peu d'hommes dans un équipage qui ne sacrifient ainsi le tiers de leur solde, non-seulement aux femmes et aux enfans, mais aux pères, aux mères, souvent même à des parens plus éloignés. Les enfans naturels aussi délèguent presque toujours à leurs mères une partie de leur solde, et l'on voit fréquemment des enfans trouvés se conduire de même à l'égard de leurs parens adoptifs.

réuni les divers détachemens du corps d'attaque. Le mouvement commença : ainsi qu'un vigoureux athlète, le vapeur vint s'atteler aux deux frégates amirales, et l'on vit s'avancer lentement la lourde masse flottante que la direction de sa marche exposait en enfilade aux boulets des forts ennemis, c'est-à-dire dans une position qu'eût pu nous faire payer cher un peu plus d'habileté de la part des canonniers russes. Le vapeur du reste était admirable : malgré l'encombrement que devaient lui occasionner la présence de sept cents hommes et les remorques des deux frégates, malgré l'obligation de surveiller la flottille des canots, malgré le feu ennemi, aucune trace de confusion ne s'apercevait à bord, et le gigantesque canon dont était armé l'avant de la *Virago* répondait le premier aux batteries de la plage. Bientôt les frégates sont embossées à quatre encâblures de terre, et le feu s'ouvre des deux parts. Le prince Maksoutof II commande la plus importante des batteries russes; dès les premières décharges, la précision meurtrière de notre tir jette le trouble parmi les recrues inexpérimentées qui sont sous ses ordres; elles hésitent à se porter aux pièces. Le prince saisit un refouloir et leur donne l'exemple, jusqu'à ce qu'atteint à son tour par un de nos boulets, il tombe sans connaissance; mais cette canonnade inégale ne pouvait durer longtemps, et après trois quarts d'heure d'une résistance dont la durée leur faisait honneur, les Russes se virent contraints d'évacuer leurs batteries. Le débarquement put alors s'opérer sans obstacle. Il était huit heures et demie.

Chez une nation essentiellement militaire comme la nôtre, on soupçonne peu dans quelles conditions toutes spéciales se trouve placé l'officier destiné à agir avec des marins à terre; on ignore quelle singulière métamorphose, dans le passage d'un élément à l'autre, subit la nature bizarre du matelot. Cet homme que vous avez vu à bord si complétement esclave d'une discipline dont il est le premier à reconnaître l'impérieuse nécessité, cet homme à qui l'habitude des dangers bravés chaque jour a donné un calme et un sang-froid que tout le monde admire, vous le reconnaissez à peine dès qu'il a quitté sa patrie flottante. Son courage et sa bonne volonté sont les mêmes, mais, contrairement au géant de la fable, il semble qu'en touchant la terre il ait perdu les qualités qui faisaient sa force. S'abandonnant sans réflexion à la fougue du moment, ignorant l'importance d'un genre de discipline nouveau pour lui, il ne peut devenir propre à ce service, si simple en apparence, qu'au prix d'une instruction spéciale, et, bien que l'intelligente souplesse de sa nature facilite cette initiation, on conçoit qu'elle puisse difficilement s'acquérir dans les longues traversées d'une campagne lointaine. Ce n'est là qu'un inconvénient secondaire vis-à-vis de la plupart des nations que, dans ces croisières, un navire est exposé à rencontrer:

mais ici, en présence d'un ennemi aguerri, discipliné surtout et familier avec le lieu de l'action, c'était un vice capital. Nous devions en faire la triste expérience. A peine fut-on à terre, à peine les matelots eurent-ils appris que la possession de la montagne était le premier but à atteindre, qu'entraînée par son ardeur, la principale colonne anglaise s'élançait en avant, sans donner à ses officiers le temps de la former. Déjà l'avant-garde l'avait précédée, et peu après la colonne du commandant Lagrandière s'engagea à son tour sur la montagne dans un ordre que ne devaient pas tarder à rendre impossible les difficultés sans cesse croissantes du terrain. Outre la pente assez raide de la côte, on se trouvait en effet obligé de percer un fourré qui devenait de plus en plus épais, où le feuillage empêchait les combattans de se distinguer même à de faibles distances, de manière à occasionner promptement une confusion aussi fâcheuse qu'inévitable. Bientôt les Russes renfermés dans le fort de la vallée le quittent pour s'élancer à leur tour sur la montagne. Grâce à la pente assez douce du versant oriental, grâce surtout à leur connaissance des lieux, ils arrivent avant nous au sommet, et la fusillade s'engage immédiatement au bruit de la charge que battent les tambours, tandis qu'un second corps de troupes ennemies expédié de la ville se dirige rapidement vers le lieu de l'action par un large sentier partant de la coupée et côtoyant la crête de la montagne. Pendant ce temps, voici ce qui se passait sur un autre point de ce théâtre restreint.

Aussitôt débarqué, le détachement composé des hommes de l'*Obligado* et de la *Virago* avait suivi la plage du côté de la coupée, pour gravir, au point le plus praticable, la montagne, qui se présentait de ce côté sous la forme d'une falaise presque verticale, sillonnée de larges ravines. L'ascension, déjà pénible ailleurs, devenait ici une véritable escalade que l'on n'eût peut-être pas tentée de sang-froid; nul appui pour se retenir, lorsque cédait sous les pieds un sol partout friable, qui retombait en pluie de pierres des premiers hommes aux derniers; mais en pareille circonstance l'excitation double l'énergie individuelle, et l'on arriva promptement en haut, en même temps qu'y débouchaient d'un autre côté les Russes arrivant de la coupée. Quelques instans de plus, et l'ennemi fusillait nos marins à découvert, dans une position qui ne permettait aucune résistance. Surpris au contraire par notre attaque imprévue, il dut se replier sur le versant oriental, laissant le champ libre au détachement pour rejoindre le corps principal. Ce fut dans cet engagement que périt, frappé d'une balle au cœur, un jeune officier, digne héritier d'un nom bien connu de la marine française, M. Gicquel-Destouches, de l'*Obligado*.

Cette diversion avait utilement servi le corps principal, qui, au

même instant, après une lutte meurtrière, se rendait maître du sommet de la montagne. Déjà pourtant nos pertes étaient sérieuses : dès les premiers coups de fusil, des deux officiers qui commandaient l'avant-garde, l'un était tué à la tête de ses *marines,* et l'autre, de *l'Eurydice,* dangereusement blessé et contraint de regagner les embarcations; à quelques pas de l'endroit où tombait l'enseigne Gicquel, son frère était atteint d'une balle à la tête. En se généralisant, la mêlée avait fini par embrasser toute la crête de la montagne, et sur plusieurs points les engagemens avaient lieu à la baïonnette. L'épaisseur du fourré empêchait, même à quelques pas, de reconnaître les nôtres et de les distinguer de l'ennemi, confusion à laquelle aidait l'uniforme également rouge des *marines* anglais et d'une partie des Russes. Ce fut alors que le commandant de Lagrandière, reconnaissant l'urgente nécessité de concentrer nos forces au sommet de la montagne, envoya son aide de camp rallier une section trop avancée. Ce dernier n'avait pas fait quelques pas que, voyant son escorte tirer sur des habits rouges et craignant une méprise funeste, il fait cesser le feu. « Ne tirez pas, nous sommes des alliés, » répond l'officier ennemi. A peine l'aide de camp a-t-il reconnu l'accent étranger de cette voix et fait charger à la baïonnette qu'il tombe mortellement percé de trois balles. Il était près de neuf heures et demie. La mêlée continuait, mais toujours aussi confuse, et sans qu'il fût possible aux commandans des forces alliées de lui imprimer une direction unique. Les Russes, recevant incessamment de nouveaux renforts de la ville et des batteries, gagnaient rapidement du terrain dans le nord de la montagne, et de plus on voyait déjà se replier sur la plage non-seulement les blessés, mais aussi quelques-uns des hommes qui s'étaient égarés dans les broussailles. Isolés, perdus, combattant depuis près d'une heure un ennemi invisible, un sentiment assez concevable les portait à gagner un terrain découvert pour s'y rallier et trouver les ordres qui leur manquaient. Toutefois les conséquences furent funestes; à peine formé, le rassemblement grossit rapidement, et bientôt du haut de la montagne M. de Lagrandière put se convaincre de la nécessité d'ordonner un mouvement rétrograde aux troupes qui l'entouraient.

La retraite s'opéra avec autant d'ordre que le permettait la nature des lieux. Les Russes se tenaient à distance, ne cherchant à occuper la crête de la montagne qu'à mesure que nous l'abandonnions, et le feu plongeant que de ces hauteurs ils dirigeaient sur nos embarcations découvertes et chargées de monde eût pu devenir encore plus meurtrier qu'il ne le fut réellement, sans les canons des navires, et surtout sans ceux de *l'Obligado,* qui, profitant habilement de quelques rares souffles de brise, était venu prendre po-

sition à trois encâblures du rivage. Le lieutenant de vaisseau Bourasset commandait les embarcations. Malade depuis quelque temps, il n'en avait pas moins sollicité l'honneur d'un poste qui lui permît de prendre part à l'action; la mort vint l'y trouver. Cependant le rembarquement était commencé; afin de ne pas le presser, afin de donner le temps de rallier aux blessés ainsi qu'aux hommes dispersés ou égarés, un détachement s'embusqua derrière la batterie de la plage. Peu à peu l'on vit diminuer le nombre des matelots qui débouchaient isolément soit de la lisière du bois, soit des ravines de la falaise. Bientôt tous les traînards eurent rallié. Il devenait urgent de quitter une position où chaque minute ajoutait inutilement à nos pertes, et à dix heures les derniers canots recevaient l'ordre de regagner leur bord.

Nous ne comptions que trop de victimes; le tiers de nos hommes était atteint, et le chiffre des morts, déjà de plus de cinquante, devait s'accroître encore les jours suivans. Sur ce nombre, les officiers avaient largement payé leur dette : de ceux qui avaient pris part à l'action à bord de *l'Eurydice*, un seul ne figurait pas sur cette liste. Il en était de même pour *l'Obligado*, qui du reste avait comparativement souffert plus qu'aucun autre navire. Que l'on nous pardonne d'insister sur ces détails. Le silence gardé jusqu'ici sur tout ce qui concerne la triste journée du 4 septembre 1854 était plus qu'un oubli immérité, c'est une véritable injustice, car l'opinion, toujours prompte à exagérer ce qu'elle ignore, tendait à transformer en une déroute honteuse pour l'honneur du pavillon ce qui n'a été qu'une défaite résultant des conditions désavantageuses qu'on avait acceptées si imprudemment. Officiers et matelots avaient assez chèrement payé de leur sang le droit de ne pas être traités avec cette injustifiable sévérité, et certes il appartient à ceux qui les ont vus dans ces tristes circonstances de dire hautement que, si une troisième attaque eût été ordonnée, il n'est pas un homme dans l'escadre qui n'eût accueilli avec joie cette occasion de venger l'insuccès des deux premières. Reconnaissons-le du reste, ce n'est pas tant en France qu'en Angleterre que l'opinion se prononçait ainsi : nous savons excuser un revers et comprendre les circonstances qui l'ont amené, tandis que chez nos alliés échouer n'est pas un malheur, c'est une tache que l'on voudrait pouvoir effacer du livre de l'histoire; c'est plus encore, c'est une faute, je dirai presque un crime, dont l'injuste responsabilité pèse indistinctement sur tous. Aussi, tandis qu'à bord de nos navires d'honorables distinctions attestaient une sollicitude qui savait faire la part de chacun, l'excessive susceptibilité de l'orgueil britannique rendait en quelque sorte solidaire de ce qui s'était passé la division anglaise tout entière. Ce

n'est pas ici le lieu de discuter laquelle des deux conduites l'emporte en modération, en justice et en véritable dignité; nous dirons seulement qu'en cherchant ainsi à ensevelir dans l'oubli les événemens qui nous ont été contraires, on se prive volontairement des leçons de l'expérience, plus profitables peut-être dans les revers que dans le succès.

La fortune réservait à l'escadre alliée un dernier désappointement. Dans la nuit du 6, des feux avaient été aperçus au large; aussitôt le jour venu, on appareilla, croyant enfin rencontrer l'ennemi sur l'élément où il avait jusqu'ici décliné le combat, et l'on vit effectivement, au sortir du goulet, deux navires à grande distance, faisant force de voiles pour regagner le large. Un moment l'on put espérer que le plus éloigné était l'une des deux frégates russes que nous savions dans ces mers, la *Pallas* ou la *Diana*, — la brume aidait encore à cette illusion; — mais en approchant, on dut se résigner à reconnaître un transport que la supériorité de marche du *President* fit, au bout de quelques heures, tomber en notre pouvoir. C'était le *Sitka*, bâtiment de la compagnie russo-américaine, de 800 tonneaux et de 12 canons, se rendant de la mer d'Okhotsk à Petropavlosk. Le second navire était l'*Anadir*, goëlette de trop petite dimension pour pouvoir être emmenée. Enfin le lendemain, 8 septembre, par un temps sombre, triste et pluvieux, l'escadre abandonnait définitivement ces parages, où elle eût dû trouver un succès, tandis qu'une funeste inspiration la forçait au contraire à s'en éloigner sous le poids du seul revers que nos armes dussent rencontrer dans le cours de la guerre. Laissant derrière elle l'*Anadir* en proie aux flammes, elle se dirigeait vers la côte d'Amérique, où nous la retrouverons en continuant le récit de ces trois années de croisière.

Cette courte campagne était féconde en enseignemens. Chez nous, dès le début, on avait vu l'indécision paralyser tous nos actes, et le temps se perdre en relâches inutiles. Au lieu de profiter du nombre de nos navires pour nous éclairer, alors que tout présageait la guerre, sur la force de l'ennemi, sur ses points de concentration et sur la nature de ses établissemens dans le nord du Pacifique, on avait en quelque sorte attendu que ces renseignemens vinssent nous trouver. En présence de l'ennemi, à peine l'affaire est-elle entamée, que de nouvelles incertitudes interrompent le combat commencé au moment où la victoire semblait assurée. Enfin, terme fatal et trop commun de l'irrésolution, on finissait par se précipiter tête baissée dans un défilé sans issue. Les Russes, il est vrai, avaient tout à perdre dans la partie engagée, et c'est là un sentiment qui ajoute singulièrement à l'activité individuelle; mais quel admirable

emploi du temps! De Cronstadt au Kamtchatka, à peine quelques jours de relâche : l'équipage arrive, réduit de moitié par le scorbut et les fatigues de cette course à travers l'étendue de deux océans; il n'importe, ce n'est pas sur mer que l'*Aurora* peut espérer nous résister, et l'on se met à l'œuvre pour hérisser le port où elle s'est réfugiée de travaux de défense oubliés pendant les longues années de la paix. Dès la fin de juillet, elle est prête à nous recevoir; à peine alors quittions-nous les Sandwich, et certes un seul des délais que nous semions ainsi sur notre route eût été pour elle le signal d'une perte inévitable. C'est que dans la guerre maritime, avec ces traversées dont les étapes gigantesques franchissent l'intervalle d'un hémisphère à l'autre, le temps n'est pas seulement le premier élément de succès; il est souvent le succès lui-même, et quinze jours d'une relâche inutile suffisent parfois à décider du sort d'une campagne. Dans l'immortelle croisière de Nelson, qui se termina si fatalement pour nous par le désastre de Trafalgar, lorsque l'escadre anglaise parcourait fiévreusement les mers et s'en allait rechercher nos vaisseaux dans les ports de trois continens, quinze jours perdus par Villeneuve étaient plus encore que la défaite de notre flotte; c'était le changement des destinées du monde, c'était l'arrêt qui effaçait de notre siècle l'histoire inconnue rêvée par le conquérant de l'Europe.

Il peut paraître étrange de citer, à côté de ces mémoires illustres, les noms inconnus de l'amiral Zavoïka et du commandant de l'*Aurora*, le capitaine Izilmetief. Tout est relatif. En 1836, un vapeur passait au milieu des rangs de l'escadre russe assemblée à Cronstadt, et les vaisseaux pavoisés saluaient des bruyans éclats de leur artillerie une barque grossière placée sur son pont : ce frêle esquif, humble et glorieuse origine de la flotte moscovite, était celui qu'avait construit Pierre le Grand lui-même, et il y avait cent treize ans, jour pour jour, qu'il était sorti des mains de l'impérial ouvrier pour prendre possession de son élément. Une date aussi récente dans l'histoire d'un peuple suffirait à expliquer le vide des états de service de la marine russe, si de plus une prudence exagérée n'avait souvent semblé lui faire une règle de décliner tout engagement. En attendant la division alliée aux limites les plus reculées de la Sibérie, en résistant à ses attaques sur cette côte, où jamais encore n'avait retenti le canon européen, les deux officiers que nous venons de nommer ont prouvé que les équipages russes savaient combattre et combattre heureusement : ils ont droit à voir leurs noms conservés dans les annales de leur marine.

Ed. du Hailly.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet 1858.

L'indolente monotonie qui semble être la divinité de l'heure présente ne saurait éteindre en nous les préoccupations prévoyantes auxquelles nous essayons de donner une expression libre et modérée. Aussi ne nous lasserons-nous point de revenir aux grandes questions qui ont été récemment posées. Aux avertissemens que nous avons donnés sur la nécessité de concessions libérales, aux vœux que nous avons formés, l'on a répondu par des diversions qui sont de véritables anachronismes. L'on s'efforce de nous représenter comme les défenseurs du dogme subtil de la théorie parlementaire, — le roi règne et ne gouverne pas, — en opposition au principe du régime actuel, qui consacre l'initiative et la responsabilité exclusive du chef du pouvoir. On nous fait en vérité trop d'honneur. Nous n'avons point la prétention de nous ériger en critiques de la constitution actuelle, et nous n'avons nul goût, même pour une polémique d'été, à nous hasarder dans la région des paroles gelées. Si l'on ne veut point donner satisfaction aux besoins de progrès libéral dont nous sommes les organes, on fera bien de nous intimer d'autres fins de non-recevoir.

Plus modestes et plus pratiques qu'on ne voudrait le faire croire, nous avons pris notre point de départ dans le présent, et nous avons tiré nos conclusions de prémisses contenues dans la constitution. La constitution, nous n'avons pas nous-mêmes essayé de la regarder sous son voile, nous ne nous permettons point de telles familiarités; nous nous sommes contentés de croire ce que disaient d'elle les heureux privilégiés qui la promènent à leur bras. Que disaient-ils? Que le mouvement politique de la France actuelle a deux leviers, l'initiative du chef du pouvoir et l'opinion souveraine, « l'opinion qui remporte toujours la dernière victoire. » Ils disaient cela sérieusement; nous avons voulu et nous voulons le croire sérieusement. Nous avons demandé en conséquence que, conformément à l'esprit de la constitution, l'opinion ne fût point une souveraine en tutelle. Nous demandons que les manifestations de l'opinion par la presse soient protégées par des garanties régulières. Nous demandons la réforme de la législation actuelle de la presse, et nous ne réclamons point cette restitution de la liberté au nom d'une thèse

de philosophie ou de rhétorique; nous la demandons comme un complément logique de la constitution, nous la demandons surtout au nom des intérêts pratiques du gouvernement et de la société.

Certes c'est l'heureuse vertu de ce mot de liberté, de n'être point seulement une de ces expressions philosophiques qui parlent à la raison : il résonne dans les cœurs et y réveille toujours de fraîches et généreuses émotions. Meurtris et fatigués par la tyrannie saccadée des événemens, nous nous rendons du moins ce témoignage d'avoir gardé à la liberté toute la naïveté d'un jeune enthousiasme; mais nous savons nous conformer à la fortune des temps. Ce siècle n'est plus jeune. Ce ne sont point des amans qu'il s'agit de conquérir à la liberté, ce sont des amis clairvoyans et intéressés. La liberté a aujourd'hui pour auxiliaire le simple bon sens, et pour clientèle les intérêts positifs. Cet auxiliaire et ces cliens suffisent pour la faire triompher.

L'empereur Napoléon, parlant du gouvernement constitutionnel, qu'il cherchait à fonder pendant les cent-jours, disait avec son énergique et pittoresque bon sens qu'il faut deux forces pour faire marcher un navire, la force de propulsion et la force de résistance, et qu'un esquif qui n'obéirait qu'à une seule impulsion ne serait plus qu'un simple ballon à la merci du vent, sans direction et sans contrôle. C'est dans le développement de la liberté, en d'autres termes dans la prompte organisation des garanties régulières de la manifestation des opinions, que le gouvernement actuel doit chercher l'appui de cette seconde force dont Napoléon signalait avec tant de justesse la nécessité. Ce serait faire preuve d'une singulière myopie que de se figurer que le gouvernement actuel, avec toute sa puissance, n'a rien à acquérir dans la voie que nous indiquons. Il est deux choses qu'il importe de ne point confondre dans les conditions d'existence d'un gouvernement. Il y a d'abord le principe de ce gouvernement et le degré d'adhésion qui unit la nation à ce principe; il y a ensuite le mécanisme d'institutions à l'aide duquel il conduit les affaires du pays : en deux mots, son établissement et son action. On ne se douterait guère, en lisant depuis sept ans les journaux qui se sont décerné la mission de défendre les institutions actuelles, que ces organes de l'opinion aient soupçonné la réalité et l'importance de cette distinction. Toutes leurs apologies ont pour objet l'établissement du régime actuel; toutes leurs polémiques se réduisent à une acclamation prolongée sans fin. On dirait, à voir l'infatigable uniformité de leurs efforts, que nous sommes encore au jour de la proclamation de l'empire. Sans parler de la forme insipide de cette éternelle adulation, ce système, qui sans cesse ramène tout à l'établissement du régime actuel, pourrait passer pour peu habile; mais il manque surtout, et c'est la seule chose qui nous regarde, de clairvoyance. Les affaires publiques marchent en effet et ont beaucoup marché depuis 1852; les institutions ont, depuis leur établissement, gouverné et administré les affaires du pays. C'est l'action quotidienne des institutions qui devrait principalement intéresser désormais tous ceux qui ont le droit et le devoir de s'occuper des affaires publiques. C'est l'action des institutions qui réclame le jeu de ces deux forces, destinées à se combiner par l'émulation, la lutte et le contrôle, et que Napoléon cherchait à organiser en 1815. C'est là qu'il faut porter ses regards aujourd'hui; c'est là, nous le croyons, que l'intervention de la liberté est indispensable, là qu'il faut introduire l'opinion,

protégée dans ses manifestations assidues par des garanties plus dignes de la France et plus conformes aux droits naturels de l'esprit humain que la législation de circonstance à laquelle la presse est soumise depuis sept ans.

Nous dira-t-on que ce libre jeu de l'opinion n'a point été réclamé pendant les sept années qu'a déjà traversées le gouvernement actuel, que l'action du gouvernement pendant cette période a été à la fois habile et heureuse, et marquée en plusieurs circonstances des caractères de la grandeur? Quand on dirait vrai, et nous espérons qu'on ne nous fera pas l'injustice de croire que nous voulions contester au gouvernement le mérite et l'éclat de ses succès, on n'aurait rien prouvé contre la justice et l'urgence des libertés que nous demandons pour l'opinion. Les succès sont souvent le mérite des hommes et ne sont pas toujours le signe de la perfection des institutions. Des actes éclatans et heureux ne sont pas d'ailleurs tout le gouvernement. Sans être injuste envers les hommes et sans méconnaître la valeur de certains actes, nous croyons donc pouvoir appeler l'attention sur des symptômes qui nous frappent depuis quelque temps. Nous avons observé et nous avons écouté, et nous ne trouvons aucun danger à dire ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu dire. On sait qu'un des reproches les plus vulgaires que l'on ait adressés à nos anciennes institutions parlementaires, c'est d'embarrasser et de paralyser l'action du pouvoir dans l'administration. La responsabilité politique, qui dans ce système pesait sur des fonctionnaires, était représentée comme une entrave qui engourdissait l'initiative et l'activité des administrateurs. Par contre, un des plus grands avantages que l'on attribuait au système actuel, qui concentre sur le chef de l'état toute la responsabilité politique, c'étaient l'énergie et la rapidité des résolutions et du travail rendues à l'administration, émancipée du contrôle ou des influences de la presse et du parlement. Si nous ajoutons foi à ce que nous entendons dire, nous croyons que l'on n'a point obtenu, sous ce rapport, tout ce que l'on s'était promis, et qu'il y aurait lieu de se montrer moins injuste envers l'influence que le régime parlementaire exerçait sur l'expédition des affaires publiques. Nous connaissons des fonctionnaires éminens qui, en dehors de toute considération politique, regrettent le vigoureux stimulant que les libertés parlementaires communiquaient aux grands services de l'état. On ne voit pas que le niveau des capacités se soit élevé dans le personnel administratif depuis que les fonctionnaires n'ont plus à redouter l'inquiète surveillance d'une presse libre ou des commissions d'une chambre des députés. On se plaint là du même engourdissement dont on souffre ailleurs. Enfin, depuis que les ministres ne sont plus responsables et n'ont plus à négocier leurs mesures avec des commissions parlementaires, on ne s'aperçoit point qu'ils apprécient les douceurs ou qu'ils mettent à profit les forces de l'irresponsabilité. Que signifient en effet ces commissions consultatives sous la sanction desquelles ils aiment à placer leur décision dans l'élaboration des plus importantes mesures?

Nous venons d'avoir un exemple instructif des effets de ce système des commissions consultatives dans une affaire qui excite depuis deux mois un vif intérêt dans le monde industriel et financier. Nous voulons parler de la révision des conventions qui lient les compagnies de chemins de fer vis-à-

vis de l'état. Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de cette grande mesure. La pensée de rasseoir l'industrie des chemins de fer, qui depuis un an était ébranlée dans l'opinion, fait grand honneur à M. le ministre des travaux publics, qui passe à bon droit pour un des hommes les plus intelligens et les plus habiles du gouvernement actuel. Nous lui avons rendu dès le premier jour cette justice; aussi espérons-nous qu'il ne verra aucune intention malveillante dans les observations suivantes. On sait de quoi il s'agissait. Le gouvernement n'a pas cru que la France financière et industrielle fût de force à supporter, en matière de construction de chemins de fer, le régime de la libre concurrence. Une dépense de capitaux exagérée, imprévoyante et ruineuse pour les capitalistes, tels sont à cet égard, l'exemple cruel des chemins de fer anglais est là pour le démontrer, les effets de la libre concurrence. Le gouvernement a donc sagement fait de distribuer entre six grandes compagnies, presque toutes florissantes, le réseau français; mais le péril de la concurrence des entreprises écarté, il restait à pourvoir à un intérêt public de premier ordre, à un intérêt auquel l'état ne peut rester insensible, à la construction de lignes et d'embranchemens considérables dont l'exploitation ne paraît pas devoir être très lucrative, ou devra détourner une partie du trafic au détriment des lignes déjà construites. Le gouvernement avait cru l'année dernière pouvoir imposer aux compagnies existantes la construction de ces lignes complémentaires en échange de l'immunité qu'il leur assurait contre la rivalité d'autres entreprises. On ne croyait pas alors, dans certaines régions, pouvoir trop présumer de la prospérité des affaires de chemins de fer; il faut, disait-on hautement, dégraisser les grandes compagnies. L'événement n'a malheureusement pas tardé à démontrer l'injustice et la maladresse de ce sentiment. La crise de cette année, qui avait été précédée d'une crise des chemins de fer, a prouvé de reste que l'état doit pratiquer cette maxime si vraie pour les individus; c'est qu'il n'y a de bon marché que celui qui est bon pour les deux parties contractantes. Les doléances des compagnies de chemin de fer furent portées à l'empereur, il y a plusieurs mois, par les représentans des compagnies. L'empereur les prit en considération, et un avis du *Moniteur* annonça que la situation des compagnies allait être étudiée par le ministre des travaux publics, lequel serait chargé de la réalisation des intentions bienveillantes de l'empereur envers l'industrie des chemins de fer. Plusieurs semaines s'écoulèrent, et enfin le ministre et les représentans des grandes compagnies parurent s'être mis d'accord sur une solution satisfaisante. Cette solution était à la fois équitable et pratique : elle résidait dans ce principe, que l'état, imposant aux compagnies, dans un intérêt public, la construction de certaines lignes d'une valeur commerciale contestable et contestée, au lieu de rejeter sur les compagnies tout le fardeau d'un avenir incertain, prendrait à son compte une portion des mauvaises chances de cet avenir. Il fut convenu, pour mettre ce principe en application, que l'on conserverait aux capitaux engagés dans l'ancien réseau les avantages qu'ils s'étaient acquis par leur courage et leur industrie, et que l'état offrirait une garantie d'intérêt aux capitaux dont le concours est nécessaire pour l'achèvement du nouveau réseau. A l'heure qu'il est, les conventions qui ont appliqué cette solution sont signées pour la plupart; l'industrie des chemins de fer sera mise ainsi non-seulement à

l'abri de la concurrence d'entreprise à entreprise, mais à l'abri de la concurrence de ligne à ligne au sein de chaque entreprise, et il n'y a plus qu'à louer M. le ministre des travaux publics de la part qui lui revient dans ce grand résultat. Nous regrettons seulement que l'effet moral d'une si utile mesure ait été jusqu'à un certain point compromis dans l'opinion par les lenteurs de ce système des commissions consultatives dont nous signalons l'abus. Certes M. le ministre des travaux publics avait en lui-même, et au sein des fonctionnaires supérieurs de l'administration des chemins de fer, assez de lumières pour arrêter avec conviction et confiance les dispositions des mesures qu'il avait résolues. Ces mesures auront à subir au conseil d'état et au corps législatif la double épreuve de la discussion; le ministre n'est responsable que devant l'empereur; pourquoi alors ce luxe de précautions et cette cinquième roue de la commission consultative, qui ne paraît servir qu'à prolonger de plusieurs semaines une élaboration dont les circonstances industrielles et financières réclamaient la prompte conclusion? Nous pourrions citer d'autres exemples de l'abus des commissions administratives; c'est grâce aussi à une commission de ce genre que la France attend encore l'organisation d'un service transatlantique. Nous ne sommes donc point surpris du peu de faveur qu'obtient dans le public financier ce parasitisme des commissions.

Nous le répétons, ces observations critiques ne s'adressent point aux personnes : elles portent sur les choses, sur les lacunes d'un mécanisme qui sera peut-être excellent le jour où on y laissera passer la vapeur de la liberté. Nous les soumettons humblement aux législateurs de ce temps et de ce régime. Nous y joindrons une réflexion. Les institutions actuelles, l'histoire nous l'enseigne, sont quelque peu filles de la fameuse constitution de Sieyès. Le vice radical des conceptions de ce politique scolastique, c'était de placer l'harmonie sociale dans le jeu de mécanismes tournant chacun dans une sphère distincte et abrités contre le choc par un luxe d'inutiles et subtiles précautions, au lieu de le voir dans le mouvement des forces libres et vivantes s'équilibrant par leurs chocs mêmes. Nous ne sommes point surpris que Napoléon, tout en adoptant une grande partie de cette mécanique, ait refusé avec dédain le rouage auquel l'attachait le systématique rêveur. Celui qui fut l'empereur ne pouvait être le grand-électeur, « le porc à l'engrais » de Sieyès; mais ce pétulant génie, dont l'activité se mêlait à tout et défrayait à elle seule l'activité de plusieurs grandes nations, ne prenait pas garde que cette inertie qu'il flétrissait avec une si juste brutalité n'était pas seulement le lot du grand-électeur, qu'elle était le partage de toutes les fonctions routinières imaginées par Sieyès. Nous ne sommes point des génies, nous ne sommes pas des souverains : nous sommes d'humbles sujets qui croient encore être des citoyens; mais, autant que Napoléon, nous avons le droit de repousser avec mépris ce rôle de grand-électeur (nous n'osons répéter l'autre mot) auquel nous destinait le malfaisant génie de ce vieux prêtre. L'immobilité de Sieyès, voilà quelle serait la tendance et quel serait le péril de nos institutions actuelles, si elles n'étaient point rafraîchies par le souffle salubre de la liberté. Au nom de Dieu, ne craignons pas tant de nous heurter les uns les autres, mais vivons tous. Pour nous, nous faisons peu de cas de la lettre des institutions, car, nous le savons, les institutions ne s'écri-

vent pas, elles se font à la pratique, au cœur des choses, sous l'influence du temps, par l'action libre des hommes. Aussi nous soumettrions-nous sans peine même à la constitution de Sieyès, si l'on nous donnait en même temps la liberté, car la liberté, qui est dans l'ordre moral aussi puissante et bienfaisante que l'est la nature dans l'ordre matériel, aurait bientôt redressé les absurdes difformités façonnées par un chimérique législateur.

Nous savons gré au prince Napoléon d'avoir inauguré son ministère de l'Algérie par la manifestation de tendances que peuvent avouer les opinions libérales. Nous faisons des vœux sincères pour qu'il puisse, dans la partie du gouvernement qui lui est confiée, prêter un efficace concours à ce libre jeu des forces individuelles qu'il a invoqué en si bons termes dans son discours de Limoges. Le temps nous semble en effet venu où les aspirations libérales doivent être quelque chose de plus qu'une décoration oratoire, et doivent produire des actes. Le ministère de l'Algérie vient de traverser une première épreuve; nous voulons parler de l'organisation de ce département. C'était un travail bien délicat de constituer le ministère de l'Algérie et des colonies en le détachant par fragmens des ministères de la guerre et de la marine. Il fallait faire entre le nouveau ministère et les deux autres un partage peu facile d'attributions. C'est ce partage qui est établi dans un décret que publie *le Moniteur* à la suite d'un rapport du prince Napoléon. L'écueil d'une pareille œuvre, c'était le danger de briser notre unité administrative, dont il faudrait se garder de confondre l'excellente et régulière simplicité avec les abus de la centralisation. Il était peut-être plus aisé d'éviter cet écueil dans le partage du ministère des colonies. Nos colonies n'ont malheureusement pas assez d'importance pour qu'une légère confusion d'attributions sur certains points présente dans la pratique des inconvéniens graves. Une des questions où il était par exemple impossible de séparer absolument les attributions était celle des gouvernemens mixtes. Trois de nos gouverneurs coloniaux sont en même temps chefs de stations navales. Comme gouverneurs, ils dépendent du ministre des colonies; comme chefs de station, ils sont soumis au ministre de la marine. Qui les nommera donc? On a délié le nœud en subordonnant leur désignation au rapport concerté des deux ministres. Relativement à l'Algérie, les questions sont bien plus importantes, et voulaient des solutions tranchées. L'Algérie en effet, c'est moins encore une colonie qu'une armée, et surtout une armée active. Qui sera le vrai chef de cette armée? Est-ce le ministre de la guerre ou le ministre de l'Algérie? Le décret nous paraît décider que ce sera celui-ci. Le ministre de la guerre ne conserve, à peu de chose près, que les attributions de l'administration militaire. C'est le ministère de l'Algérie qui propose la nomination du gouverneur-général. Les projets relatifs aux opérations militaires lui sont d'abord soumis; c'est lui qui en apprécie l'opportunité, et il ne se concerte avec le département de la guerre qu'au sujet de la force et de la composition des colonnes. Les propositions d'avancement en faveur du personnel de l'armée d'Afrique peuvent avoir lieu soit à la suite des inspections générales, soit pour services extraordinaires. Dans le premier cas, le département de l'Algérie recevra en duplicata le rapport général et définitif; dans le second cas, le plus important sans contredit, les propositions sont transmises au ministère de l'Algérie, qui les fait parvenir avec son

avis au ministère de la guerre. L'avis du ministère de l'Algérie devra être prépondérant, ce nous semble, puisqu'il s'agira surtout, dans ce cas, de récompenser les services rendus dans les opérations militaires dont la conduite lui est réservée. En réalité, le ministère de l'Algérie sera donc sur bien des points un dédoublement du ministère de la guerre. C'est là qu'est l'innovation et l'écueil que nous signalions tout à l'heure. Les Anglais ont fait en Crimée l'expérience des dangers d'un gouvernement militaire complexe, et dans l'Inde ils ont reconnu les inconvéniens de ce qu'il appelaient le double gouvernement. Peut-être, si le nouveau ministère de l'Algérie n'avait point un prince à sa tête, serait-il impossible d'éviter les conflits entre les deux départemens et d'en maintenir longtemps la séparation. L'autorité personnelle du prince Napoléon surmontera sans doute ces difficultés; d'ailleurs nous espérons que l'avenir de l'Algérie offrira de jour en jour une tâche plus considérable au colonisateur, et que la prépondérance militaire ira diminuant d'autant. Personne plus que le prince Napoléon ne peut efficacement travailler à ce résultat, et le jour où il l'aura obtenu, il aura rendu un grand service à son pays.

Quoique la situation de l'Orient ne paraisse point avoir éprouvé d'heureuses modifications depuis deux semaines, il ne serait peut-être pas impossible que les efforts énergiques de notre diplomatie ne réussissent là aussi à ramener une accalmie au moins temporaire. Nous avons malheureusement des griefs personnels contre la Turquie depuis l'horrible massacre de Djeddah; mais la justice nous oblige de convenir que la Porte s'est montrée décidée à nous donner toutes les satisfactions qui sont en son pouvoir. Les agens du sultan chargés de nous assurer une réparation éclatante seront d'ailleurs surveillés et au besoin aidés par les commissaires et par les forces navales de la France et de l'Angleterre. La sécurité des chrétiens au milieu des populations musulmanes nous commande de faire à Djeddah un exemple mémorable. La punition des assassins ne suffit pas; il faut que la population de cette affreuse ville, coupable tout entière du massacre, soit mise à contribution pour subvenir aux indemnités dues aux victimes et puisse redire aux fanatiques musulmans ce qu'il en coûte d'attenter à la vie et aux propriétés des chrétiens. En Candie, le gouvernement ottoman intervient avec un zèle que nous voulons croire sincère entre les populations chrétienne et turque, et les choses semblent se pacifier. Un nouveau conflit a éclaté entre les Monténégrins et les Turcs; c'est un fait regrettable sans doute, et qu'il était aisé de prévoir. Pourtant, l'Europe ayant pris cette question en main, il n'y a pas lieu de redouter les suites de ces chocs, qu'il est si difficile de prévenir entre des soldats aussi peu disciplinés que les Turcs et des clans aussi belliqueux et aussi peu civilisés que ceux du Montenegro. Mais c'est ailleurs que nous voyons le commencement d'un meilleur ordre de choses du côté de l'Orient. Nous croyons pouvoir annoncer enfin que la conférence de Paris va terminer son œuvre laborieuse, et que la question des principautés est résolue.

L'organisation des provinces danubiennes conçue par la conférence n'est point encore cette unité que les libéraux européens demandent pour la Roumanie; mais c'est la préparation à l'unité. Les principautés danubiennes seront constituées, d'après la charte que rédige la conférence, sous le nom de

provinces-unies de Moldavie et de Valachie. La séparation sera encore marquée par deux assemblées distinctes et par le double hospodarat; mais les Roumains obtiendront une première garantie de leur unité future dans une assemblée commune qui sera la représentation supérieure des intérêts collectifs des deux provinces. Les hospodars élus par le pays recevront l'investiture du sultan. Dans de pareilles conditions, l'indépendance des hospodars et de leurs administrations est assurée. Tels paraissent être les principaux traits dès à présent arrêtés de la réorganisation des provinces danubiennes. Les travaux de la conférence se prolongeront encore, croyons-nous, jusque vers la fin du mois d'août : ce n'est pas qu'elle soit arrêtée par des questions importantes; les questions de cet ordre sont résolues; il ne lui reste à régler que des détails d'un ordre secondaire. Parmi ces dernières questions, il en est une cependant qui n'est point sans gravité, c'est celle des juridictions consulaires en Moldavie et en Valachie. Parmi les empiétemens accomplis par l'Autriche dans ces provinces, les plus curieux sont ceux qu'elle a tentés à la faveur des juridictions consulaires. L'empire ottoman, même dans les siècles de sa puissance, avait accordé aux nations chrétiennes un privilége politique qui contraste singulièrement avec les principes de la souveraineté tels que les conçoit le droit des gens européen. Ce privilége, c'était le droit de justice réservé aux consuls sur leurs nationaux résidant dans l'empire ottoman. La justice dans la pensée des Turcs n'étant pas séparée de la religion, il était naturel qu'ils n'attribuassent point à leurs tribunaux le droit de juger les chrétiens, du moins dans les contestations, les délits et les crimes où l'une des deux parties n'appartenait point à la religion musulmane. De ce privilége, qui figure dans les capitulations de toutes les nations chrétiennes avec la Porte, les Autrichiens ont depuis quelques années tiré un parti étrange dans les principautés danubiennes. Il paraît d'abord surprenant que les juridictions consulaires aient été étendues dans les provinces roumaines, les populations et les tribunaux de ces provinces étant chrétiens et n'offrant pas par conséquent les dangers auxquels on avait paré en dérobant les Européens aux attributions de la justice musulmane. Quoi qu'il en soit, la juridiction consulaire existe dans les principautés; mais l'Autriche l'y a poussée à son profit au-delà de toute limite raisonnable. Elle a d'abord revendiqué pour sa justice consulaire non-seulement toutes les affaires où les deux parties sont des sujets autrichiens, mais encore celles où un seul sujet autrichien est en face d'un sujet roumain. Elle a enlevé de la sorte le jugement des faillites aux tribunaux roumains toutes les fois qu'un sujet autrichien s'y trouve intéressé; puis, à l'aide de cet envahissement, elle a peu à peu enrôlé d'abord parmi ses protégés, ensuite parmi ses sujets nominaux, une multitude de Moldo-Valaques. On ne porte pas le nombre des Roumains habitant les principautés qu'elle a ainsi dénationalisés à moins de cent quarante mille. On voit qu'il y a là une usurpation de souveraineté et un abus auquel il est urgent de mettre un terme. Lorsque les principautés étaient livrées à la pression alternative du sultan ou du tsar, on pouvait fermer les yeux sur les entreprises de ce troisième larron qui venait rogner le butin des deux autres. Aujourd'hui l'on veut que les principautés s'appartiennent à elles-mêmes, et l'on ne saurait permettre la continuation des embauchages autrichiens. La conférence,

nous l'espérons, ne se séparera point sans avoir réglé cette question, et, à en juger par la bonne grâce avec laquelle l'Autriche renonce depuis quelque temps à ses prétentions, nous croyons pouvoir prédire qu'elle battra honnêtement en retraite sur cette affaire des juridictions consulaires.

Ne dirait-on pas qu'il se fait aujourd'hui en toute chose et dans tous les pays une vaste et laborieuse expérience toujours féconde en épisodes? L'expérience du moment en Espagne, c'est la situation qui vient d'être créée, c'est le retour du général O'Donnell aux affaires, c'est l'avénement d'une politique dont on suit, dont on interroge les actes avec une curiosité qui n'est encore qu'à demi satisfaite. Tel est en effet le caractère du cabinet formé récemment à Madrid : c'est un essai, et cet essai se poursuit depuis un mois au milieu de complications intimes dont nul ne peut prévoir l'issue, au milieu de toutes les difficultés inhérentes à une situation dont le premier trait est la décomposition totale des anciennes opinions.

C'est justement dans cette situation assez confuse que le général O'Donnell a été appelé à la présidence du conseil, et il est arrivé au pouvoir avec la pensée évidente d'opérer une sorte de fusion entre tous les élémens sensés et modérés des anciens partis sur le terrain d'un libéralisme monarchique et constitutionnel. Réussira-t-il dans cette entreprise? Cette union libérale qu'il aspire à représenter, qui n'a été qu'une idée jusqu'ici, qui a un nom bien plus qu'une existence réelle, deviendra-t-elle un fait consistant et définitif? Telle est la question qui s'agite aujourd'hui au-delà des Pyrénées, et que les partis résolvent naturellement au gré de leurs intérêts ou de leurs passions. Jusqu'à ce moment le nouveau cabinet de Madrid a procédé principalement, il faut le dire, par des distributions d'emplois, chose importante en Espagne, où les noms propres sont la moitié de la politique. Dès son entrée au pouvoir, ainsi que nous le disions récemment, le général O'Donnell a placé dans les plus hautes fonctions militaires les généraux qui ont suivi sa fortune depuis 1854. Le cabinet n'a point tardé à laisser voir plus clairement sa pensée dans l'administration et dans l'ordre civil, appelant partout également des modérés et des progressistes. M. Isturiz reprend à Londres le poste diplomatique qu'il a longtemps occupé; le duc d'Ossuna va représenter la reine à Saint-Pétersbourg; le duc de Rivas est remplacé comme ambassadeur à Paris par M. Mon; M. Martinez de La Rosa est placé à la tête du conseil d'état, reconstitué et renouvelé. D'un autre côté, les progressistes ne sont pas moins favorisés : M. Santa-Cruz, ami du duc de la Victoire et l'un des ministres de la dernière révolution, devient président de la cour des comptes; un historien distingué, M. Modesto Lafuente, est mis à la direction des bibliothèques; M. Miguel Roda a une des principales administrations financières. Les progressistes sont aussi en bon nombre dans le nouveau conseil d'état, où le général Infante et M. Lujan coudoient M. Pidal et M. Bertran de Lis, l'un des anciens collègues de M. Bravo Murillo. Enfin dans une promotion de nouveaux sénateurs figurent MM. Cortina, Gomez de La Serna, Cantero, le général Prim. Comme on voit, la fusion des noms est complète, une part est faite aux uns et aux autres; il y a même une province, à ce qu'il paraît, qui se trouve en ce moment avoir un gouverneur progressiste, un secrétaire du gouvernement modéré et un capitaine général vicalvariste.

La difficulté n'est point, après tout, de trouver à qui donner des emplois et de rapprocher accidentellement des hommes. Il reste à savoir ce qu'il y a de durable dans ces combinaisons, et s'il sera également facile de résoudre les grandes questions politiques du moment. Le cabinet espagnol le sent bien, sans nul doute. Aussi, depuis qu'il est au pouvoir, s'est-il abstenu de tout acte trop significatif. Il a respecté jusqu'ici tout ce qui a été fait avant lui, laissant peu pressentir ses intentions. La loi sur la presse est intacte, et s'il y a une plus grande latitude dans les polémiques, c'est une liberté de fait, non une liberté légale. La rectification des listes électorales semblait annoncer une prochaine dissolution du congrès. Cette dissolution n'est point prononcée encore cependant. Prendre une résolution hardie et décisive sur toutes les questions qui s'élèvent à la fois, là est l'embarras manifeste du ministère. Pour le moment, le voyage que fait la reine dans les Asturies couvre ces embarras et ces irrésolutions; mais ce n'est qu'une halte, une temporisation qui ne résout rien. En attendant, les partis, un peu déconcertés dans le premier instant, commencent à laisser voir leurs vraies dispositions et leur tactique. D'assez notables nuances du parti conservateur combattent ouvertement le général O'Donnell; la fraction démocratique repousse l'alliance offerte aux progressistes et acceptée seulement par les plus modérés d'entre eux. Le nouveau cabinet de Madrid se trouve donc placé entre deux feux, entre deux foyers d'hostilité, et c'est dans ces conditions qu'il est obligé de former en quelque sorte un parti nouveau sur lequel il puisse s'appuyer pour dominer toutes les difficultés de la situation actuelle. Il n'y a qu'un moyen de succès pour le général O'Donnell, c'est de se rattacher énergiquement à une politique toute constitutionnelle, libérale et monarchique, qui offrirait aux conservateurs les garanties qu'ils réclament et aux progressistes sincères la réalisation possible de leurs idées. C'est, à tout prendre, la politique de la constitution de 1845.

Peu de jours nous séparent des fêtes de Cherbourg. Nous n'attachons point une signification politique bien décisive aux entrevues des souverains, et nous savons que nous ne vivons plus aux temps du camp du Drap-d'Or; il nous est cependant impossible de porter sur l'inauguration de Cherbourg et sur le voyage de la reine d'Angleterre un jugement semblable aux opinions émises à ce sujet par une portion de la presse libérale anglaise. Les journaux anglais auxquels nous faisons allusion noient décidément leur bon sens dans leur mauvaise humeur. Ce qu'il y a de mieux à discuter à propos de Cherbourg, ce n'est point si ce port militaire a un caractère directement agressif contre l'Angleterre. Si nous nous mettions à gloser ainsi sur les forces agressives des deux pays, nous ne savons si un seul négociant du Havre, de Nantes, de Bordeaux ou de Marseille pourrait dormir tranquille à la pensée des forces et des positions maritimes de l'Angleterre, et au souvenir du mal qu'elles ont fait jadis à notre commerce. Ce qu'il y aurait de plus pratique à faire, si l'on s'abandonnait à ce morose tour d'idées, ce serait, ou de désarmer sur-le-champ des deux côtés, ou d'entrer en guerre sur l'heure. Entre ces deux absurdités, gardons un sage milieu. Réservons-nous pour un avenir incertain des moyens d'agression qui sont en définitive les instrumens défensifs les plus efficaces; travaillons d'un commun accord à repousser dans les lointains de l'avenir, ou mieux encore dans le néant, les

perspectives guerrières. En attendant, servons-nous de ces appareils militaires comme de décorations pour des fêtes publiques et des solennités internationales. C'est assurément le meilleur usage que nous ayons à en faire les uns et les autres. Telle est, nous l'espérons, l'opinion que rapporteront de Cherbourg ces expéditions d'excursionnistes qui s'apprêtent à y venir des ports anglais et cette brillante foule française qui va y chercher le splendide spectacle de la puissance nationale.

La reine d'Angleterre, nous en sommes convaincu, et ceux de ses ministres qui se joignent à son cortége aborderont le rivage français avec des idées plus riantes que celles que l'on s'efforce à Londres de répandre dans le *mob* anglais. Nous ne nous permettrons point de lire dans les sentimens de la reine Victoria, de cette souveraine qui, nous n'avons pas besoin de le rappeler, a des titres impérissables au respect affectueux de la France : nous observerons envers la reine l'étiquette constitutionnelle; mais nous ne nous croyons point tenus à la même réserve envers ses ministres. Ce sera une jolie fin de session pour ces hommes d'état et surtout pour M. Disraeli qu'une excursion à Cherbourg. Déjà le cabinet tory a célébré le dîner traditionnel de Greenwich qui termine ordinairement les sessions. Après le *whitebait dinner* Cherbourg! Qui eût prédit cette série de triomphes à ce pauvre cabinet tory, si vilipendé il y a trois mois? C'est pourtant ce cabinet qui a réorganisé le gouvernement indien, qui vient de mener à fin la question si longtemps débattue de l'entrée des Israélites dans la chambre des communes, et qui va resserrer à la face des peuples l'alliance un peu détendue de la France et de l'Angleterre! Voilà les conséquences des divisions du parti libéral anglais. Ce parti, déclare l'*Edinburgh Review*, est tombé en quelques semaines dans une dissolution semblable à celle qui avait mis les tories en pièces après la chute de sir Robert Peel; mais pourquoi les libéraux anglais désespéreraient-ils d'un prochain retour de fortune? Le succès de lord Derby et de M. Disraeli leur prouve deux choses : en premier lieu, qu'ils ne peuvent refaire leur unité et recomposer leur majorité que par un vigoureux élan dans la carrière des réformes, et en second lieu qu'il ne faut jamais désespérer de l'imprévu.

E. FORCADE.

REVUE LITTÉRAIRE

LA POÉSIE NOUVELLE.

La poésie compte au nombre des choses qui dans notre siècle ont servi le plus à prouver l'instabilité de l'esprit français; elle est une de celles qui, après avoir été l'objet d'un engouement irréfléchi, se sont vues le plus promptement délaissées. Un sérieux examen permettrait cependant d'affirmer qu'elle n'a pas été traitée avec une trop grande injustice. C'est que la poésie, à tort ou à raison, s'est attribué, entre toutes les forces sociales, un rôle essentiellement actif; c'est qu'elle a voulu se soustraire, pour les dominer, à la dépendance mutuelle qui relie successivement les lentes acquisitions de notre esprit et se réfugier dans une espèce de *self-government* où

elle s'est crue à l'abri des modifications que le temps et la critique font subir à l'importance variable des formes intellectuelles. Les autres expressions de l'activité humaine, plus modestes, ne donnent de résultats positifs qu'à la condition d'être soigneusement cultivées, et personne ne songe à se plaindre du labeur que nécessite un enfantement toujours pénible. La poésie au contraire, ne daignant relever que d'elle-même et subordonnant toute théorie au caprice de ses inspirations, s'est condamnée à être perpétuellement créatrice, et s'est isolée ainsi sur un piédestal d'où elle n'a pu descendre sans tomber. Le rôle qu'elle réclamait était beau; on le lui a laissé prendre. La facilité avec laquelle il lui fut abandonné cachait un écueil qu'elle n'a pas su éviter. Pour bien des motifs, dont la paresse n'est pas le moindre, nous laissons ordinairement les hommes et les choses occuper sans obstacles la place qui correspond à leurs prétentions, quelle qu'en soit la hauteur; mais ensuite nous devenons d'impitoyables juges, surtout lorsque les résultats ne répondent pas à l'étendue de notre confiance. On pouvait à première vue espérer quelque bien, surtout au commencement de ce siècle, des aspirations généreuses que la poésie tendait à réveiller. On lui permit d'étendre son domaine sans songer que la plupart de nos intérêts ne trouvent qu'en eux-mêmes le véritable mobile de leur propre satisfaction. Toute restauration, toute époque qui semble se renouveler agit ainsi; elle tend à prendre le sentiment pour unique soutien, et se défie, on ne sait pourquoi, de la raison, qui seule lui fournirait un solide appui. Un exemple peut suffire à prouver la détestable influence du sentiment et de la poésie en matière sociale: la sentimentalité politique ressuscitée par l'*Histoire des Girondins*. Ce qu'il y a de plus terrible en tout ceci, c'est la bonne foi avec laquelle s'exécutent de part et d'autre de semblables duperies.

« La poésie sera de la *raison chantée,* voilà sa destinée pour longtemps; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale comme les époques que le genre humain va traverser; elle sera intime surtout, personnelle, *méditatrice* et grave : non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère, des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier. » Telles sont les paroles dont, il y a vingt-cinq ans, M. de Lamartine, parvenu à l'apogée de sa gloire littéraire, faisait précéder une nouvelle édition de ses œuvres. Et il ajoutait : « Non, il n'y eut jamais autant de poètes et plus de poésie qu'il n'y en a en France et en Europe au moment où j'écris ces lignes, au moment où quelques esprits superficiels ou préoccupés s'écrient que la poésie a accompli ses destinées et prophétisent la décadence de l'humanité. » Ces paroles ne sont nouvelles pour personne, mais nous avons voulu les reproduire, parce qu'elles nous semblent significatives; elles furent acceptées sans qu'on se doutât qu'elles renfermaient en elles-mêmes leur fin de non-recevoir. C'est qu'elles ressemblent fort à ces plaidoyers où l'on ne s'étudie qu'à combattre des hypothèses qu'on a soi-même imaginées. Quel que soit son état apparent, l'humanité n'est jamais en décadence. Si par hasard des esprits chagrins ou intéressés viennent à l'affirmer, ce sont des paroles vides auxquelles il ne faut pas répondre par d'autres paroles vides. Le fût-elle réellement, ce ne serait pas encore à la *raison chantée*

qu'il appartiendrait de lui porter secours et remède. Si tout en France finit par des chansons, il n'est pas encore prouvé que tout doive commencer par là. Du reste, hâtons-nous de le dire, ces objections n'ont pas pour but de diminuer la part légitime d'influence et de grandeur qui revient à la poésie, même en notre siècle, mais de la renfermer dans ses véritables limites; sur le terrain purement littéraire, il n'est pas de sympathies supérieures aux nôtres, d'encouragemens que nous ne soyons disposé à lui accorder.

S'il fallait juger du mouvement poétique en France par le nombre des productions qui prétendent le favoriser, nous ne pourrions que répéter, en essayant de la justifier, la dernière citation que nous avons empruntée à M. de Lamartine. A voir ces milliers de rimes nouvelles qui s'entassent continuellement les unes sur les autres, il nous serait permis de croire qu'elles répondent à un besoin permanent. Il n'est pas de semaine qui ne voie éclore son volume de vers, mais quelle signification en la présente année attribuer à ce déluge d'alexandrins? André Chénier cherchait à faire des vers nouveaux sur des idées anciennes : ici rien n'est inédit, ni l'expression, ni l'idée. Parmi toutes ces rimes, surnommées *intimes* cependant, l'esprit cherche inutilement quelque personnalité où il se puisse rattacher,

Et dans cet océan l'on eût vu la fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.

Nous ne le voyons que trop : dans l'espèce d'éclosion artificielle à laquelle on soumet de nos jours les plus faciles productions de l'esprit, les ouvriers de la rime ne chôment point. Au moins le roman-feuilleton a-t-il cet avantage, que ceux qui se livrent à ce genre d'industrie ont ordinairement peu de prétentions littéraires. Il y a entre eux et la critique un sentiment de convenance qui les empêche de se rapprocher. Au contraire les mauvais rimeurs, qui sont, à tout prendre, beaucoup moins amusans quelquefois que les enchevêtreurs des nœuds gordiens du roman improvisé, se réclament des nobles fonctions qu'ils remplissent dans la société et se présentent hardiment avec leur petit volume jaune. « C'est un fablier et non un fabuliste, » disait de La Fontaine Mme de La Sablière : ainsi de ceux-là. Ils riment, disent-ils, comme l'oiseau chante, comme la plante fleurit, comme le ruisseau coule; ils ont en eux-mêmes un trop-plein qui déborde naturellement en phrases cadencées, ils font des vers sans le savoir : ce sont les *monsieur Jourdain* de la poésie.

Nous avons sous les yeux douze, pour le moins, de ces petits volumes. On y trouve odes, satires, élégies, contes, tout, jusqu'à un poème épique, et après cette lecture, en comparant ce qui se fait aujourd'hui à ce qui se faisait il y a quelques années, nous cherchons à nous rendre compte de la différence des époques et des individus. Il en est de cette impression comme de celle que l'on éprouve en quittant un pays de montagnes pour un pays de plaines. Quand s'éloignent les masses imposantes qui attiraient tous nos regards, il faut enfin faire attention au sol infime que l'on foulait tout à l'heure avec dédain. Rien n'est plus tenace que la médiocrité : elle est aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, ni plus ni moins, et cependant, demeurée un jour libre maîtresse du terrain et se prévalant de l'absence des grandes choses, elle veut qu'on lui rende raison, sinon de sa valeur, au moins de sa patience.

Acceptons donc cette tâche ingrate, et commençons un examen qui nous permettra peut-être de tirer quelques conclusions sur l'état actuel de la poésie. Hélas! ce n'est pas une ère qui commence, ce n'est pas davantage « les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » C'est un je ne sais quoi sans nom, qui se manifeste sans raison d'être, sans élémens de progrès : ce n'est pas la vie, c'est la végétation. — Voici d'abord quatre volumes que je réunis dans une appréciation commune : *les Idéales* de M. Olinde Petel, *le Jardin d'Amour* de M. Pierre de l'Isle, *Idéal* par M. Prosper Blanchemain, *Octave et Léo* par M. Théodore Véron. — Je viens de copier soigneusement les titres, mais j'eusse par mégarde commis quelque erreur dans les noms, que cette erreur, qui eût peut-être affecté l'amour-propre de chacun de ces écrivains en attribuant à l'un l'œuvre de l'autre, n'eût en aucune façon modifié un jugement qui s'applique également à tous. Aimez-vous l'idéal, on en a mis partout. Vous retrouverez ici les parfums, les dictames, les âmes brisées, les mélancolies, les feuilles mortes et la coupe vidée jusqu'à la lie. — Ah! si j'étais cette hirondelle qui fend l'air, ce nuage qui passe, cette brise qui souffle, ce flot qui murmure, je m'enfuirais loin de cette terre maudite où l'âme solitaire succombe sous le poids qui l'oppresse. Loin d'un monde égoïste et sourd, je monterais vers les sphères éthérées où tout est joie, où tout est douceur, où tout est béatitude. Atome matériel qui blesses les exquises délicatesses de mon âme, quand la délivreras-tu de cette enveloppe qui la souille? Quand la laisseras-tu accomplir véritablement le rêve radieux qui l'emporte vers les espaces infinis d'où tes prosaïques besoins la font lourdement retomber? Les étoiles qui brillent au ciel bleu sont les lampes d'argent allumées par les séraphins pour nous montrer la route qui conduit vers l'éternel bonheur. Quand me sera-t-il donné d'y emporter avec moi ma bien-aimée *courbant son voluptueux col?* — Souhaitons aussi à cette poésie lamentable de prendre son vol vers les cieux et de n'en plus redescendre!

Est-ce à dire que dans tout ce fatras on ne rencontre pas quelquefois de jolis vers? Cela ne ferait que prouver qu'on ne rime pas impunément; mais ces heureuses expressions sont trop clair-semées pour constituer même une apparence de style. Nous admettons que l'on ait le goût des vers, et que les petites circonstances de notre vie (cette vie si prosaïque!) inspirent quelquefois notre verve; mais il serait prudent de garder en portefeuille de pareilles productions, ou de ne les confier qu'à des amis qui ne peuvent se refuser à les applaudir.

> J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchans,
> Mais je me garderais de les montrer aux gens!

Pourtant, fût-on cent fois plus misanthrope qu'Alceste, le moyen de ne pas se laisser attendrir par des préfaces qui réclament l'indulgence du public « en faveur des rêves, des pensées, des sentimens souvent exagérés, parfois excentriques, de ceux qu'on appelle des poètes. Ils sentent si profondément, ces pauvres cœurs, et ils souffrent tant! » J'emprunte ces paroles aux *Chants de l'Aurore*, de M. Turbil, et j'avoue qu'elles me toucheraient, si les vers qu'elles accompagnent ne m'avaient désagréablement rappelé la manière de Lefranc de Pompignan. M. Turbil est un poète religieux.

Avec mon cousin Pierre,
A genoux sur la pierre,
Nous disons à Dieu : « Que l'éclair
Nous épargne sa flamme!... »

s'écrie-t-il quelque part. Cette poésie, d'un lyrisme effréné, est heureusement mitigée par d'agréables badinages. Dans une pièce adressée à sa nourrice, il lui rappelle ces momens

Où j'allais sur ton sein chercher mon existence,
Que ma bouche collée y suçait ta substance,
Larcin qui faisait ton bonheur.

Nous soupçonnons fort M. Turbil d'être un loup déguisé pour prêcher les saintes ouailles. Ce dernier vers nous le montre comme un berger de Watteau, toujours prêt à dénicher des merles et à voler des baisers. Après tout, c'est encore du XVIII[e] siècle.

Les Amoureuses, de M. Alphonse Daudet, sont l'œuvre d'un tout jeune homme qui s'exerce à faire de petits vers de salon, et

Qui sent ses dix-huit ans danser le rigodon.

Il suffit de dire que sa poésie se ressent beaucoup de ce sautillement. Voici venir maintenant les satiriques. *Le Repas de Satan*, par M. Abel Jannet (d'Angoulême), débute ainsi :

Dieu, qui sert ici-bas la tasse de la vie,
Y délaie à foison un *amer* répugnant.

Cette pièce, qui est un reflet ardent de la littérature *lycanthrope* en province, se termine par un horrible festin. Le *croque-âmes* prend le héros par la clavicule.

Il en fit quatre parts comme on fait d'une orange,
Adroitement. — Tiens, Mort, prends ceci, dit-il, mange :
C'est juste la moitié. — La Mort n'en voulut pas.
Satan seul se mit donc à faire ce repas.
Il le fit, gastronome à jeun, comme un creux ventre,
Qui, chez Véfour fourni, la première fois entre.

Dans ses *Stations poétiques*, M. Sébastien Rhéal de Césena se plaint que les *hétaïres au bal* n'aient plus *l'amour du beau ni du national*. Quant à lui, il se contentera d'un *pudique amour* jusqu'au moment qui verra

..... *cimenter* le glorieux festin
Qui doit régénérer le vieux monde en déclin.

« Lors de sa présentation à l'hôtel de Rambouillet, en 1628, il avait un habit de satin colombin, doublé de panne verte et passementé de petits passemens colombins et verts, à œil de perdrix. Il avait toujours les plus ridicules bottes du monde et les plus ridicules bas de bottes. » Telle est la plaisante manière dont Tallemant des Réaux parle du fameux auteur de *la Pucelle*. Plus heureux que Chapelain, M. Guillemin a fait imprimer les vingt-quatre chants tout entiers de son poème épique. Nous ne pouvons qu'admirer un pareil courage. Quelle foi robuste ne faut-il pas posséder pour composer une pareille œuvre, et surtout pour la relire! Nous pourrions peut-être trouver des choses amusantes dans cette épopée; mais à quoi bon?

Attaquer Chapelain! Ah! c'est un si bon homme!

Je dois pourtant dire qu'en fouillant parmi toutes ces rimes, j'ai trouvé un petit recueil de poésies simples, fraîches et élégantes : ce sont *les Aspirations* de M. A. de Vaucelle. Il ne nous a donné qu'une vingtaine de pièces, la fleur du panier sans doute, mais toutes imprégnées d'un parfum délicat et d'une douce naïveté de sentiment. Ses prétentions sont discrètes, on l'écoute avec plaisir, et c'est de la jeune et véritable poésie qui éclate dans ce petit recueil.

Certes on ne peut conclure de cet examen à la prospérité de la poésie en France, et pourtant ce n'est pas le sentiment poétique qui fait défaut. Il existe, mais à un état vague, que rend pire encore l'absence de la forme et du style. Étranges *destinées* que celles de la poésie! On a voulu qu'elle fût tout, et on l'a condamnée à ne plus rien être. Elle devait planer sur la société et se manifester à la fois comme la source et le moyen de tout progrès. Colonne de nuées pendant le jour, colonne de feu pendant la nuit, elle devait guider sans cesse l'humanité vers ce but de perfection qu'elle poursuit depuis son origine sans pouvoir l'atteindre. Ainsi apparaissait-elle comme la maîtresse, la souveraine, la consolatrice, l'inspiratrice, l'infaillible! Qu'est-il resté de ce rôle pompeux? Quelques phrases informes, que murmurent à peine encore quelques âmes naïves. Que reste-t-il de cette robe de pourpre dont elle a laissé des lambeaux à tous les buissons du chemin? Elle nous revient aujourd'hui nue, honteuse, abandonnée, sans abri et sans nourriture, implorant pitié et feignant de ne pas voir le dédain qui l'accompagne.

Vous chantiez, j'en suis fort aise.....

A quoi tient cette rapide décadence? Quelle est la raison de cette indifférence véritablement générale pour les nouveau-venus? pourquoi tant de mépris après tant de caresses? C'est que la poésie a voulu jouer un rôle où elle a été bien vite convaincue d'une impuissance radicale; c'est que, loin de satisfaire même l'inquiétude morale dont elle fut dans notre siècle la première expression, elle a étendu cette inquiétude aux questions positives, dont elle prétendait à elle seule donner une complète solution. Nous lui devons, — et c'est trop tard qu'on l'a reconnu, — nos troubles et nos déceptions dans un ordre d'idées qu'elle a voulu dominer, et où elle n'a apporté que faiblesse et qu'aveuglement. En ce sens, Platon avait raison de bannir la poésie de sa république, et je ne connais pas d'erreur plus grande que celle où M. de Lamartine est tombé en disant que la poésie devait montrer à l'homme la vulgarité de son œuvre, et l'appeler sans cesse en avant en lui montrant du doigt des utopies et des cités de Dieu. Il n'est pas, que nous sachions, d'œuvre vulgaire pour l'homme, alors que cette œuvre est la satisfaction immédiate de ses intérêts et de ses besoins. Ce n'est pas dans de vagues rêveries, dans des aspirations confuses, mais dans les faits les plus ordinaires dont les diverses séries constituent ses différentes évolutions, que l'humanité doit chercher les données nécessaires au problème de sa conservation et de son progrès. C'est dans l'atmosphère qui le baigne, dans la boue végétale où plongent ses racines, que l'arbre puise la séve qui est indispensable à son existence et à son développement, et la pure contemplation des merveilles qui l'entourent serait pour son accroissement et sa vie d'un misérable effet. Si, pour accomplir l'étonnante destinée qu'on lui ré-

serve, la poésie doit tour à tour se faire philosophique, politique, industrielle même, c'est donc que, dans l'accomplissement direct et immédiat de certaines nécessités, elle est par sa nature subordonnée aux vils et prosaïques efforts de l'industrie, de la politique et de la philosophie. Qu'elle célèbre alors les victoires remportées et les dangers encourus, qu'elle prenne la parole pour chanter les merveilles obtenues par des travaux qu'elle n'a pas inspirés, qu'elle soit encore l'hymne dont s'accompagnent ceux qui prennent une part active à ces pacifiques batailles, c'est une portion de gloire que, dans les conquêtes sociales, on peut lui abandonner. La poésie doit être un résultat et non un principe.

Ce n'est pas sans raison que nous avons insisté sur des prétentions qui, malgré leur impuissance actuelle, demeurent encore dans toute leur intégrité. L'invasion de la poésie et du sentiment dans le domaine politique nous a valu d'amers désenchantemens. Nos objections ont été justifiées par le passé et peuvent, nous le craignons, être de nouveau applicables pour l'avenir. Aussi nous nous sentons d'autant plus encouragés à les soulever que nous savons quelle part de louange il faut réserver au véritable esprit poétique, à celui qui fut en même temps la gloire de notre siècle, qui ne prétendit pas guider, mais traduire, et qui, laissant à d'autres le soin de diriger les intérêts matériels et de développer les formules périssables et bornées de la pratique, ne s'est adressé dans l'homme qu'à ce qu'il a d'infini et d'éternel, les sentimens et les passions.

On a dit de la poésie que c'était le verbe de l'humanité naissante. Il faudrait bien comprendre cette définition. La poésie n'a pas besoin de remonter aux âges primitifs pour trouver des époques qui favorisent son essor. L'humanité renaît sans cesse, et dans ce mouvement continu, chaîne ininterrompue des effets et des causes que je ne saurais mieux comparer qu'à une spirale, il se rencontre parfois comme des saccades où les besoins généraux font explosion et précipitent un dénoûment qui se fût peut-être modifié en tardant plus longtemps à se manifester. Dans ces phases extraordinaires de son évolution, l'humanité jouit comme d'une nouvelle vie, sinon d'une nouvelle vigueur, et c'est alors que les premières expressions de cette renaissance, encore trop vagues pour être précisées d'une manière scientifique et rigoureuse, conviennent merveilleusement à la langue poétique. La poésie s'adapte de tout point à ces inquiétudes morales qui accompagnent toute espèce de transformation; mais elle partage nécessairement le sort d'un mouvement qui lui a fourni une occasion d'être. Comme lui, elle doit se ralentir et, comme lui, subir la réaction ultérieure, conséquence nécessaire, au physique comme au moral, de tout fait progressif. Cependant, lorsqu'elle a une fois dépouillé cette exubérance d'expressions qui sert à l'origine à dissimuler la confusion des pensées, elle devient en quelque sorte normale, témoin le résultat produit par l'école romantique, et les nouvelles règles qu'elle a apportées demeurent le complément indispensable et paisible des anciens erremens qu'elles ont servi à combattre.

Telle est en général la marche de nos idées et de nos fonctions; telle a été celle de la poésie au XIXᵉ siècle. Ajoutons maintenant que le fait d'être subordonnée à des influences plus générales borne l'espace où se meut la poésie jusqu'à ce qu'une autre *renaissance* fasse encore reculer ses limites. En at-

tendant, le champ où elle s'exerce peut se trouver promptement épuisé, surtout lorsqu'il se rencontre, comme de notre temps, des imaginations puissantes pour l'exploiter aussitôt qu'il est ouvert. Bien que, selon Boileau, on y trouve toujours quelque chose à glaner, il est une première moisson qui est bientôt faite, qui seule est appréciable, et qui ne permet plus de tenir compte des maigres gerbes récoltées le soir avec les épis oubliés. En réalité, la poésie (j'entends surtout la poésie lyrique), qu'on représente comme la plus vaste, la plus élevée, la plus féconde de nos expressions intellectuelles, n'est pas la plus indépendante ni la plus variée de nos formes littéraires. Nous n'en voulons pour preuve que les essais qui se produisent de nos jours. En les lisant, on éprouve le singulier ennui qui nous saisit lorsque, sur un tableau fraîchement terminé de la veille, nous ne trouvons que l'imitation de la *manière* d'un peintre illustre. Ce n'est qu'un grossier décalque de situations, de rimes, de césures, de strophes. Ces variations nouvelles sur de vieux thèmes n'ont qu'un mérite, celui de nous rapprocher des sources et de nous faire ouvrir encore une fois ces volumes mille fois relus où l'idée poétique, en ne s'inspirant que de l'instinct et de la spontanéité, a rencontré du premier coup sa complète expression.

Avec Lamartine les vagues aspirations sous une forme encore didactique, avec Victor Hugo l'homme extérieur s'introduisant dans la nature et l'introduisant en lui, avec Alfred de Musset l'homme intérieur seul et tout entier, nous ont à peu près été dévoilés dans la mesure des temps et des circonstances qui les environnaient. Tandis que la poésie opérait par la synthèse, le roman concourait par l'analyse à compléter le développement des idées que faisait surgir pour notre connaissance de nous-mêmes une nouvelle période de l'humanité pensante : concours indispensable peut-être, s'il faut en juger par la double insuffisance actuelle de ces deux formes de la pensée.

Nous sommes loin de désespérer de la poésie. L'épuisement n'existe que pour certaines formes et certaines idées. Le remède, ou plutôt la condition d'un retour de splendeur, est peut-être des plus simples : il ne s'agit pas de dénaturer le sentiment poétique en le transportant là où il ne peut exister, il s'agit seulement de comprendre autrement les mêmes choses, la nature et l'homme. Quant à ces sujets singuliers et bizarres, dans la recherche desquels on croit faire preuve d'originalité, nous ne les acceptons en aucune façon. Si la poésie ne doit pas faire invasion dans l'industrie, à leur tour les *engins* industriels, propres tout au plus à exercer l'imagination d'un Delille, n'ont rien à prétendre avec la rime. La poésie se compromettrait sans rien ajouter à leur réelle grandeur, tandis qu'elle se grandit elle-même par ce qu'elle ajoute à la nature et à l'homme en les interprétant. C'est donc vers une nouvelle intelligence de ce qui les entoure que doivent se tourner les jeunes poètes. Cette recherche ne sera pas l'abandon de leur individualité, au contraire. Il leur sera toujours permis de recommencer *le Lac, les Nuits, la Tristesse d'Olympio*, mais à la seule condition qu'ils aient véritablement éprouvé ces émotions, et certainement, en exprimant alors leurs propres sensations, ils arriveront à continuer, sans se confondre avec eux, les représentans d'une renaissance poétique qui ne sera jamais oubliée.

EUGÈNE LATAYE.

V. DE MARS.

, sur-
puis-
u, on
n qui
tenir
éalité,
me la
uelles,
aires.
jours.
ur un
tation
de si-
ur de
ces et
l'idée
ncon-

tique,
intro-
ntier,
ircon-
thèse,
idées
uvelle
il faut
ensée.
e que
dition
pas de
xister,
ure et
e des-
ucune
our les
Delille,
s rien
par ce
c vers
ner les
ualité,
Nuits,
itable-
leurs
c eux,
liée.
AYE.